

Le gout du peche

Esparbec

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Mahé (éd. originale) par le Dr. G. P. P. P.

ESPARBEC Le Goût du péché

lectures amoureuses

La Masardine

Le Goût du péché

ESPARBEC

La Musardine

ISBN : 2-84271-257-9

DU MÊME AUTEUR:

Le Pornographe et ses modèles, roman, La Musardine, 1998 (nouvelle édition, 2006)

Contes érotiques de l'an 2000, nouvelles, La Musardine, 1999

La Pharmacienne, roman, La Musardine, 2002

La Foire aux cochons, roman, La Musardine, 2003

Les Mains baladeuses, roman, La Musardine, 2004

Amour et Popotin, roman, La Musardine, 2005

esparbec@lamusardine.com

En couverture :

Photographie © Chas Ray Krider www.motelfetish.com –
chasray@motelfetish.com

© Editions La Musardine, 2006 122, rue du Chemin-Vert – 75 011 Paris
www.lamusardine.com

Aux lectrices qui se plaignent que mes livres sont trop lourds pour qu'on les lise d'une main (la droite, pour les gauchères) : j'ai entendu votre prière, celui-ci pèse dix grammes de moins que le précédent (Amour et Popotin).

AVERTISSEMENT

J'aime autant vous avertir, moi, Nellie, l'héroïne de ce récit, j'ai seize ans révolus (même si je ne les parais pas, avec ces maudites chaussettes blanches que me fait porter ma mère) ; alors, que les mal-baisées et les eunuques des ligues de vertu s'abstiennent d'aboyer, je suis parfaitement nubile, et comme le dit si bien Victor Margueritte¹, mon cul m'appartient, j'en fais ce que je veux.

Autre chose, pendant que j'y pense : tous les personnages et les événements sexuellement incorrects que je décris dans ces souvenirs de vacances des années trente sont strictement imaginaires : même moi ! Ce n'est pas un vrai journal intime, je ne suis pas une personne réelle, d'ailleurs, ce n'est pas vraiment moi qui l'écris, c'est l'auteur : Esparbec, vous connaissez ? (Le pornographe, parfaitement, attendez-vous au pire !) En conséquence, conformément à la formule consacrée : *Toute ressemblance avec des personnes réelles serait pure coïncidence.*

Enfin, si un simple regard sur la couverture ne vous a pas suffi, je vous confirme que ce livre est bien un roman cochon. Vous voilà prévenus, ne venez pas vous plaindre ensuite que vous pensiez acheter un ouvrage pour la jeunesse, il s'agit bel et bien d'un outrage aux bonnes mœurs, autrement dit, de littérature.

1. *Ton corps est à toi*, Flammarion, 1947.

PREMIÈRE PARTIE

LES YEUX CERNÉS

1 QU'EST-CE QU'ON S'EMMERDE !

Lundi 2 septembre

Si ça continue, il n'y aura bientôt plus un chat à l'hôtel ! Je ne comprends pas pourquoi maman tient tellement à ce que nous nous incrustions dans ce trou ! Toutes mes amies sont parties, et je ne leur donne pas tort : le temps est gris, l'eau est froide, ça ne donne pas envie de se baigner (merci bien, pour avoir les lèvres bleues et claquer des dents !) ; alors je traîne sur la plage comme une âme en peine. Et je m'ennuie. Qu'est-ce que je peux m'ennuyer ! Quand je pense qu'on aurait pu aller sur la Riviera, mais non, il a fallu qu'on vienne s'enterrer en Normandie ! Et nous voici en septembre...

Dans le salon de l'hôtel, le vieil Anglais (Archibald) fait ses mots croisés.

« Hello, me dit-il, chaque fois qu'on se voit (en me montrant ses dents de cheval). How are you ? »

J'ai envie de lui tirer la langue, il m'agace.

Même ces chenapans de grooms ont fichu le camp ! C'est vous dire ! Il n'en reste plus que deux, et les moins intéressants de la bande, Poil de Carotte et Jeannot Lapin. C'est Birdie qui leur a donné leurs surnoms ; « Poil de Carotte », le Breton, vu que c'est un rouquin, et l'autre, le Normand, parce qu'il a les dents qui avancent comme un lapin, il ne serait pas vilain, sinon, avec ses joues de fille et ses yeux sournois qui n'osent jamais vous regarder en face ; le rouquin, en revanche, ne se gêne pas pour vous reluquer ! Quel type antipathique !

Vivement qu'on rentre à Paris ! Vous ne pouvez pas savoir comme il me tarde qu'on soit dans notre nouvelle maison de la rue du Square-Montsouris ! Imaginez un peu, nous aurons un grand jardin. En pleine ville, c'est un luxe, non ? Veinarde que je suis ! Je pourrai inviter mes copines à goûter. On jouera à cache-cache ! (Hum !)

Mais il faut attendre que les travaux soient terminés ; papa est retourné là-bas avant nous pour tenir les plâtriers à l'œil (les ouvriers, depuis le Front populaire, si on ne les surveille pas, ils font n'importe

quoi) ; c'est pour ça qu'on moisit ici, après la saison, maman et moi.

(Et que pour tuer le temps, je ponds toutes ces tartines dans mon journal !)

Mardi 3 septembre

Est-ce parce que je n'ai rien à faire ? Depuis le départ de Birdie, je n'arrête pas de me « truquer ». Le soir, au lit, avant de m'endormir ; le matin, toujours au lit, avant que Camomille m'apporte mon petit déjeuner ; au cabinet, chaque fois que j'y vais – et j'y vais souvent ! Cette grande sale de Birdie disait que ça occupe les doigts. (Pas seulement les doigts !)

Quand elle était là, on se truquait toujours ensemble. A deux, c'est beaucoup plus cochon, qu'elle disait ! On se mettait l'une en face de l'autre... Depuis qu'elle est partie, je me mets devant le miroir et je fais comme si c'était une autre fille que j'y vois, et qu'elle se touche devant moi. Je lui parle, je lui dis les mots qu'on se disait :

« Ecarte ta culotte, tu veux ? Fais voir ton truc ! »

Et elle l'écarte, elle me montre tout ; oh, ça m'excite ; je fais sortir mon bouton et je m'imagine que c'est elle qui me montre le sien.

« Cochonne, que je lui fais, tu n'as pas honte ! Vilaine Birdie ! On te voit tout, absolument tout, ma chère... »

« Même ça ? » répond la fille du miroir.

La fausse Birdie se retourne en s'écartant les fesses pour me montrer l'œil noir.

« Tu le vois bien, que je me demande (en prenant l'accent anglais – qu'est-ce qu'il pouvait m'exciter, son accent !). Il est mignon, tu trouves pas, mon trou à crottes ? Regarde, on dirait un gros grain de cachou ! »

Je tire bien sur les deux grosses joues pâles de mon derrière (il a drôlement grossi, depuis un an !) en me penchant pour voir aussi mon abricot dans la glace. (C'est si bizarre, de le voir par-derrière ! On dirait vraiment celui d'une autre fille !)

« Branleuse, que je lui dis (à l'autre fille), sale branleuse ! Tu sais que tu n'es qu'une sale branleuse, Birdie ? »

« Oh voui, qu'elle me répond. Je suis une vilaine branleuse. Regarde comme je me truque bien. Tu vois ? Je touche mon bouton. C'est bon d'être une branleuse, branle-toi, toi aussi, Nellie ! Fais comme moi ! »

Elle me tire la langue. (Je me tire la langue !)

« Regarde, regarde bien, Nellie, que je me dis à moi-même, regarde ce que je vais faire ! »

Dans le miroir, la fille (moi) suce son doigt et se l'enfile dans le derrière. (Mon derrière !)

« Tu vois, qu'elle me nargue, je me débouche ! Je me branle le trou du cul ! C'est une zone érogène, ça aussi ! Tu veux que je te le fasse ? Retourne-toi ! Voui, comme ça, donne-le bien ! »

Je fais tourner mon doigt dans mon derrière, et j'ai vraiment l'impression que c'est le doigt d'une autre fille ! Tout de suite après, j'ai ma secousse ! C'est Birdie qui m'a appris à dire des saletés quand je me branle. Elle ne m'a pas appris que ça...

Je me souviens... Après la baignade, en fin de matinée... Pendant que sa mère et la mienne prenaient l'apéritif au bar, Birdie et moi on montait dans ma chambre ou dans la sienne, pour nous changer. On s'enfermait dans la salle de bain et on retirait nos maillots. Je lui savonnais son abricot sur le bidet, et après, elle me lavait le mien, elle retirait tout le sable que j'avais dedans, en farfouillant avec son doigt. Puis on se tripotait sur le lit jusqu'à ce que sonne l'heure du repas. On était si fatiguées, après nos séances, que maman, quand nous quitions la table, ne manquait pas de faire mille réflexions désagréables avant d'exiger que je monte faire ma sieste.

« L'air de l'océan ne te réussit pas, ma pauvre Nellie ! Regardez-moi cette mine de papier mâché ! Tu as tout de la Dame aux camélias avec tes yeux battus ! C'est à se demander ce que tu peux bien fabriquer ! Tu vas me faire le plaisir d'aller te reposer deux bonnes heures sur ton lit avant de retourner te baigner ! Tu m'entends ? Je ne veux pas te voir sur la plage avant cinq heures ! »

« Est-ce que je peux faire venir Birdie, au moins ? On fera la sieste ensemble ! Elle aussi, elle est fatiguée. »

(Et pour cause !) Dès qu'on était sur mon lit, vous pensez bien, la sieste était la dernière chose dont nous avions envie, on enlevait nos culottes et on recommençait. Birdie me montrait comment les filles

s'élargissent. Elle employait un gros stylo à bout rond.

« Je me prépare pour les garçons, qu'elle gloussait, en se le vissant dans le trou de devant ; je m'exerce ! Comme ça, je ne saignerai pas la première fois qu'ils me rentreront leur truc, le travail sera fait. »

C'est marrant, quand j'y réfléchis, le mot qu'elle employait. *Truquer*. Au lycée, toutes les filles appellent ça « se branler ». Pas Birdie. La première fois qu'on l'a fait ensemble, toutes les deux, c'était dans la cabine de plage, on venait de se mettre toutes nues avant la douche. Je me souviens encore comme ma gorge s'est serrée quand j'ai vu comme elle était velue entre les cuisses, et comme les marques blanches de son maillot ressortaient sur son bronzage ! Et aussi, elle était beaucoup plus « formée » que moi !

« Tu veux qu'on se truque ? a demandé Birdie. Moi, quand je suis au bord de la mer, j'ai toujours envie ; c'est peut-être à cause du sel ; pas toi ? »

Je n'étais pas bien sûre de deviner de quoi elle parlait. On venait à peine de faire connaissance, elle avait son petit air snob, et cet accent impayable.

« Tu t'es jamais truquée ? Avec le doigt ? »

Elle m'a expliqué que le « trucage », c'était de se faire avec le doigt ce que les garçons nous feront avec leur outil quand on sera en âge de se fiancer.

« C'est pas pour de bon, tu comprends ? On fait semblant. Avec le doigt, ça ne compte pas. On triche, c'est du trucage, juste pour s'entraîner ! A Londres, toutes les filles le font ! C'est la grande mode ! »

Je la revois encore, assise sur la banquette, en face de moi, avec son brugnoon bien ouvert. Et tous ces poils autour !

« Truque-moi mon bouton, Nellie, sois chic ! Je te truquerai le tien après... Et truque-moi aussi dans le derrière, ça me démange ! »

C'est elle qui m'a appris à me rentrer le doigt dans le cul. Voilà bien des idées d'Anglaise ! Avant, je n'y aurais jamais pensé, je ne me touchais que devant, comme mes copines de Paris. J'ignorais absolument que c'était une zone « érogène », le trou du cul !

« Et Oscar Wilde, qu'elle me lançait, il avait un vagin, Oscar Wilde ? Et André Gide, il a un vagin ? Décidément, il faut tout t'apprendre, ma pauvre ! Si celui des messieurs est si sensible, pourquoi le nôtre le serait-il moins ? Tu peux me croire sur parole : par-derrrière, c'est aussi bien que devant, ma sœur Rhonda qui fait les deux dit même que c'est encore mieux, parce que c'est plus cochon ! »

Après la sieste, on était si crevées que c'est tout juste si on avait la force d'aller s'étendre sur la plage. On ne se disait plus rien. On restait vautrées sur le sable chaud, à regarder la mer, à écouter mourir les vagues. On se sentait vides, mais vides ! Des fois, même, on s'endormait...

« Tu aimes trop ça, me reprochait Birdie, c'est de ta faute si on le fait sans arrêt, tu es toujours à me provoquer ! Je t'assure, Nellie, j'ai jamais vu une fille qui aimait ça autant que toi, ce n'est pas normal ; même ma sœur Rhonda qui est un numéro n'aime pas ça autant que toi ! »

Quel toupet ! Et elle, alors ? Comme si ce n'était pas toujours elle qui commençait ! A la fin du mois d'août, avant qu'elle retourne à Londres, elle était enragée, ne pensait plus qu'à ça.

« J'ai plus envie de jouer aux cartes, qu'elle soupirait, ça me barbe; ou : j'ai plus envie de jouer à la balle, c'est toujours pareil... J'ai plus envie de nager, l'eau est trop chaude. Tu trouves pas qu'on dirait de la pisse ? »

« De quoi as-tu envie ? »

Comme si c'était difficile à deviner !

« Je sais pas, soupirait l'hypocrite. De rien. De quoi veux-tu que j'aie envie ? Tout me barbe. »

« Tu veux qu'on aille faire un tour ? »

« Pourquoi pas ; faire ça ou peigner la girafe... »

Dès qu'on était dans un coin où plus personne ne pouvait nous voir, elle me mettait la main où vous pensez.

« Tu veux ? » (Elle ne bâillait plus, je vous jure !)

« Maintenant ? » (C'était mon tour de faire l'hypocrite.)

« Allez, viens, quoi, Nellie. La semaine prochaine, je serai partie. On va se cacher derrière le gros rocher, là-bas, on fera comme si on pissait. »

On s'accroupissait derrière le rocher en question, on écartait nos maillots, et on se le faisait. Je lui touchais son brugnon, elle me rendait la politesse, et on se regardait. (Quand on se branle entre filles, se regarder, c'est le meilleur !) Je lui faisais tout ce qu'elle me faisait. Des fois, ça la titillait tellement qu'elle pissait dans le sable en même temps qu'on se tripotait, la grande sale, alors je faisais pipi moi aussi, et on continuait à se branler en pissant. Après, on allait se rincer dans la mer, on riait comme deux idiots en pensant aux gens, autour de nous, qui ne se doutaient de rien...

J'y pense, tout à coup : n'est-ce pas imprudent d'écrire tout ça ? Mon journal ferme à clef, c'est vrai. Mais quand même...

Si je ne m'ennuyais pas autant, je ne l'ouvrerais pas souvent, mon journal ; quand Birdie était encore à l'hôtel, je n'y écrivais quasiment rien. On avait mieux à faire ! A la fin de l'après-midi, au lieu de gribouiller, comme maintenant, j'allais la retrouver derrière la jetée, « dans le coin des amoureux » (mais eux n'y vont que la nuit) et on se couchait sur le sable pour se truquer une dernière fois, avant le repas du soir. A cette heure-là, l'endroit est toujours désert, on peut voir venir les gens de loin...

Que je vous explique comment on s'y prenait. On se le faisait à tour de rôle : il y en avait une qui restait allongée sur la serviette, comme si elle prenait un bain de soleil, et elle n'avait pas le droit de bouger. L'autre lui parlait, accoudée, en surveillant la plage, et lui faisait tout ce qu'elle avait envie de lui faire (même lui pincer les nichons ou lui tirer sur les poils), celle qui était sur le dos était obligée de se laisser faire, ça faisait partie du jeu. (Elle ne demandait pas mieux, remarquez ! C'est drôlement excitant de ne pas savoir ce qu'on va vous faire ! Et de ne pas avoir le droit de bouger, c'est comme si on était attachée !)

Donc, l'autre lui écartait son maillot, entre les cuisses, et elle lui mettait tout son brugnon dehors, et après l'avoir bien ouvert, elle lui chatouillait le bouton, ou elle lui enfilait un doigt dans le derrière. On le fait aller et venir, en tournant et le trou du derrière s'ouvre de plus en plus...

« Oui, disait celle qui n'avait pas le droit de bouger, branle-moi bien, ma chérie, oui, et branle-moi aussi mon derrière, enfonce bien

ton doigt dedans... prends-moi ma température ! J'ai de la fièvre, non ? Oh, et touche-moi le bouton... Oui, pince-moi mes petits nichons... Pince-les bien fort ! Oh oui, et pince aussi mon gros derrière... fais-moi des bleus... Oh, c'est bien, ça fait mal, c'est bon ! Je te le ferai tout à l'heure, ma chérie... Fais-le, fais-le... Et truque-moi en même temps ! Truque, truque, truque ! Tu vois, je me laisse faire tout ce que tu veux, hein ? Je suis gentille, hein ? Je me défends pas du tout ! Tu verras, tout à l'heure ce sera ton tour... Toi aussi, il faudra que tu sois bien obéissante ! »

Elle n'en avait jamais assez, cette goulue. Mais quand mon tour venait de rester immobile, laissez-moi vous dire qu'elle ne me faisait pas de cadeaux !

« Ah, tu m'as mis le doigt dans le vagin de derrière, hein ? Attends un peu ! »

Journal intime ou pas, plus j'y réfléchis, plus je trouve que c'est imprudent d'écrire ces choses. Que faire ? Je ne peux pas arracher les pages que j'ai déjà pondues ? D'autre part, cet album qu'on m'a offert pour mon anniversaire (maintenant que je suis une grande fille, a dit papa, j'ai droit à mes petits secrets) a un fermoir avec un petit cadenas, il n'y a que moi qui aie la clef, je la porte à mon cou, accrochée à une chaînette. D'ailleurs, maman m'a promis qu'elle ne lirait jamais ce que j'y écrirais. Et papa a juré comme elle...

Quand même, ce n'est pas prudent : imaginez un peu si maman apprenait ce que nous faisons derrière la jetée ! Et comment je m'amuse avec ses culottes ! Je préfère ne pas y penser ! Mais ce qui serait vraiment la tuile, alors, ce serait que certaines pages tombent sous les yeux de papa ! Celles où je parle de maman ! Où je raconte comment elle s'amuse avec ses amoureux ! Crois-moi, Nellie, tu as intérêt à ne pas oublier de fermer le cadenas, ma fille !

Bon, voilà que ça me reprend de me parler comme si j'étais une autre. C'est une manie dont je n'arrive pas à me guérir, quelque chose que je fais sans arrêt, peut-être parce que je n'aime pas être seule ; je me parle en me disant « tu », comme si j'étais une autre fille, une espèce de copine invisible, de sœur jumelle que j'emmènerais partout avec moi pour qu'elle me tienne compagnie.

« Tu as encore fait des bêtises, Nellie, que je lui lance dès que nous sommes en tête à tête. Ah, là, là, ma pauvre fille... tu es incorrigible ! »

Depuis que Birdie est retournée à Londres, dès qu'on s'ennuie, moi et ma doublure, on tient de longs conciliabules. Je lui parle vraiment, pas seulement dans ma tête, avec ma bouche, mais tout doucement, hein, parce que si on m'entendait, j'aurais l'air fine ! En fait, c'est ma meilleure copine, ma confidente, ma complice, celle à qui je ne cache rien – ce qui ne nous empêche pas d'avoir de sacrées prises de bec ! Car on n'est pas toujours d'accord, elle et moi. La seule chose qui nous réconcilie, c'est quand on se raconte nos cochonneries. Et ça finit toujours de la même façon, vu que nous partageons le même corps...

Allez vous étonner, après ça, si j'ai les yeux cernés.

Si seulement je pouvais lui attacher les mains...

2 LES AMOUREUX DE MAMAN

Mercredi 4 septembre

Quelle honte ! Dieu du ciel, rien que d'y repenser, j'en ai les joues qui brûlent ! Figurez-vous que j'étais au cabinet, la culotte aux chevilles, les genoux remontés, bien occupée à me chatouiller le bouton d'une main, tout en vérifiant de l'autre si j'avais le trou de derrière aussi sensible que celui d'Oscar Wilde, quand vlan, la porte s'ouvre ! (Idiotie que j'étais, j'avais oublié de tirer la targette !)

« J'en étais sûre ! a fait maman. (Et moi qui la croyais en train de visiter une église avec son vieux notaire ! M'avait-elle entendue chuchoter ? Forcément, chaque fois qu'on le fait, l'autre Nellie et moi on se parle.) Voilà donc pourquoi tu restes si longtemps au cabinet ! Et moi qui me faisais du souci ! »

Elle m'a balancé une de ces torgnoles, je ne vous dis que ça, j'en ai eu les oreilles qui chantaient.

« Et avec qui parlais-tu, peux-tu me le dire ? Cette enfant a le cerveau complètement ramolli ! C'est donc ce que tu fais chaque fois que je t'entends parler toute seule dans ton lit ? »

Vlan, une deuxième baffes, pour que l'autre joue ne soit pas jalouse.

« Tu veux devenir poitrinaire, espèce de folle ? Et pourquoi te mettais-tu le doigt dans le derrière ? »

« C'est pas ce que tu crois, c'est parce que j'arrive pas à faire... Je me mets le doigt derrière pour me déboucher ! »

Vous auriez vu sa tête !

« Te déboucher ? Tu crois que je vais gober ça ? Ne me prends pas pour une idiote, ou je t'en envoie une troisième ! Remets ta culotte en vitesse et sors de là ! Espèce de demeurée mentale ! »

Elle était toute rouge en m'engueulant, mais c'est bizarre, j'avais l'impression qu'elle se retenait pour ne pas rire.

« Va prendre l'air, imbécile, ce sera plus intelligent que de t'enfermer au cabinet ! Tu auras tout le temps de t'enfermer, à Paris ! »

Qu'est-ce que j'étais vexée ! Le pire, c'est qu'elle a tenu à inspecter mon abricot pour voir si je ne m'étais pas fait des rougeurs. J'avais l'air maligne, je vous jure, pendant qu'elle me l'examinait, à genoux devant moi. Elle me l'avait ouvert, du bout des doigts, comme un vrai abricot, et elle tâtait tous mes petits machins. J'avais peur qu'elle pique une crise en voyant que je me coupais les poils, eh bien, au contraire, j'ai même eu l'impression qu'elle préférait que je n'en aie pas !

« Si tu continues à faire ça, qu'elle m'a dit, il va grossir et il va devenir tout poilu, comme celui d'une guenon ! Et les lamelles vont pendre dehors, comme des oreilles de cocker, ce sera très laid. Tes fiancés comprendront tout de suite ce que tu fais, et ils ne te respecteront plus. En plus, c'est très mauvais pour les poumons ! »

Est-ce que ça rend vraiment tuberculeuse ? Birdie m'a dit que sa mère à elle lui racontait que ça rendait sourde, mais que sa sœur Rhonda et elle se branlaient depuis qu'elles étaient toutes petites, et qu'elles entendaient très bien. Ce qui m'a le plus frappée, c'est ce que m'a dit maman à propos de « mes » fiancés. On peut donc en avoir plusieurs ? Et ils ont le droit de vous regarder le zinzin ? Rien que d'y penser, ça m'a donné chaud aux oreilles et si je n'avais pas été sur la plage, c'est sûr que j'aurais recommencé, tuberculose ou pas !

Je suis vraiment incurable ; Birdie n'avait peut-être pas tort. Je venais juste d'écrire la page précédente quand la curiosité m'est venue de vérifier si ce que maman avait dit à propos de mon abricot était vrai. Je me suis déculottée et je suis allée devant la glace de l'armoire pour l'inspecter. A-t-il grossi ? On dirait bien, en tout cas il n'est plus comme au début des vacances, avant que je fasse connaissance avec Birdie ; il s'est développé, il a « mûri » ; je ne sais pas si c'est dû au soleil ou à l'eau de mer, ou si c'est parce que je le touche trop souvent, mais les deux moitiés restent toujours décollées, maintenant, comme celles d'un abricot qu'on vient d'ouvrir, et entre elles, c'est un peu gluant et ça mouille ma culotte. C'est bizarre de penser que les garçons sont fous de ce machin !

C'était couru d'avance : à force de l'examiner, ça m'a donné envie... Et l'autre Nellie en a profité. Je tendais l'oreille pendant qu'elle me le faisait, pour vérifier que l'ascenseur n'arrivait pas, et elle se dépêchait drôlement. Après, nous sommes allées nous étendre sur mon lit, j'étais toute molle, mes yeux se fermaient, j'aurais voulu m'endormir en suçant mon pouce comme un bébé, ne plus penser à rien... J'avais le cafard, ça me donne souvent un coup de cafard quand je le fais trop. C'est leur faute, aussi, pourquoi on ne rentre pas à Paris

? Ici, depuis que Birdie est partie, à part gribouiller dans mon journal, à quoi voulez-vous que j'occupe les heures creuses ? Et les heures creuses, ce n'est pas ce qui manque, vu qu'il n'y a plus un chat et qu'il fait un temps de chien. Alors, forcément, l'autre Nellie finit toujours par avoir le dernier mot !

J'aurai beau faire la sourde oreille, je sais d'avance comment ça va se terminer.

« Non ! que je lui dirai, dès qu'elle essaiera de mettre sa main où il ne faut pas. Pas question ! Ecoute, pas ce soir, Nellie, je suis vannée ! Maman va encore me faire des réflexions, surtout après ce qu'elle a vu tout à l'heure ! »

« Ce qu'elle a vu, ce qu'elle a vu ! Tu crois qu'elle faisait pas pareil, elle, à notre âge ? »

J'aurai beau serrer les cuisses, elle arrivera à ses fins. Elle y arrive toujours !

« Sale garce, que je lui dirai entre mes dents, je te déteste ! Tu en profites parce que tu es plus forte que moi ! »

Et bien sûr, j'écarterai les cuisses pour la laisser faire.

« Oh, qu'elle pouffera, c'est tout chaud, c'est tout mouillé... oui, ouvre bien les cuisses, ma chérie, Nellie va s'occuper de ton bonbon... Mets ton pouce dans ta bouche, fais ton gros bébé... »

« Parle plus bas, idiote, tu veux que maman entende ? »

Est-ce que le climat normand me rend folle ? Par moments, je me pose la question.

Jeudi 5 septembre

Est-ce que maman collectionne les amoureux ? Quand cette vipère de Birdie le prétendait, je ne voulais pas la croire. Mais c'est un fait, depuis que papa est rentré à Paris, elle est drôlement à son affaire ; dès l'aurore, jupe collante, peinturlurée, parfumée, l'œil vif et la bouche en cœur, elle distribue à la ronde ses petits rires « espiègles » et ses œillades espagnoles, comme des miettes qu'on lance aux pigeons... Et tortille que je te tortille du croupion !

Tous les soirs, dès que je suis au lit, je l'entends quitter sa chambre en douce.

Hier, je l'ai appelée à travers la porte, elle m'a dit de dormir, qu'elle allait faire un tour au casino de l'hôtel. Entendons-nous, elle ne risque pas de se ruiner, elle va juste « tuer le temps » en jetant quelques piécettes au hasard sur le tapis ; c'est rare qu'un des messieurs présents ne se mette pas de moitié avec elle « pour profiter de sa chance ». Ensuite, ils vont se promener sur la jetée.

Hier soir, très tard, je n'arrivais pas à dormir. J'écoutais les automobiles démarrer devant le casino. Je suis sortie sur le balcon jeter un coup d'œil sur la plage. J'ai vu maman et un type passer sur la promenade, juste au pied de l'hôtel. Le type l'avait prise par la taille, il lui parlait à l'oreille. Maman riait en secouant ses cheveux. Elle lui a fait « chut » en montrant les fenêtres de l'hôtel, ils sont descendus sur le sable. Maman a retiré ses souliers et elle est entrée dans l'eau (tout au bord). Elle soulevait sa jupe au-dessus des genoux. Il y avait du clair de lune. Ses genoux luisaient. Dans son sillage, derrière ses chevilles, le phosphore mettait dans l'eau des traces de feu. (Belle phrase, aurait dit papa. Je n'en suis pas mécontente, je l'avoue !)

« Regardez, criait maman ! N'est-ce pas superbe ? J'ai mis le feu à la mer ! »

« Pas seulement à la mer, chère petite madame ! »

« Oh, vous êtes trop sot ! » lui a dit maman en lui tirant la langue, et elle l'a éclaboussé.

Le type s'est mis hors de portée. Ils ont continué à s'éloigner comme ça, maman, dans l'eau jusqu'aux mollets, suivie par un sillage phosphorescent, et le type, sur le sable, qui sifflait. Puis maman est remontée à pied sec et lui a pris le bras ; elle a retiré ses boucles d'oreille en strass et les a fourrées dans son sac. Ils ont disparu dans le coin des amoureux, de l'autre côté de la jetée, derrière les cabines de bain et dès qu'on ne les a plus vus, le siffleur s'est tu.

Je suis retournée au lit, mais j'ai eu beau compter mes moutons, pas moyen de fermer l'œil, j'avais les nerfs en boule. Finalement, je suis allée dans la chambre de maman, pour lui chiper deux culottes dans le panier du linge sale. Je mets souvent ses culottes en cachette. Elles sont si douces sur la peau, on se sent différente. Je me suis couchée avec une des culottes sur moi et je reniflais l'autre, à l'endroit du zinzin. J'aime bien son odeur, elle est mélangée à du parfum. Je me chatouillais le bouton à travers le satin et je reniflais l'odeur de maman, mais j'avais beau faire, je n'arrivais pas à me donner ma secousse ; j'étais trop énervée. Je me demandais ce qu'elle fabriquait

avec son zigoto, derrière les cabines. Pour sûr qu'ils ne devaient pas ramasser des coquillages ! Pauvre papa ! Pourquoi avait-elle retiré ses boucles d'oreille, pouvez-vous me le dire ? Avait-elle peur de les perdre dans le sable ? Souvent, des couples vont s'étendre au clair de lune, par là-bas, c'est toujours désert, la nuit ; ils peuvent faire tranquillement tout ce qu'ils veulent.

Une nuit, Birdie et moi, on est sorties en douce de l'hôtel et on s'est cachées sous les pilotis d'une cabine pour les espionner. Il y en a deux qui sont arrivés, en se bécotant au clair de lune. Ils ont choisi un endroit bien abrité, entre deux rochers, et la fille s'est couchée sur le dos, avec sa robe bien tirée sous ses fesses. Elle a ôté sa culotte et a relevé le devant de sa robe. Son amoureux s'est assis à côté d'elle et elle a écarté les cuisses pour qu'il la branle jusqu'à ce qu'elle soit bien mouillée. C'est Birdie qui m'a expliqué ça, ce n'est pas seulement parce qu'ils aiment nous tripoter le brugnoon que les garçons nous truquent, nous, les filles, c'est parce que ça nous fait mouiller, ils peuvent faire entrer leur morceau sans forcer, il glisse tout seul. Après un moment, le type a déboutonné son pantalon et s'est couché sur la fille pour lui enfiler son machin, elle a rebaisé sa robe sur les côtés et lui a mis les bras autour du cou. Ils ont recommencé à se brouter le museau, et si on ne l'avait pas su, on n'aurait jamais pu se figurer qu'ils étaient en train de le faire. En apparence, ils s'embrassaient comme les amoureux sur les plages, ce qui est admis (surtout au clair de lune) sauf que le type avait son engin dans le trou de la fille.

Je suis sûre que maman fait pareil avec ses zigotos, c'est pour ça qu'elle retire ses boucles d'oreille en arrivant aux cabines ; je l'ai imaginée en train de tirer sa robe sous ses fesses pour ne pas faire entrer de sable dans son zinzin...

Il devait être très tard quand elle est rentrée ; c'est le bruit de l'ascenseur qui m'a réveillée. Elle est entrée chez moi sur la pointe des pieds et s'est penchée sur mon lit. J'ai gardé les yeux fermés. Quand elle m'a embrassée, j'ai senti l'odeur du tabac dans ses cheveux. Après avoir remonté mon drap, elle est passée dans sa chambre. Avant qu'elle referme la porte de communication, j'ai entrouvert les paupières et j'ai vu qu'elle balançait quelque chose sur son lit. C'était sa culotte ! La coquille ! Elle avait dû la garder froissée en boule dans sa main, comme un mouchoir ! Je suis bien sûre qu'elle ne l'avait pas enlevée seulement pour faire pipi sur le sable ! Elle a tourné la clef dans la serrure et tout de suite après, j'ai entendu l'eau couler dans le bidet.

Sa chambre est restée longtemps allumée. Je voyais la raie sous

la porte. J'entendais les vagues se briser sur la jetée. Bercée par leur bruit, j'ai dû me rendormir sans m'en rendre compte, tout à coup, un drôle de cri m'a fait ouvrir les yeux dans le noir. Je me suis assise dans mon lit. Cela venait de chez elle. Etait-elle malade ? J'ai tendu l'oreille ! Ah bien ouiche, malade ! Son sommier grinçait en cadence et elle chuchotait :

« Vous voyez comme vous êtes ! Vous n'êtes pas sérieux ! Et moi qui vous faisais confiance... »

Et après un petit silence :

« Doucement, doucement, sale brute que vous êtes, vous pourriez attendre que je sois mouillée, quand même ! Oh, vous exagérez ! Vous aviez promis qu'on ne ferait que s'embrasser... Ne faites pas dedans, surtout, hein ? Mon Dieu, la petite... la petite va entendre... »

Puis elle a encore crié avec la même voix bizarre, mais on sentait bien que ce n'était pas parce qu'elle avait mal, parce que tout de suite après, elle s'est mise à rire tout bas, elle ne pouvait plus s'arrêter.

Pauvre papa qui ne se doute de rien et qui surveille les travaux d'aménagement de notre nouvelle maison, pendant ce temps !

S'il savait ça ! Mais j'avais beau le plaindre, je n'arrivais pas à en vouloir à maman ! Et même, ça me donnait envie de rire, moi aussi. Quelles coquines nous sommes, quand même !

Au fond, c'est beaucoup mieux d'être une femme que d'être un homme ; à condition de ne pas se faire prendre, on peut faire toutes les sottises qu'on veut pendant que votre mari turbine. C'est nettement plus amusant de faire la petite folle comme maman, avouez, que de s'emmerder au standard ou derrière une machine à écrire !

Après avoir couché par écrit ces profondes réflexions, je vais aller me coucher. Ce n'est pas que j'aie sommeil, pourtant, mais l'autre Nellie est déjà au lit, elle m'attend en feuilletant un vieux numéro de *La Vie Parisienne* que Birdie avait chipé au réceptionniste. Je n'ai même pas besoin de me retourner pour la voir. Quand elle ne dit rien, comme ça, c'est qu'elle a envie qu'on la truque. Dès que je serai au lit, elle va vouloir qu'on le fasse. Je la vois déjà sucer le bout de son doigt, retrousser sa chemise, baisser les yeux pour regarder son abricot fendu.

« Tu as vu, qu'elle me dira, il est tout gonflé... Tu veux pas me le gratter un peu ? Sois chic... si tu savais comme il me démange... »

« Fiche-moi la paix, j'ai sommeil. Tu as entendu ce que maman a dit ? Tu veux qu'on finisse au sana ? »

« Rien qu'un peu, Nellie... Je t'en supplie... Regarde, le petit bout rouge est en train de sortir de son capuchon ! Le pauvre, tu as vu comme il en a envie ? »

Comment lui résister ?

3 DEUX DOIGTS DE PORTO

DANS LA CHAMBRE DU VIEIL ANGLICHE

Vendredi 6 septembre

Il m'est arrivé un drôle de truc, aujourd'hui ! J'en ai encore chaud où vous pensez. Pour commencer, j'ai eu droit à une engueulade maison quand maman s'est aperçue que je lui avais chipé sa culotte rouge ! Elle m'a rudement sonné les cloches ! Cette culotte rouge, bordée de dentelle noire, il faut reconnaître qu'elle fait vraiment très mauvais genre, surtout sur une fille de mon âge ! Elle m'a dit que j'étais une dévergondée, que si je continuais, elle me mettrait en pension avant que je ne tourne mal.

« Chez les sœurs ! Elles t'apprendront les bonnes manières ! »

Elle avait l'air vraiment contrariée, sans doute à cause de sa GDB (c'est comme ça qu'elle appelle sa migraine) ; souvent, quand elle va jouer au casino et qu'elle boit trop de champagne, le lendemain, elle a la migraine. J'étais à deux doigts de lui dire que ça lui allait bien de me faire la morale, elle qui fait monter ses amoureux dans sa chambre. Si papa apprenait ça, pour sûr qu'il y aurait du grabuge. Mais je l'ai bouclée. Avec les adultes, il vaut mieux se tenir à carreau.

Toute la journée, elle s'est cloîtrée pour soigner sa GDB avec de l'Alka-Seltzer. Je serais bien restée dans ma chambre, moi aussi, à lire *La Vie Parisienne* mais elle n'a rien voulu entendre.

« C'est pour toi que nous sommes venues nous enterrer dans ce trou ! Alors, s'il te plaît, va t'aérer ! »

Me voilà donc à traîasser sur la plage, vous parlez comme c'est marrant. Pour vous dire à quel point je m'enquiquinais : j'ai ramassé des coquillages pour me faire un collier ! J'étais loin de me douter de ce qui allait suivre. Figurez-vous que j'étais dans le salon de thé, toute seulette, à trier mes praires et mes bigorneaux sur un journal, quand le vieil angliche est rentré de son footing. Il n'y avait que nous deux au salon. Le vent s'était levé, les gens de l'hôtel avaient fermé les fenêtres. C'était d'un lugubre !

« How are you ? Oh, c'est très jolies coquilles, miss. Vous allez pouvoir faire un collier pour votre delicious petit cou ? »

Il a posé son parapluie vert (une horreur) sur une table et s'est

assis près de moi, l'air très dégagé. Aussitôt, ça m'a mis la puce à l'oreille. Birdie m'avait mise en garde contre les vieux types.

« Ce sont les plus dégueulasses ! prétendait-elle. Ils ne pensent qu'à nous tripoter ! »

« Bientôt vacances finies ? » m'a demandé l'Anglais.

« Ouais. »

« Et votre maman vous laisse toute seule ? »

Nous y venions ! Je l'ai regardé de côté, mine de rien. Il était tout rouge, son cou ressemblait à du rosbif.

« Vous pourriez venir me rendre visite, non ? Nous pourrions faire une partie de cartes ? »

Une partie de cartes ! Me prenait-il pour une idiote ? Et pourquoi ne pas la faire ici ?

« Nous serions mieux chez moi, c'est plus intime... »

Je n'en revenais pas ! Il me proposait bel et bien... C'était la première fois qu'un adulte s'intéressait à moi de cette façon. J'étais assez flattée, je dois dire.

« Il serait préférable de ne pas en parler à votre maman... » a murmuré le vieux satyre, comme je commençais à remballer mes coquillages.

Evidemment, qu'il ne fallait pas lui dire ! Quand même, j'en suis restée baba ! Le toupet de ce vieux schnoque ! Non, mais, il ne s'était pas regardé ? Eh bien, je dois être encore plus schnoque que lui, parce que je ne l'ai pas rembarré ! Il faut dire que je m'ennuie tellement...

Sa chambre est juste au-dessus des nôtres, au cinquième, tout au fond du couloir, juste à côté de celle de Marcel Proutt. Marcel Proutt, c'est un écrivain qui avait l'habitude de venir ici, il y a longtemps. Il louait toujours la même chambre, et maintenant qu'il est devenu célèbre, la direction de l'hôtel en a fait un musée, de sa chambre, elle la fait visiter aux touristes, ça lui rapporte plus d'argent que de la louer. Poil de Carotte qui faisait le liftier a fait une drôle de bobine en nous voyant prendre l'ascenseur ensemble. D'autorité, il m'a arrêtée à mon étage. Je n'ai pas osé lui dire que je montais au-dessus, il se serait posé des questions. Archibald (quel nom à la noix) m'a fait

un clin d'œil discret. J'ai laissé l'ascenseur redescendre et j'ai continué par l'escalier de service. Sa porte était entrouverte. Il n'y avait personne en vue dans le couloir quand je me suis glissée chez lui. Il a refermé tout de suite.

Vous auriez vu ce bazar ! Des bouquins et des magazines partout, des cendriers débordants de mégots, le lit défait...

« Et si nous prenions plutôt deux doigts de porto ? Vous avez vraiment envie de jouer aux cartes ? »

Pas vraiment. Voyant que je ne savais quoi faire de ma personne, vu que toutes les chaises étaient encombrées par des piles de bouquins, Archibald s'est assis sur le plumard et m'a installée sur ses genoux.

« Allons, allons, ne vous gênez pas avec le vieil Archie, il pourrait être votre daddy ! »

Et même mon grand-père ! Je n'avais jamais bu de porto ; c'est sucré, mais ça doit être vachement fort parce que dès les premières gorgées, je me suis sentie toute drôle. (Peut-être aussi parce qu'il avait posé sa main sur mon genou ?) J'ai dû grignoter deux ou trois biscuits au gingembre et nous en étions au deuxième verre de porto, quand il s'est décidé à me chatouiller. Ça ne m'a pas vraiment étonnée, je m'y attendais depuis qu'il m'avait prise sur lui ; Birdie m'avait expliqué que c'est toujours comme ça que les vieux s'y prennent, ils vous font boire et ensuite ils abusent de vous.

« Mais tu n'as rien à craindre, Nellie, ils se contentent de tripoter. »

Pour ne pas avoir l'air d'une fille facile, je me suis un peu débattue pendant qu'il me chatouillait, si bien que ma robe s'est retroussée au-dessus de mes genoux. Je ne pouvais pas la baisser, vu que j'avais un biscuit dans une main et un verre dans l'autre. Alors j'ai pris la voix dolente qu'avait eue maman, hier, dans sa chambre.

« Vous voyez comme vous êtes ! Vous n'êtes pas sérieux ! Et moi qui vous faisais confiance... »

Mon imitation devait être très réussie, car Archibald a paru tout démonté.

« Voyons, ne vous méprenez pas, ma chère, il n'est pas question de ça ! »

Ça ne l'a pas empêché de me tâter les mollets en m'embrassant derrière l'oreille, j'en avais des frissons partout ! Sa moustache me piquait le cou... Elle sentait le tabac... Tout en me polissant les genoux, il m'a fait des compliments sur ma peau. Il trouve qu'elle est très douce...

« Une douceur affolante, ma chère ! Affolante, c'est le mot ! » Sans transition, il m'a proposé de me prendre en photo. Il aimerait tellement emporter un souvenir de moi !

« Vous êtes une petite créature si intéressante ! »

Nous nous sommes donc retrouvés sur le balcon. Ma tête tournait drôlement à cause du porto et le soleil couchant me faisait cligner les yeux. On entendait crier les mouettes sur la jetée, c'était l'heure où les pêcheurs qui rentrent au port leur jettent par-dessus bord le menu fretin, tandis que l'horizon devient aussi rouge qu'une carte postale en couleurs.

J'avais beau être soûle comme une grive, je me rendais très bien compte de ce qui se passait ! Les photos n'étaient qu'un prétexte, il avait envie de se rincer l'œil ! Il m'a fait asseoir sur la chaise, devant le panorama, pour que j'aie toute la baie en toile de fond et il a tellement insisté (prétextant que ce serait plus « artistique ») que j'ai accepté de retrousser ma robe au-dessus des genoux. Pour que ce soit encore plus « artistique », il m'a demandé d'écarter les jambes d'une façon « naturelle ». C'est seulement en le faisant que je me suis souvenue tout à coup... que je n'avais pas de culotte ! Je n'en avais pas remis, en effet, après que maman m'avait confisqué la rouge. Et lui qui s'était baissé pour prendre la photo : comment n'aurait-il pas vu... ce qu'on ne doit pas montrer ? Rien que d'y penser, j'ai ressenti un élancement de chaleur où vous pensez et je me suis sentie devenir toute moite ; voilà que le fou rire me prend, une véritable crise, je ne pouvais plus m'arrêter, je riais tellement que mes larmes coulaient, et plus je riais, plus j'écarterais les cuisses, j'avais envie de lui crier : « Vous le voyez bien, comme ça, vieux cochon ? », mais bien sûr, je n'ai rien dit. D'ailleurs, je riais trop pour pouvoir parler. Je riais même si fort qu'il a pris peur, on aurait pu m'entendre d'en bas ! Tout inquiet, il m'a passé de l'eau fraîche sur le front, avec un gant de toilette, et m'a demandé de m'étendre sur son lit.

« C'est le porto ! Pauvre petit ange, vous n'avez pas l'habitude ! Là, là, détendez-vous... »

Il n'a plus été question de prendre des photos. Archibald s'est

assis au bord du lit, il me tenait la main, comme un médecin au chevet d'un malade. Je me sentais toute chose. Je ne me souviens même plus de ce qu'il m'a raconté. Je pensais sans arrêt qu'il allait me faire des trucs, et j'attendais, mais il avait dû avoir la trouille de sa vie, car il n'a rien tenté. Dès que je me suis sentie mieux, il m'a raccompagnée à la porte et m'a conseillé de descendre par l'escalier de service. Ma tête tournait encore un peu, mais ça pouvait aller.

« Pourquoi ne reviendriez-vous pas demain ? Nous pourrions vraiment jouer aux cartes, cette fois ? »

Je n'ai pas dit non. Je n'ai pas dit oui non plus...

Papa a téléphoné de Paris. Les travaux avancent beaucoup plus lentement que prévu, les plâtres ne seront pas secs avant la fin du mois. Il a demandé à maman de patienter jusque-là.

« Trois semaines ? Tu veux donc ma mort ? Je vais périr d'ennui, moi, dans ton bled ! Je prends le train demain, tu entends ! » a crié maman.

Papa a dû la raisonner, ils ont coupé la poire en deux. En principe, on va rester encore une quinzaine, ensuite, plâtres secs ou pas, on fait nos valises, et adieu Berthe. Si la maison n'est pas habitable, on ira camper chez grand-mère en attendant. J'espère bien que non, par exemple, qu'est-ce qu'on peut s'enquiquiner chez elle (c'est encore pire qu'ici !).

Assez écrit pour ce soir, la main commence à me faire mal. Est-ce que j'attraperais déjà la crampe de l'écrivain ? Il est temps d'aller au lit. D'ailleurs, Nellie n°2 m'y attend. Pas vrai, coquine ? Je sens que ça va être encore une de ces nuits...

4 NELLIE DONNE SON FRUIT FENDU... À L'AMATEUR DE FRUITS DÉFENDUS !

Samedi 7 septembre

Je viens d'avoir la confirmation que Birdie ne s'était pas trompée au sujet de Camomille. Je l'ai vue à l'œuvre, Camomille, elle est bien telle que Birdie me l'a dépeinte. Je ne voulais pas la croire quand elle m'affirmait que c'était une grue, j'avais tort.

Tout d'abord, son vrai nom, c'est Camille. « Camomille » est un sobriquet que lui ont attribué les autres femmes de chambre, vu que c'est toujours elle qui monte leur infusion aux messieurs célibataires qui ont du mal à trouver le sommeil.

Birdie se tenait au courant de tous les micmacs de l'hôtel, elle m'en avait touché deux mots, un jour où nous l'avions surprise à se remettre du rouge, en sortant de la chambre d'un client.

« Tu sais pourquoi elle se remaquille les lèvres ? Elle vient de sucer un type ! »

« Je te crois pas ! Tu me fais marcher ! »

« Tu ne sais pas encore que c'est la branleuse de service ? »

Elle m'a expliqué qu'il y en a une dans tous les hôtels de luxe. La direction ferme les yeux. Elles sont là pour égayer les loisirs des célibataires. Quand ils se font monter une infusion, tout le monde sait ce que ça veut dire. La fille qui leur apporte leur camomille se glisse un moment dans les draps pour leur sucer leur machin. Ou alors (à ce que prétendait Birdie), elle prend des « poses plastiques » pendant qu'ils s'astiquent en la regardant !

« Des poses plastiques ? »

« Eh bien oui, quoi, comme les modèles nus ! C'est la dernière mode à Londres. Dans les soirées dans le vent, il y a toujours une ou deux femmes qui se mettent toutes nues et qui prennent des poses ! L'*Olympia* de Manet, par exemple, ou *la Naissance de Vénus*. »

J'avais du mal à imaginer Camomille en *Naissance de Vénus*.

« L'essentiel, me dit Birdie, c'est qu'elles se fichent à poil. Ensuite les invités leur indiquent les poses à prendre... Tu dois bien te

douter qu'ils s'en fichent des tableaux du musée, tout ce qu'ils veulent, c'est qu'elles en montrent le plus possible ! La pose qui est le plus souvent réclamée, c'est *la Mort du cygne* ! »

« La mort du cygne ? »

« A cause du grand écart ! »

« Tu veux dire que Camomille... »

« Elle écarte les cuisses, parfaitement, comme une femme du monde ! Par moments, tu me désolés, Nellie. On se demande si tu es vraiment bouchée ou si tu fais semblant ! Elle leur montre sa fente, t'as compris, maintenant ? Les vieux adorent reluquer les fentes des femmes ! Tu ne le savais pas encore ? Qu'est-ce qu'elles t'ont appris tes copines ? Vous lisez encore *La Semaine de Suzette* ? »

J'étais persuadée qu'elle me mettait en boîte. Eh bien, aujourd'hui je suis convaincue : à en juger par la scène dont je viens d'être témoin, il est manifeste qu'Archibald, en tout cas, a souvent eu l'occasion de lui faire prendre des « poses plastiques », à Camomille. (Peut-être même est-ce ce qui lui a donné l'idée, hier, de me faire « poser », moi, sur son balcon !)

Mais que je reprenne tout dans l'ordre, sinon on ne va plus rien y comprendre. Aujourd'hui, donc, samedi, la plage était bourrée comme un œuf. Quel changement ! Hier, le désert, et ce matin pas moyen de trouver un parasol libre ! Maintenant que les vacanciers ont décampé, les gens du patelin profitent des derniers beaux jours pour récupérer leur territoire ; ils se promènent sur le sable, jouent au ballon, font des tours en pédalo – exactement comme des Parisiens ! (Le chic en moins.) Et à midi, ils viennent tous dîner au restaurant de l'hôtel en grand tralala. Puis les maris font leur bridge, pendant que les femmes digèrent leur homard à l'armoricaine sous les parasols...

Maman et moi, nous sommes allées nous balader. C'était bizarre, tant d'animation. Les mémères allaient et venaient le long du rivage avec leur marmaille. Pour l'occasion, elles avaient sorti leurs plus beaux atours de la naphtaline. Maman et moi, on s'est payé quelques pintes de fou rire en admirant leurs toilettes. Elle s'est montrée très tendre avec moi, maman, de temps en temps ça lui arrive ! A midi, elle m'a emmenée manger des moules au vin blanc dans un estaminet du port. Tout le monde la reluquait, il faut dire qu'elle est rudement jolie et qu'on comprend au premier coup d'œil que ce n'est pas une enfant de Marie. Naturellement, un freluquet à la mode est

venu lui faire du plat. Il nous a invitées à prendre le café. Comprenant que j'étais de trop, je suis retournée à l'hôtel...

Voilà comment je me suis retrouvée dans la chambre d'Archibald ! Je vous jure, je n'avais aucune idée préconçue. On s'est simplement rencontrés dans le hall, comme j'entrais. A la différence d'hier, aujourd'hui j'avais une culotte, et on a vraiment joué aux cartes. Archibald s'est montré très homme du monde. Sur le coup de cinq heures, il m'a demandé si je n'avais pas un petit creux.

« Nous pourrions prendre le thé ? Cachez-vous dans la salle de bain, pour que le garçon d'étage ne vous voie pas ! Il faut que je veille sur ma réputation ! »

Voilà comment j'ai vu Camomille à l'œuvre. Je m'étais planquée dans la salle de bain et j'en avais profité pour faire pipi dans le bidet. J'étais encore assise dessus, quand on a frappé.

« Coucou, a fait une voix pointue. Devinez qui c'est, grand coquin ? »

Surprise d'entendre une voix de femme, j'ai entrebâillé la porte ; c'était elle, Camomille. A en juger par l'air pantois d'Archibald, son irruption n'était pas au programme.

« Camomille ? a-t-il bafouillé. Mais qu'est-ce que tu... »

« Milord a demandé une infusion, non ? »

« Pas du tout, Camomille, tu fais erreur. J'ai demandé un thé avec des toasts ! »

« Un thé, c'est une infusion, non ? » a minaudé Camomille, en ouvrant de grands yeux innocents.

« Si on veut, a grommelé Archibald, mais il était inutile que tu te déranges. Le garçon d'étage aurait pu l'apporter... »

Quand il lui a pris le plateau des mains, Camomille n'a pas caché sa surprise.

« Milord n'a vraiment besoin de rien d'autre ? a-t-elle insisté en battant des paupières. Milord sait pourtant que je lui suis toute dévouée ? C'est un tel plaisir pour moi... que de faire plaisir à Milord ! »

Pour que tout soit bien clair sur la nature des plaisirs qu'elle était disposée à lui accorder, voilà qu'elle retrousse sa jupe sur sa croupe. Et quelle croupe ! Un vrai cul de jument... que ne protégeait pas la moindre culotte !

« Dès que j'ai appris que Milord voulait une infusion, Milord doit bien penser que je me suis dépêchée de retirer ma culotte ! C'est que nous sommes samedi, aujourd'hui, et je n'ai guère de temps. Il va falloir faire notre affaire en vitesse, monsieur Aymé n'aime pas trop que nous traînions dans les chambres, le samedi, il préfère qu'on chouchoute la clientèle du bas. Mais que Milord ne s'inquiète pas, je vais quand même m'occuper de lui comme il le mérite ! »

En se trémoussant, elle a fini de se trousseur, comme un lapin qui se serait dépiauté lui-même, ne s'arrêtant que quand il ne lui a plus été possible de faire monter sa jupe davantage. Tout le bas de sa personne était maintenant à l'air libre. Au-dessus de ses bas noirs, et sous l'étoffe sombre de la jupe qu'elle avait roulée sur elle-même, son cul paraissait si blanc que c'en était scandaleux ! Un cul d'une insolence ! On ne voyait que lui ! Rond et joufflu, orné de deux fossettes malicieuses qui en soulignent encore l'importance. Elle ne risque pas de se faire des bleus en s'asseyant sur des coussins aussi rembourrés !

« Voyons, a fait Archibald, en jetant un coup d'œil vers la porte de la salle de bain, je t'assure qu'il y a erreur, Camomille. J'ai juste commandé un thé ! »

« Un thé ? Milord ne préfère pas que je lui danse un petit french cancan ? Si Milord insiste, bien que ce soit samedi, je peux me mettre toute nue ? Je ne garderais que mes bas ? »

Archibald secouait furieusement le menton.

« Ce soir, Camomille ! Ce soir, nous aurons tout le temps. Pour l'instant, j'ai autre chose en vue... »

Croyez-vous qu'elle aurait enfin compris et remballé sa marchandise ? Pas du tout ! Elle s'adosse au mur et tire de chaque côté sur la barbiche de son gros brugnon pour le faire bâiller.

« Milord fait son timide ? Je vois de quoi il s'agit. Milord a envie que je sois vraiment cochonne, hein ? Faut-il que je fasse pipi devant Milord ? »

Elle s'ouvrait tant et plus, des deux mains, pour bien montrer

toutes ses viandes.

« La saison arrive à sa fin, a-t-elle soupiré en faisant basculer son bassin vers l'avant pour que tout s'écarquille bien. (C'était tout luisant entre ses poils, et aussi rose qu'une escalope qu'on vient de découper.) Pour sûr que Milord va me manquer. Ici, en hiver, Milord ne peut pas savoir comme c'est mort ! »

Elle s'agaçait le bouton du bout de l'index.

« J'espère que Milord est content de la maison et qu'il reviendra l'année prochaine ? J'ai le plaisir d'informer Milord que ma petite sœur qui n'a que quinze ans fera partie du personnel. Je suis sûre qu'elle plaira beaucoup à Milord. Et même si Milord aime ça, nous pourrons faire un numéro de femmes devant lui ! *Femmes entre elles* ou *Amours grecques* ! »

Comme Archibald conservait sa mine renfrognée, elle a froncé ses sourcils épilés. D'habitude, il ne devait pas tant se faire prier !

« On se chatouillerait le bouton devant Milord, ma sœur et moi ? Qu'en pense Milord ? »

Perplexe, elle a balayé la chambre d'un rapide regard.

« Vous m'en direz tant, s'est-elle écriée. Je comprends pourquoi Milord me fait grise mine ! Milord aurait quand même pu me prévenir ! J'ai l'air de quoi, moi, à vous proposer mon trou de balle ? »

Elle a rabaisé sa jupe en lançant un coup d'œil vindicatif vers la salle de bain. Elle ne pouvait pas me voir, la porte était à peine entrebâillée, mais quelque chose venait de lui apprendre que quelqu'un était là !

« On ne s'embête pas, hein, vieux sagouin ! a-t-elle grommelé avant de sortir. Tâchez au moins que la maman l'apprenne pas ! »

« Tiens, voilà pour toi, a dit Archibald qui lui a couru derrière. A ce soir, Camomille... »

Il a dû lui refiler un gros billet, elle s'est tout de suite radoucie. « Que Milord ne se fasse pas de souci, je sais tenir ma langue !

Mais Milord devrait être prudent... c'est dangereux, les jeunettes ! A ce soir ? Pour faire voir à Milord que je ne suis pas rancunière, je mettrai mes bas roses et ma couronne de mariée ! »

De retour dans la chambre après son départ, j'ai vu ce qui lui avait mis la puce à l'oreille : les cartes étalées sur la chaise... ma veste rouge sur le lit...

« Cette fille est vraiment collante, my dear, a soupiré Archibald. Mais n'en parlons plus et prenons notre thé ! »

« Elle a vu ma veste rouge ! Elle sait que je suis ici ! »

Il n'a guère paru s'en émouvoir.

« Vous croyez ? Vous avez peut-être raison. Mais il n'y a pas de loi qui interdise de jouer aux cartes, vous savez ? Et puis, ne craignez rien, my dear, Camomille est une fille à la page. Elle sait vivre ! Discrète comme une tombe... »

Curieuse comme une pie, oui ! Et probablement aussi bavarde. Oh, et puis flûte, après tout, je m'en fiche, elle peut bien raconter ce qu'elle veut, personne ne me connaît ici.

L'intermède avait dû émoustiller Archibald, il m'a assise sans cérémonie sur ses genoux, comme la veille.

« J'espère, a-t-il murmuré, que sa conduite ne vous a pas trop choquée ? C'est juste une bonne copine, rien de plus ! »

« Elle a vraiment un gros derrière ! Vous aimez ça, les gros derrières ? »

En gloussant dans sa barbe, Archibald m'a tâté le mien pardessus ma jupe pendant que j'approchais la tasse de thé tiède de mes lèvres.

« J'aime aussi les petits... quand ils sont aussi fermes... et aussi mignons que le vôtre... »

« Le mien ? (Pourquoi est-ce que je me suis mise à faire ma coquette, tout à coup, battant des cils comme Camomille ?) Qu'est-ce que vous en savez ? Vous ne l'avez pas seulement vu... »

(La veille, il n'avait pu voir que mon abricot.)

« Peut-être conviendrait-il de combler cette lacune ? » a-t-il suggéré.

Que voulez-vous répondre à ça ? Moi aussi, le spectacle m'avait émoustillée ! J'imaginai Camomille en train de danser toute nue

devant lui, avec ses bas roses et sa couronne de mariée.

Du coup, je n'ai plus eu envie de jouer aux cartes. Comme Archibald s'intéressait à nouveau à ma petite personne, j'ai posé ma joue sur sa poitrine et j'ai fait celle qui tombe de sommeil pour qu'il comprenne qu'il avait le champ libre. J'ai même fourré mon pouce dans ma bouche – Birdie m'avait dit que les vieux adorent que les filles sucent leur pouce.

« Oui ! m'a approuvée Archibald. Vous êtes parfaite ainsi, absolument parfaite. Vous allez faire un petit dodo sur le vieil Archie, hein ? Le vieil Archie va veiller sur vous... »

Et il se met à me bercer, tandis que sa saleté de main se faufile sous l'ourlet.

« Il me semble que nous avons bien chaud ? Serait-ce qu'on a la fièvre ? »

Sa main rampait sur ma peau... remontant de plus en plus haut... sans se presser... centimètre par centimètre... Pourquoi est-ce que je gardais les jambes écartées ? Maman m'a pourtant seriné qu'une jeune fille doit toujours serrer les cuisses.

« Quand une demoiselle est assise, Nellie, ses genoux doivent se toucher ! »

Ce n'était pas le cas des miens ! La main baladeuse d'Archibald allait et venait à son aise sous ma jupe, le bout de ses doigts dessinant des petits ronds sur ma peau, et elle avait beau remonter de plus en plus, je restais comme j'étais, cuisses ouvertes ! J'en avais honte !

« Est-ce bien prudent, a murmuré Archibald, de s'endormir sur les genoux d'un vieux gremlin comme moi ? »

Evitant diplomatiquement les territoires dangereux, sa main se promenait maintenant sur mon ventre, elle me le caressait tout doucement. Si doucement...

« C'est mignon tout plein, ce petit ventre, pas vrai, Archie ? C'est frais, c'est plein d'innocence... »

Son doigt s'est insinué sous l'élastique de la culotte, l'a soulevé.

« Ts... ts... Il me semble... que cet élastique vous comprime un peu trop votre adorable petit ventre, non ? Ne conviendrait-il pas de

retirer cette culotte ? Vous pourriez mieux dormir, que vous en semble, sans cet accessoire inutile ? »

Je me suis bien gardée de lui donner mon opinion. Je me suis contentée d'accompagner le mouvement quand il m'a soulevé le derrière pour faire glisser la culotte dessous. Il l'a fait descendre le long de mes jambes. Je fermais les yeux très fort, le pouce enfoncé dans ma bouche.

« Voilà, a gloussé Archibald. Nous serons plus à l'aise ! Quelle idée de mettre une culotte quand on vient jouer aux cartes chez un monsieur ! »

Je n'osais plus respirer... Lui non plus ! Sa main avait repris possession de mon ventre, elle descendait...

« Oh, mais nous sommes toute moite, aurions-nous de la fièvre ? »

Ce frisson quand ses doigts ont enfin touché le haut de mon brignon ! J'en ai fait comme un petit bond.

« Mais oui, a murmuré Archie, mais oui... Voilà le fruit défendu ! C'est de lui que provient toute cette chaleur, pas vrai, Nellie ? »

J'en ai mordu mon pouce jusqu'au sang. Son doigt se promenait tout du long de la fente, la tâtant prudemment... et j'écartais les cuisses pour qu'il puisse tout toucher.

« Archie, Archie, tu n'es pas raisonnable, mon vieux ! a soupiré alors Archibald. Cette petite créature innocente ne se rend pas compte ! Elle croit peut-être que ça ne sert qu'à faire pipi ! »

Alors, comme s'il voulait me protéger contre lui-même, il m'a pris tout mon abricot dans la main.

« Voilà, c'est chose faite, nous avons cueilli le fruit défendu ! Qu'allons-nous bien pouvoir en faire, maintenant, hein, Archie, vieux sacripant ? »

C'était bien la question que je me posais.

« Il a l'air mûr à point, son fruit défendu ! Attention à ne pas nous brûler les doigts, Archie ! »

Pendant un long moment, il s'est contenté de me tenir l'abricot

dans le creux de sa main, en sifflotant entre ses dents. On a bien dû rester comme ça une bonne minute, peut-être même deux. Qu'est-ce qu'il attendait ? Une idée saugrenue m'est venue. Peut-être qu'il ne savait pas comment s'y prendre ? Birdie m'a dit qu'il y a des hommes qui ne savent pas truquer les filles. (C'est pour ça que souvent, elles préfèrent s'amuser entre elles.) Voyant qu'il ne faisait toujours rien, j'ai fini par lui dire d'une voix énervée que je devais descendre, maman allait s'inquiéter si elle ne me trouvait pas en bas, il se faisait tard.

« Encore un petit instant, my dear. Vous n'êtes pas bien sur les genoux du vieil Archie ? »

Et son doigt s'est enfin décidé.

« Vous avez envie qu'on s'en occupe, hein ? Petite gredine ! »

Du coup, je me suis tue. En fait, il s'y prenait très bien ! Il appuyait si doucement pour faire bérer la fente que j'en tremblais d'impatience. Ce n'est que lorsque tout mon brugnion a été ouvert, qu'il a glissé son doigt dans le mouillé et qu'il a farfouillé.

« Voilà... voilà... qu'il a fait. Nous y sommes... *Alea jacta est* ! Ne vous impatientez plus... »

Il me caressait l'intérieur de la fente tout du long, en faisant monter et descendre son doigt, appuyant à peine. Chaque fois qu'il passait sur mon bouton, il appuyait un peu plus, mais à peine, et ça me donnait de longues chatouilles délicieuses qui me faisaient battre le cœur dans la gorge.

« Cela vous convient-il ? m'a demandé Archie. Ou faut-il presser le train ? »

J'ai fait non de la tête, c'était très bien comme ça.

« A moins que vous ne préféreriez qu'on arrête ? »

J'ai secoué la tête encore plus fort et Archie a rigolé tout bas. « Ah, nous sommes bien une vraie fille d'Eve, hein ? Nous aimons qu'on s'occupe de notre berlingot ? »

Il a continué à s'en occuper jusqu'à ce que j'aie une secousse qui m'a fait piailler de surprise. C'était venu sans que je m'en aperçoive !

« Voilà ce qui arrive aux jeunes filles qui se laissent retirer leur culotte ! » s'est moqué Archie, en faisant frétiller son doigt dans ma

fente.

J'ai eu une deuxième secousse, encore plus forte !

« Souhaitons-nous en rester là ? Peut-être que nous nous ennuyons avec ce vieux monsieur, non ? Et que nous préférions gambader sur la plage ? »

Il avait toujours son doigt dans ma fente, il savait pertinemment que je n'avais pas du tout envie d'être ailleurs !

« Une petite promenade à cheval, pour changer ? »

Hop, il m'a soulevée comme une plume et assise à califourchon sur sa cuisse, face à lui ! Du coup, tout mon brugnion s'est ouvert sur son pantalon, et ça m'irritait méchamment, mais en même temps, ça me faisait un bien fou ! Alors cet imbécile a commencé à me faire sautiller sur sa cuisse en chantant « *A dada sur mon bidet, quand il trotte, il fait des pets !* ». Plus il me faisait sautiller, plus mon abricot s'ouvrait. Je riaais comme une idiote, qu'est-ce que j'aurais pu faire d'autre ? Je devais avoir l'air fine ! Il me tenait par les fesses, sous ma jupe, une fesse dans chaque main, il me les écartait chaque fois qu'il me soulevait, ce qui fait que je sentais mes deux trous s'ouvrir, alors il me laissait retomber sur sa cuisse, et le choc m'envoyait dans le ventre un élanement qui me remontait jusque dans la gorge, et même derrière la nuque !

« Oh, s'est indigné tout à coup Archibald, mais qu'est-ce que je sens sur ma jambe ? La vilaine fille est en train de mouiller mon pantalon ! Qu'est-ce que c'est que ces façons ? Serait-ce qu'elle me fait pipi dessus ? »

Pour le vérifier, il a fait passer sa main sous moi, par-devant, si bien que tout mon zinzin s'est retrouvé dans sa paume, grand ouvert, et que ses doigts se repliaient par-derrrière dans la raie de mes fesses.

« Non, non, Archie, mon vieux, ce n'est pas du pipi ! C'est autre chose... Décidément, nous sommes une petite créature très dévergondée ! »

En me tenant ainsi, il s'est remis à me faire faire à dada, c'était encore plus vicieux dans cette position, tout bâillait, vous pensez bien, et comme son doigt se repliait derrière moi, chaque fois que je retombais, il entraînait dans mon cul tandis que sa paume se frottait tout du long contre ma fente écarquillée qui était devenue brûlante. Je me sentais toute molle, j'avais posé mon front contre son épaule pour qu'il

ne voie pas ma figure (j'avais trop honte !) et je le laissais me tripoter comme il voulait.

« La jeune demoiselle tombe de sommeil, Archie ! Nous allons arranger ça ! Elle va faire de jolis rêves défendus sur le vieil Archie... »

Une fois de plus, il m'a soulevée comme une grosse poupée et m'a fait pivoter en l'air, puis, après m'avoir troussée, m'a assise à contresens, mon dos contre sa poitrine, mon cul nu bien étalé dans sa main, si bien que maintenant, c'est par-devant que son doigt remontait, en plein dans ma fente !

« En route pour le pays des rêves, ma chère Alice ! Espérons que nous n'allons pas rencontrer la méchante reine ! »

Et il a recommencé à me donner du plaisir. Il me berçait contre lui en faisant patauger son doigt dans le mouillé, et chaque fois qu'il sentait que j'en avais envie, il appuyait longuement sur mon bouton en faisant vibrer son doigt sur place, et il imitait un bruit de sonnerie avec sa bouche :

« Dring !... Dring !... Dring !... »

Chaque sonnerie me donnait des secousses prodigieuses dans tout le corps. J'ignore pendant combien de temps son doigt s'est amusé, je n'étais plus qu'une longue secousse délicieuse qui n'en finissait pas ! Mourir de plaisir, je sais ce que ça veut dire, maintenant !... C'est du fond de cette agonie exquise que j'ai entendu tout à coup tinter la clochette du premier service. Le réveil a été plutôt brutal ! On a sauté tous les deux comme si une souris nous avait mordu aux fesses ! Déjà si tard ?

« My God ! »

Archibald a retiré son doigt de mon abricot et je suis descendue de ses genoux. J'ai attrapé ma veste rouge d'une main, ma culotte de l'autre, et j'ai filé sans même me retourner pour lui dire au revoir. (J'avais bien trop honte !)

J'étais si tourneboulée que je n'ai pas pensé à emprunter l'escalier de service ! J'ai appelé l'ascenseur, figurez-vous ! Pour un étage ! Ce n'est qu'en voyant s'arrondir les yeux de Poil de Carotte que j'ai réalisé ma bétise. Comment n'aurait-il pas deviné d'où je venais ? Tous les clients du dernier étage sont partis, à l'exception d'Archibald et de la mère Pescarini, une grosse dondon italienne qui soigne ses nerfs en passant ses journées dans une chaise longue, sous un parasol,

à contempler la mer avec des yeux de veau. (Son mari l'a larguée, elle ne s'en remet pas.) Forcément, je ne pouvais pas être allée lui rendre visite, donc...

« Alors, m'a lancé le groom, mamzelle Nellie se promène dans les étages ? »

« C'est votre affaire, Coco bel œil ? »

Il s'est marré.

« Pendant que vous y êtes, vous voulez pas que je vous fasse visiter la chambre de Marcel Proutt. J'ai mon passe ! Pour vous, ce sera gratuit ! »

J'ai eu beau prendre mon air le plus revêche, ça ne l'a pas impressionné. Voilà qu'il se met à me faire l'article comme un guide de musée. Il paraît qu'on a même laissé les taches d'encre sur la table où il écrivait, son Marcel Proutt. (Qui c'est, ce Marcel-là, vous le connaissez, vous ? Si encore ça avait été Marcel Prévost, je ne dis pas !)

« C'est là qu'il a écrit *les Jeunes Filles du bord de mer*, a récité Poil de Carotte. C'est une étude de mœurs. »

Il a quand même consenti à appuyer sur le bouton et l'ascenseur s'est arrêté à l'étage en dessous.

« Vous étiez chez le vieux rosbif, pas vrai ? Vous ne vous emmerdez pas ! Et votre maman, elle le sait ? »

A ce moment, maman, justement, qui avait entendu l'ascenseur, se rue hors de sa chambre comme une furie. La tuile ! Moi qui espérais qu'elle ne serait pas encore rentrée ! Sa migraine avait dû revenir, ou alors ça n'avait pas marché comme elle l'aurait voulu avec le godelureau de l'estaminet. Elle n'a même pas attendu que l'ascenseur disparaisse pour me secouer comme un prunier.

« D'où viens-tu ? me criait-elle au visage. On peut savoir ce que tu fabriquais là-haut ? »

Elle m'a tellement fichu la trouille que j'ai sorti le premier truc qui me traversait l'esprit :

« J'ai visité la chambre de Marcel Proutt ! C'est très intéressant, je t'assure ! J'ai même vu les taches d'encre... C'est là qu'il a écrit son

bouquin. »

Maman a pincé les lèvres.

« Avec cet horrible rouquin ? »

« Oh, maman, quand même ! » que je lui ai fait.

Elle a bien vu que j'étais sincère.

« Il faut me prévenir quand tu vas quelque part. Et d'abord c'est pas Proutt, c'est Prost. C'est bon, nous réglerons nos comptes plus tard ! »

Je l'avais échappé belle. Prost ou Proutt, merci à lui ! Elle était d'une humeur massacrante. Sans doute à cause de sa maudite migraine. N'ayant pas papa sous la main, c'est sur moi qu'elle se passait ses nerfs.

Il y avait foule, dans la salle à manger. Toutes les tables étaient retenues. De regarder tous ces visages, ça occupait maman et elle n'a pas pensé à me demander ce que j'avais fait de mon après-midi. Ses yeux se promenaient d'une table à une autre, elle n'arrêtait pas d'émettre des commentaires désobligeants sur les toilettes des provinciales. Sur la maigre douzaine de clients qui sont restés à l'hôtel, nous n'étions que quatre, ce soir-là, perdus dans la foule. La grosse dondon neurasthénique s'empiffrait de macaronis à un bout de la salle et dans le coin opposé, ce vieux bouc d'Archibald faisait ses mots croisés en broutant sa salade à l'huile de noix. Nous, nous étions à notre place habituelle, au milieu, devant la vue sur la mer.

Tout au long du repas, je ne pensais qu'à une chose : est-ce que je retournerai dans la chambre d'Archibald ? Je crois que je deviens vraiment vicieuse.

Au dessert, maman a commandé une flûte de champagne.

« Il faut traiter le mal par le mal ! »

Elle soigne souvent sa migraine avec du champagne, elle prétend que c'est plus efficace que l'aspirine. C'est un fait que son humeur est devenue moins chagrine. Après un autre coupe de Mumm, elle était même tout à fait guillerette. Voyant quoi, pour achever le traitement, sans doute, elle a décidé d'aller tenter sa chance au casino. Je suis sûre que demain sa migraine (ou sa Gédébé, pour parler comme elle) va revenir en force, mais c'est son affaire.

J'en ai profité pour mettre mon journal à jour. Quelle journée !
Quand je pense que je me plaignais qu'il ne m'arrive rien.

5 BLOODY SUNDAY

Dimanche 8 septembre

Bloody sunday ! disait Birdie : foutu dimanche ! Elle détestait le dimanche, parce que tous les samedis soir son daddy traversait la Manche pour venir passer le bloody sunday en famille. Alors, on ne pouvait pas se voir, elle devait rester avec lui.

Birdie est partie, mais c'est quand même bloody sunday. Tous ces ploucs sur la plage qui vous reluquent en ricanant et font des plaisanteries idiotes sur les « Parisiennes » ! Vivement lundi, qu'on soit débarrassés de cette engeance ! Tout mon dimanche, je l'ai passé avec maman. D'habitude, elle n'aime pas trop que je sois dans ses jambes, mais vu qu'on ne pouvait aller nulle part sans tomber sur des familles nombreuses, ou sur des hordes de braillards, on est restées au salon avec les autres clients de l'hôtel. Il y avait la grosse dondon inconsolable, maman, Archibald et moi, ainsi que deux ou trois messieurs seuls, d'un certain âge. On était entre nous, en somme. Seuls les clients de l'hôtel ont le droit de fréquenter le salon de thé. Encore heureux... Maman faisait une réussite, Archie ses éternels mots croisés (en suçant ses dents creuses, ça fait un bruit agaçant !) et la grosse Italienne digérait ses macaronis. Elle n'a pas tardé à s'endormir, bonjour pour la discrétion, elle ronflait encore plus fort que papa.

« Quand je pense, m'a dit maman, qu'elle vient s'emmerder en Normandie avec tout le fric qu'elle a ! Une Pescarini ! Alors qu'elle pourrait s'acheter le Negresco ! »

Les Pescarini, si j'ai bien compris, ce sont des voitures de sport, les rivales des Ferrari. Et la grosse en était une. (Pas une voiture de sport, non, une Pescarini.)

Les messieurs seuls, plongés dans leur bouquin, étaient leur barreau de chaise. Je les regardais en douce ; ils n'avaient vraiment l'air de rien ; je me demandais s'ils se feraient monter une infusion dans leur chambre par Camomille, si elle prendrait des poses plastiques devant eux ? Ces pensées m'occupaient...

Au soir, Dieu merci, tous les pedzouilles ont fichu le camp, vu que demain, ils reprennent le harnais. On a enfin pu sortir de nos livres et aller respirer l'air de la mer.

« En tout cas, m'a dit maman, comme nous rentrions de notre

promenade hygiénique sur la jetée, pas question qu'on moisisse dans ce trou une semaine de plus. Ton père dira ce qu'il voudra, dès demain, nous rentrons ! »

Elle était drôlement remontée. Nous avons pris l'ascenseur pour aller nous changer avant le dîner, elle n'a pas arrêté de râler.

« Je parie qu'il a une poulette à Paris, c'est pas possible ! qu'elle ronchonnait (sans s'occuper de Poil de Carotte qui n'en perdait pas une miette), je m'en fiche si les plâtriers n'ont pas fini les staffs et si les tapissiers ont du retard ! »

Le rouquin avait l'air déçu ; se serait-il fait des idées, après m'avoir vue redescendre de chez l'Anglais ?

Mais après dîner, miracle, maman n'était plus du tout pressée de partir. Figurez-vous qu'un nouveau client est venu se joindre à la petite troupe des messieurs seuls. Aymé, qui remplace le maître d'hôtel et assure lui-même le service, nous a confié que c'était quelqu'un de très bien. Un ami du patron, il vient toutes les années passer une semaine ou deux en fin de saison.

« Il n'est pas mal, tu ne trouves pas ? m'a demandé maman, en lorgnant le type qui dînait à trois tables de nous. Pas mal du tout ! Beaucoup de classe ! C'est autre chose que ces péquenauds ! Son costume vient de la rue de la Paix, on le voit du premier coup d'œil. »

Je ne lui trouvais rien d'attrayant, moi, à ce type, c'était même tout le contraire, j'avais ressenti une immédiate aversion à son égard ; manifestement nous n'avons pas les mêmes goûts, maman et moi. Quoi qu'il en soit, il aurait fallu qu'il soit aveugle pour ne pas s'apercevoir de l'intérêt qu'il avait éveillé. Aussi ne fut-ce pas une surprise pour moi quand il est venu se présenter à la fin du repas, et nous proposer un digestif.

Maman a fait sa sucree. Elle était embarrassée, c'est sûr ; d'une part, cela devait la flatter qu'il ait jeté si vite son dévolu sur elle. (Comme s'il y avait à hésiter entre elle et la grosse dondon qui se gavait de choux à la crème !) Mais elle ne voulait pas non plus passer pour une femme trop facile. Ils se sont mis à parler de Paris. (De quoi voulez-vous que se parlent des Parisiens ?) Assez vite, la conversation s'est mise à languir, j'avais le sentiment très net que ma présence leur pesait. Maman, négligemment, a laissé tomber une vague allusion au casino.

« Pourquoi n'irions-nous pas tenter notre chance, chère amie ? »

« Vous croyez ? a dit maman. Au fond, pourquoi pas ? Mon mari n'est pas là, j'ai la permission de minuit ! »

Le regard qu'ils ont échangé valait un long discours.

« Je vais coucher la petite, a fait maman en se levant, et je suis à vous ! »

Je suis à vous ! On ne pourra pas l'accuser de défendre sa vertu bec et ongles !

« Quand même, m'a-t-elle dit dès que nous fûmes dans le hall, j'ai été un peu dure avec ton père, tout à l'heure. Je crois que je vais le rappeler pour lui dire que nous restons encore quelques jours. Que veux-tu, ma chérie, il faut savoir se sacrifier, être diplomate... Nous, les femmes, devons faire des concessions et nous montrer assez souples. »

Question souplesse, on peut lui faire confiance. Il n'y a pas plus souple qu'elle dès qu'une paire de pantalons se profile à l'horizon.

« Ferme bien ta porte à clef, hein, Nellie ? m'a-t-elle recommandé en me fourrant dans l'ascenseur. Et ne m'attends pas, je rentrerai peut-être tard. N'en profite pas pour faire des bêtises ! »

Le rouge m'est monté aux joues, j'étais furieuse qu'elle me parle ainsi devant Poil de Carotte qui ricanait ouvertement. Surtout que les bêtises en question... Bref.

« Dors bien, surtout, a-t-elle insisté. Ne lis pas trop tard. Je trouve que tu as les yeux cernés, en ce moment ! »

Qu'est-ce qu'elle peut m'énerver quand elle parle de mes yeux cernés !

« Alors, a ricané le rouquin dès que la cabine s'est mise en branle, votre maman vous laisse encore seule ? Vous avez pas peur de vous ennuyer ? »

Je lui ai tiré la langue, j'étais vraiment furax. Il s'est marré et a imité la voix snob de maman :

« Ne lis pas trop tard, surtout, hein, Nellie. Et mouille bien ton doigt pour tourner les pages ! »

Je n'ai pas compris tout de suite que c'était une cochonnerie,

mais quand il a sucé son doigt avant de me l'agiter sous le nez, j'ai senti mes joues s'enflammer. Les garçons sont donc au courant ?

« Et à quel étage faut-il que je vous monte ? m'a-t-il envoyé. Au centième ? Vous voulez pas aller boire un peu de whisky chez votre copain l'angliche ? Je suis sûr qu'il doit très bien tourner les pages, ce vieux rosbif ! »

« La barbe, hein, sale type ! Occupez-vous de vos fesses ! »

« Je préférerai m'occuper des vôtres ! »

« Ouais ? Eh bien, c'est pas demain la veille ! Et d'abord, je vous interdis de m'adresser la parole, vous entendez ? Si vous continuez, je vais me plaindre à monsieur Aymé ! »

« Votre mère, elle le sait que vous allez chez les vieux ? Vous voulez que je lui dise, moi ? »

Il a bien vu que j'accusais le coup.

« Vous faites moins la fière, hein ? »

Nous étions arrivés à l'étage. Dès que la cabine s'est arrêtée, j'ai voulu sortir, mais il m'a retenue par le bras.

« Vous êtes pas si pressée, quand même, non ? Regardez ce que j'ai pour vous, ça vous tente pas ? »

Le croiriez-vous ? Le saligaud avait déboutonné son pantalon d'uniforme sous sa veste, sans que je m'en aperçoive. Tout son bazar était dehors, les deux boules, couvertes de poils roux, et la grosse tige, toute droite. J'ai dû faire une drôle de bobine, car il s'est mis à rigoler :

« Alors, qu'il me lance en écartant bien les cuisses pour que tout soit bien visible, elle vous plaît, ma saucisse française ? Vous voulez pas en manger un bout ? Regardez si c'est frais, ça, voyez donc ! »

Voilà qu'il tire sur la peau pour découvrir le bout rouge. L'odeur fade m'a prise aux narines, ça ne sent pas tout à fait comme les filles...

« Vous voulez pas qu'on s'amuse, Nellie, qu'il me demande tout à coup. (Il ne se moquait plus, je vous assure, il y avait même quelque chose de suppliant dans sa voix.) Je suis pas le mauvais gars, vous savez. On pourrait bien rigoler, tous les deux. Vous, vous m'astiquez

Popaul, et moi je vous chatouille la craquette ? Allez, quoi, soyez chic, baissez votre culotte, on a dix bonnes minutes avant que la mère Pescarini monte se coucher... Touchez donc comme c'est doux... Elle est aussi bonne que celle du vieux rosbif, non ? »

Je ne sais pas ce qui serait arrivé si on n'avait pas sonné l'ascenseur. Vite, il a rentré son fourbi dans sa culotte avant de me pousser dehors. J'en avais les genoux tout mous en mettant la clef dans ma serrure... Ce culot ! Mais il est immonde, ce rouquin ! Je n'en reviens pas... Faudra que je fasse attention à ne plus me retrouver dans l'ascenseur avec lui !

C'est bizarre, quand même, les choses du sexe. Dans mon lit, tandis que j'écris dans mon journal, j'ai beau essayer de penser à autre chose, impossible. Sans cesse, je revois la tige raide, et les deux boules couvertes de duvet roux qui se balancent dessous, et la grimace qu'il faisait en tirant sur sa peau ; je sens l'odeur aussi. Que c'est curieux, le morceau de viande rouge qu'ils ont au bout de leur engin, les garçons, ça me fait penser aux chiens. Birdie, ça la dégoûtait (c'est juste bon pour se faire déboucher le derrière, qu'elle disait), mais elle préférait toucher les filles. Moi, je sais pas trop. C'est vrai que c'est dégoûtant, mais... D'ailleurs, si on va par là, notre truc à nous, quand c'est ouvert et mouillé, on ne peut pas dire non plus que c'est très appétissant. Ça n'empêche pas les hommes de s'y intéresser. Et même les autres filles ! Je me souviens comme j'aimais tripoter celui de Birdie ! Plus il devenait gluant, plus ça me plaisait ! Est-ce que j'aimerais autant m'amuser avec le morceau d'un garçon ? C'est probable ! Peut-être justement parce que c'est dégoûtant, j'avoue que je suis curieuse de savoir ce qu'on éprouve quand on le serre dans la main...

Si je continue, je vais écrire des bêtises ! Ou en faire ! Et demain, j'aurai les yeux cernés et maman fera encore des réflexions mi-figue mi-raisin. Depuis qu'elle m'a surprise au cabinet, elle n'arrête pas de m'envoyer des vannes. Ou alors, elle me prend la main et elle flaire le bout de mes doigts.

« J'espère que tu ne t'es pas encore tripotée ? »

Et elle, elle se le fait pas tripoter, peut-être, le sien ? « *Vous auriez pu attendre que je sois mouillée, sale brute !* » Mieux vaut dormir, sinon je vais devenir amère. J'espère qu'elle ne va pas rentrer trop tard. En tout cas, qu'elle ne va pas se jeter au cou du type le premier soir. Elle est bien fichue de le ramener dans sa chambre, cette idiote. Comment veut-elle que les hommes la respectent, si elle leur cède tout de suite ? Si elle ne se respecte pas elle-même ?

Je viens de relire ce que j'ai écrit. Et moi, est-ce que je me respecte moi-même ?

« Oh, Archie, mais qu'est-ce que vous faites, Archie ? »

6 MAMAN ET LE VIEUX MARCHEUR

Lundi 9 septembre

J'étais mauvaise langue, maman n'a pas osé ramener sa nouvelle conquête dans sa chambre. A moins qu'elle ne soit allée chez lui ? C'est commode, vu qu'il loge au troisième. Dans ce cas, ils ont dû liquider leur affaire en vitesse, car elle est rentrée moins tard que les autres nuits. C'est vrai que dimanche soir, le casino ferme plus tôt.

Comme je ne dormais pas encore, elle m'a tenu compagnie. On a papoté, moi au lit, elle qui allait et venait de sa chambre à la mienne, en se déshabillant. Elle a vraiment un joli corps, maman, on ne peut pas lui retirer ça ; et elle le sait. En la regardant se balader, en culotte et soutien-gorge, je me suis demandé si elle prenait des poses plastiques, elle aussi, devant ses amoureux. Elle en est bien capable ! Ça m'a fait tout drôle, de penser des choses pareilles...

« Comment le trouves-tu, m'a-t-elle demandé. Il n'est pas beau, certes, mais il a du charme, non ? On sent la classe ! »

Bien sûr, c'est de sa conquête de ce soir qu'il était question. Je la trouve déconcertante. Je suis quand même sa fille, non ? Elle n'a pas peur que j'en parle à papa ? Ses yeux avaient pris une expression rêveuse. Assise au bord de mon lit, elle avait croisé ses longues jambes soyeuses et jouait machinalement avec l'élastique de sa culotte. Elle s'est étirée, faisant saillir ses petits nichons.

« En tout cas, c'est un homme d'une correction exemplaire. Pas du tout le style à se jeter sur une femme comme un affamé, comme tous ces goujats... »

Est-ce que je me trompais ? J'ai cru déceler un soupçon de déception dans sa voix.

« Très vieille France, tu vois ? a-t-elle soupiré. Baisemain et tout. Bonne nuit, chère petite madame. Faites de jolis rêves roses ! Il ne m'a même pas proposé qu'on se revoie. Je te jure que ça m'a changé de tous ces butors qui n'arrêtent pas de vous mettre la main aux fesses... Il est vrai qu'il sait où me trouver... puisqu'on est voisins... »

Elle a bâillé à se décrocher la mâchoire, les yeux pleins d'eau, puis s'est remise à rêvasser.

« De jolis rêves roses ! C'est drôle, comme expression, tu ne

trouves pas ? (Elle a marqué une pause.) Un monsieur pas commode, en tout cas, a-t-elle repris. J'ai l'impression qu'il ne doit pas faire bon lui tenir tête... »

Ses yeux brillaient d'un feu étrange. Brusquement, elle a pouffé, et elle m'a embrassée brutalement sur la joue.

« Tu ne sais pas quoi, Nellie ? J'avais vraiment l'impression d'être une petite fille, avec lui. C'est fou, non ? »

Elle m'a encore embrassée, avec la même impétuosité, et même elle m'a pincé le gras de la hanche.

« Il s'appelle Harris ; ça lui va bien, tu ne trouves pas ? Il a l'air si sévère... »

Je la sentais frissonner contre moi et l'odeur de ses aisselles me piquait les narines. Elle m'a embrassée de plus belle, elle n'arrêtait pas, sauf que ce n'était pas moi qu'elle embrassait, mais un jouet en peluche vivant.

« Allez, ça suffit (elle s'est relevée), ta maman perd la boule ! Dors, demain il fera jour... Dors, ma poupée ! Quand je pense à ce qui t'attend quand tu seras grande... Pauvres folles que nous sommes ! »

J'ai comme le pressentiment qu'il va se passer des trucs pas très catholiques entre le dénommé Harris et maman. Je ne lui avais encore jamais vu cette petite lueur égarée dans les yeux, quand elle me parlait de ses amoureux. D'habitude, elle a plutôt tendance à faire des gorges chaudes à leur propos. Pourquoi se caressait-elle les fesses de cette façon, quand elle est retournée dans sa chambre ? En les soupesant des deux mains, comme pour vérifier qu'elles étaient bien élastiques ?

A la façon dont elle marchait, la tête basse, elle m'a fait penser irrésistiblement à une petite fille qui s'apprête à recevoir une fessée!

Quelle femme déroutante, maman ! Ce matin, elle paraissait tout avoir oublié. Pas un mot à propos du nouvel arrivant. A part ça, d'excellente humeur. Nous sommes allées nous balader vers la jetée. Elle avait mis une jupe cloche, comme quand elle danse le charleston, et le vent la gonflait en abat-jour. Les pêcheurs se retournaient quand nous passions pour reluquer nos cuisses. Plus le vent soulevait nos jupes, plus ça nous faisait rire, on aurait dit deux folles. Maman disait qu'elle aurait dû mettre son maillot de bain dessous, plutôt que cette culotte indécente !

Un monsieur d'un certain âge, très chic, qui arrivait de la jetée est revenu sur ses pas pour nous suivre. Maman n'osait pas se retourner, c'est moi qui le faisais. Elle me demandait s'il était toujours derrière nous, je lui disais que oui.

« C'est agaçant, soupirait-elle, en vérifiant si ses boucles d'oreille étaient bien accrochées, et en empêchant sa jupe de se gonfler, une femme seule ne peut pas se promener, elle est tout de suite en butte aux assiduités des vieux marcheurs ! Il ne faudrait tout de même pas qu'il nous prenne pour des grues ! »

Nous avons pressé le pas, en maintenant nos jupes devant et derrière. Maman m'a demandé de vérifier si la couture de ses bas était bien droite, je l'ai rassurée.

« Ce vent, criait-elle, tu sens comme il... on dirait une grosse bête qui passe entre nos jambes... ça me donne la chair de poule, pas toi ? »

Finalement, nous sommes allées sur la jetée, ce qui était idiot car une fois au bout, il a bien fallu faire demi-tour. Et le vieux beau nous attendait.

« Oh, vois donc le superbe coquillage, m'a crié maman, en prenant sa voix pointue. Là, en bas ! Va me le chercher, chérie ! »

J'avoue que ça m'a étonnée, les coquillages, ce n'est pas du tout son truc. J'ai retiré mes souliers pour ne pas glisser sur les blocs couverts d'algues, et je suis passée sous la rampe du garde-fou. Quand je suis remontée avec le coquillage en question, elle était en train de parler avec notre suiveur, en luttant contre le vent qui s'amusait toujours à soulever sa jupe pour montrer à tout le monde ses bas en soie naturelle. Elle n'avait pas l'air contrariée du tout.

« C'est votre fille ? a dit l'olibrius en frisant sa moustache poivre et sel. Elle est charmante ! Exquise ! Une vraie petite femme ! Il est vrai qu'elle a de qui tenir ! »

Maman m'embrassait, me serrait contre elle, elle souriait à tout propos, en montrant ses dents jusqu'à la racine, comme la femme de la réclame d'Email Diamant. J'ai donné mon coquillage (qui n'avait vraiment rien de spécial) au type, parce qu'elle n'en voulait plus, il l'a fichu dans sa poche pour s'en débarrasser. Après, il s'est promené avec nous. Il n'arrêtait pas de lancer des fleurs à maman, lui disait qu'il l'avait souvent admirée au casino, qu'elle s'habillait avec un goût très sûr. Il a même ajouté je ne sais quoi à propos d'un ver de terre et d'une

étoile. Maman buvait ça comme du Pernod ; s'il y a une chose qu'elle adore, ce sont bien les compliments. Ils se sont assis sur le sable, à l'abri de la jetée, le type avait étalé sa veste par terre pour que maman s'asseye dessus, et comme elle avait retroussé sa robe derrière elle pour ne pas la froisser, elle a posé sa petite culotte et ses fesses nues sur la doublure de la veste, et le type s'est permis une plaisanterie un peu leste, comme quoi ça ne lui aurait pas déplu d'être à la place de son veston, alors maman a fait son offusquée et lui a donné une petite tape pour rire sur le museau. Il en a profité pour lui embrasser les doigts au vol. Voyant que leur marivaudage avançait au triple galop, je suis allée à l'écart, par discrétion. On se sent toujours de trop, dans ces occasions.

Pendant qu'ils fumaient une cigarette mentholée, j'ai trempé mes pieds dans l'eau.

« Marche un peu, m'a dit maman, sinon tu vas prendre froid ! »

J'ai compris ce que ça voulait dire, je suis allée sans me presser jusqu'à la pointe. Il y avait des méduses sur le sable, la mer sentait l'huître pas fraîche. Quand je suis revenue, ils avaient l'air de deux vieilles connaissances. Ils se tenaient la main, le type jouait avec les doigts de maman. J'ai vu aussi qu'elle avait remis du rouge à lèvres. A midi, le type nous a invitées au restaurant de la jetée. Nous avons mangé du homard. Puis nous sommes revenus vers l'hôtel et maman m'a demandé d'aller lui chercher son châte dans sa chambre. C'était couru d'avance, quand je suis redescendue, ils s'étaient envolés ! Je l'ai cherchée pour la forme dans le salon et au bar, je savais d'avance qu'elle n'y serait pas. Elle disparaît souvent de cette façon, et quand elle revient, des heures plus tard, elle me dit qu'elle m'a cherchée partout. J'ai aperçu de loin Archibald qui faisait ses éternels mots croisés, mais je ne suis pas allée lui parler, et lui n'a pas levé les yeux. Tant mieux. Vieux cochon ! Quand je repense à ce qu'il m'a fait samedi !

Je suis montée dans ma chambre m'étendre sur mon lit ; je m'ennuyais. Nellie n°2 et moi, on a essayé plusieurs culottes de maman, et on s'est chatouillé le bouton en feuilletant *La Vie Parisienne*. En contemplant les illustrations (il y en a qui sont vraiment coquines), je pensais à maman et à ses zigotos. Je pensais aussi au vieux rosbif, comme l'appelle Poil de Carotte, je croyais encore sentir son doigt dans mon abricot ! Quel vieux saligaud ! Il peut se broser avant que je retourne dans sa chambre. Vivement que nous rentrions à Paris ; là-bas, tout sera différent, j'aurais des distractions de mon âge, je ne penserai pas toujours à je sais trop bien quoi.

En attendant, j'écris ; et c'est toujours la même chose que j'écris. Ce n'est pas pour rien que j'ai lu dix-huit fois *Claudine à l'école*, quand je tiens mon journal, j'aurais une nette tendance à me prendre pour une réincarnation de Colette Willy en train d'écrire *Claudine en vacances*... Entre deux paragraphes, pour décompresser, je fais la chasse aux poils follets sur mon abricot, dès que j'en vois un, je l'extirpe avec la pince à épiler de maman...

Ou encore, je m'exerce devant la glace de l'armoire à tortiller du popotin. C'est tout un art, ça aussi, comme les jolies phrases, il ne suffit pas de se trémousser : tu en fais trop, me reprochait Birdie, on dirait que tu vas chavirer, tu dois juste attirer discrètement l'attention sur tes parties charnues, qu'on comprenne à demi-mot, ça ne doit être qu'une allusion... Maman, elle, fait ça sans même s'en rendre compte, un coup à droite, un coup à gauche... et les nénés en avant... un véritable appel au viol ! Ta mère, disait Birdie, c'est la championne toutes catégories, pourquoi ne la prends-tu pas comme modèle ?

Tout à l'heure, j'ai bien cru que j'avais attrapé le mouvement, et je suis descendue faire mon intéressante sur la plage. J'avais attaché mes nattes en un petit chignon et mis un tricot très collant de l'année dernière qui laissait voir de « coquines promesses » au bec tendu... Pour me creuser les reins, j'avais glissé des feuilles de papier-cul en rouleaux dans mes souliers... Mais je devais toujours exagérer, parce que j'ai surpris sur moi le regard indigné d'une mère de famille et comme une lueur effarée dans celui de son mari.

Quelque chose me dit que j'ai tort d'écrire tout ça ! Il ne faudra pas que j'oublie de toujours fermer mon journal à clef quand nous serons à Paris. Encore que je n'aie pas l'impression que ce petit cadenas soit bien résistant ! Il doit suffire d'une lime à ongles pour le faire sauter ! Et d'ailleurs qui pourrait empêcher maman de prendre la clef que j'ai autour du cou pendant que je dors ? Tenez, j'aime mieux ne pas y penser !

7 MAMAN SE BRANLE ET NELLIE TIRE LA LANGUE

Lundi 9 septembre (suite)

Je m'ennuyais tellement que je me suis endormie. Je ne me souviens plus des rêves que j'ai faits, mais ils devaient être carabinés, parce que j'avais le brugnon tout mouillé et le cœur qui tapait très fort quand j'ai ouvert les yeux. Je venais d'avoir une secousse en dormant, c'est ce qui m'avait réveillée, justement. Les mouettes miaulaient en tournant dans le ciel, du côté de la jetée. Les bateaux des pêcheurs n'allaient plus tarder à rentrer. Je me sentais patraque. Je suis allée me rafraîchir sur le bidet, et je suis descendue pour voir si maman n'était pas au bar ou au salon. Comme je ne voulais pas me retrouver coincée dans l'ascenseur avec le rouquin, j'ai pris l'escalier. Il y a un épais tapis rouge, maintenu par des baguettes de cuivre sur les marches. Personne ne vous entend arriver. C'est comme ça que je suis tombée sur Poil de Carotte, Camomille et Jeannot Lapin qui avaient l'air de bien s'amuser.

Planqués derrière les palmiers en pot, dans le hall, ils se marraient en observant quelque chose qui se passait dans le salon. Je ne sais pas pourquoi, mais tout de suite j'ai pensé qu'il s'agissait de maman. Prise de curiosité, je suis remontée au premier et j'ai rejoint sous le palier du second la petite porte qui donne sur cette espèce de mezzanine où se tiennent les musiciens, quand l'hôtel donne un bal. De là-haut (ça forme comme un grand balcon intérieur), on surplombe à la fois le bar, d'un côté, et de l'autre, derrière la cage d'ascenseur et l'escalier, le salon de thé. Cette corbeille est en gradins ; en haut, se trouvent la grosse caisse et les cymbales, le piano est en bas, contre la balustrade. Pliée en deux pour qu'on ne me voie pas du salon, je suis descendue jusqu'au piano, et je me suis penchée prudemment. Mon pressentiment ne m'avait pas trompée, c'était bien maman qui les faisait rire !

Je suppose que ce qu'ils trouvaient comique, c'était l'air penaud qu'elle avait (j'avoue que ça m'a sidérée) pendant que le sieur Harris lui faisait je ne sais quelle leçon. C'est bien à ça que ça ressemblait, il était assis exactement comme un professeur qui reçoit un élève au tableau, sauf qu'il déployait un journal, et maman se tenait debout devant lui, la tête basse. Je n'en revenais pas de lui voir une attitude aussi humble, elle qui est toujours si peau de vache avec les hommes ! Une vraie petite fille !

« Je vous assure, Harris, qu'elle disait, nous sommes seulement allés au restaurant, d'ailleurs ma fille nous servait de chaperon... Si tant est que j'en eusse besoin ! Vilain que vous êtes, comment avez-vous pu penser que... après la soirée que nous avons vécue... »

Je n'ai pas pu entendre ce qu'il a répondu, parce qu'il parlait du bout des lèvres, d'un air plein d'ennui, en tournant les pages de son journal. Alors maman a recommencé ses jérémiades, d'une petite voix plaintive.

« Harris, plaiderait-elle, c'est votre faute, aussi ! Ne m'aviez-vous pas dit que vous étiez un homme moderne, que vous vous refusiez à toutes sortes de liens ? J'ai cru que... enfin, ça tirait si peu à conséquence... »

Cette fois, quelques bribes de ce que marmonnait Harris sont montées jusqu'à moi :

« ... les hommes vous ont gâtée... une sale petite bourgeoise pourrie de vices... »

« Oh ! a fait maman. Oh, c'est trop fort ! Je ne vous permets pas ! »

Elle a frappé du pied. Alors il a levé sur elle un regard si glacial qu'elle s'est tenue coite. Peste, ce n'était pas comme avec papa !

« Vous n'avez rien à me permettre, chère madame. Il suffirait que je claques des doigts ! »

Honteuse, maman a baissé la tête. C'était prodigieux de la voir aussi soumise.

« N'est-ce pas, a fait Harris, d'une voix très douce, qu'il suffirait que je claques des doigts ? »

Maman le regardait fixement, éperdue. Il a levé sa main et, du bout du doigt, lui a caressé la joue. Elle ne bougeait pas, se contentait de soutenir son regard. Du bout des doigts, il a souligné le dessin de sa bouche. Puis sa main est retombée, et, sans plus s'occuper d'elle, a repris l'autre bord du journal.

« Je vous apprendrai à trépigner pour des raisons valables, lui a-t-il susurré, en reprenant sa lecture. Votre mari est trop indulgent. Une bonne fessée à cul nu, comme une sale gamine, voilà ce qu'il vous faudrait... »

« Oh ! » a fait maman.

Ça s'est arrêté là ; le visage en feu, elle contemplait Harris qui ne s'intéressait qu'à son journal. Il a bien dû s'écouler une minute, maman était vraiment dans ses petits souliers.

« Vous êtes encore là ? a fait Harris, au bout d'un moment. Je n'ai pourtant pas parlé en norvégien ! »

Il l'a congédiée d'un geste sec.

« Quand j'aurai envie de ce que vous brûlez de m'offrir, je vous ferai signe ! Pour l'instant, je lis. Chaque chose en son temps ! »

Cramoisie qu'elle était, maman a blanchi sous l'affront. Elle a tourné les talons et, livide de rage, s'est ruée dehors comme une furie. Elle a claqué la porte avec une telle violence que les cordes du piano se sont mises à chanter derrière moi, et que les cymbales elles-mêmes ont frémi. Puis j'ai entendu des criaileries dans le vestibule. Maman se passait les nerfs sur Camomille ! Elle était sortie si vite que la femme de chambre n'avait pas eu le temps de se garer et que maman avait dû la bousculer au passage.

J'ai remonté la mezzanine pour aller écouter ce qui se passait de l'autre côté de l'escalier.

« Qu'est-ce que vous avez à me regarder avec ces yeux en billes de loto ! Vous voulez ma photo ? »

Et vlan, la porte de l'ascenseur qui claque. Claquer les portes est une grande spécialité de maman quand elle est mécontente.

« Chipie, va ! a lancé Camomille après que la cabine se fut ébranlée. Non, mais, pour qui se prend-elle ! »

C'était Jeannot Lapin qui était de service d'ascenseur, parce que j'ai entendu le rouquin se marrer comme un bossu.

« Vous en faites pas, Camo, Harris va vite lui apprendre les bonnes manières ! »

« Tu l'as dit ! Il va s'en occuper comme il le mérite de son trucmuche ! Ah, la petite chérie a le feu au cul ! On va vite le lui éteindre, son incendie ! »

« Et sa petite merdeuse est encore pire ! Vous pensez pas qu'elle

mérite une bonne leçon, elle aussi ? »

C'était moi, la petite merdeuse ! Vous pensez si j'ai dressé l'oreille.

« Ouais ? Eh bien, ne t'avise pas d'y toucher, Trafalgar, tu m'entends ? a fait Camomille, je ne veux pas avoir le père Aymé sur le dos pour des histoires de touche-pipi avec des mineures ! »

Trafalgar ? C'est donc comme ça qu'il s'appelle ? Vous parlez d'un nom à la noix ! Oh, ça lui va comme un gant !

« J'suis sûr qu'elle demanderait pas mieux, sa fille ! Suffit de regarder ses yeux pour voir que c'est une vicieuse de première ! » « Inutile d'insister, j'ai dit non ! »

« Bon, bon, ça va ! J'ai pigé ! Vous vous la réservez ! »

Je n'ai pu en entendre davantage ; sur ces entrefaites, Aymé est arrivé à pas feutrés et Camomille a filé à l'office tandis que Trafalgar se carapatait dans le bar. Alors je suis montée dans ma chambre, encore toute remuée. J'espérais que maman se serait calmée, parce que ce n'est pas agréable de subir ses humeurs quand elle est contrariée. Vous ne pouvez pas savoir comme elle sait se montrer vexante !

Je n'avais pas tort de me faire du mouron, elle était vraiment d'une humeur de chien. Par la porte de communication qui était entrouverte, je la voyais aller et venir dans sa chambre, comme une panthère qui attend son repas. Elle tenait une cigarette entre deux doigts et parlait toute seule en gesticulant comme une folle.

« Fumier, qu'elle marmonnait. Non, mais, pour qui se prend-il ? Je lui en ficherais, moi... Oh, mais il va vite voir de quel bois je me chauffe ! »

D'un coup de pied furieux, elle a expédié un pouf à l'autre bout de la pièce. Et elle s'est campée face à la glace, les poings sur les hanches, comme une actrice qui débite des imprécations sur la scène d'un théâtre.

« Quel sale type ! Non, mais quel prétentieux ! Mais qu'est-ce qu'il se figure, que j'attends son bon vouloir ? Alors que je n'ai qu'à laisser tomber mon mouchoir... »

Après quoi elle s'est tue subitement ; elle faisait face au balcon,

maintenant, et ses yeux maussades contemplaient l'horizon tandis que sa main se promenait machinalement sur les rondeurs de son arrière-train, comme si lui étaient revenues à l'esprit les menaces de fessées que lui avait faites Harris. Le coucher de soleil qui se reflétait dans la glace la baignait toute de reflets mordorés. C'était l'heure où rentrent les chalutiers, on entendait piauler les mouettes qui mendiaient du poisson... A pareille heure, vendredi, Archibald était en train de photographier mon brugnon ! Et samedi, il me faisait faire à dada cul nu sur son genou ! Quelle vie de patachon nous menons, je vous jure ! Si papa savait ça...

« Il les connaît bien quand même, les rombières, a repris maman d'une voix changée. (Elle était tellement absorbée dans ses réflexions qu'elle avait oublié, si elle s'en était jamais avisée, que je venais d'arriver à côté, et qu'elle se parlait à voix haute, se croyant seule.) C'est une crapule finie, mais pour les connaître, les bonnes femmes, il les connaît... »

Un accent de mélancolie voilait sa voix. Elle a poussé un profond soupir.

« Toutes des chiennes, a-t-elle murmuré. Toutes... qui n'attendent que le fouet... Nietzsche avait bien raison ! »

Elle a haussé les épaules.

« Et puis zut, ma petite Meg, tu ne vas pas te laisser abattre, hein ? »

Ma petite Meg ! Voilà qu'elle se parlait à elle-même exactement comme moi ! Fallait-il qu'elle soit dans tous ses états.

« Non, ma chère Meg, s'est-elle répondue, nous n'allons pas sombrer dans la mélancolie ! Après tout, la balle est dans son camp... Qu'il la renvoie, nous aviserons. Pour commencer, ce soir, champagne et casino ! Tous ne sont pas aussi difficiles que ce poseur ! »

La voilà devant sa coiffeuse, écarquillant les yeux pour se brosser les cils au Rimmel. C'est le moment de lui rappeler mon existence. Je me manifeste donc.

« Tu étais là, toi ? »

Elle fronce les sourcils dans le miroir. Un soupçon de rose est monté à ses joues. Se souvient-elle d'avoir parlé à voix haute ? N'allez pas croire qu'elle se laisse démonter pour autant !

« Dis-moi, Nellie, attaque-t-elle, j'espère qu'il n'y a rien entre toi et ce sale rouquin ? »

« Maman ! Comment peux-tu penser un seul instant ! Mais il est affreux ! »

« Affreux ou pas, la question n'est pas là ! Tu es sûre que tu ne fais rien avec lui ? Il ne... il ne te touche pas, au moins ? »

Pour le coup, c'est moi qui rougis jusqu'aux oreilles.

« Bien sûr que non, maman ! » (Je viens de penser à Archie me faisant sauter sur sa cuisse, avec un doigt dans mon derrière !)

Son regard soupçonneux m'épie dans le miroir, tandis qu'elle retouche le dessin de ses lèvres. Je vois bien qu'elle ne me croit pas.

« Vois-tu, fait-elle en se retournant, ce sont des accidents dont peuvent être victimes les meilleures d'entre nous, Nellie. Quand on s'ennuie, nous, les femmes... il nous arrive de faire des choses qu'on regrette par la suite... »

Je me garde bien de la questionner sur la nature de ces choses. « Méfie-toi de ce voyou, il ne m'inspire aucune confiance ! » Si elle savait qu'il m'a montré son morceau !

« Si tu dois absolument... laisser parler la nature... soupire maman en se brossant les ongles, j'aime autant que ce soit avec l'autre... Celui qui a les dents qui avancent... Pour les premières expériences, il vaut mieux qu'ils ne soient pas trop délurés... »

Le plafond me tombant sur la tête ne m'aurait pas fait autant d'effet ! L'autre ? Jeannot Lapin, donc ? Dois-je comprendre que j'ai carte blanche... Un long silence succède à cette étonnante conversation. Faut-il que la séance avec Harris dans le salon l'ait retournée, pour qu'elle se laisse aller à me parler ainsi. Dois-je comprendre qu'à mon âge, elle, il lui arrivait déjà de « laisser parler la nature » ?

Trois minutes plus tard, c'est comme si elle n'avait rien dit, nous parlons de tout et de rien, comme une maman et sa fille. Mais quelque chose la turlupine, je le sens, et pour ne pas payer les pots cassés, je juge plus prudent d'aller prendre l'air sur le balcon. Laissons-la ruminer. J'ai emporté un livre, je m'installe dans la chaise longue. C'est agréable, à cette heure, de rester sans rien faire. De laisser de vagues pensées se dissoudre dans votre tête.

Un doigt entre les pages de mon bouquin, je réfléchis à ce que maman m'a dit sur la « nature ». Comme le temps fraîchit, je ramène mes jambes sous moi et je remonte le plaid jusqu'à mon menton. Combien de temps suis-je restée ainsi à regarder tomber le soir.

« Nellie ? Tu es là ? »

Quel démon me pique ? Je reste coite. Je suis recroquevillée sur moi-même dans le transat. Pour savoir que j'y suis, il faudrait se pencher par-dessus le dossier. Dans ce cas, je pourrais toujours faire semblant de m'être endormie... Elle se contente de jeter un coup d'œil sur le balcon, puis rentre dans sa chambre. Je l'entends passer dans la mienne, pour vérifier si j'y suis, puis revenir chez elle. Elle doit penser que je suis déjà descendue. Dans une demi-heure, il sera temps de dîner. Va-t-elle aller au bar commander un gin-cerise ? Je l'imagine hésitant. Mais non, bien sûr qu'elle n'ira pas, elle aurait l'air de courir après Harris. Après ce qui s'est passé entre eux !

« Plutôt crever, marmonne-t-elle. (J'entends gémir les ressorts de son sommier. Elle vient de se jeter sur le lit.) Non mais, quel sale type ! Sale type ! Sale type ! Sale type ! »

Elle répète ça une dizaine de fois en frappant le matelas de son poing crispé. Glissant un œil prudent par-dessus le dossier du transat, je la vois par la fenêtre du balcon, vautreée sur son lit, cuisses écartées, les yeux au plafond. Sa jupe est relevée sur son ventre... Sa culotte laisse passer quelques boucles de poils sur les côtés... Elle en a cueilli une mèche et la tortille machinalement...

« Sale type ! » répète maman, d'une voix différente.

Sa main se pose à plat entre ses cuisses. Je retiens mon souffle. Le doigt du milieu bouge doucement... presque rêveusement... de droite à gauche, puis de bas en haut... Elle se branle !

Ici, dehors, la nuit est tombée ; la chambre, en revanche, est bien éclairée. La lumière tombe en plein sur la partie blanche de ses cuisses, au-dessus des bas sombres. Et sur ce doigt qui frétille méthodiquement, à la poursuite du plaisir.

« Sale type ! » répète maman.

Ça ne lui suffit plus de se toucher à travers sa culotte. Elle la fait descendre sous elle en soulevant le derrière, la laisse choir au pied du lit. Une fois déculottée, elle replie les genoux puis les écarte. Sa fente bâille entre les poils comme une grande bouche implorante.

Maman trempe son doigt dedans et commence à se faire du bien. Elle a fermé les yeux, ses joues sont rouges. Je regarde bouger son doigt. Il s'active de plus en plus vite, maman se tortille.

« Sale type ! geint-elle longuement... Sale type ! »

On voit que ça vient, elle fait la même grimace crispée que moi, quand je me touche devant la glace. Elle a plongé ses doigts tout en bas, en creusant les reins, tout son corps s'arque, elle ne touche plus le lit que de la nuque et des talons. C'est impressionnant. C'est juste le moment que le téléphone choisit pour sonner. Le bond qu'on a fait, toutes les deux, moi dans mon transat, elle sur le lit ! Heureusement qu'on est pas cardiaques !

« Allô, allô, fait maman, d'une voix étranglée. Qui est à l'appareil ? »

Elle est assise, deux doigts plantés en elle, qui continuent à la fouiller, les joues en feu.

« Ah, c'est toi, fait-elle d'un ton déçu. (Je comprends qu'il s'agit de papa.) Mais non, je ne dormais pas... une drôle de voix ? Mais pas du tout... Alors, ces plâtriers, où en sont-ils ? » (Elle ne veut pas rater son plaisir, et ses doigts continuent de plus belle !)

J'en ai profité pour filer en douce, j'ai refermé la porte de ma chambre avec des précautions infinies, en retenant la poignée pour que le pêne s'enclenche sans produire de déclic. Puis je suis descendue par l'escalier. Dans le hall, Harris faisait la conversation avec Aymé. Jeannot Lapin se morfondait devant l'ascenseur. Il a froncé les sourcils en voyant que j'étais descendue par l'escalier. Moi, je me suis souvenue de ce que maman m'avait dit, et je l'ai dévisagé. J'ai vu qu'il était effaré, d'habitude mes yeux l'ignorent royalement. Au fond, il n'est pas si mal. Je ne sais pas ce qui m'a pris, je lui ai tiré la langue ! Vous auriez vu s'arrondir ses yeux, deux boules de loto ! Après tout, s'il ne s'agit que de « tuer le temps », comme dit maman, pourquoi pas lui ? Quand il ferme la bouche, il est assez mignon.

Dix heures du soir. Je suis dans ma chambre, en train de tenir mon journal. Maman est au casino. Elle et Harris se sont royalement ignorés tout au long du repas. Il lisait son journal ou parlait avec la grosse dondon qui s'épanouissait d'aise. Du coup, on voyait qu'avec trente kilos de moins, elle n'aurait pas été si moche que ça. Quant à lui, pas une seule fois ses yeux ne se sont dirigés vers nous. Un doigt sur la tempe, maman faisait son évaporée en pure perte. (C'est une

pose qu'elle a chipée sur un portrait qu'on a à la maison. Elle trouve ça distingué.)

Après le départ de maman pour le casino, j'ai pris l'ascenseur pour monter à ma chambre. C'était Jeannot Lapin qui était de service, ce soir. C'est fou ce qu'il est timide. Dès que la porte de la cabine s'est refermée sur nous, ses oreilles ont pris feu. Garce que je suis, j'ai fait exprès de les regarder en souriant, pour le gêner. Il ne savait où mettre ses yeux.

Brusquement, c'est sorti.

« Pourquoi vous m'avez tiré la langue ? »

« Parce que j'en avais envie ! »

Et toc.

Il a haussé les épaules.

« Elle vous plaît pas, ma langue ? Vous êtes difficile ! »

Et voilà que je la lui tire à nouveau.

« Vous mériteriez... »

« Et quoi donc ? »

Il était bien trop timide. Qu'est-ce que je jubilais ! Savez-vous l'idée qui m'est venue au moment de sortir ? J'ai eu envie de lui montrer mon derrière ! Rien que pour voir la tête qu'il ferait. Supposons que je n'aie pas mis de culotte... Je me retourne et hop... comme Camomille dans la chambre d'Archibald, je soulève ma robe sur « mon morceau charnu ». Tant qu'à faire, je pourrais lui montrer mon abricot, ce serait encore plus... Je ne sais pas... plus...

A ce moment, la cabine s'est arrêtée.

« Je vous aime bien quand même ! » bafouille l'imbécile, comme la porte s'ouvre.

Vous ne pouvez pas savoir l'effet que ça m'a fait ! Je vous jure, j'ai reçu ça en plein cœur ! J'ai failli retourner dans la cabine... Mais déjà elle redescendait, et lui, derrière la vitre, avec ses yeux lourds de reproche. Quel empoté ! Pourquoi faut-il que les garçons qui ne nous déplairaient pas soient si timides, alors que les autres...

8 NELLIE DONNE SON FRUIT FENDU À CAMOMILLE ET MAMAN FAIT LA CHIENNE...

Mercredi 11 septembre

Quelle journée, Seigneur ! Ou plutôt, quelles journées ! Dire que je n'ai pas quitté mon lit depuis hier soir ! Je n'arrive pas à y croire ! Il me semble que je n'arriverais jamais à raconter tout ça... Essayons tout de même. Voilà : nous sommes mercredi soir, la nuit vient de tomber, je suis au lit, mon journal sur les genoux. Et j'écris ce qui m'est arrivé hier et aujourd'hui.

Dehors, règne un vrai temps de cochon, le vent d'ouest s'est levé, on entend les vagues se briser sur l'estacade. Ici, dans la chambre, tous rideaux tirés, il fait bon. On se sent à l'abri. Camomille vient de sortir, la verveine qu'elle m'a apportée fume dans le bol, sur la table de nuit. Dans la chambre voisine, dont elle a laissé la porte ouverte, maman lit ses magazines dans son lit. De temps en temps, nous échangeons quelques brèves paroles. Elle s'inquiète de savoir si je me sens bien, si je n'ai pas la fièvre. Et je lui rends la politesse. A-t-elle toujours sa migraine ? Veut-elle une autre aspirine du Rhône ? Voyez-vous, nous sommes censées être grippées. Avoir pris un coup de froid, quoi. En septembre, c'est idiot, non ?

Pour maman, je ne sais pas si c'est vrai. Peut-être que oui, après tout, avec sa manie de se déshabiller chez les uns et les autres, il suffit d'un courant d'air. Ou peut-être qu'elle a tout simplement envie de se dorloter... ça se comprendrait assez après la nuit et la journée qu'elle vient de passer ! (Que je ne fais que deviner, mais je ne crois pas me tromper beaucoup en présumant qu'elle est restée sur le dos elle aussi, et pas pour dormir ! Il suffit de voir les cernes qu'elle avait sous les yeux en rentrant ! Elle avait beau jouer les Garbo avec ses lunettes de soleil...)

Pour ce qui me concerne, en tout cas, c'est du pipeau. Mon rhume est une invention de Camomille. Je suis fatiguée, ça oui, fourbue même, j'ai des courbatures partout à force... d'avoir fait ce qu'il ne faut pas faire. Mais je ne suis pas malade... et même, je me sens incroyablement bien. C'est comme une langueur dans tout mon corps... l'impression de flotter dans mon lit...

Revenons en arrière : lundi soir, maman est donc allée au casino toute seule. Histoire de bien montrer son indépendance. Je ne sais pas ce qui s'y est passé, au casino, à son retour, elle était encore

plus remontée contre le dénommé Harris. En l'écoutant fulminer, j'ai cru comprendre qu'il y était allé, lui aussi, avec la grosse dondon italienne, la femme du fabricant d'automobiles. Vous parlez d'un affront pour maman, si vaniteuse de ses conquêtes ! Se voir préférer un gros tas de saindoux ! Elle l'a remâché toute la journée, dans sa chambre, refusant de manger en bas à midi, gardant le lit, comme à Paris quand elle est en rogne contre papa.

Le soir, quand elle a daigné se lever, elle avait au coin des lèvres ce petit pli amer qui veut dire, attends un peu, mon salaud, je te réserve un chien de ma chienne. Le repas se déroula dans le plus parfait silence. Archibald croquant ses crudités dans son coin, en faisant ses mots croisés, la grosse dondon qui jouait à la picoreuse (depuis l'arrivée de Harris, elle surveille sa ligne) et lui, le chéri de ces dames, jouant le bel indifférent avec son visage de bois. On n'entendait que le bruit des fourchettes et des mandibules. Quant à maman, c'est peu de dire qu'elle lui tirait la gueule, à Harris. Elle était la personnification même de la femme qui fait la gueule ! Il faut dire qu'elle a de l'entraînement, c'est un sport qu'elle pratique depuis longtemps. A Paris, elle s'y livre chaque fois qu'elle veut obtenir de papa quelque chose qu'il lui refuse. Elle prend les yeux myopes, vous savez, elle semble ignorer qu'elle est dans la même pièce que vous. Rien n'est aussi horripilant... Son regard vous effleure sans vous atteindre... On a envie de la gifler, quand elle fait ça. Mais le dénommé Harris, visiblement, s'en fichait royalement.

Au dessert, il a fait un brin de conversation avec Aymé qui était venu lui proposer un vieux calva, il a même adressé quelques paroles aimables à la grosse dondon qui s'en pâmaît de bonheur. Mais maman aurait tout aussi bien pu être la femme invisible ! Ce n'était plus de la myopie, pour ce qui le concernait, mais la cécité absolue. Elle qui aime tant attirer les regards, vous imaginez dans quel état ça la mettait. Elle en bouillait intérieurement.

« Qu'est-ce qu'il fait ? demandait-elle sans arrêt, les yeux obstinément tournés dans la direction opposée. Il me regarde ? »

Elle cambrait le buste pour faire saillir ses petits nichons, le doigt sur la tempe.

« Non, m'man. Il bavarde avec Archibald. »

« Archi quoi ? Ah, l'angliche. Et comment tu sais son nom, à propos ? Je te trouve bien familière ! »

J'ai dû piquer un fard, mais elle avait autre chose en tête. Vous l'auriez vu allumer sa Sobranie ! Marlene Dietrich !

« Et maintenant, il regarde ? »

J'allais pas lui mentir, hein ?

« Qu'il aille se faire fiche ! » a conclu maman en écrasant la cigarette qu'elle venait d'entamer.

« Il l'aura voulu ! » a-t-elle ajouté en se levant.

Quand nous sommes passées devant sa table, Harris n'a pas daigné lever les yeux. Alors j'ai vu que maman faisait sa moue de petite fille capricieuse, elle a demandé à Aymé, très fort exprès, s'il pensait qu'il y aurait « des gens intéressants » au casino. Aymé est venu nous raccompagner dans le hall.

« Finalement, a dit maman, je ne sais pas si je vais y aller. Une femme seule... »

Elle laissait traîner sa voix, mais Harris n'a pas saisi la perche. Et même quand elle a vérifié que la couture de ses bas était bien verticale, il est resté aussi stoïque qu'une statue de l'île de Pâques.

« Chameau, va ! a grommelé maman. Oh, mais tout ça se paiera, et au prix fort ! »

Nous nous sommes engouffrées dans l'ascenseur où elle a rongé son frein parce que Jeannot Lapin tendait l'oreille. (Il était tout déçu, le pauvre, que je ne sois pas seule avec lui.) Elle s'est mise à fredonner, comme quand elle est énervée. Ensuite, dans sa chambre, elle a tourné comme une bête en cage. J'avais l'impression qu'elle attendait quelque chose... Malgré elle, ses yeux cajolaient le téléphone. Mais le téléphone restait muet, en désespoir de cause elle est venue m'embrasser dans mon lit.

« Finalement, je vais y faire un tour, à ce fichu casino. A ce tantôt, Nellie. Ne lis pas trop tard, hein ? Tu as une petite mine, en ce moment ! Drôles de vacances que nous te faisons passer, ton père et moi ! »

Je dormais comme un sac de plomb à son retour. Elle a dû me secouer longtemps avant que j'ouvre les yeux. Je ne comprenais pas ce qu'elle me voulait.

« Je te réveille pour te dire de ne pas t'inquiéter si tu ne me vois pas dans mon lit, demain matin. Je ne rentrerai probablement pas de la nuit. On va faire une petite nouba... »

C'est alors que j'ai vu qu'il y avait une autre femme avec elle, une espèce de grue de haute volée, une Parisienne très maquillée, à la poitrine plate, coiffée à la garçonne, qui avait quelque chose de vorace dans le regard.

« C'est Nadia Rakovski, m'a dit maman, une Russe blanche, une vieille copine de Paris. On s'est rencontrées par hasard. On a plein de choses à se dire, je vais dormir chez elle... elle habite chez des amis... Je reviens demain vers midi. Sois sage, surtout. Si papa téléphone, dis-lui bien que je suis chez une copine, hein, qu'il ne s'imagine pas des choses ! »

L'autre femme m'observait en coin avec un sourire tordu. Ses gants de chevreau teint en vert lui montaient jusqu'aux coudes ; elle tenait un long fume-cigarette en jade assorti aux pendeloques de ses oreilles et aux grosses perles du collier avec lequel ses doigts jouaient sans arrêt ; ses cils étaient si noirs de Rimmel qu'on aurait dit des pattes de tarentule et sa bouche ressemblait à une blessure saignante. Elle a demandé à maman, en roulant les r :

« Tu crois vraiment qu'on va dormir, Meg ? (Elle avait une grosse voix enrouée de fumeuse.) Un lit pour quatre, c'est un peu juste, non ? »

« Eh bien, on se serra ! a plaisanté maman en lui lançant un coup d'œil d'avertissement. Si quelqu'un d'autre appelle, a-t-elle enchaîné à mon intention... tu diras... tu diras que tu ne sais pas où je suis, voilà tout ! »

J'ai vu qu'elle emballait sa trousse de toilette et des dessous de rechange.

Nadia s'est moquée d'elle :

« Des culottes ? Et qu'est-ce que tu vas fiche avec toutes ces culottes ? T'as peur d'attraper le rhume des fesses ? »

Une fois encore, maman lui a fait les gros yeux et Nadia m'a regardée. J'ai remarqué alors à quel point ses pupilles étaient bizarres, si dilatées qu'on ne voyait plus l'iris, ça faisait comme deux trous noirs qui s'enfonçaient dans son crâne. J'avais beau dormir à demi, j'enregistrais les moindres détails. Pendant que maman bouclait sa

sacoche, Nadia se promenait dans ma chambre en égrenant les perles de son collier comme les grains d'un chapelet. Elle avait l'air drôlement énervée, elle aussi.

« Tu tiens vraiment à ce qu'on passe par la grande porte ? Tu ne crois pas que ce serait mieux de prendre la sortie de service ? » Maman a haussé les épaules.

« Tu peux être sûre qu'Aymé va lui dire, a insisté la Russe. Faux-jeton comme il est ! Ils sont comme cul et chemise, Harris et lui... »

« Mais Nadia, voyons, je me moque éperdument de ce que pense cet individu ! Je ne suis plus une demi-vierge ! Je suis une femme mariée ! Une femme moderne... »

Elle avait adopté un ton de bravade enfantine. Nadia a fait la moue.

« Après tout, ce sont tes fesses, pas les miennes. En tout cas, ne viens pas te plaindre qu'on ne t'a pas prévenue ! »

Après quoi, elles ont fichu le camp et, ce qui m'a terriblement choquée, maman a pris sa copine par la taille. Elle qui déteste les familiarités entre femmes ! C'est alors que j'ai eu la confirmation qu'elle n'était pas dans son état normal, l'autre non plus. Leur comportement était insolite, outré, elles avaient les nerfs à fleur de peau, étaient comme survoltées. Pour tout dire, elles m'ont fait penser à deux chattes qui sentent venir l'orage. A tout moment, elles étaient prises de fous rires. Est-ce qu'elles avaient pris de la coco ?

Je suis bien certaine en tout cas que maman n'a jamais rencontré cette Nadia je-ne-sais-qui à Paris. Elles venaient manifestement de faire connaissance au casino. Et toc, elle va coucher chez elle. (Peut-être même avec elle ?) J'ai couru à la fenêtre pour les voir quitter l'hôtel. La Russe a trébuché sur le seuil comme une femme éméchée, maman a dû la soutenir. Elles ont descendu l'escalier en se tordant comme deux idiots, amoureuxment enlacées. Une grande berline mauve les attendait devant le perron, un type en est descendu pour leur ouvrir la portière en leur adressant une révérence ironique. Elles sont montées, maman à l'arrière, près du type qui avait fait la révérence, et la Russe à côté du chauffeur. Après quoi, vogue la galère ! Vraiment, elle ne s'embête pas !

J'ai mis un temps fou à me rendormir. La conduite absurde de maman me perturbait. Elle n'est pas particulièrement discrète,

d'habitude, mais là, elle a vraiment passé les bornes. Je me tournais et me retournais dans mon lit en pensant qu'elle devait être en train de faire la nouba avec les trois autres. Elle avait vraiment un sale genre, sa Russe blanche. Et le type que j'avais entrevu, alors, une vraie tête de noceur. Est-ce qu'ils étaient en train de faire une « partie carrée » ? C'est Birdie qui m'a mise au courant. Les « parties carrées », si je l'en crois, c'est le dernier cri, à Londres, depuis deux ans. Les deux couples se couchent dans le même lit, et chacun des hommes s'envoie la femme de l'autre.

S'ils sont plus de quatre, ça devient une « partouze. » Toujours d'après Birdie (qui le tenait de sa sœur Rhonda qui en fait souvent depuis qu'elle est fiancée), une partouze est une soirée mondaine où toutes les femmes arrivent nues sous leur manteau. On le marque sur les cartons d'invitation : nudité de rigueur pour les dames, S.V.P. C'est exactement comme une soirée normale, sauf qu'elles sont à poil. Elles n'ont même pas le droit de garder leur culotte ! Et quand on vient les inviter à danser, interdit de refuser.

Il paraît même qu'il y en a qui enfilent leurs cavalières debout, en dansant, et que les cavaliers se les échangent sans leur demander leur avis. Il suffit que celui qui en a envie tape sur l'épaule du cavalier qui est en train de s'escrimer, aussitôt, il se retire du trou de la dame et l'autre s'y met ! C'est fou, non, des trucs pareils ? Qu'est-ce qu'on ne va pas inventer ! Dans ces soirées « dansantes », m'a dit Birdie, les femmes passent plus de temps à écarter les cuisses, qu'à tortiller leurs fesses nues aux accents d'une rumba !

Est-ce que maman était allée à une partouze ou n'était-ce qu'une simple partie carrée ?

D'imaginer ce qu'elle était peut-être en train de faire nous a tellement échauffées, Nellie n°2 et moi, qu'on s'est branlées comme des malades, jusqu'à l'épuisement. Ce qui explique qu'à dix heures passées, ce matin, je dormais encore comme un loir quand Camomille m'a monté mon plateau...

Je ne me suis qu'à demi réveillée quand elle a ouvert la fenêtre. J'entendais vaguement les miaulements des mouettes et les cris des enfants qui jouaient au ballon sur la plage, mais ce n'était qu'un bruit de fond car j'étais encore dans les limbes.

« Comme elle dort ! a fait la voix narquoise de Camomille. Pour sûr qu'elle a encore dû se fatiguer cette nuit ! Pas la peine de se demander en faisant quoi... »

J'ai entrouvert un œil, elle s'était assise près de mon lit, avec sa chemise bien empesée, sa jupe trop courte et ses bas noirs. Elle fumait une cigarette et il y avait le plateau sur la table de nuit. Les bruits et la fraîcheur de l'air entraient dans la chambre, moi, j'étais toute douillette, toute chaude dans mon lit avec l'odeur un peu rance de mon plaisir sur le bout des doigts.

« Oh oui, t'es bien malheureuse, hein ? m'a dit Camomille en me caressant le front. Ta maman t'abandonne, la coureuse ! Elle a téléphoné à la réception qu'elle ne rentrerait qu'au soir, qu'il fallait on s'occupe de sa fille... »

Le vrombissement d'un hors-bord nous a fait tourner la tête vers la fenêtre. Pour une fois, le ciel était dégagé ; aussi bleu qu'au fort de l'été... Qu'est-ce que j'allais pouvoir faire, toute seule, de ma journée ? Camomille devait se poser la même question.

« S'occuper de toi, c'est bien joli, mais on n'a pas que ça à faire ! Tu as une idée, toi ? »

Je l'ai regardée en toute innocence, je ne comprenais pas le sens de sa question.

« On peut quand même pas jouer au doigt mouillé, non ? a pouffé Camomille. Tu dois y jouer souvent, toi, entre parenthèses. Non ? »

Et toc, elle me prend la main et la porte à ses narines. Honteuse, j'ai voulu la lui arracher, mais elle me tenait bien. Elle m'a flairé longuement le bout des doigts, et j'ai senti mes joues s'échauffer.

« Mais oui, bien sûr, que tu sais y jouer, au doigt mouillé. J'ai bien senti une odeur de crevette en arrivant ! »

Elle a ricané d'un air entendu. Puis elle a rapproché sa chaise du lit et m'a embrassée sur la joue, tout doucement, près de l'oreille. De surprise, j'en ai eu comme une secousse électrique.

« Ne fais pas cette tête, idiote. Toutes les filles y jouent. Même moi... Allez, fais-moi un bisou pour me montrer que t'es pas fâchée. »

Avec l'impression de m'encanailler (après tout, ce n'est qu'une domestique), je lui ai rendu son baiser. Quand mes lèvres ont touché sa joue tiède, j'ai senti l'odeur de sa transpiration sous le parfum de la poudre, ça m'a fait tout drôle.

« Alors, comme ça, on t'a laissée toute seule, comme une pauvre orpheline... Tu sais ce qu'il te faudrait ? »

J'ai fait non de la tête, en la regardant par-dessous. J'avais encore l'odeur un peu piquante de sa sueur dans les narines ; ça ne me déplaisait pas...

« Une nounou... une nounou qui te console quand ta gueuse de mère va courir le guilledou... tu aimerais que je sois cette nounou ? »

« Et qu'est-ce qu'on ferait ? »

C'est sorti sans que je réfléchisse, comme quand Birdie me proposait de jouer à l'infirmière, et qu'on fixait les règles du jeu. Camomille a éclaté de rire, quant à moi, honteuse de m'être vendue, j'ai rougi jusqu'à la racine des cheveux, comme on dit dans les romans d'Enid Blyton. Elle m'a donné une petite tape sur la joue.

« Tu perds pas le nord, au moins, toi ! Tu as donc envie de faire des choses ? Quelles choses ? Dis tout à Camomille... Dis-lui à quoi tu penses quand tu joues au doigt mouillé. »

Elle s'est rapprochée de moi, les yeux brillants, et l'odeur un peu âcre de ses aisselles m'a fait battre le cœur.

« Voyons voir, qu'est-ce qu'on peut bien faire avec une nounou, d'après toi ? »

J'ai écarquillé les yeux en signe d'ignorance. Un éclair de malice a brillé dans les siens, et elle s'est pris un sein en main pour le soupeser.

« Et si tu me tétais ? Tu aimerais ? »

Aimerais-je ça ? J'allais bien le savoir : elle avait commencé à déboutonner son corsage. L'angoisse m'a serré la gorge. Est-ce que... Mais oui... Elle a libéré un sein entièrement, avec son gros bout violet. Un frisson m'a parcourue. Un sein nu, un beau gros sein qui pendait dehors, comme une bête qui cherche à sortir de son terrier, avec sa pointe effrontée, et c'était pour moi...

« Il te plaît, mon nichon de salope ? »

Elle l'a fait sauter mollement dans sa main. Le bout pointait, très sombre.

« Je vais te donner aussi l'autre... Et c'est gratis, les filles, je les fais jamais payer ! »

Le sang battait dans mes tempes, une épouvante délicieuse me serrait l'estomac. Elle a fini de déboutonner son chemisier amidonné pour faire émerger le second comme une lourde menace de chair blanche. Alors, avec ses deux gros seins qui se balançaient hors du chemisier, elle s'est avancée vers moi. Puis, les mains en coupe dessous, elle me les a présentés.

« Lequel est le plus beau ? Gauche ? Droite ? »

« Tous les deux... »

« Bonne réponse ! Eh bien, ils sont à toi tous les deux... La petite orpheline va boire le lait amer du vice... »

Elle a posé les mains de chaque côté de mon oreiller et sa poitrine est descendue vers moi. Ses mamelles se balançaient au-dessus de mon visage, l'odeur chaude de sa chair m'entourait. Délicatement, comme si j'étais un nourrisson, elle m'a fourré le bout de chair raidie dans la bouche et m'a caressé la joue pour m'inviter à la sucer. J'ai fermé les yeux et j'ai aspiré, c'était élastique, c'était chaud, ça vivait... Le goût de sa peau m'a plu tout de suite.

« Oui, suce bien, mon ange... suce... » m'encourageait Camomille.

Qu'est-ce que ça m'a plu ! Je m'en gavais, de ses gros seins chauds. Je lui mordillais les bouts. J'aspirais, je suçais, suçais... Ses pointes étaient devenues énormes. Elle respirait très fort.

« Avec ta langue... avec ta langue, vilaine... et mords-moi moins fort, s'il te plaît... doucement, doucement, méchante... juste avec le bout des dents... oui, comme ça... voilà, c'est parfait... »

Tout à coup, elle s'est retirée en arrière, avec un rire étranglé et m'a donné une gifle pour rire.

« Tu es une fameuse, toi ! C'est donc à ça que tu jouais avec ta Birdie ? »

J'ai secoué la tête ; jamais ne m'était venue l'idée de lui sucer les seins, à Birdie.

« Petite gougnotte, m'a dit Camomille. Mais pas seulement !

T'aimes bien les vieux messieurs, aussi ! Ils sont si gentils, les vieux messieurs, ils aiment tellement jouer avec cette petite fente que tu caches sous ta robe, les vieux messieurs... »

On y venait donc...

« A propos (Camomille a soulevé mon drap), si tu me la faisais voir, ta petite fente ? »

Comme je faisais mine de vouloir retenir le drap, elle m'a donné une tape sur les doigts.

« Veux-tu bien ? »

Alors, avec une mauvaise grâce feinte, le ventre noué par la peur, je l'ai laissée me découvrir. J'avais posé une main sur mon sexe, pour le cacher, mais je l'ai retirée tout de suite, n'était-ce pas justement ce qu'elle voulait voir ? J'avais eu le temps de sentir qu'il était mouillé. Camomille ne s'y est pas intéressée tout de suite. Elle palpitait l'ourlet de ma chemise.

« Dis donc, tu en as, une belle chemise de nuit. C'est de la soie ? »

« Du satin... »

« Peste ! C'est que nous sommes une petite fille de la haute ! Nous pétons dans le satin ! Fais voir tout ça... N'aie pas peur, on ne nous dérangera pas, j'ai laissé la clef dans la serrure. »

Elle a entièrement abaissé le drap. Ma chemise s'était retroussée sur mon ventre et j'ai esquissé un geste mou pour la baisser, mais ma main est retombée. En fait, j'avais envie qu'elle le voie...

« Allons, m'a fait Camomille. Allons... On va être bien sage, hein ? Comme une petite poupée. »

Elle m'a posé mes mains sur le lit, de chaque côté du corps, me faisant comprendre que je ne devrais pas bouger, quoiqu'elle me fasse, comme quand Birdie et moi, nous nous truquions sur le sable, derrière les rochers de la pointe, et qu'il y en avait une qui faisait la morte.

Très lentement, Camomille a soulevé ma chemise pour regarder entre mes cuisses. Une bouffée de chaleur a explosé dans mon ventre, j'ai eu l'impression qu'une bête emprisonnée dedans, brusquement tirée du sommeil, s'étirait sous ma peau et cherchait à sortir de moi.

Comme sur le balcon d'Archibald, le jour où j'avais bu du porto, un rire stupide a tremblé sous mes lèvres quand les yeux de Camomille se sont posés sur l'endroit où s'ouvrait le museau mouillé de la bête qu'elle venait de réveiller... Mais le rire n'est pas sorti, je l'ai gardé en moi et j'ai bien écarté les cuisses pour qu'elle puisse tout voir. Camomille m'a jeté un regard vif comme l'éclair, étonnée de me trouver si complaisante. Tout de suite après, ses yeux sont revenus sur ce que je leur montrais.

« Oui, a-t-elle fait, à voix basse. Tu es une gentille petite... tu le montres bien... on a pas besoin d'insister, hein... ça te plaît, de le montrer... voilà, comme ça, ouvre bien tes jolies cuisses... »

Elle a retroussé ma chemise tout en haut, m'épluchant jusque sous le cou, au-dessus de mes minuscules nichons, et je me suis soulevée sur les coudes pour la laisser me dépouiller comme un lapin. Je m'abandonnais, les yeux fermés, j'étais bouillante, toute molle. Ça me faisait gémir de sentir comme je m'ouvrais... Une chaleur surnoise inondait mes reins. J'étais si excitée que mes genoux tremblaient. Sans presque m'en rendre compte, je les ai repliés pour que ça s'ouvre encore plus...

« Oui, petite femelle, comme ça, fais-le voir à Camomille... montre bien ton vilain bijou ! »

Brusquement elle m'a pincé le gras d'une fesse ; j'ai crié en ouvrant les yeux, les siens me fusillaient.

« C'est avec moi que tu es, pas avec les saletés qui traînent dans ta tête ! Compris ? Alors, garde les yeux ouverts ! »

Elle s'est radoucie :

« Il faut tout ouvrir quand on donne son cul à une amie ! Même les yeux ! »

Du bout des doigts, comme maman quand elle m'avait examinée après m'avoir surprise à me truquer au cabinet, Camomille m'a retourné les bords. Je l'ai regardée faire, ma fente déformée ressemblait à une blessure. Elle a avancé la tête pour bien regarder dedans, elle m'a dépiautée pour faire sortir la chair intérieure, rose et baveuse. Elle était aussi émue que moi, ses doigts tremblaient autant que mes jambes. J'ai senti que ça coulait entre mes fesses... Mes yeux ne quittaient pas l'endroit où ses doigts me pinçaient ; dans le sillon, la chair était plus rouge que sur les bords...

« C'est encore tout neuf... tout neuf... une petite rose à peine éclore... Avec tout son miel ! Tu sais que ça vaut une fortune, une petite rose comme ça ? Tu as de la chance que je ne sois pas une mère maquerelle. »

Elle me chatouillait doucement la fente. Elle laissait son doigt monter et descendre. Mon bassin se soulevait malgré moi pour que le contact soit plus précis ; ça la faisait rire et son doigt me taquinait le bouton. J'ai posé ma main sur ma bouche pour ne pas gémir ; j'en avais tellement envie... Elle ne me touchait pas du tout comme Birdie... Elle me donnait des petites chiquenaudes, puis elle me pinçait le bouton et elle le tortillait sur lui-même, comme pour l'arracher. Chaque fois, elle me le tripotait d'une façon différente. C'était fou...

« Oui, oui... on aime ça, je sais ! Ecarte bien les cuisses, petite femelle... mouille bien ton drap... fais des petites taches jaunes dessus... »

J'en étais stupide tellement elle me le faisait bien ; ses doigts étaient si doux, si malins, ils touchaient exactement ce qu'il fallait toucher et juste au moment où j'en avais envie – et où pourtant je m'y attendais le moins, – allez comprendre ! – ce qui me faisait glapir chaque fois de surprise et de bonheur. Penchée sur moi, Camomille scrutait mon visage, puis ma fente, et à nouveau mon visage. Elle a continué à me farfouiller jusqu'à ce que commence à naître ma secousse et alors elle m'a replié une jambe sur la poitrine, et elle m'a enfoncé son pouce dans le trou du cul, m'assassinant d'un seul coup (crac !) tout en continuant à me chatouiller le bouton ! De me sentir ainsi violée m'a fait perdre la tête, un voile rose est passé devant mes yeux, avec des éclairs, j'ai dû crier très fort parce qu'elle m'a fourré dans la bouche, pour que je la morde, la serviette qui était sur le plateau.

C'est après que le pire (ou le meilleur, si vous préférez) est arrivé. J'étais encore sous le choc, à pleurnicher, avec le cœur qui cognait, quand Camomille s'est mise à genoux sur la descente de lit, et me prenant par les hanches, m'a tirée vers le bord du lit, tout écartelée, avec les cuisses en l'air et les genoux repliés. Puis elle s'est penchée sur mon abricot avec sa grande bouche gourmande bien ouverte, comme aurait fait une bête, à nouveau l'angoisse m'a tordu le ventre. Mais dès que sa bouche chaude s'est posée au bas de mon ventre et qu'elle m'a enfoncé la langue dedans, ma peur s'est envolée. Dans un baiser vorace, ses lèvres charnues s'étaient collées à celles de ma fente et m'aspiraient toute. Comment traduire par des mots ce que j'ai ressenti alors ? Ma vie sortait de moi pour entrer dans sa bouche,

elle me vidait de moi-même...

Je m'étais redressée sur les coudes pour la regarder faire, je poussais des petits cris éperdus, je lui disais « non, non, Camomille, non, j't'en prie, ne fais pas ça », mais la bête qu'elle avait éveillée dans mon ventre se liguaient contre moi avec elle, je n'étais pas de force à leur résister.

C'est en me suçant qu'elle m'a fait mourir une seconde fois et ce fut si fort que j'ai fondu en larmes, et quand après, elle a décollé sa bouche, que j'ai vu mon abricot tout gonflé, tout déformé, hideux, avec les lamelles qui pendaient dehors, j'ai eu comme une crise nerveuse et je me suis mise à rire comme sur le balcon d'Archibald, d'un rire épouvantable qui me faisait mal au ventre...

Camomille riait de me voir rire et pleurer en même temps. Le jus que j'avais versé et sa salive avaient étalé son rouge sur son menton et ses joues, comme si elle avait mangé de la confiture, et elle pinçait doucement mes petits nichons en me taquinant.

« Dis donc, tu as pris un sacré panard, ma vieille ! C'était la fête à ton cul, aujourd'hui ! Avoue que tu n'en reviens pas ? »

Je faisais non avec la tête, et après je faisais oui, je ne savais plus ce que je faisais. Elle a attendu que je me calme tout à fait et que je sois à nouveau comme morte avant de me reprendre sous les genoux pour me soulever les jambes en l'air.

« Et la petite violette ? Si on lui disait deux mots ? »

Je n'ai pas eu la force de lui répondre, j'étais vidée ; elle m'a rabattu les genoux sur les épaules et sa bouche s'est posée entre mes fesses. C'est le trou du cul qu'elle me léchait, maintenant, et elle grognait comme un chien qui défend son os. J'avais fermé les yeux, tellement j'avais honte, mais je la laissais faire cette chose dégoûtante sans oser réagir.

Elle devait bien aimer ça, elle, en tout cas, parce que ses mains m'étranglaient les cuisses, et tout à coup, en m'enfonçant sa langue dans le derrière, elle s'est mise à grogner plus fort et a été prise d'un long tremblement. Après, on est restées sans bouger, moi, renversée sur le lit comme une étoile de mer, une jambe ici, un bras là-bas, et elle, à genoux, la bouche collée à mon trou du cul. Puis elle a soupiré comme on fait en dormant, et sa bouche est revenue sur ma fente ; cette fois, j'ai vraiment eu très peur. « Non ! Plus... Plus... »

Alors, au lieu de me lécher, elle m'a embrassé la fente. Puis elle s'est assise au bord du lit. Atrociement gênée, tout à coup, j'ai baissé ma chemise. Je lui en voulais. Elle a rigolé et m'a retournée à plat ventre. Sa main m'a claqué le derrière cinq ou six fois, très fort, et pourtant, sans me faire vraiment mal, produisant au contraire une chaleur agréable accompagnée de picotements exaspérants qui s'est répandue dans tout mon corps, et ma brève colère s'est évanouie, remplacée par une reconnaissance animale, éperdue.

« Petite salope, qu'elle a murmuré ; ça te va bien de faire ta pudique, sale petite gouine ! »

Elle a remonté le drap sur moi. La fessée qu'elle venait de me donner m'avait détendue mais je n'osais pas encore affronter son regard, trop honteuse, j'étreignais mon oreiller et j'y cachais mon visage, lui abandonnant mon cul et tout le reste. Ses mains se sont promenées sur mes fesses en feu, puis sont remontées sous ma chemise et j'ai écarté les bras pour lui laisser prendre mes petits seins.

« Comme ton cœur bat fort... Tu as eu peur ? »

J'ai fait oui avec la tête. J'étais tellement heureuse que ça me donnait le vertige.

« Mais ça t'a plu, hein ? »

Comment aurais-je pu le nier ?

« Tu sais quoi, tu vas te reposer, maintenant. Puisque ta salope de mère ne rentre pas de la journée et qu'elle veut qu'on s'occupe de toi, on va s'en occuper. Tu vas rester au lit... D'accord ? »

Au lit toute la journée ?

« Avec vous ? »

« Voyez-moi ça ! »

Deux nouvelles tapes sur mes fesses... sèches et brûlantes, délicieuses... « Tu aimerais ça, que je me couche avec toi ? Toute nue, peut-être ? »

J'ai fait oui, le visage enfoncé dans l'oreiller.

« Et tu me ferais ce que je te fais ? »

A nouveau, j'ai hoché la tête.

« Tu me branlerais ? Tu me lécherais la moule ? Tu me claquerais le cul ? Mon gros cul ? Tu le ferais rougir ? »

Même jeu de scène.

« Petite salope, m'a dit tendrement Camomille. Tu es bien la fille de ta mère ! Pas question. Tu dormiras seule... »

Je me suis retournée pour exprimer mon étonnement.

« Mais je ne suis pas malade, Camomille ! »

« Moi, je te trouve pâlotte. Et puis... ça t'a fatiguée, non ? » Elle a pointé son doigt sur le bas de mon ventre. J'ai senti mes joues se colorer.

« Mais, Camomille... je vais m'embêter, toute seule... »

« Mais non. Tu vas te reposer... Et puis, tu ne resteras pas longtemps seule, va. Je viendrai te voir souvent... Je te soignerai, d'accord ? »

Elle a fait bouger son doigt pour me montrer comment. J'ai tourné la tête vers le mur pour qu'elle ne voie pas que ça me donnait envie de rire. Alors, pour faire bonne mesure, elle m'a administré encore une dizaine de bonnes claques bien mordantes sur le cul.

« Maintenant, dors ! Reprends des forces... Et ne sors pas du lit, surtout ! Même pour faire pipi, compris ? Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu n'as qu'à sonner. Nous, les boniches, c'est à ça qu'on sert, on est à la disposition de la clientèle. Tu vas voir, ça va te plaire ! »

Elle ne se vantait pas, je n'ai pas vu passer la journée. Je me suis rendormie dès qu'elle est sortie, c'est elle qui m'a réveillée, à midi, quand elle m'a monté un plateau de victuailles que j'ai dévorées au lit. J'avais une faim de loup et il n'y avait rien que des choses que j'aimais, du crabe, des coquilles Saint-Jacques, et du poulet froid mayonnaise avec des frites bien dorées (j'adore les frites). Pour couronner le tout, un assortiment complet de desserts : choux à la crème, éclairs au chocolat, tartes au citron, meringues. Je me suis empiffrée de sucreries, j'étais aussi ignoble que la grosse dondon. Pour faire passer ça, une coupe de champagne. Du vrai, pas du mousseux. Après, je me suis sentie tout alanguie...

Alors Camomille a voulu voir si j'avais la peau du ventre bien tendue. Pour être tendue, elle l'était, d'autant plus que j'avais la vessie

pleine. Excellent prétexte pour qu'elle me fasse pisser dans le lavabo, en me tenant sous les jambes, face au miroir, et on a regardé toutes les deux le jet sortir de mon brugnon. L'image que me renvoyait le miroir – mon brugnon fendu, mes cuisses écartées, et le visage de Camomille collé au mien, joue contre joue – m'a paru si scandaleuse que ça m'a remué le cœur...

« Oui, pisse bien, pisse... » susurrail Camomille.

En sortant, le jet me brûlait comme du feu à l'endroit qu'elle avait sucé, mais cette brûlure était exquise et m'enivrait d'un plaisir malade qui me donnait envie d'être encore plus sale...

Camomille n'a pas voulu que je m'essuie, elle m'a reportée sur mon lit et m'a nettoyée avec sa langue. Elle a continué à me lécher jusqu'à ce que je crie en tremblant de tout mon corps. Je me suis rendormie aussitôt ; je ne l'ai même pas entendue partir...

A quatre heures, ce sont les mouettes qui m'ont réveillée en cognant du bec aux carreaux. Il y en a deux, énormes comme des

poules, qui viennent mendier des miettes de cake sur les balcons

à l'heure du thé. Elles m'épiaient, à travers la vitre, s'indignant de

me voir au lit.

« C'est la vie de pacha, non ? m'a demandé Nellie en s'étirant.

Si on sonnait Camomille ? Tu ne t'ennuies pas, toi ? »

« Et qu'est-ce qu'on lui demandera ? »

« Sonne toujours, on verra bien ! »

« Elle va vouloir encore me lécher... »

« Justement... »

« Et elle me mettra le doigt dans le derrière... »

« Raison de plus ! »

« Tu es vraiment répugnante, Nellie. »

« Et toi, alors ? »

« Mais ma parole, s'est écriée Camomille, elle parle toute seule!

Ah bravo, il ne lui manquait que ça ! »

J'ai ouvert les yeux, tout effarée. Je les ferme souvent quand je parle avec Nellie n°2. (Je la vois mieux, quand j'ai les yeux fermés ; c'est assez normal, en un sens, puisqu'elle n'existe que dans ma tête.)

« Je m'ennuyais ! Vous me laissez toute seule... »

J'ai dit ça pour la désarmer. Elle s'est marrée.

« Je te montais une infusion, verveine et fleur d'oranger. »

« Je n'en veux pas ! »

J'étais vexée comme un pou qu'elle m'ait surprise à parler seule.

« Et une vraie fessée, ça te dirait ? A coups de ceinture ? » Un délicieux frisson d'épouvante m'a parcouru le corps.

« Tu veux encore faire pipi ? »

Je ne savais pas ce que je voulais. Elle non plus ; j'ai lu une sorte de désarroi sur ses traits. Comme si ça l'épouvantait que je sois ainsi à sa merci, prête à tout accepter.

« Assez de bêtises. Il va falloir songer à te lever, ta mère ne va plus tarder. »

J'ai secoué la tête. Je voulais rester au lit, et qu'elle me branle encore.

« On n'aura qu'à lui dire que je suis un peu grippée... »

« C'est une idée, au fond. Mais il faut retaper ton plumard. Il est plein de miettes, et le drap de dessous est tout taché ! »

Pendant qu'elle refaisait le lit, j'ai siroté la tisane qui était atrocement sucrée. Puis elle m'a mise toute nue pour me faire ma

toilette avec un gant et de l'eau tiède. Elle m'a nettoyée comme si j'étais un bébé. Elle avait étalé une serviette sur la table, et m'avait couchée dessus. Elle me passait le gant de toilette dans la raie des fesses, dans la fente du brugnoon, sous les bras. Puis elle me tamponnait doucement avec la serviette, elle me talquait. J'avais reçu l'ordre de sucer mon pouce et de ne rien dire, quoi qu'elle me fasse. Après quoi, elle m'a encore léchée jusqu'à ce que je meure...

Elle venait de me remonter le drap sous le menton quand Greta Garbo a fait son entrée, avec ses lunettes noires et sa mine de déterrée. D'un coup d'œil, elle a enregistré le tableau, moi au lit, le bol avec le reste d'infusion sur la table de nuit.

« Que Madame ne s'inquiète pas, lui a lancé Camomille avec un sang-froid déconcertant. (Elle devait avoir encore mon goût dans la bouche.) C'est certainement une petite poussée de croissance... ou un léger rhume... J'ai jugé plus prudent de la coucher de bonne heure... ce temps est si traître... »

Maman, qui se sentait sans doute coupable de m'avoir délaissée, l'a approuvée d'une voix dolente :

« Vous avez très bien fait, Camille ! Nellie est une grande nerveuse, il lui faut beaucoup de repos. »

Elle m'a touché le front et s'est rassurée tout de suite.

« C'est curieux, je me sens patraque, moi aussi, j'espère que je n'ai pas attrapé un microbe... C'est pour ça que je ne suis pas rentrée, je suis restée couchée toute la journée chez mon amie... Regardez un peu la tête que j'ai... »

Elle a retiré ses lunettes et c'est un fait, elle avait une tête d'outre-tombe.

« Madame a les traits un peu tirés, c'est vrai ! »

« Vous savez quoi ? Je crois que je vais me coucher, comme Nellie, et vous seriez un ange si vous nous montiez une petite collation... trois fois rien... Et ensuite, un bon grog, pour faire une réaction ! »

Voilà comment, à dix heures du soir, nous sommes chacune dans notre chambre, maman feuilletant de vieux magazines que Camomille lui a montés du salon de lecture, et moi en train d'écrire ce qu'on vient de lire. Ce qui m'a donné une fichue crampe au poignet. Je

crois que je vais éteindre, et que je vais essayer de dormir. Bien que je n'aie guère sommeil, à vrai dire. Je ne sais quoi penser à propos de ce qui s'est passé avec Camomille. Est-ce que je serais en train de devenir une de ces filles qui n'aiment que les filles ?

Même jour. Ou plutôt, même nuit. Vers trois heures du matin. Il faut que j'écrive ce qui vient de se passer. C'est tellement déroutant ! J'espère que maman s'est rendormie et qu'elle ne verra pas la lumière de ma lampe de chevet sous la porte. C'est elle qui m'a réveillée. Sa voix. La peur que j'ai eue, quand je l'ai entendue ! Cela lui arrive, en rêve, de parler à voix haute, mais alors, ce ne sont que des bredouillis confus et qui ne durent guère. Là, elle s'exprimait d'une façon claire et intelligible, on distinguait chaque syllabe, et elle a tenu tout un discours.

Je devais dormir depuis trois ou quatre heures, quand elle m'a réveillée en sursaut. Sur le moment, je n'ai pas compris ce qui se passait. J'ai cru qu'elle me disait de me taire parce que j'avais rêvé trop fort, puis j'ai pensé au contraire qu'elle m'appelait parce qu'elle avait un malaise. J'étais sur le point de courir dans sa chambre, et j'avais déjà une jambe hors du lit, quand elle a recommencé, d'une drôle de voix creuse... comme absente...

« Tu n'es qu'une putain, Meg ! » a-t-elle déclaré.

L'effet que ça m'a fait !

« Parfaitement, une putain... une putain mariée, ce sont les pires... »

C'était impressionnant de l'entendre. J'en avais la chair de poule.

« Une putain, a répété maman. (Son lit a grincé quand elle s'est retournée.) Alors ne t'étonne pas si on te traite en putain. Tu n'as rien à envier à cette petite grue morphinomane... et d'ailleurs, on te l'a prouvé amplement, non ? De la chair à plaisir, ma chère, rien de plus... Un trou avec des poils autour... Comme ces graffiti qu'on dessine dans les cabinets des cafés... »

J'ai entendu le frottement d'une allumette, puis l'odeur du tabac s'est faufilée sous la porte. Mes ongles plantés dans les paumes de mes mains, j'écoutais de toutes mes oreilles.

« Il ne faut donc pas t'étonner si ce sale type t'a traitée ainsi ! D'ailleurs, ce n'est qu'un mac... Ni plus ni moins. Un mac bien élevé,

comme toi tu es une putain bourgeoise... Mais un mac quand même. Vous êtes faits pour vous entendre... Canaille et compagnie ! »

Un bref rai de lumière, comme si elle avait allumé et éteint aussitôt sa lampe de chevet pour voir l'heure. Puis à nouveau le noir. Son monologue est reparti :

« Elles ont le vice dans la peau... les putains de ton espèce... et il l'a su tout de suite ! Pourquoi se serait-il gêné ? Elles sont pires que les autres... On n'a même pas besoin de les payer, on leur met le doigt dans le cul dès qu'on vient de faire leur connaissance, et elles sont toutes contentes... elles frétille ! Elles réclament la suite ! »

Un sanglot étranglé la fit hoqueter.

« On leur met le doigt dans le cul et elles mouillent leur culotte ! » s'indignait maman.

Il y eut un bruit que je ne pus identifier. Comme un coup sourd...

« Sale putain ! C'est ce que tu cherches ? Une bonne raclée ? »

J'en avais les cheveux qui se dressaient sur la nuque. Cela me terrifiait, elle s'insultait exactement comme nous l'aurions fait Nellie n°2 et moi, sauf qu'elle, c'était pour de bon. Elle se détestait vraiment.

Il y a eu un petit rire glacé, au bord de la folie. Et son lit a grincé une fois encore.

« Oh, et puis merde, après tout... Tu es comme tu es. Tu es une chienne, profite-en, fais la chienne... rampe, mouille tes culottes, donne ton cul... »

Le gémissement du sommier avait repris... il persistait, régulier, monotone, accompagné par le souffle saccadé de maman. Elle se branlait ! C'est en se branlant qu'elle s'insultait. L'avait-elle vraiment pensé, ce qu'elle venait de dire, ou n'était-ce que du trucage, des mots qu'on se murmure quand on se branle pour se fouetter les sens ? Je n'aurais su le dire.

« Une chienne, parfaitement... et il te traitera comme une chienne... et tu accepteras tout... tu seras trop contente... trop contente... trop contente ! »

Après cela, elle est restée muette. Le sommier grinçait de plus

en plus. Puis il s'est tu, et il y a eu un cri étouffé suivi d'un long gémissement... Puis le silence...

Que c'est étrange, le silence, la nuit. Je pouvais voir les étoiles clignoter dans le ciel. J'écoutais le silence... Je pensais à maman, avec ses doigts plongés au chaud, au creux d'elle. Elle avait dû se rendormir... Comme une petite fille... Une toute petite fille sans défense. De penser à elle de cette façon, tout à coup, me donnait envie de pleurer. J'ai failli la rejoindre dans son lit, pour la prendre dans mes bras et la consoler. Lui dire que ce n'était pas vrai, elle n'était pas une putain. Ou alors toutes les femmes le sont...

C'est drôle, les pensées qui peuvent rouler dans votre tête, quand on n'arrive pas à dormir. Enfin, drôle, je m'entends. Subitement, une bouffée de chaleur m'est montée aux oreilles. Je venais de réaliser une chose ! Si j'entends grincer les ressorts de son lit, combien de fois n'a-t-elle pas dû entendre crier les miens ! Et quand on chuchote, Nellie et moi, ne nous arrive-t-il pas de nous laisser emporter, d'élever la voix, d'oublier que les murs ont des oreilles ? Est-ce que maman écoute ce qu'on se raconte, alors, comme moi, je viens de le faire ?

Elle le saurait donc, que je me branle ? Evidemment, qu'elle le sait ! Alors pourquoi a-t-elle fait semblant de le découvrir, le jour où elle m'a surprise dans les chiottes à jouer à pousse-caca ? Elle est quand même un peu tordue, vous avouerez... Quelle cinglée !

« Cinglée, maman ? m'a dit Nellie. Et toi, alors ? »

« Moi aussi. Et toi encore plus, ma vieille, puisque tu n'existes même pas pour de bon ! »

Elle n'a rien trouvé à répliquer. Pour une fois, je lui avais cloué le bec. En fait, c'est certainement de famille. Je crois qu'on est aussi cinglées toutes les trois. Et maintenant, éteignons, demain il fera jour, comme dit papa.

9 ARCHIBALD MONTRE DES PHOTOS COCHONNES À NELLIE... ET MAMAN SE BRANLE

Vendredi 13 septembre

Vendredi 13 ! Pourvu que ça ne me porte pas la poisse. Je n'ai rien écrit hier, parce qu'il ne s'est rien passé de spécial. Jeannot Lapin et Camomille étaient de congé, j'ai passé ma journée à éviter le rouquin, maman et Harris ont continué à se faire la gueule. Cela dit, elle semble s'être assagie après avoir découché, et on n'a pas revu la Russe ni ses deux copains avec leur voiture mauve.

« Finalement, ce ne sont pas des gens intéressants, m'a répondu maman comme j'insistais pour savoir comment ça s'était passé. Tu sais ce que c'est, dans les villégiatures, on se lie au premier venu... (Elle oubliait qu'elle m'avait dit que Nadia était une copine de Paris !) Je crois que j'avais bu trop de champagne, ce soir-là. Mais c'est la faute à ton père, aussi, on n'a pas idée de nous laisser toutes seules dans ce trou ! »

Evidemment, c'est toujours la faute à papa !

Chaque matin, même programme. Je me balade le long du rivage, je ramasse des coquillages, si ça continue, je vais pouvoir ouvrir une boutique. A midi, on mange dans la petite salle à manger, car ils ont fermé la grande, vu qu'on n'est plus qu'une dizaine de clients. (Sauf pendant le week-end.) Qu'est-ce que je dis, une dizaine, pas même ! Maman et moi, Archibald le Rosbif, la grosse mère Macaroni, Harris, et deux ou trois types de passage, des commis-voyageurs en tournée ou des fonctionnaires en déplacement, qui ont l'air comme nous de s'emmerder à trois francs six sous de l'heure. (Il n'y a que quand ils aperçoivent Camomille que leurs yeux s'allument vaguement.)

Hier soir, maman est retournée jouer au chemin de fer et elle s'est déniché un nouvel ami au casino, un notaire de la région, un veuf très riche. Il paraît qu'il est ennuyeux comme la pluie, mais qu'il connaît les endroits chic. Il s'est proposé pour lui faire visiter les environs.

« Faire ça ou peigner la girafe ! » a soupiré maman.

Il traîne comme un parfum d'arrière-saison... ce sont les pommes qui surissent dans les corbeilles de la salle à manger.

Papa a téléphoné pour annoncer qu'il doit faire un petit voyage à Londres pour le compte de la galerie, à cause d'une vente à Sotheby's. Du coup, notre retour est encore reporté ! Chose surprenante, maman n'a pas poussé les hauts cris. (C'est comme si ce temps mou et gris lui ôtait toute son énergie.) Et même, elle s'est montrée pleine de compréhension au téléphone. C'est donc entendu, nous rentrerons à Paris au retour de papa ; c'est l'affaire d'une petite quinzaine.

Comble d'ironie, le vent d'ouest amène de gros nuages, il pleut sans désemparer. Si encore c'était une vraie pluie. Mais non, il pluvine, comme on dit ici. Un brouillard gluant qui suinte de partout et vous gèle les os !

Maman insiste pour que tous les matins, j'aille me promener quand même ; l'air iodé, il paraît que c'est excellent pour les bronches. Je mets un ciré et j'arpente le littoral. L'après-midi, par compensation, j'ai la permission de rester dans la salle de jeux. Les billards sont sous housse et il n'y a personne pour jouer au ping-pong. Alors, je me console avec les jeux solitaires.

Pas d'idées déplacées, Nellie, espèce d'obsédée : il s'agit de puzzles, vous savez, tous ces petits morceaux de carton bizarrement découpés qu'il faut emboîter entre eux pour reconstituer un paysage... On ne peut pas dire que ce soit follement passionnant, mais ça tue le temps...

Maman, elle, le tue autrement ; ses après-midi sont consacrés à visiter l'arrière-pays avec son notaire. Quel type sinistre ! On dirait un curé en civil ! Vraiment, je me demande ce qu'elle lui trouve. Sa voiture, en revanche, jette du jus ! C'est une HispanoSuiza. Ils m'ont proposé de venir avec eux, mais à leur ton, j'ai bien senti que c'était par politesse. Maman s'est empressée de préciser qu'ils visitaient de vieilles églises, que c'était très instructif. S'il y a un truc que je déteste, c'est bien les vieilles pierres. Elle le sait. D'ailleurs, je n'en crois pas un mot. Je me doute bien qu'ils ont autre chose à faire que se geler dans les églises. Franchement, elle baisse dans mon estime. Si elle compte rendre Harris jaloux en sortant avec ce vieux jeton, elle se fiche le doigt dans l'œil !

Et jusqu'au coude !

Les douze coups de midi viennent de sonner. J'entends maman se préparer. Nous allons descendre prendre notre repas. Maman et Harris continueront à s'ignorer, moi, j'éviterai de regarder du côté

d'Archibald qui a l'air de s'intéresser à nouveau à ma petite personne. Ses yeux sont pleins de questions muettes... Quant aux clients de passage... On a beau les regarder, on ne les voit pas. Menu fretin, comme dit maman, couleur muraille !

L'après-midi, j'irai peut-être finir le puzzle que j'ai entamé hier. J'arrive à la fin. C'est le plus dur, le ciel : rien que du bleu. C'est le cas de dire qu'on n'y voit que du bleu !

J'aurais dû me méfier. Un vendredi 13, il aurait fallu se tenir à carreau ! Mais je m'ennuyais tellement... Enfin, ce qui est fait est fait. Ne pleurons pas sur le lait versé, Nellie, tu l'as bien cherché, après tout ! Et on ne t'a pas violée, hein ?

Donc, laissant en plan le ciel de mon puzzle, j'avais décidé que je passerais l'après-midi à lire au salon. Il y avait déjà la grosse dondon qui faisait une réussite en soupirant à fendre l'âme et en croquant des petits biscuits. (Comme Harris ne semble plus s'intéresser à elle, elle recommence à grignoter.) Je suis allée à l'autre bout du salon, parce que je n'avais pas envie de subir ses jérémiades, et je me suis plongée dans *les Malheurs de Sophie*. Je relisais le passage où elle découpe les poissons rouges avec ses ciseaux à bouts ronds (j'en avais l'échine glacée), quand une odeur de cigare froid m'a fait lever les yeux.

Archibald venait d'arriver, revêtu d'un ciré noir tout scintillant de pluie qu'il a retiré et déposé sur le dossier d'une chaise.

« J'ai vu que vous n'aviez pas fini votre puzzle. Le ciel, c'est toujours le plus difficile... Vous ne voulez pas qu'on aille le terminer ensemble ? Je vous aiderai ! »

Plus souvent que j'irai m'enfermer avec lui dans la salle de jeux ! (Mais comme j'avais le creux des mains moite, tout à coup !)

« Ou alors, on pourrait faire un billard. Vous voulez que je vous apprenne ? »

Ça m'a tentée, je l'avoue, mais en fait de billard, je me doutais bien à quoi il voulait jouer. Comme je refusais à nouveau, il s'est carrément assis près de moi.

« Vous n'êtes guère aimable avec votre vieil ami, Nellie ! »

Là-bas, la Pescarini roupillait à demi, la tête dodelinante, le corps aussi inerte qu'un gros sac de farine qu'on aurait jeté sur un

fauteuil. Derrière les vitres des grandes fenêtres qui donnent sur la plage, le brouillard s'épaississait comme du lait qui déborde d'une casserole. Soudain, je me sentais affreusement démoralisée. A quoi bon lutter, me disais-je, les Archibald de ce monde ne renoncent jamais à leurs proies ! Une fois qu'ils ont mis leurs sales pattes sur vous, autant vouloir retirer son os à un chien ! Immédiatement, j'ai eu une sensation de chaleur humide au bas du ventre, et de me sentir trahie aussi cyniquement par cette partie de mon corps que j'ai surnommée Nellie n°2 et qui ne brûle que de me soumettre à tous les Archibald de la terre, m'a emplie d'une rage impuissante ; j'ai senti mes paupières me piquer et deux grosses larmes ont tremblé entre mes cils, m'empêchant de poursuivre ma lecture...

« Allons, m'a dit ce faux-cul d'Archibald, il ne faut pas se laisser abattre. Je sais que ce temps fiche le cafard. Vous devriez venir chez moi, je vous remonterai le moral avec deux doigts de porto ! »

J'ai ricané. Quel fumier, quand même ! Je me doutais où il voulait les fourrer ses deux doigts.

« Et on pourrait faire monter Camomille, pas vrai ? Pour qu'elle prenne des poses plastiques devant nous ? »

Croyez-vous que ça l'aurait démonté ?

« Cela vous amuserait ? m'a demandé le vieux salaud. Pourquoi pas, au fond ? Je pourrais le lui demander...

Malheureusement, elle est encore de congé, aujourd'hui ! Elle a pris quelques jours pour aller dans sa famille. »

Rageusement, j'ai tourné une page de mon livre, et je suis tombée en arrêt devant l'illustration de Pécoud où on voit Sophie recevoir sa récompense pour avoir découpé les poissons. Intéressé, Archibald s'est penché sur mon épaule.

« La vilaine petite fille reçoit la fessée ! C'est ce que vous mériteriez, Nellie, pour être aussi désagréable avec votre vieil ami... »

Je me taisais, les yeux rivés à l'image. Sophie portait une culotte bouffante, en dentelles, qui lui descendait sous les genoux... Mais on voyait très bien le dessin de ses petites fesses rondes. Elle agitait les jambes, le bras de la gouvernante était levé. Sophie criait, furieuse. Un rôle d'agonisant nous a fait lever la tête : la grosse dondon ronflait, la tête sur l'épaule.

« Vous n'aimeriez pas que je vous donne une fessée ? » m'a demandé à voix basse Archibald.

« Fichez-moi la paix ! »

Sans le vouloir, j'avais adopté le même chuchotement complice, pour ne pas réveiller la dormeuse. Une chaleur sournoise commençait à grimper le long de mes reins, des frissons couraient sur mes bras.

Archibald a rapproché sa chaise de la mienne, sur le dossier de laquelle il a posé son bras. Il savait ce que j'attendais. Il m'a demandé :

« Vous aimez les images, Nellie ? Je pourrais vous en montrer... J'en ai toujours quelques-unes sur moi... Des images pour exciter les vilaines filles... »

Il a tiré de sa veste un portefeuille en maroquin rouge et l'a posé près des *Malheurs de Sophie*.

« Ce sont des photos... prises par moi-même... »

Je lui ai jeté un coup d'œil de côté ; il avait un drôle de rictus. « De très vilaines photos, Nellie, des photos de filles sans culotte... Voulez-vous les voir ? »

La curiosité me dévorait, je n'ai pas résisté longtemps. Après une brève hésitation, j'ai ouvert le portefeuille et j'en ai extrait une douzaine de photos. La honte m'a brûlé les joues dès que mes yeux se sont posés sur la première ! C'était moi ! Sur le balcon, renversée sur la chaise, je riais comme une idiote en écartant les jambes ! Sous ma jupe retroussée au-dessus de mes genoux, on voyait mes cuisses ouvertes et toute ma fente !

« Je l'ai développée moi-même, dans la salle de bain, m'a dit Archibald, en me caressant le genou, sous la table. Personne d'autre ne l'a encore vue... »

Le cliché scandaleux tremblait entre mes doigts ; je ne pouvais pas détacher mes yeux de mon abricot ouvert... Le visage en feu, je n'osais plus bouger. Sa main me tenait le genou, son bras était derrière moi. La grosse dondon ronflait.

« Il y en a... il y en a d'autres ? » ai-je bégayé.

« De vous ? Non, my dear. C'est la seule... »

Il a soupiré.

« Mais nous pourrions en prendre, si vous voulez ? Des poses plus artistiques, qu'en dites-vous, Nellie ? »

Il a encore baissé la voix.

« Toute nue ? Qu'en pensez-vous ? »

J'en ai frissonné de la tête aux pieds. Ma culotte était trempée, ça m'était venu d'un seul coup...

« Ce serait amusant, non, toute nue dans ma chambre ? » J'étais clouée sur ma chaise.

« Regardez les autres, vous comprendrez ce que je veux dire ! »
« Mais celle-là... vous allez la montrer à des gens ? »

« Seulement à quelques amis triés sur le volet. Nous avons le même hobby. C'est une sorte de club très fermé, des gens fort discrets... *Les Amis de la vérité* ! Nous faisons des échanges de photos entre nous, comme les philatélistes ! »

Archibald a gloussé.

« Vous savez que la vérité est toujours nue ! »

L'idée que d'autres maniaques dans son genre allaient regarder mon zinzin m'enlevait toutes mes forces. Même si je l'avais voulu, j'aurais été incapable de repousser sa main quand elle s'est décidée à remonter entre mes cuisses, sous la table. J'ai sursauté, mais je n'ai pas refermé les cuisses, quand son doigt m'a touchée en plein au milieu, à travers la culotte, et a commencé à la pousser pour la faire entrer dans le mouillé de ma fente.

« Je montre les photos, et vous me laissez toucher votre petit pussy, d'accord ? »

Ma tête s'est inclinée malgré moi.

« C'est un échange, ça aussi, a commenté Archibald, en cherchant mon bouton à travers la culotte. Comme à mon club.

Chacun donne quelque chose à l'autre... C'est le principe du troc sur lequel est fondée toute la civilisation ! Vous me prêtez un petit morceau de votre personne, en échange je vous donne le plaisir des yeux. Mais aussi un autre plaisir, non ? »

Son doigt montait et descendait, comment n'aurait-il pas senti que ma culotte était trempée.

« Nous passons le temps plus agréablement qu'à faire un puzzle, avouez ? »

L'autre Nellie ne demandait qu'à lui répondre, mais je serrais les dents.

« Avancez-vous un peu sur votre chaise, my dear, je pourrai mieux vous caresser... Vous aimez ça, hein, qu'on vous caresse votre pussy ? »

J'ai fait ce qu'il voulait. Mes yeux dévoraient la photo de mon abricot ouvert, et le doigt d'Archibald continuait à enfoncer le tissu mouillé dedans. C'est prodigieusement exaspérant...

Au bout d'un moment, il a soulevé ma culotte et glissé son doigt dessous. Je n'ai pu retenir un petit soupir. C'était la débâcle, j'ouvrais tout... Pourquoi les hommes aiment-ils tellement branler les filles ? Qu'est-ce qui se passe dans leur tête quand ils nous mettent le doigt ici ? Question idiote, Nellie, et nous, alors, pourquoi aimons-nous tant être branlées ?

Ce n'était plus mon abricot que j'avais sous les yeux, mais celui d'une fille déjà très velue. Elle portait un maillot de bain à rayures et un bonnet. Elle était assise sur une barque renversée sur le sable d'une plage. Elle souriait au photographe et de sa main elle écartait de côté son maillot pour qu'on voie tout son abricot sur la photo. La fente était grande ouverte entre les poils. On distinguait les moindres détails. Son bouton était infiniment plus gros que le mien et que celui de Birdie, il dépassait...

« C'est ma nièce Daphné, la fille de mon frère Jeremy. Cette photo a été prise dans le Sussex, cela va faire quatre ans. Daphné venait de se fiancer à Tom, un garçon plein d'avenir qui travaille à la City. Elle était encore vierge, sur cette photo. Mais à l'occasion, elle ne refusait pas de se faire sodomiser... »

L'écoutant, je pouvais déjà l'entendre parler de moi à son club, en proposant ma photo pour un échange.

« C'est Nellie, dirait-il... une petite garce que j'ai connue en Normandie, pendant les vacances. Une sacrée petite vicieuse, comme toutes les Françaises ! Elle avait littéralement le feu au cul ! Vous n'avez pas idée comme c'était tordant de la branler ! » Il avait pincé

mon bouton et le tortillait doucement ; la culotte me sciait l'aine.

« Ici, Daphné n'est plus vierge. La photo a été prise l'année dernière. Elle venait de se marier avec Tom. Ils étaient venus passer quelques jours chez moi. Ma nièce m'est très attachée. »

Daphné, nue, riait aux éclats, à califourchon sur un bidet, elle fixait l'objectif en écartant sa fente des deux mains pour montrer le trou de son vagin. Un jet d'urine jaillissait d'elle... Elle avait dans les yeux la même lueur sale que Camomille, la fois où je l'avais vue s'exhiber à Archibald.

« Son jeune époux était dans le jardin, avec mon épouse qui lui faisait admirer nos rosiers de Nouvelle-Zélande. Nous avons des rosiers splendides... Ma femme et moi avons chacun notre hobby. Elle, c'est le jardinage. »

Il n'a pas eu besoin de me dire lequel est le sien. Sa main parlait pour lui... Une nouvelle photo. Encore Daphné. En bas noirs et combinaison, un genou repose sur un fauteuil et l'autre jambe est droite. Elle se retrousse au-dessus du cul et lorgne le photographe par-dessus son épaule. Elle a toujours le même rire impudent. De l'autre main elle écarte une de ses grosses fesses charnues pour montrer son anus. On voit aussi son gros abricot poilu, par-derrière, parce qu'elle se cambre pour bien le faire remonter et saillir. Le vagin est ouvert et les lèvres sont baveuses.

« Je venais de lui faire une pénétration, toussota Archibald, en glissant à nouveau son doigt dans ma fente. Entre oncle et nièce, c'est chose courante, ça reste en famille, n'est-ce pas ? Auparavant, elle m'avait fait une fellation. Son mari jouait au bridge dans le salon, au rez-de-chaussée, juste dessous. Son hobby à lui, ce sont les cartes. Cela convient parfaitement à Daphné. »

« Vous voulez mon avis ? Elle est vraiment dégoûtante, votre nièce, Archibald ! »

« Je suis tout à fait d'accord avec vous, my dear, mais avouez que ça fouette le sang, non ? Comme vous êtes mouillée... Vous n'avez pas peur de tacher la chaise ? »

Il m'a montré des photos d'une autre fille qui s'appelait Sharon. C'était la fille d'un de ses voisins. Elle avait de tout petits seins bizarrement écartés. Elle aussi montrait son sexe et son anus. Elle ne souriait pas en fixant l'objectif, elle arborait une expression maussade, au contraire. Et même, sur une photo, elle tirait la langue à l'objectif.

Sur cette photo, Archibald l'avait prise en train de se masturber. On voyait le doigt replié dans la fente, le bout posé sur le bouton.

« Une sacré branleuse, Sharon ! Elle n'arrêtait pas... toujours une odeur prononcée de pipi sur les doigts, mais ce n'était pas désagréable... La photo a été prise il y a six ans. Sharon est mariée, maintenant, et mère de trois enfants. My God, comme le temps passe ! »

Après Sharon, j'ai eu droit à Mary et Jane. Mary et Jane, deux sœurs, ne devaient guère avoir qu'un an de différence, la cadette ayant mon âge. Elles étaient toutes nues et folâtraient sur un grand lit couvert d'une courtepointe. Dans un cadre, un officier de l'armée de Indes, avec de grosses moustaches, surveillait leurs ébats. Sur certaines photos, Mary s'amusait à donner la fessée à Jane. Sur d'autres, Jane fessait Mary.

« Si vous retiriez votre culotte ? m'a suggéré Archibald. Nous serions plus à l'aise, non ? »

J'ai fait descendre ma culotte sous la table et je l'ai fourrée sous mes fesses, bien à plat, pour ne pas trop mouiller la chaise. J'avais repris les photos, et mes mains tremblaient pendant que je les étudiais tandis qu'Archie me branlait. Il m'avait retroussé ma jupe et m'avait fait m'asseoir tout à fait à l'arrière, contre le dossier, pour bien voir ce qu'il me faisait. Il penchait la tête pour observer la façon dont ses doigts s'amusaient à ouvrir et refermer mon zinzin. J'emplissais mes yeux des sales images de sa folie et lui, tout en me branlant, me fournissait les explications nécessaires. Je me souviens notamment d'une photo où une fille très jeune se faisait lécher par un homme en âge d'être son père.

« Vous voyez ? Il est en train de pratiquer le cunnilingus sur elle. Il lui lèche son vagin et son clitoris. Les demoiselles aiment beaucoup ça. Ce n'est pas dangereux, elles peuvent conserver leur virginité, ça leur donne bien du plaisir. Plaisir de dames, comme on l'appelle, parce qu'elles peuvent se le donner entre elles, mais je ne vous apprends probablement rien. Sur le cliché suivant, vous le voyez, il lui lèche son anus. Cela s'appelle feuille de rose. Et ici, il lui suce ses petits nichons et il la masturbe en même temps, comme je vous fais en ce moment, my dear. Dans notre milieu social, il ne serait pas prudent de consommer l'acte sexuel avec des filles aussi jeunes, on en est réduit à ces subterfuges qu'on appelle aussi les “bagatelles de la porte”. Mais cela ne manque d'agrément ni pour l'une ni pour l'autre. Voyez comme la langue pénètre bien entre les lèvres de la vulve. Et

l'air extasié de Jennifer ? Ne dirait-on pas qu'elle assiste à une apparition ? »

D'autres photos encore ; une d'une dame en train de faire pipi sur un monsieur en smoking couché sous elle. Elle était accroupie sur lui et le jet d'urine fouettait le plastron de l'homme qui fixait d'un œil halluciné la vulve ouverte d'où jaillissait la pisse.

« Etait-ce... était-ce dans une partouze que cela se passait ? »

« Une partouze ? Quelle horreur ! Pas du tout... Je ne pratique pas ce genre de divertissement ! Non, my dear, c'est seulement ma belle-sœur avec un de mes amis... »

Je me souviens d'une photo encore plus choquante. Il s'agissait d'une certaine Marjorie qui devait avoir environ trente ans. Archie l'avait photographiée alors qu'elle était en train de faire caca sur une table, dans une assiette. Elle était toute nue et possédait un corps splendide, mais un brin trop musclé. Archie me dit que c'était une Australienne, une étoile de je ne sais quelle troupe de ballet. La crotte pendait entre ses fesses comme une queue noire et un homme tendait une assiette pour la recueillir.

« C'est un ami à moi, Samuel, il adore voir chier les femmes. Il collectionne les petites horreurs qu'il obtient de ses amies et les laisse sécher dans une armoire qu'il ferme à clef. Ensuite il les vernit. Chacun ses petites manies. Je vous dirai que ce n'est pas trop ma tasse de thé ! »

Je me suis empressée de revenir aux photos que j'avais déjà vues et parmi elles, j'ai retrouvé la mienne que j'avais presque oubliée ! Quel effet bizarre cela m'a fait de me retrouver dans ce lot. Une sale gamine rit en montrant son abricot. C'était moi. Nellie...

Je ne sais pas combien de fois le vieux saligaud m'a fait jouir. J'étais si excitée que j'aurais voulu qu'il n'arrête jamais.

« Venez, venez... oui, venez bien... » répétait-il, en m'asticotant le bouton.

Et je « venais ». (En anglais, ça veut dire la même chose que jouir.) Qu'est-ce que je pouvais venir !

Nous n'avions pas vu passer les heures, le soir était tombé. Tout baignait dans une glauque lumière d'aquarium, Archibald avait juste allumé la petite loupote qui permet de lire sur chaque table, afin de

ne pas réveiller Mme Pescarini dont les ronflements devenaient de plus en plus bruyants. Pas étonnant que son mari l'ait plaquée si elle ronfle aussi fort !

A la lumière électrique, les photos avaient un aspect différent. Elles brillaient d'un éclat plus cru, plus cruel. Archibald n'a pas arrêté de me branler pendant que je les compulsais. Il touche très bien les filles, pas aussi bien que Camomille, mais – peut-être à cause des photos – ou alors parce que je me dévergonde, ça me faisait un effet fou. Une manie qui lui est particulière : toucher les deux trous en même temps, la fente de devant et l'anus. Il arrivait à m'enfiler tout son doigt dans le derrière, et ça ne faisait pas du tout mal. Au contraire.

Pendant qu'il me massait l'intérieur du trou du cul, je laissais mes yeux traîner sur les photos et je me racontais des histoires sales dans ma tête, comme quand je joue aux deux Nellie. J'étais tour à tour Daphné et Marjorie, Mildred et Clara, Mary et Jane... Et même la belle-sœur pisseuse.

A intervalles réguliers, Archibald revenait à la charge pour que je monte dans sa chambre boire deux doigts de porto, mais je tenais bon. Une fois là-haut, je ne savais que trop quelle tournure prendraient nos « échanges ».

« Vous avez tort, me disait Archie, pour me tenter. Les photos les plus intéressantes sont dans ma chambre. Il y en a quelques-unes de Daphné avec un poney... »

« Un poney ? »

« Parfaitement. L'insolente fille a baptisé son poney Archibald ! Aucun respect pour mes cheveux blancs ! Elle prétend que j'ai des dents de cheval, figurez-vous ? »

Il était en train de me parler du poney en me chatouillant la fente et j'étais presque sur le point de monter chez lui pour voir ces photos quand, levant les yeux par hasard, j'ai aperçu derrière une des fenêtres, son nez écrasé contre la vitre, l'ignoble Trafalgar qui nous épiait en grimaçant. J'étais renversée sur ma chaise, avec l'abricot ouvert et Archie m'enfonçait son doigt dans l'intestin ! Se voyant découvert, le rouquin s'est rejeté en arrière. Si bien que lorsqu'Archibald s'est retourné, alarmé par le petit cri que j'avais poussé, il n'y avait plus que le brouillard, un sale brouillard jaune et gluant qui avait englouti tout le littoral.

« Vous aussi, me dit-il alors, suivant son idée, il faudrait que je vous photographie déshabillée. Je suis sûr que vous êtes très photogénique. On pourrait faire ça demain, après manger ? La lumière est meilleure, en début d'après-midi. On boirait du porto pour se donner du cœur au ventre, et je vous montrerais quelques poses émoustillantes ; qu'en dites-vous ? »

Il pouvait toujours courir. Le charme était brisé. Ce salaud de rouquin allait sans doute raconter à toute la valetaille ce qu'il avait vu. J'ai planté là Archibald sans lui laisser le temps de me suivre.

Cette nuit, pendant que maman jouait au chemin de fer avec son croque-mort, j'ai joué de mon côté, avec Nellie n°2. Nous imaginions que nous étions toutes ces filles dévergondées dont Archibald m'avait montré les photos. Par exemple, j'étais Daphné, assise sur la barque, et je montrais mon abricot à Archibald, et maman se trouvait derrière moi, sous un parasol, en train de bavarder avec quelqu'un. Elle voyait bien qu'Archibald me photographiait assise sur la barque, mais elle ne me voyait que de dos, elle ne pouvait pas se rendre compte de ce que je lui montrais.

Souriez, me disait ce faux-jeton d'Archie, souriez, Nellie, le petit oiseau va sortir... Sauf que c'était mon petit oiseau à moi (il était devenu aussi poilu que celui de Daphné) qui sortait quand j'écartais mon maillot. Ce qui nous excitait le plus, Nellie et moi, ce n'était pas qu'on nous photographie la fente, mais le fait que maman soit derrière nous et ne se doute de rien.

Après, j'ai imaginé que j'étais Daphné et que je venais de me marier. Archibald prenait des photos de moi dans ma robe blanche ; à un moment donné, nous étions seuls, il relevait ma robe de mariée pour photographier mes poils entre mes bas blancs. Puis, très vite, il m'enfonçait son morceau par-devant.

« Alors, ma nièce chérie. Qu'en dites-vous... Je peux le mettre par-devant, maintenant ! C'est moi qui étrenne la mariée ! »

D'imaginer toutes ces cochonneries m'excitait abominablement. Je me suis endormie en pensant aux doigts d'Archibald qui me touchaient, pendant que les photos défilaient dans ma tête.

C'est maman qui m'a réveillée. Je ne l'avais pas entendue entrer. Elle ne se parlait pas, pourtant, cette fois. C'est juste le grincement de son sommier qui m'a tirée du sommeil. J'ai tendu l'oreille, et me sont parvenus ses petits soupirs gourmands. J'en riaais

tout bas, dans l'oreiller... On dirait que ça lui manque ! Son notaire ne doit pas être à la hauteur. Elle soupirait de plus en plus fort... J'étais toute contente parce qu'elle n'avait pas l'air fâchée contre elle-même. Elle se faisait du bien, tout simplement. C'est marrant d'imaginer une grande personne en train de faire ça. Est-ce qu'elle était en train de se rentrer un doigt dedans ?

Elle ne se pressait pas de conclure, j'avais l'impression qu'elle voulait que ça dure. De temps en temps, elle marquait une pause. Peut-être écoutait-elle si je bougeais ? Puis elle reprenait... avec des soupirs... plus vite... plus lentement... Elle se soignait drôlement bien. Du coup, ça m'a donné envie de le faire en même temps qu'elle. Mais j'ai fait très attention à ce que mon lit ne fasse pas de bruit.

Qu'est-ce que j'aurais aimé lui parler en me touchant !

« Tu te touches, maman ? Tu te touches ton abricot ? Tu n'as pas peur que ça te rende sourde ? »

Un soupir tremblé... Et puis comme un chantonnement... une longue mélodie qui montait et descendait... Elle s'en donnait ! Vous auriez entendu danser les ressorts. Ce n'était plus de l'amour, c'était de la rage ! Puis des mots murmurés. Ne pouvant entendre de mon lit, j'en suis descendue et je suis allée coller mon oreille à sa porte.

« Meg, Meg, espèce de chienne... »

Elle a répété ça trois fois d'affilée. Puis :

« Oh, Harris, sale crapule... Oh, Harris... Harris... Mais comment osez-vous ?... oui, oui, tout ce que vous voulez, Harris... »

Une sanglot rageur, puis :

« Fumier, ordure... Je vous déteste... Jamais vous ne m'aurez, jamais ! »

S'est-elle rendu compte qu'elle avait élevé la voix ? Il y a eu de la lumière sous la porte.

« Nellie ? Tu dors ? »

Plus morte que vive, je suis retournée à mon lit, je m'y suis couchée avec des précautions infinies.

« Tu dors ? Réponds à maman ! »

Tu parles que j'allais lui répondre !

« C'est toi qui viens de parler, Nellie, ou c'est moi ? Une voix m'a réveillée... »

Petite futée, va. Elle ne manque pas de culot, vous avouerez ? Et si je lui répondais vraiment :

« C'est toi qui viens de parler, m'man. Tu rêvais à m'sieur Harris ! Tu devais faire un sacré cauchemar, parce que tu remuais drôlement dans ton lit ! Même que tu m'as réveillée ! Tu veux que je demande à Camomille de te monter une infusion ? »

Avouez que ça serait drôle, non ? Elle a éteint, avec un long soupir.

« Cette enfant est trop nerveuse. Ce n'est pas normal de parler comme ça, en dormant ! Il faudra lui faire prendre de la valériane... »

Croyait-elle m'en persuader ? Un peu plus tard, le sommier s'est fait entendre à nouveau. Je me suis rendormie bercée par son bruit, et par celui des vagues.

10 MAMAN PASSE À LA CASSEROLE !

Lundi 16 septembre

Ça y est, maman est passée à la casserole, et j'ai tout vu ! Je peux même dire que j'étais aux premières loges. Quel cynique salaud, ce Harris. Qu'est-ce qu'il lui en a fait baver ! Quant à elle... Au-dessous de tout ! Une chienne lubrique ! Et je pèse mes mots. Mais prenons les choses par le début, Nellie, tu es toujours pressée de vendre la mèche. Tu serais une romancière déplorable!

Au moment où j'écris, nous sommes lundi, l'après-midi est entamé, maman vient de partir avec son notaire après s'être lavé les fesses en vitesse ; moi, encore sous le coup du spectacle effarant auquel j'ai assisté, je suis montée dans ma chambre et me suis assise à mon bureau pour tout noter pendant que c'est encore chaud dans ma tête.

Déjà lundi ! Comme le temps passe vite, à ne rien faire. Dire que dans deux semaines, je serai en classe, à me faire suer sur l'ablatif, le gérondif, et toutes ces âneries ! Je n'avais pas ouvert mon journal depuis vendredi. Il est vrai que je n'avais pas grand-chose à raconter. Ce week-end a ressemblé comme deux gouttes d'eau au précédent. Des hordes de pedzouilles ont pris d'assaut la plage et la salle du restaurant ; nous (les clients de l'hôtel, toujours la même petite bande) nous étions réfugiés dans le salon de thé pour échapper à l'invasion. R.A.S. donc. Lectures, jeux de patience, réussites, papotages divers... Je me tenais prudemment hors de portée des doigts crochus du sieur Archibald. Et Camomille, prise par la clientèle locale, semblait m'avoir oubliée.

Le seul événement marquant s'est produit samedi soir : alors que nous revenions de notre promenade hygiénique sur la jetée, nous avons croisé Harris ; au lieu de passer aussi raide que la statue du Commandeur, ainsi qu'il le faisait les autres jours, il s'est arrêté pour nous saluer. Maman était tellement émue qu'il lui adresse la parole qu'elle en bégayait. Lui avait l'air très normal. Qu'ont-ils dit ? Trois fois rien. « Comment allez-vous, petite madame ? Mais très bien, Harris, et vous ? Quel temps de chien, hein ! Et tous ces ploucs... Ne m'en parlez pas ! On vous verra au casino, ce soir ? Moi, je ne sais pas si j'irais... » Maman buvait ses paroles. « La hache de guerre est donc enterrée ? » demandaient ses yeux éperdus.

« Tu as vu, Nellie ? Tu as entendu ! J'ai eu raison de lui tenir la

dragée haute, hein ? Comme il file doux, maintenant ! »

Elle me serrait le bras à me faire des bleus.

« Nous allons voir ce que nous allons voir, mon petit monsieur. On veut son sucre, hein ? Il va falloir faire le beau ! »

Elle ne se sentait plus de joie. Tout son dimanche, elle l'a passé à fourbir ses ongles, à se raser les jambes et les aisselles, à se pommader de crème, à se brosser les cheveux.

« Si on téléphone, c'est toi qui répondras ! Tu diras que je suis occupée, que je rappellerai... »

Elle gloussait toute seule. Sur la fin de la journée, son enthousiasme est retombé. Le téléphone restait muet.

« Je ne céderai pas. Non et non ! disait maman en tournant dans sa chambre. (Elle était tellement en rogne qu'elle ne faisait plus attention à moi.) Ce serait trop facile. Non, mais ! Et puis quoi, encore ? »

Elle s'abîmait dans des réflexions moroses, laissant sa cigarette s'éteindre entre ses doigts. Le soir, elle n'a accordé à Harris qu'une brève inclinaison de tête en entrant dans la salle à manger. Puis elle a fait à nouveau celle qui ne s'intéresse qu'aux beautés du paysage. Lui, j'avais nettement l'impression que ça l'amusa.

Elle n'est pas allée au casino. Elle a dû passer une mauvaise nuit, car elle n'arrêtait pas de se retourner dans son lit.

Au matin, elle n'y a plus tenu. J'étais encore au lit, en train de déjeuner, quand le groom qu'elle avait dû sonner est entré chez elle. J'ai reconnu la voix de Jeannot Lapin.

« Tenez, vous remettrez cette lettre à Harris. C'est assez urgent... ce sont des renseignements... qu'il m'a demandés... pour une affaire... S'il vous interroge, vous lui direz que je suis dans ma chambre... Il peut... il peut me joindre par téléphone s'il veut d'autres... précisions... »

D'autres précisions ! Une affaire ! Pitoyable menteuse... Jeannot n'était pas sitôt sorti qu'elle regrettait sa sottise.

« Mais qu'est-ce que j'ai fait ? Idiote que je suis ! Triple idiote ! Qu'est-ce que tu vas lui dire, s'il appelle ? Il va se croire en pays

conquis... Espèce de folle, tu as l'air fine, maintenant ! »

Et tout de suite après.

« Oh, et puis zut... on verra bien... »

Là-dessus, accès de fou rire. Mais la crise de larmes n'était pas loin.

« Tu ne l'auras pas volé si jamais... si jamais... »

Elle en donnait des coups de poing sur son oreiller. Quel cri elle a poussé quand la sonnerie du téléphone a retenti.

« Nellie ! Viens répondre, vite ! Surtout, je ne suis pas là. »

Je me rue dans sa chambre. Elle m'arrête au passage.

« Non, non, attends, laisse-moi réfléchir ! Ne nous affolons pas ! Quelle conne je suis ! Que cela te serve de leçon, ne fais jamais les premiers pas... jamais... »

Une vraie cinglée. Et ce téléphone qui nous perçait les tympans. J'en étais aussi malade qu'elle ! Chaque sonnerie nous vrillait les nerfs. Nous nous dévisagions, toutes pâles.

« Allons, il faut payer les pots cassés ! » a soupiré maman.

Avec une petite grimace, elle s'est caressé le derrière, comme si c'était lui qui allait les payer, les pots cassés. (Ce qui était plus que probable !) Puis elle a décroché.

« Oh... c'est vous, Harris... Non, non... j'étais dans mon bain... Toute nue ? Mais non, voyons, jamais je n'oserais téléphoner toute nue ! J'ai... j'ai enfilé un peignoir... Tout de suite ? Mais c'est impossible... il faut que je ... que je finisse ma toilette... Ah, vous avez reçu mon petit mot, c'est pour ça que vous appelez ? Le groom vous a dit... mais il n'a rien compris, je ne lui ai jamais dit que c'était urgent à ce point ! Quel imbécile... Surtout, Harris, je ne voudrais pas qu'il y ait la moindre équivoque... Ma lettre est très claire ? Justement non, je crains que... Comment ça, machine arrière ? Il s'agit simplement d'amitié, Harris ! Nous sommes bien d'accord ? Et d'avoir un petit entretien pour éclaircir... éclaircir... euh... ce malentendu... Dans combien de temps ? Oh, disons... une demi-heure... un quart d'heure... Vous serez dans le hall... c'est bon, je vais tâcher de faire vite... A tout de suite. Oui... A tout de suite ! »

Après avoir raccroché, elle s'est pris les joues dans les mains. « Evidemment ! Pour lui il ne peut s'agir que... »

S'avisant alors de ma présence :

« Et toi, Mademoiselle-J'écoute ? Tu ne crois pas qu'il serait temps que tu descendes te promener en attendant l'heure du repas ? Au lieu d'être toujours fourrée dans mes jambes ? Tiens, ramasse donc tous ces magazines qui traînent et rapporte-les à monsieur Aymé, ça t'occupera. Allez, ouste ! »

Naturellement, c'est à moi qu'elle s'en prenait. C'est toujours papa ou moi qui trinquons quand quelque chose va de travers. Pendant qu'elle ouvrait sa penderie pour choisir sa robe, j'ai ramassé les suppléments de *La Petite Illustration* et les *Vie Parisienne* éparpillés sur le lit et j'ai regagné ma chambre. Mais j'étais bien décidé à ne pas rater la suite des événements. Quand j'ai entendu couler l'eau dans la salle de bain, j'ai ouvert la porte du couloir et je l'ai claquée bien fort. Seulement, au lieu de sortir, me souvenant de la fois où je l'avais surprise à jouer au doigt mouillé, je suis revenue sur mes pas pour passer sur le balcon. En me cachant derrière l'oranger en caisse qui sépare nos fenêtres, j'ai pu l'épier à mon aise.

Elle n'a fait que passer dans la salle de bain, le temps de se laver les fesses. En culotte et soutien-gorge, elle se pavanait devant la glace de l'armoire. Tout en se mettant du rouge, elle se caressait affectueusement le derrière, puis se mettait à rire en se parlant à voix basse. La fenêtre étant entrebâillée, j'entendais tout.

« Ma petite Meg, j'ai comme l'impression que tu vas passer à la casserole, ma chérie ! Pas toi ? »

Elle jouait à Nellie et Nellie, comme moi ! Sauf que dans son cas, c'était Meg et Meg !

L'autre Meg a battu des paupières, dans le miroir.

« Oh, tu crois, vraiment ? »

« Oui, oui, oui ! Il semblerait qu'on va s'intéresser à tes trésors cachés, ma chère ! »

« Mais c'est affreux, Meg ! Tu m'en vois toute retournée ! » Toute rouge, ses yeux luisaient d'un éclat fiévreux tandis qu'elle se tapotait l'arrière-train, en pouffant comme une idiote ! « Pan pan, sur le gros fessier ! Une bonne fessée à cul nu, voilà ce que vous méritez,

ma chère ! »

« Mais vous n'y songez pas, Harris ! Voyons, je suis beaucoup trop grande... ce serait... Tellement indécent... Tellement mortifiant... »

En débitant ces niaiseries, elle se retournait pour admirer ses rondeurs arrière dans le miroir. Après les avoir étudiées d'un œil critique, tout en les palpant distraitement, elle a tiré sa culotte vers le haut pour la faire pénétrer entre les fesses, en fronçant les sourcils, pour juger de l'effet produit. Puis elle a fait la moue, comme si quelque chose clochait, et elle a ôté sa culotte pour en enfiler une autre qu'elle a prise dans le tiroir du bas de l'armoire. Mon cœur a sauté quand j'ai reconnu la fameuse culotte rouge bordée de dentelle noire. Elle l'a coquettement ajustée, devant et derrière, en scrutant son reflet dans le miroir. Puis elle s'est adressé un petit sourire satisfait.

« Une vraie culotte de fille des rues, ma chère ! Tu as pour ainsi dire le cul dehors ! »

« Tu es affreuse, Meg, s'est-elle répondu, tu devrais avoir honte de dire des choses pareilles ! Femme sans vergogne ! »

« Tu sais ce qu'elle leur dit, aux hommes, ta culotte ? »

« Je ne veux rien entendre ! »

Et elle s'est mis les mains sur les oreilles.

« Et ton cher petit mari, que dirait-il s'il pouvait te voir en train de mettre tes dessous de putain ? »

La voilà repartie à glousser comme une débile mentale en se tortillant devant la glace :

« Lui qui te prend pour une enfant de Marie ! »

C'était fascinant de l'observer (j'en avais la chair de poule !), mais j'ai jugé plus prudent de quitter les lieux. J'en savais assez sur la façon dont elle comptait éclaircir son « malentendu ». La laissant enfiler sa jupe, j'ai regagné ma chambre que j'ai quittée sur la pointe des pieds, en veillant bien, ça devenait une habitude, à ne pas faire cliqueter le pêne. Pas question d'emprunter l'ascenseur pour tomber sur Trafalgar, j'ai pris l'escalier, mes magazines sur le cœur.

Comme je débouchais sur le palier du premier, devinez qui

j'aperçois, juste dessous, faisant les cent pas dans le vestibule, en fumant son cigare. Le sieur Harris ! C'est l'occasion ou jamais. Sans réfléchir, je me planque derrière une des statues qui se trouvent là, deux négresses de marbre noir qui brandissent des torchères. Je tiens absolument à voir comment maman va se comporter. Je n'ai guère à attendre. Elle doit être rudement impatiente, trois minutes plus tard, la voici qui sort bravement de l'ascenseur. Harris est venu l'accueillir. Là-bas, à la réception, Aymé fait mine de trier le courrier.

Comme elle a l'air bouleversée ! Harris s'incline pour lui baiser la main. Puis se redresse, et :

« Eh bien ? Parlez, je vous écoute... »

« Mais... Ne pourrions-nous pas... aller au bar ? »

« Pourquoi ? Nous sommes aussi bien ici. Parlez, Meg. Vous aviez mille choses me dire, si j'en crois votre billet doux. Eh bien, dites-les. »

« Vous ne... vous ne me facilitez pas les choses... »

« Pourquoi vous les faciliterais-je ? »

Il consulte son bracelet-montre.

« Je n'aime pas les choses faciles, Meg. »

Maman a tressailli sous l'affront.

« Et les femmes faciles encore moins », poursuit-il, impitoyable.

Cramoisie, maman jette un coup d'œil éperdu vers la réception. Aymé se cure le nez en vérifiant que le cuistot n'a pas fait de fautes d'orthographe sur le menu du jour.

« Je veux bien faire une exception pour vous, concède Harris, puisque vous avez le feu aux fesses. Mais j'entends que ce soit à ma façon, et sans chinoiser ! Suis-je clair, Meg ? »

Après ces mots, maman a eu un petit rire étranglé.

« Très clair ! Je crois qu'il n'y a plus rien à ajouter. »

« En effet, a dit Harris, flegmatique. Ce serait une perte de temps inutile. Allons-y. »

Et la prenant par le coude, il lui indiquait l'entrée du salon. « Comment... mais... vous n'y pensez pas... »

Maman le fixait d'un air effaré.

« Nous avons une heure avant le déjeuner. Ce sera une façon comme une autre de l'occuper. Vous avez une culotte, sous cette robe ? »

J'ai cru maman sur le point de s'évanouir. Une franche épouvante lui écarquillait les yeux.

« Mais bien sûr, a-t-elle bafouillé. Pourquoi... pourquoi n'en aurais-je pas ?... »

« Vous auriez pu la retirer pour faire plus vite. Cela doit vous arriver, non, quand vous êtes pressée ? »

« Harris ! »

« Les femmes qui ont le feu au cul agissent souvent ainsi. Et vous avez le feu au cul, non ? Si j'ai bien lu votre lettre... » « Harris... »

Il a fini par en rire.

« Allons, venez, idiot. Allons nous occuper de ce... malentendu ! »

Il avait changé de voix et maman s'est crue autorisée à refaire sa coquette. Avec une moue, elle lui a donné une petite tape sur l'avant-bras.

« Vous êtes affreux, Harris, de dire des choses pareilles ! Comment pouvez-vous être aussi méchant ? »

« Méchant ? Attendez de connaître la suite. Venez, allons consommer... »

Une lueur d'espoir a brillé dans les yeux de maman.

« Au bar ? »

« Non, pas au bar. Ici. (Il montrait la porte du salon.) C'est vous que je vais consommer, nous serons très bien ici. N'êtes vous pas descendue pour être consommée ? Vous êtes une femme facile, non ? »

Quel malin plaisir il prenait à l'humilier, avec quelle cruelle

jubilation il remuait le couteau dans la plaie. Tout de suite après, il rendait un peu de mou à la ligne, reprenait un ton badin.

« Voyons, ce n'est quand même pas une corvée ? »

« Mais à froid, comme ça, a dit maman. Et puis... ici... »
S'efforçant de l'apitoyer :

« Harris... nous pourrions aller... chez moi... ou chez vous... nous serions... nous serions mieux... »

Et lui, lui donnant une petite tape sur le derrière, la poussant vers le salon.

« Assez perdu de temps. A la saillie, petite pouliche en rut ! Nous allons reprendre notre conversation exactement au point où nous l'avions arrêtée, vous vous souvenez, le premier soir ? »

J'ignore quel souvenir cela rappelait à maman, car elle a tapé du pied.

« J'avais bu, Harris. Je ne... je n'étais plus moi-même... »

Mais quand il l'a prise par le bras, elle s'est laissé remorquer sans résister. Moi, ça m'arrangeait bien qu'ils aillent au salon, parce que je pourrais tout voir en remontant à la mezzanine. Comme la fois d'avant, en me baissant pour qu'ils ne m'aperçoivent pas, je suis descendue jusqu'au piano. J'ai posé dessus mes suppléments théâtraux et mes magazines qui m'embarrassaient, et j'ai jeté un coup d'œil en bas.

Ils étaient juste dessous, debout tous les deux ; Harris adossé à un des piliers, son cigare au bec, était en train de défaire le corsage de maman, qui le regardait faire, la tête baissée, les bras pendants.

« Et si quelqu'un entrait ? »

« Personne n'entrera. J'ai demandé à Aymé d'y veiller. Il surveille la porte. »

« Il est donc au courant ? a gémi maman. Oh, Harris... »

« Voyons, ne soyez pas vieux jeu. De nos jours, toutes les femmes mariées ont des amants ! »

« Mais si quelqu'un entrait quand même ? Il peut avoir un moment de distraction... »

« Eh bien, ce quelqu'un verrait votre cul, a raillé Harris. Je ne pense pas qu'il s'en plaigne ! »

« Ne pourrait-on pas au moins fermer la porte à clef ? Harris, je vous jure, ça me gêne... Aymé doit se demander ce que nous faisons... »

« Mais non. Il le sait très bien, ce que nous faisons. »

Maman a poussé un cri désolé.

« Je ne pourrais pas... pas ainsi... c'est si... si humiliant, si sale... »

« C'est justement ce qui vous émoustille. Sinon vous laisseriez-vous faire ? Seriez-vous ici ? Diable, comment ce sacré truc se déboutonne-t-il ? »

« Il y a une agrafe, ici. »

Après qu'elle lui eut montré où, Harris écarta les pans du corsage, libérant les petits seins aigus, comprimés dans le soutien-gorge de satin rose. Il glissa ses doigts sous les bonnets et tira d'un coup sec. Les bretelles se brisèrent et les seins surgirent, avec leurs pointes effrontées.

« Brute ! Sale brute ! Un soutien-gorge de chez Maggy Rouff ! »

Sans l'écouter, il le fourra dans sa poche et reprit possession des petits nichons. Ils sont petits, certes, mais drôlement bien faits, et ils ont quelque chose de si coquin, avec leurs longues pointes retroussées. Pendant qu'il les lui pétrissait, maman, bouche entrouverte, se cambrait coquettement.

« Que vous êtes brutal, Harris ! Vous me faites mal, vous savez ? Ils vont être couverts de bleus ! »

Il avait cueilli les bouts mauves entre le pouce et l'index et tirait dessus, en les tortillant. Les yeux de maman commençaient à luire, comme tout à l'heure, quand elle était devant son armoire.

« Ils vous plaisent toujours, Harris ? Mes nichons de petite grue, comme vous disiez ! »

Sa voix s'était enrouée.

« Si je comprends bien, nous voici revenus à la case départ ? »

Aïe ! Mais vous me faites mal, enfin ! »

Il lui pétrissait la poitrine comme s'il avait essoré des éponges. Maman, malgré ses plaintes, ne faisait rien pour se protéger. N'empêche que ça devait lui faire vraiment mal, car une fine pellicule de sueur brillait sur son front et elle avait posé ses petites mains sur celles de Harris. Mon estomac s'est convulsé quand elle a fondu en larmes.

Je me suis reculée pour ne plus voir ça, ça me remuait trop. Mais j'entendais quand même.

« Vous êtes un salaud, sanglotait-elle, une belle ordure ! Regardez-moi comme ils sont marqués, maintenant... Oh, vous m'avez fait si mal... »

Quand j'ai osé regarder à nouveau en bas, Harris venait de s'asseoir dans un fauteuil en cuir ; pinçant le pli de son pantalon pour qu'il ne poche pas aux genoux, il était en train de croiser ses jambes. Debout en face de lui, les yeux rouges, maman palpait ses petits seins martyrisés.

« Je ne dis pas que je refuse, implorait-elle, mais nous pourrions monter dans votre chambre... ou dans la mienne... j'enverrai la petite sur la plage... Oh, pas ici, Harris, pas comme ça... à froid... c'est si... si humiliant... »

Il secoua la tête.

« C'est ici que ça m'amuse, ma chère. Et puis, vous n'y songez pas. Les chambres sont réservées aux épouses. Les femmes faciles, on les baise dans les cuisines, ou dans les salons. Contre un mur... sur une table... »

Si maman rougissait à nouveau, ce n'était pas d'indignation, les injures de Harris avaient opéré un déclic, ses yeux luisaient d'un éclat trouble. Elle chuchota :

« Vous êtes vraiment d'un cynisme révoltant ! »

« Allons, la cajolait Harris. Montrez-la, Meg... montrez votre pêche Melba. Vous aimez ça, non, montrer votre fente... vos poils... toutes vos petites saletés humides... »

« Taisez-vous ! »

« Je parie que vous êtes trempée ! »

Une sale coquetterie faisait briller les yeux de maman, entre ses cils.

« Si vous continuez à dire des choses aussi vilaines, menaçait-elle, je ne vous montrerai rien, Harris ! »

Mais déjà, le sang aux joues, après un regard furtif vers la porte du salon, elle avait commencé à retrousser sa jupe. Elle surveillait l'homme immobile, tapi dans son fauteuil, aux aguets. Un sourire vaniteux étira ses lèvres en le voyant si attentif. Elle fit remonter sa jupe un peu plus et la chair pâle des cuisses apparut au-dessus des bas sombres. D'un geste, Harris lui fit comprendre qu'elle devait écarter les cuisses, elle acquiesça, et déplaça une jambe sur le côté. Quand elle eut dévoilé sa culotte, elle adressa un coup d'œil quémendeur à Harris. Après une brève réflexion, il lui fit un autre geste, faisant tourner son index pointé vers le bas.

« Oui, vous avez raison... » approuva maman.

Elle se retourna, acheva de retrousser sa jupe au-dessus du derrière. La culotte rouge bordée de dentelle noire entraînait dans ses fesses. Par-dessus son épaule, elle observait attentivement Harris qui contemplait son cul. Elle avait entrouvert la bouche, ses yeux étaient mi-clos. Ils restèrent ainsi un assez long moment, immobiles. De sa main, sans qu'il le lui demande, maman avait empoigné sa culotte et la tirait vers le haut pour la faire pénétrer entre les fesses. Harris contemplait fixement son cul.

« Montrez-le, maintenant. Assez finassé. »

Aussitôt, elle baissa sa culotte à mi-cuisses, dénudant ses fesses. Puis elle se pencha, les mains sur les genoux, pour qu'il puisse voir la raie de son cul.

« Comme ça, Harris ? »

Elle ne le regardait plus, elle fixait le vide, les yeux brillants. Je suis sûre qu'elle tremblait, comme moi, quand Archibald me tripotait sous la table. Sa culotte était tombée à ses genoux, elle ouvrait les fesses le plus possible, son anus s'écarrillait comme un œil.

« Retirez-la. Et écarter un peu plus les cuisses ! »

En respirant très fort, maman s'empressa d'obéir. Déculottée,

elle reprit sa pose indécente, sauf que cette fois, elle ouvrait beaucoup plus les cuisses et se penchait davantage. Ce qui fait que Harris, et moi la surplombant, pouvions voir le sourire vertical prendre forme entre les poils sous la raie ombreuse des fesses où se dilatait le minuscule cratère rose, cerné d'une auréole marron, de l'anus.

« La pêche Melba... ouvrez-la lentement... très lentement... Il faut que ce soit progressif... »

« Oui... j'ai compris... »

« Comme une fleur... une grosse fleur dégoûtante... en train d'éclore... Ce qu'on appelle la féminité dans les romans de Dekobra... Ouvrez donc votre féminité, Meg... »

« Oui, oh oui... vous avez raison. Moi aussi... c'est ce que je veux... regardez bien... Oh, vous connaissez bien les femmes, Harris... »

Elle commença par pousser dans son ventre, et les poils laissèrent passer dehors deux lèvres de chair mauve et luisante, puis les lèvres se séparèrent, et la chair intérieure se montra, humide, rose. J'avais la gorge si serrée que je dus prendre une longue inspiration pour essayer de la dénouer. C'était si scandaleux de la voir se conduire ainsi. J'avais l'impression qu'elle était en train d'accoucher... Les chairs sortaient entre les poils, se boursouflaient, c'était hideux à voir... Comment pouvait-elle ? Je me rejetai en arrière, les ongles enfoncés dans les paumes des mains.

Quand je fus en état de regarder à nouveau, maman, se servant de ses mains, finissait d'ouvrir ses entrailles, en creusant les reins, comme une chienne qui s'offre au mâle. Même d'en haut, on pouvait voir le gouffre rose et mouillé qui bâillait entre les poils et la pointe du bouton, dressée tout au bas de l'encoche baveuse. « Monsieur est satisfait ? » demanda maman.

Harris la récompensa d'une tape très sèche sur la croupe qui la fit crier de surprise.

« Je vous dispense de votre ironie, petite conne ! Nous savons pertinemment que vous frétillez intérieurement ! Vous êtes une chienne dans l'âme... Allez, vous l'avez assez montré, apportez-le, maintenant ! »

« Tout de suite... ne me frappez plus ! »

A reculons, se déhanchant maladroitement, elle se rapprocha de lui, toujours penchée et le cul atrocement ouvert. L'intérieur de son abricot luisait comme un morceau de tripe. Dès qu'elle fut à sa portée, Harris la prit par les hanches et la fit reculer à califourchon au-dessus de ses jambes qu'il avait étendues devant lui. Puis il la prit par les fesses et les lui souleva en les écartant. Déséquilibrée, maman, pour ne pas tomber vers l'avant, dut toucher le sol du bout de ses doigts, comme si elle faisait des flexions. En se penchant pour étudier l'intérieur de son vagin, il lui dit à voix basse quelque chose que je n'entendis pas ; maman resta silencieuse, elle attendait, les yeux mi-clos. Elle attendait qu'il lui touche le sexe ! Quand il se décida enfin, glissant deux doigts entre les lèvres, de bas en haut, pour décoller les poils, elle émit une sorte de miaulement.

« Chienne... murmura Harris. Vous êtes trempée... vous le saviez, que vous étiez trempée ? »

« Oui, je le savais ! » cria maman.

Elle se mordit les lèvres, il venait de lui enfoncer brutalement deux doigts dans le vagin. Il les retira tout de suite, et observa la grotte rose qui s'arrondissait dans sa couronne de poils humides.

« On dirait que votre con m'appelle... »

Maman sanglota.

« Je vous déteste, Harris ! »

« Je sais. »

Il lui refourra les doigts au fond, la faisant crier plus fort. Cette fois encore, il retira ses doigts pour voir ce qui coulait dans la fente. Puis, d'une voix étrangement affectueuse, il lui débita tout un assortiment d'injures qui la faisaient délicieusement frémir.

Me parvinrent les mots de chienne, de salope, de putain, et même de truie. Chaque fois, maman sursautait en poussant un gémissement rauque, et je voyais l'ouverture de sa « pêche Melba » se crispier, puis se dilater à nouveau. De grosses gouttes claires en suintaient et des filaments de bave s'accrochaient aux poils qui entouraient le vagin...

« Quelle soupe ! fit Harris. Vous devez inonder vos draps quand on vous baise ? On doit patauger ! »

« Vous me rendez hystérique... » fit maman, d'une voix méconnaissable.

Elle cria, puis se mordit la lèvre, car il venait de lui renfoncer ses doigts. Il les fit tourner, la fouilla brutalement.

« Vous sentez comme je vous ouvre ? »

« Oui, je sens... ouvrez-moi, ouvrez-moi... » sanglotait maman.

« Vous savez pourquoi je vous ouvre ? »

« Oui... parce que vous allez... vous allez me baiser... »

« Vous en avez envie, hein, que je vous baise ? »

« Oh oui, tellement... tellement envie... »

Sans cesser de fouiller sa chair, il glissa son autre main sous elle et tâtonna parmi les poils.

« Je vous en supplie, implora maman, je vous en supplie... Non... Est-ce que vous ne pouvez pas vous contenter de... »

Les mains de Harris bougeaient d'une façon mécanique et maman geignait, au bord des larmes.

« Harris, non, je vous en supplie... pas comme ça... pas comme ça... J'ai fait ce que vous vouliez, non ? Pas comme ça... Je suis assez ouverte, maintenant... Harris... »

Il retira ses doigts et les regarda. Ils étaient tout luisants. Puis il lui donna une petite claque sur une fesse et se leva.

« Allons, femme, fit-il, nous allons te donner ce que tu réclames ! »

Se redressant, maman, hagarde, le questionna des yeux, mais d'une façon oblique, honteuse, sans vraiment affronter son regard. Il lui indiqua la table la plus proche et déboutonna son pantalon. Elle alla se placer sur la table, à plat ventre, offrant son cul ouvert, jambes écartées, les pieds touchant terre. Dans la toison, le vagin ouvrait son tunnel rose. Pendant qu'elle se disposait ainsi, Harris avait défait son pantalon ; il laissa échapper son sexe ; sa gorge se serra quand il vit paraître l'énorme chose. Se saisissant à pleine main, il tira la peau brune vers le bas pour lui donner toute sa longueur, et la viande mauve jaillit au bout.

« Oh, fit maman, qui le dévorait des yeux par-dessus son épaule... Oh, oui... oui... Je le savais... J'en étais sûre... Oh, je suis contente, tellement contente ! Il est gros... si gros... Il va bien m'ouvrir ! »

Avec un sourire froid, Harris rabattit le capuchon de peau sur le pruneau mauve, puis il tira à nouveau, vers les poils qui jaillissaient du pantalon, et le fit ressortir ; tenant son arme pointée devant lui, il s'avança vers le cul de maman. J'étais malade d'angoisse, c'était si laid, si menaçant...

Pour la recevoir, maman se dressa sur la pointe des pieds afin de mieux ouvrir tout ce qu'elle pouvait ouvrir. Il fit un dernier pas et lui plongea son monstre dans les tripes ! J'eus l'impression qu'il l'éventrait ! Elle poussa une longue plainte, en se cambrant pour bien le recevoir. Sans attendre, il se mit à bouger d'avant en arrière, comme font les chiens.

« Ah, mon Dieu ! fit maman. Hou ! Oh ! Aaaah ! Harris, Harris... Oh... je... ah... »

« Eh oui, eh oui... » se moquait Harris.

La pinçant par le gras des fesses pour lui soulever le cul, il lui fourrait brutalement son engin tout au fond ; chaque fois, maman se cambrait en émettant une plainte lugubre. Qu'est-ce qu'il lui mettait ! Elle ne faisait plus sa maligne, je vous jure. Une moue de petite fille, des yeux effrayés et ravis, et ce hululement monotone qui coulait d'elle sans qu'elle s'en rende compte. Comme ces poupées qui crient chaque fois qu'on leur appuie sur le ventre. J'en avais le fou rire, là-haut, c'était nerveux, parce que ça me terrifiait.

« Ah, mon Dieu, Harris... mon Dieu... Oh, Harris, Harris... Oh là là... oh, mon Dieu... c'est fou, c'est trop... non, non, n'arrêtez surtout pas... Vous me faites mourir... »

Quelle gratitude éperdue dans sa voix ! Elle en sanglotait de bonheur. Je la revis donner des coups de pied dans le pouf, l'autre soir. Je comprenais, maintenant. C'était donc de ça qu'elle avait envie, ce soir-là. Eh bien, il le lui donnait.

« Oui, chantait-elle... oui, oui... oh oui... encore, encore... Donnez, donnez... »

« Je te bourre bien ? »

« Oh oui, vous me bourrez bien... bourrez-moi encore... bourrez-moi à me faire crever ! Oh, mon Dieu... »

« Chienne... tu en avais envie, hein, de le donner, ton cul... »

« Je ne pensais plus qu'à ça ! Et je vous le donne... Je vous le donne bien, non ? Oh, Harris, oui... bourrez-la bien, c'est une salope, une salope... elle n'a aucune pudeur... une chienne... oh merci, mon Dieu, merci... je suis votre bête... votre bête... »

« Branle-toi ! » lui ordonna Harris.

Elle le fit ! Je la vis glisser sa main sous elle, et son doigt se mit à frétiller.

« J'obéis, vous voyez ? Je me branle... je touche ma petite bite pendant que vous me mettez la grosse dans le ventre... Je suis une femme dégoûtante, hein ? »

« La dernière des dernières ! »

« Oui, la dernière des dernières ! Oh, que je suis heureuse ! »

« Et maintenant, je vais envoyer la sauce ! »

« Oui ! »

« Je vais me vider les couilles dans ton cul de pute ! »

« Oui, videz-les bien... merci, merci... »

A chaque saccade qui ébranle Harris, elle hurle ses remerciements. Il demeure un instant affaissé sur elle, puis se dégage.

Comme elle fait mine de se retourner, il aboie :

« Qui vous a permis de bouger ? »

« Mais... (elle reprend la pose) vous aviez fini... »

Un filament de sperme s'étire entre les poils.

« Ouvrez-vous... cambrez les reins... montrez vos saletés, montrez votre honte... »

Elle s'écarte des deux mains, le sperme dégorge...

« Vous êtes une putain, n'est-ce pas, Meg ? » demande Harris d'une voix douce.

« Oui... une putain, vous avez raison. Une femme dégoûtante qui trompe son mari... son mari qu'elle adore... »

Poussée du dedans, la corolle du vagin s'écarquille, la muqueuse de l'anus, rose pâle, déborde...

« Les putains, on les punit, non ? »

« Oui... oh, oui... il faut les punir... il faut leur donner la fessée... il faut les fouetter... »

Harris défait sa ceinture, en enroule l'extrémité autour de son poignet, lève le bras. Maman attend, figée d'angoisse. Schlac ! Ses yeux s'emplissent d'une stupeur infinie...

« Donnez-le mieux que ça ! »

« Oui... tenez, tenez... je l'ouvre... je le donne ! Punissez la vilaine femme... »

A nouveau, la ceinture siffle et mord les tendres chairs. Maman hurle. Le bras se relève, s'abat, la ceinture cingle les cuisses en travers. Maman râle. Le bras se lève, le bras s'abaisse, encore, encore, encore ! Le cul, les reins, les cuisses ! Les marques rouges s'impriment sur la peau blanche, surtout en travers des fesses rondes. A chaque morsure du cuir, le trou du cul et l'orifice du vagin se contractent, mais tout de suite, ils se relâchent et s'épanouissent comme deux fleurs poilues, tandis que maman pousse sa plainte rauque.

C'est donc à ça qu'elle rêvait ? Faire la vilaine petite fille qu'on fouette à cul nu ? J'ai tout chaud entre les cuisses à la voir se tortiller ; ça doit lui faire un mal de chien, pourtant ?

Maintenant qu'on l'a fouettée, la chienne reçoit sa récompense. A genoux devant Harris, elle a pris sa grosse queue et ses couilles dans ses mains, elle lèche, elle mordille, elle embrasse, en riant comme une idiote, sanglotant de reconnaissance.

« Oh, Harris, Harris, je le savais... Je savais que vous devineriez... Les autres ne comprennent pas. Je serai votre petite esclave, vous voulez bien ? Vous connaissez bien les femmes, vous, vous savez leur parler, comment il faut les traiter... »

Elle se tait un instant pour sucer le gros sexe qui recommence à durcir, elle l'a enfourné tout entier dans sa bouche, et sa main, derrière elle, caresse prudemment les marques bleuâtres qui sillonnent sa croupe.

« Harris, vous m'avez fait tellement mal à mon gros derrière ! Méchant, méchant... adorable Harris... »

Le gland durcit entre ses doigts.

« Je penserai à vous chaque fois que je m'assiérai ! Dites, Harris, j'ai droit à ma récompense, maintenant, hein ? J'ai été gentille, non ? »

Grognement de Harris. Maman enfourche les jambes qu'il étend devant lui quand elle arrive au-dessus de la queue raide comme un cierge, la guidant d'une main, s'ouvrant de l'autre, elle se l'enfonce dans le vagin. Empalée, elle se trémousse, se soulève, se laisse retomber, gémit de bonheur. Immobile, il la regarde se démener, avec un sourire railleur. De temps en temps, il pince méchamment un des petits seins qui pendent hors du corsage ouvert.

Maman délire. Elle fait, avec sa bouche, des bruits de pets mouillés pour imiter les sons incongrus que produit son vagin quand elle retombe et que la grosse queue s'enfonce, chassant l'air et faisant gicler la mouille. Elle rit salement, en couvrant de baisers le visage de Harris.

« Je suis dégoûtante, hein ? Je suis une sale fille ? Vous l'aviez deviné tout de suite, hein ? Est-ce que cela se voit dans mes yeux ? Est-ce la façon dont je remue mes fesses quand je marche qui vous a mis sur la piste ? Petite chienne lubrique qui cherche un maître sévère ! Si vous saviez, je n'attendais que ça, que vous fassiez claquer votre fouet ! »

Avidement, elle frotte les lèvres de son gros abricot éventré sur la racine de la queue qu'elle absorbe.

« Dire que nous tombons sur de gentils maris, sur des amants nigauds, qui nous aiment, qui nous respectent... Pas de chance, hein ? Heureusement, il y a des salopards comme vous qui nous flairent... »

Elle se dégage, se retourne, s'incline, ouvre ses fesses et son sexe.

« Flairez, flairez la chienne, Harris... Flairez-moi le trou... Suis-

je assez chienne à votre gré ? Voulez-vous que je me mette à quatre pattes, que j'aboie ? Vous me passeriez un collier de cuir, une laisse... une muselière... On achètera tout ça à Paris, vous voulez bien ? Et vous me promènerez, vous me ferez pisser sur une serviette... »

« J'ai tout le nécessaire dans ma chambre, dit Harris. Dans une petite valise... Les cordes, les lanières, la muselière, les menottes... les cravaches... »

« Oh, mon Dieu ! »

Ivre de luxure, maman l'enfourche à nouveau, et tout de suite l'orgasme la fait crier. Pour l'étouffer, elle mord l'épaule de son maître qui lui caresse gentiment le cul.

Leur folie retombée (c'est de la folie, non ?), ils bavardent comme des êtres civilisés, en fumant, assis l'un en face de l'autre.

Comme des êtres civilisés ? Si on veut : maman écarte les cuisses, elle a replié les genoux sur les accoudoirs du fauteuil pour offrir tout sa viande qui bâille à la vue de Harris et se tripote l'intérieur du sexe tout en faisant la conversation.

« Vous m'avez tellement excitée... je me suis conduite comme une bête, non ? »

« Une chienne. »

« Vous avez un tel pouvoir sur moi... »

« C'est meilleur, non, pour une femme aussi raffinée que vous, de se conduire bestialement ? » interroge poliment Harris.

« Oui... mais tellement humiliant, après... J'ai dû crier très fort, non ? (Coup d'œil vers la porte, derrière elle.) Croyez-vous qu'on ait entendu ? »

« C'est probable, dit Harris. Ouvrez-le, touchez-le bien... Faites la collégienne vicieuse... »

Maman rosit à nouveau, l'excitation des sens est morte, restent les plaisirs de tête. Elle ouvre les guenilles de chair, elle les tire. « Comme ça ? Cela vous plaît de me regarder ? »

Lui, en face, se caresse lentement la queue.

« En ce moment, vous êtes une image pornographique, lui

explique-t-il. Et je me branle comme un adolescent devant une photo sale. Branlez-vous, vous aussi... Touchez-vous le bouton, avec le bout du doigt... Branlez-vous comme les petites filles vicieuses... »

« Comme ça ? »

Il approuve de la tête, en se branlant. Ils se branlent sans parler, chacun les yeux fixés sur le sexe de l'autre, sur ce que les doigts de l'autre font.

« Je ne jouirai pas, dit Harris, j'ai déjà juté deux fois, et je n'ai plus quinze ans. »

« Moi non plus, je ne jouirai pas. Mais c'est bon quand même... C'est bon parce que c'est sale... »

« Dès que je vous ai vue sourire, j'ai pensé à votre anus et à votre vagin. C'était comme si vous aviez une photo pornographique imprimée sur le visage... »

« Et moi, j'ai pensé que je vous montrais mon con... »

Ils se regardent dans les yeux, un peu étonnés tous les deux.

« Flûte, dit maman, je n'avais pas prévu... Le notaire... je lui ai réservé mon après-midi... Ne bougez pas, je vais lui téléphoner pour me décommander et je reviens... »

« Surtout pas ! Il ne faut rien changer à vos habitudes. Ne tombons pas dans l'erreur des imbéciles... »

« Mais... et vous ? »

« Je vous sifflerai quand j'aurais envie de votre cul. N'êtes-vous pas une chienne ? »

« Oh oui ! Quelle bonne idée (elle applaudit), et je vous l'apporterai aussitôt, bien chaud, bien mouillé, déjà ouvert... prêt à servir ! »

« Une dernière chose, Meg. A partir d'aujourd'hui, vous ne porterez plus de culotte sous vos robes. »

« C'est promis, Harris. Plus de culotte. Le cul nu... pour vous... »

Ils se lèvent, se rajustent, puis, cérémonieux, Harris baise le bout des doigts de maman qui quitte la scène. Avant d'opérer sa sortie,

elle se retourne et lui envoie un baiser.

En me relisant, je trouve que j'ai raconté l'entrevue de maman et de Harris d'une façon un peu loufoque. Tout ça, c'est la faute aux suppléments de *La Petite Illustration* qui étaient parmi les magazines que maman m'avait demandé de rendre à Aymé. Je les avais parcourus rapidement, en descendant l'escalier. Il y avait une pièce de Porto-Riche, et une de Steve Passeur, deux de mes dramaturges favoris. Les deux autres, ce sont Henri Bernstein et Edouard Bourdet. (Je ne suis pas folle de Jean Anouilh.) Papa est abonné à *L'Illustration*. Tous les mois, nous recevons le texte d'une des pièces qui se jouent sur les boulevards. Je les dévore, j'adore ça ; quand nous allons au théâtre, je connais déjà les répliques par cœur. Quelle joie de les entendre sortir des lèvres des comédiens, devenir vivantes, ces paroles que j'ai lues, qui n'étaient que des petits signes morts imprimés sur le papier.

Papa m'emmène souvent au théâtre, il a des places gratuites vu qu'il s'occupe des décors. J'adore ça ! Surtout les pièces pour grandes personnes. Il m'a emmenée une fois au Châtelet pour voir une pièce de mon âge, qu'est-ce que j'ai pu me faire chier, pardon ! Ils prennent vraiment les enfants pour des débiles mentaux. Et les matinées scolaires, alors, à la Comédie-Française ! *Le Cid*, *Andromaque*, *Horace* ! L'horreur ! Qu'est-ce que j'ai souffert, à *Horace*. Celle qui faisait Camille avait au moins quarante ans ! Vous l'auriez entendue râler ! Une moribonde ! On m'en reparlera, des imprécations de Camille. « Rome, l'unique objet de mon ressentiment ! » Quel vieux con, ce Corneille, qu'elle pouvait être chiante, la pauvre Camille ! Elle postillonnait, en plus, et ça se voyait du troisième balcon ! J'étais rudement contente quand son frangin l'a zigouillée, la grosse conne. Bien fait, ma vieille, tu fermeras ton clapet, maintenant. Je n'ai pas attendu le dénouement, j'ai prétexté que j'avais mal au ventre et je suis allée dans le promenoir.

Tandis que Georges Porto-Riche, *Amoureuse*, par exemple, ou *le Passé* ! Ce que j'ai pu chialer en les voyant. Et *l'Acheteuse* de Steve Passeur, vous connaissez ?

« Cynisme brutal, caractères passionnés jusqu'à l'extravagance », disait le critique du Figaro.

C'était tout à fait ça ! Un autre qui me fait un effet terrible, c'est Henri Bernstein. *Le Secret*, *la Rafale*... et, oh, surtout : *La Soif* ! On sent que c'est écrit avec ses tripes ! Je vous jure, Corneille et Racine peuvent aller se rhabiller. C'est vivant, ce théâtre-là, c'est chaud, c'est la vie, ça vous prend au ventre, on pleure, on rit, on a le cœur serré,

on mouille sa culotte...

Mais soyons franche, je préfère quand même les pièces rigolotes, comme celles de Marcel Achard, mon préféré. *Voulez-vous jouer avec moi ? Jean de la lune, l'Idiot...* L'Idiot, c'est moi tout craché. Incurablement sentimentale. Moi tout craché, je vous dis. Et *Patate*, c'est tout à fait papa !

Voilà pourquoi j'ai raconté la scène du II de Harris et Meg comme si c'était une pièce de théâtre. De ma mezzanine, j'avais vraiment l'impression d'être au théâtre, dans une des loges de côté qui surplombent l'avant-scène. Qui sait (puisque j'ai un joli brin de plume, comme dit ma prof de français), plus tard, peut-être que j'écirai des pièces. Papa me pistonnera. Ou alors, je serai comédienne ? C'est encore plus facile. Pas besoin de se fouler, il suffit de coucher avec le metteur en scène. Papa les connaît tous. Il pourrait m'introduire. Le reste me regarde... Maman affirme que toutes les comédiennes arrivent avec leurs fesses. Il suffit d'avoir une jolie frimousse et de se coucher quand on vous dit de s'asseoir. C'est tout à fait dans mes cordes.

11 NELLIE ET LES GROOMS JOUENT AUX JEUX DÉFENDUS

Même jour, le soir

A deux heures de l'après-midi, assise à ma petite table, je relisais ce que je venais d'écrire pour corriger mes fautes d'orthographe, quand, en arrivant au passage sur les pièces de théâtre, j'ai repensé aux suppléments de *L'Illustration*. Idiote que j'étais, je les avais oubliés sur le piano ! Si jamais maman apprenait qu'on les avait retrouvés là, elle saurait tout de suite que j'avais assisté à la scène que je venais de décrire. Il importait de les récupérer avant que Camomille ou une autre ne fasse main basse dessus en passant le plumeau et n'aille se plaindre au gérant des négligences de la clientèle. Je boucle donc mon journal à clef et je descends (par l'escalier, bien sûr !). Le début d'après-midi, dans les hôtels du bord de mer, c'est toujours l'heure la plus creuse, surtout en fin de saison. Les gens digèrent, font la sieste, ou une petite balade, si le temps le permet. L'hôtel était aussi silencieux qu'une cathédrale. Je marchais à pas de loup, on ne sait jamais. Je me faufile par la petite porte tapissée de velours grenat dans l'ancre des musiciens. On avait tiré les persiennes du salon du bas, par habitude, et tout était plongé dans la pénombre. Une odeur de tabac aurait dû m'alerter, mais j'étais sans méfiance. Je descends donc les trois grandes marches jusqu'au piano, je tends la main pour prendre les *Illustration* et alors, qui se dresse devant moi, blanc comme un linge, la main sur le cœur ? Jeannot Lapin ! La frousse que j'ai eue ! Et lui, donc ! Il s'était planqué derrière le piano pour fumer en douce, ce qui est interdit aux grooms pendant le service.

« Oh, c'est vous, qu'il m'a fait, en se relevant, tout pâlot d'émotion. Vous pouvez dire que vous m'avez drôlement fichu les foies ! J'ai cru que c'était Aymé ! »

Il sort de derrière son dos le mégot coupable.

« Mais vous, qu'il me demande. Qu'est-ce que vous venez fiche ici ? »

Il tenait en coquille devant lui la main où il secouait ses cendres. Aussi effrayés l'un que l'autre, aussi peu désireux d'être entendus de la réception, nous avons adopté le même chuchotement complice. Est-ce cela qui nous a rapprochés ? Qui m'a mis au ventre comme un sournais frémissement ? L'autre Nellie, au fond de moi, avait déjà vu comment mettre à profit la situation. Mais je me faisais tirer

l'oreille... Et puis zut, je me suis lancée. J'avoue donc à l'ingénu que je venais récupérer les journaux que j'avais oubliés là le matin et que si ma mère l'apprenait, et patin, et couffin. Puis je mets ma main devant ma bouche, comme si je comprenais trop tard le parti qu'on pourrait tirer de mon aveu.

« Surtout, vous le répétez pas, hein ! Idiote que je suis ! Il fallait que je le dise, et juste à vous, alors que je sais toutes les idées que vous avez en tête... »

« Quelles idées ? »

Il tombait de la lune, ne pigeait que dalle à mon histoire de magazines. Il importait de lui mettre les points sur les i. Comme prise de découragement, je m'assieds sur le petit tabouret du pianiste, juste en face de lui qui s'est à nouveau accroupi pour qu'on ne le voie pas du salon. Première chose que font ses yeux, s'abaisser sur mes genoux.

« C'est trop bête, vous allez en profiter, bien sûr ! Je sais ce que les garçons de votre âge ont en tête ! Vous allez me menacer de me dénoncer si je ne me laisse pas faire ! »

Là, j'ai quand même vu une petite lueur vaciller dans ses yeux, il n'est quand même pas aussi bouché. Je poursuis sur ma lancée: « Vous allez m'obliger à faire... ou à me laisser faire... des choses... des choses dégoûtantes... »

Silence. Je mords mon index replié. J'évite son regard, comme toute honteuse déjà à l'idée des choses en question. Qu'attend-il, ce nigaud ? S'il ne comprend pas, avec ça ! L'autre Nellie s'impatiente, elle remue au fond de moi comme une boule de nerfs. Faudra-t-il lui mettre les mots dans la bouche ?

« Moi qui vous faisais confiance ! C'est mal, ce que vous faites, d'abuser d'une pauvre fille... encore vierge. »

Je le vois ravalier sa salive ; d'un geste brouillon, il écrase son mégot sous son talon, puis le fourre dans sa poche. Soupissant à fendre l'âme, je continue à m'épancher. Je ne lui en veux pas, au fond, il n'est qu'un garçon, tous les garçons n'ont qu'une idée en tête. Qu'il ne dise pas le contraire, je ne le croirai pas ! Voir ce qu'il y a sous notre robe, nous faire baisser notre culotte, ils ne pensent qu'à ça ! Je n'aurais jamais cru ça de vous, Jeannot ! Vous me décevez beaucoup. Mais enfin... s'il faut y passer...

« Il n'y a personne, en bas, au moins ? »

Il secoue la tête, les yeux rivés à l'ourlet de ma jupe que je pince du bout des doigts.

« Je veux bien satisfaire votre sale curiosité, puisque vous m'y forcez, en dépit de ce qu'il en coûte à ma pudeur. Mais promettez-moi de ne pas vous en vanter à votre horrible collègue. (Je prends un ton vertueux.) Je ne voudrais quand même pas qu'il m'oblige à faire avec lui ce que je vais faire pour vous. »

En es-tu sûre ? me souffle l'autre Nellie. Pour la faire taire, j'élève la voix, mon murmure devient plus pressant. Qu'il le jure, sinon... Il s'empresse de porter à ses lèvres la croix qu'il porte sous sa chemise.

« Sur ma mère, Nellie, j'lui dirai jamais ! »

Pas si fou, il entend me garder pour lui. Je prends un air de martyre chrétienne.

« Me voici donc à votre merci ! J'espère que vous n'irez pas trop loin, quand même ? Eh bien, regardez donc, puisque c'est ce que vous voulez ! »

Et je relève le rideau ! Avait-il cru qu'il ne s'agissait que d'un bavardage ? Vous l'auriez vu blêmir, puis se pencher vers l'avant, les yeux hors de la tête. J'avais écarté les jambes, et je m'offrais à sa curiosité « infâme » en détournant les yeux pudiquement.

« Vous êtes content, maintenant ! (J'avais adopté la voix de fillette geignarde que maman avait prise avec Harris.) Non ? Je sais bien ce que vous allez vouloir, maintenant que je vous ai montré ma culotte. (Soupir.) Que je la retire, pas vrai ? Jeannot, soyez gentil, ne me demandez pas une chose pareille ! C'est si humiliant pour une fille de se déculotter devant un garçon... (Je savourais les mots que je prononçais comme des bonbons fondants). Si je l'écartais simplement, comme ça ? »

Je pince le bord de ma culotte, entre les cuisses, je la soulève, je la tire sur le côté... Quel frisson délicieux quand je découvre mon brugnoon...

« Vous voyez ? Pas besoin d'enlever ma culotte... et puis, si quelqu'un arrive... »

Il hoche la tête, les yeux rivés à ce trait rouge qui me partage.

« Je suis tellement honteuse... Comme vous le regardez ! Vous aimez ça, hein ! J'ai jamais compris pourquoi les garçons aiment tellement ça ! »

Je suis si excitée que mes genoux tremblent. Une goutte tiède sort de moi, je la sens rouler... Jeannot se penche, je sens son souffle saccadé contre mon mollet. Les frissons remontent jusqu'à ma poitrine, les bouts de mes minuscules nichons durcissent, comme quand j'ai froid. Mais je n'ai pas froid... Au contraire... Je le laisse s'emplir les yeux, une flèche brûlante s'enfonce en moi. A voix basse, je lui demande s'il veut en voir davantage ; sans attendre, je remonte un genou, j'avance les fesses, j'ouvre les cuisses ; en fait, j'adopte sans m'en rendre compte sur le moment la posture que maman avait prise devant Harris !

« Maintenant, vous devez voir aussi mon trou du cul ! Vous êtes content, espèce de vicieux ? »

« Dites-moi, me demande-t-il, timidement, ils vous ont souvent forcée, les autres garçons, à... à vous montrer ? »

Prenons un air blasé, ne suis-je pas parisienne ?

« Vous pensez ! Ils n'ont tous que ça en tête ! Qu'on enlève sa culotte, qu'on les laisse toucher... »

« Toucher ? Ils... ils vous ... ils vous touchent... »

« Evidemment ! Cela les amuse tellement de nous entendre... vous savez bien, nous, les femmes, dès qu'on nous touche ici, on n'a plus de force... on peut plus leur résister... »

Pour enregistrer, il enregistre. Quel empoté, quand même. Il y a longtemps que le rouquin aurait pris l'affaire en main. En contrepartie, ce n'est pas désagréable qu'il soit timide. Et mignon, ce qui ne gâche rien. Une autre idée me vient en tête, tout à coup. Avec une moue, je remets ma culotte en place, je me lève. Il fait comme moi et me tend la main d'un geste suppliant.

« Encore un peu, Nellie... j'ai pas bien vu, dedans... »

« A une condition ! En échange, vous allez me montrer... Vous aussi... »

Je pointe le doigt sur l'endroit qui m'intéresse. Il n'est pas du tout contre. Les doigts tremblants, il commence à se déboutonner.

Mais l'autre Nellie ne l'entend pas ainsi.

« Laissez-moi faire, lui dit-elle. J'ai l'habitude... »

Je lui tape sur la main, je le déboutonne (c'est mon poupon joli, maman va lui faire sa toilette !), je glisse ma main dans son pantalon, j'attrape les prunes tièdes, je saisis la tige raide, j'extirpe tout et je m'agenouille pour voir tout ça de près. Il ne m'a pas touchée, lui, je ne vais pas me priver pour ça. Je manipule, je tâte, je soupèse, je serre doucement... Que c'est doux, que c'est chaud. Et vivant. Cela s'étire sous la peau tiède comme si dessous, une bête cherchait à sortir... Je remarque que la peau coulisse, comme une gaine qui contiendrait quelque chose de dur... Je tire dessus, vers le bas, comme a fait Harris avant d'enfiler maman, ça s'épluche... Le bout de viande rouge que m'a montré Trafalgar commence à pointer... Qu'est-ce que j'aime ça !

« Je peux ? Dites, Jeannot, je peux faire sortir le bout tout entier ? Ça ne vous fait pas mal ? »

De quelle voix étranglée me répond-il ! Que c'est bizarre, ce machin... ça y est, toute la petite olive rouge est sortie, la peau en se rabattant s'enroule sur elle-même et forme une collerette. C'est marrant... bien que ça ne sente pas la rose. Qu'est-ce que je m'amuse ! Je refais glisser la peau vers le haut, et la capuche recouvre le morceau rouge, puis je recommence, c'est trop tordant !

« Oui, oui... » approuve Jeannot.

Il se dégourdit, notre timide !

« Comme ça ? Encore... J'vous fais pas mal, vous êtes sûr ? » « Mal ? Tudieu Marie Joseph... rrrhhhaaa... encore, plus vite... »

Il se trémousse, me pousse son machin dans les doigts pour que le bout sorte, revient en arrière ; ça va, j'ai compris, je ne suis pas idiote ; je fais aller ma main dans les deux sens ; il souffle ; il fait ah, oh... Puis :

« Attention... j'crois qu'je vais... Boudi... ah, ça vient, ça vient... attention vos cheveux... »

Mes cheveux ? Je détourne son machin, je recule la tête, et j'y vais à toute allure ; il faut que je voie ça, mais quand ça sort, je suis assez déçue, trois minuscules giclées blanches, et notre grand séducteur se laisse tomber sur le tabouret, les jambes coupées. Moi, en revanche, je suis toute mouillée, sous ma culotte. Son petit moineau

s'est recroquevillé, le pauvre ; qu'il est mignon, avec son filet de morve au bout du nez...

Il esquisse un geste pour le ranger.

« Non, laissez-le dehors... »

« Et moi, alors ? J'veus ai pas touchée, moi. »

Qu'il me touche donc ; je lui fais signe de se lever, je prends sa place sur le tabouret, je soulève ma jupe, j'ouvre les cuisses... « Moi ! Moi ! »

Je ne demande pas mieux, je le laisse donc m'écarter la culotte lui-même et poser un doigt pressé dans le mouillé, tout au bas de la fente, là où sur les bords, ça fait vraiment comme deux moitiés d'un gros abricot pâle et mou.

« Que c'est mouillé... pourquoi c'est mouillé comme ça... »

« Pourquoi votre truc devient raide quand on le touche ? C'est au bon Dieu qu'il faut demander ça... »

« Ah... c'est parce que vous... »

Agacée, je lui prends la main pour qu'il fasse remonter son doigt. Qu'il comprenne que c'est en haut que nous avons notre petit morceau rouge, nous, les filles. Il se laisse guider. Je fais monter son doigt, puis je le fais redescendre, je me branle avec son doigt, en somme. Attentive, l'autre Nellie ne souffle mot. Pour une fois, nous ne faisons qu'une personne. Mon Dieu, que les filles peuvent être vicieuses, c'est rien de le dire. Mon bouton est sorti, j'insiste dessus, avec son doigt à lui.

Il a compris, repousse ma main. Il frotte son doigt sur mon bouton, et j'écarte bien tout. Je tremble. Je sens que ça vient ; ça me prend dans les reins. Plus vite, plus vite... C'est mon tour de faire oh et ah... de murmurer des conseils idiots.

« Le bouton, le bouton... vite, vite... houuu... j'crois que... » « Dites, ça vous plaît, hein ? Ça vous plaît pour de bon ? »

Voilà où nous en étions quand surgit le troisième larron ; désireux de fumer son clope lui aussi, il avait profité d'une absence d'Aymé pour venir aux nouvelles.

« Bravo ! Mes fesses imitations ! (Quel calembour idiot !) Moi qui me demandais si t'allais fumer tout le paquet ! T'avais mieux à faire, je vois ! (Vert de jalousie qu'il était notre Trafalgar ! Le fiel de l'envie l'empoisonnait à un tel point qu'il ne voyait même pas le parti qu'il pouvait tirer de la situation.) Tu fais tes coups en douce, hein ? Eh bien, j'avais cafter à Aymé, il va t'fiche à la porte vite fait ! »

« Sois pas salaud ! » implore Jeannot.

« Vous allez pas faire ça ! » que je dis.

« Oh, vous, vous mêlez pas de ça, hein ; sale petite... sale petite... sale petite garce (je m'attendais à pire, je l'avoue). Il vous plaît mieux que moi, hein, avec ses joues de fille ! Avec lui oui, avec moi non ? Son compte est bon, ma belle ! »

« Et si je... »

« Si quoi ? »

« Vous savez bien... »

Haussement d'épaules.

« Faudrait voir, qu'il dit. Mais pas demain, hein ? Ni à la saint-glinglin. Tout de suite. Vous êtes d'accord ? »

« J'suis bien forcée... »

Le regard outré que m'a décoché Jeannot ! Qu'il ne s'en mêle pas, cet idiot.

« C'est de votre faute, aussi ! Vous pouviez pas me le dire qu'il allait venir fumer ? »

Il bafouille qu'il n'y a plus pensé. Qu'il ne fasse pas la tête, alors ! C'est pour lui que je me sacrifie ! Et aussi, bien sûr, pour qu'Aymé ne répète pas à ma mère toute l'histoire.

« Elle a raison, approuve Trafalgar. Tu devrais lui dire merci... (Sans perdre de temps, il se tourne vers moi.) Eh bien, j'attends, montrez-moi ce que vous lui faisiez voir... Allez, ne faites pas votre timide ! »

Il a poussé Jeannot et pris sa place, je n'ai plus qu'à reprendre la pose. On sent tout de suite que le rouquin n'en est pas à son coup d'essai. Pour commencer, il me retire ma culotte. Après quoi, il exige

que je m'avance au ras du tabouret, tout écarquillée. Et tout de suite, son doigt se pose au cœur de la question ! Il sait où ça se tient, lui, le plaisir des filles, il ne tâtonne pas !

« Dites donc, qu'il glousse en me l'ouvrant, elle est drôlement grosse, votre moule ! Et juteuse... Une vraie moule de salope... Bougez pas comme ça, que je vous branle bien le clito... (Le clito ? C'est quoi, ça ? Du breton ?) Il vous a branlée, lui, c'est mon tour, maintenant... Ah, vous le tortillez bien votre cul, hein ? Vous aimez ça ! Je te l'avais pas dis, Jeannot ? Les Parisiennes, c'est toutes des salopes. Vous pouviez prendre vos airs, je le savais... oui, oui, j'ai compris, sur le clito... c'est là que vous préférez, je sais... que je le pince un peu comme ça, hein ? (Aaaahhh....) T'as vu Jeannot si elle aime ça, ta copine ? J'parie qu'elle préfère même avec moi... Dites, Nellie, si vous me montriez votre trou du cul, maintenant ? Soyez sympa, merde... »

Comme je me laisse faire ! Je suis encore pire que maman avec Harris ! A croire que c'est de famille. A peine me prend-il le coude que, devant ses désirs, je me retourne pour poser un genou sur le tabouret (comme sur la photo de Daphné !). Du coup, mes fesses sont si largement ouvertes que tout est parfaitement visible (comme sur la photo). Pâle de jalousie, mais excité quand même (c'est compliqué, le cul, disait Birdie, c'est pas clair du tout), Jeannot nous épie. Un doigt se pose sur l'endroit le plus honteux.

« Non... pas ça ! » (Mais je me garde bien de bouger.)

« Z'avez jamais joué au docteur ? On vous apprend quoi, à Paris ? Faut vous prendre la température... Oh, mais c'est drôlement chaud, là-dedans... »

Pas le temps de faire ouf, j'ai tout son doigt dans le cul ! Aussitôt, la peur me contracte, car je sais, quand il le retire pour cracher dans sa main, par quoi il va le remplacer. Mais déjà, une immonde allégresse m'envahit (elle avait vraiment raison, c'est complexe !) à l'idée que je vais enfin savoir ce qu'on ressent. Oh, oui, supplie comme une chienne la Nellie intérieure, pendant que l'autre, rouge comme une pivoine, suante, se contente de regarder dans le vide en gardant les fesses bien écartées.

« Tu vas pas faire ça, quand même ! » souffle Jeannot.

« Je vais me gêner ! C'est une Parisienne, non ? Et puis quoi, elles s'en servent pour chier, c'est pas l'oratoire ! Même les Bretonnes le font... J'suis pas un branleur comme toi, faut que je dégorge ! Oui,

donnez-le bien... le docteur va vous soigner... »

« Vous êtes sûr que personne va venir, au moins ? »

« Craignez rien, Aymé fait sa sieste sur son registre... c'est l'heure de sa digestion... voilà, le bout est entré... »

Doux et chaud, ça vient de glisser dedans ; c'est moins dur que son doigt, mais plus gros.

« Vous êtes sûr que ça va pas faire mal ? »

« Mais non, c'est étudié pour, le bon Dieu sait ce qu'il fait. Vous sentez pas comme ça entre ? »

C'est vrai que ça entre bien. Il m'oblige à creuser les reins, il me tient par les fesses. Je revois maman s'offrant comme une chienne à Harris. Je suis bien comme elle ! Une fois qu'il est au fond, il se retire, et ça se désole dans mon cul, j'ai envie qu'il le remette, je me sens toute vide, heureusement, il replonge. Oh, Jésus Marie... Aaaah... c'est autre chose que le doigt ! Et ça gonfle encore dedans, ça s'allonge, ça me fait mal au trou du cul, tout au bord, mais dedans, en revanche... J'en reviens pas ! Tout en m'enculant (n'est-ce pas le mot ?), le rouquin commente l'affaire à son collègue.

« Elle est bouchée, tu vois ? je la débouche, et je la rebouche. Han... han... »

Effaré, Jeannot s'accroupit pour observer ma figure, j'ai le sang à la tête, je dois grimacer comme quelqu'un qui se force au cabinet. Il me demande si ça me fait mal ?

« Tu parles comme elle a mal ! Si tu sentais comme elle me l'aspire ! »

« Non, Jeannot, au début un peu... mais plus maintenant... » A vrai dire, ce serait même assez agréable, surtout quand ça glisse vers l'avant, quand ça s'enfonce bien au fond, cette sensation qu'on vous remplit, alors que d'habitude, par là, on se vide... « Je pourrais, moi aussi, Nellie ? Après lui ? Je l'ai jamais fait... » « Si vous voulez... »

Il m'embrasse sur la joue ! Je vous jure ! C'est bien le moment de jouer les amoureux transis. L'autre se marre et dit des choses horribles sur la façon dont se comporte mon trou du cul. Moi aussi, j'ai envie de rire, d'une façon sale, et de dire des gros mots, comme lui, mais j'ose pas. Je me contente de les dire dans ma tête, et ma fente

devient toute baveuse, ça coule à l'intérieur de mes cuisses.

« T'as vu comme je la bourre bien, ta chérie ? Comme je lui casse bien le cul ? Et maintenant, on envoie la sauce ! »

Une giclée tout au fond de moi, une secousse, encore une, oh, c'est... comment dire ? Surprenant, voilà, c'est surprenant...

« Qu'est-ce que je disais ! s'écrie Camomille. J'étais sûre de les trouver derrière le piano ! Et si quelqu'un appelle l'ascenseur, hein ? »

Dans mon cul, le morceau de chair s'était ratatiné d'un coup, et glissait dehors comme une crotte molle. Elle n'avait encore rien vu que leurs têtes, à cause du piano qui cachait le reste, y compris moi, courbée la tête en bas, le cul en haut. Mais deux pas lui suffirent...

« De mieux en mieux ! J'vois qu'on s'emmerde pas. Ou plutôt, je vois qu'on s'emmerde bien ! T'as pas peur d'avoir de la crotte au bout de la queue ? »

Trafalgar se retire, je me redresse. Si je pouvais rentrer dans un trou de souris. J'attrape ma culotte...

« Et moi, fait amèrement Camomille (c'est amer, la camomille, en fait) qui venais, bonne poire, vous prévenir qu'Aymé ne roupillait plus. Je pensais que vous étiez en train de vous monter l'un sur l'autre comme deux chiens des rues. J'oubliais qu'il y avait une chienne dans les parages. Quand il y a une chienne en rut à portée de leur queue, les chiens ne se montent plus dessus, ils montent sur la chienne ! »

« Ils m'ont forcée, Camomille ! J'vous jure... Ils savaient des choses sur moi, ils m'ont forcée... »

« Ils t'ont forcée, hein ? »

Pif, paf, ça dégringole de tous les côtés, quelle dégelée, Jeannot encaisse le plus gros de l'averse, parce qu'il est moins rapide que le rouquin, mais tout le monde ramasse sa part, même moi ! J'en ai les oreilles qui chantent et les joues qui piquent. Ça réveille, je vous jure.

« Que je ne vous voie plus ici, compris ! »

Pas besoin de le leur répéter. En un instant, ils ont disparu.

« Et toi, l'enfant martyre ? Mademoiselle Entrez-sans-frapper ? On t'a forcée, hein ? Tu sais ce que tu mériterais ? Les roustes que ta

mère t'a pas données, c'est de ma main que tu vas les recevoir, pas plus tard que tout de suite ! »

Retournée comme une crêpe, jetée cul en l'air sur ses cuisses, Camomille commence à me claquer férocement l'arrière-train ; rien à voir avec la fessée coquine de l'autre jour. Le feu me consume, mais surtout, je pète de trouille à l'idée qu'on pourrait entendre le vacarme et venir aux renseignements. La rage l'aveugle, Camomille, la rend sourde. Elle frappe de plus belle !

« J'avais la main qui me démangeait, ça fait du bien, hein ? »

Je vais hurler, c'est sûr. Heureusement, un coup de klaxon retentit juste en bas. Nous tendons l'oreille. Moi, le cul en feu, elle, la main en l'air. Une voix minaudine à la réception...

« Je suis revenue plus tôt ; finalement, toutes ces églises se ressemblent. Vous n'avez pas vu m'sieur Harris, Aymé ? J'avais une affaire urgente à discuter avec lui... »

« Allez donc l'attendre au salon, fait mielleusement le gérant. Je vous l'envoie tout de suite... »

Maman ! Il n'est pas quatre heures, et déjà de retour !

« Tu ne perds rien pour attendre, chuchote Camomille, en me faisant descendre de ses cuisses. Nous réglerons ça plus tard... »

Un élan me jette vers elle. Comme elle m'a frappée fort ! J'ai le cul bouillant. Je l'enlace. Elle rit tout doucement, me caresse les cheveux.

« Tu es un drôle de p'tit animal, tu sais. Nous allons bien nous occuper de tes fesses, ici... »

Je lui baise la main, éperdue de reconnaissance, et, sur ses conseils, je m'accroupis derrière le piano. Nous entendons maman entrer, sous nous. Un doigt sur la bouche, me faisant signe de ne pas moufter, Camomille remonte. Il n'y a plus qu'à attendre la scène suivante. Le rideau se baisse, puis se relève, et voici Harris qui revient côté jardin, son journal plié sous le bras.

« Déjà là ? fait-il. Cela vous démangeait à ce point ? »

12 MAMAN MONTRE SA RIDICULE PETITE BITE À HARRIS ET REÇOIT LA FESSÉE !

Nous avons vu jouer les enfants, voyons maintenant s'amuser les grandes personnes. Nous sommes toujours au théâtre. Même décor. En scène, Meg, une Parisienne délurée, Harris, un Parisien « cynique et blasé ». Meg est assise dans un fauteuil club, les jambes croisées. Harris referme la porte côté jardin :

« Déjà de retour, Meg ? Cela vous démangeait à ce point ! » « Harris, minaudes Meg, vilain sire, comment osez-vous me parler ainsi... »

« Répondez ! »

« J'avais envie de vous voir, Harris ! Vous me manquiez ! »

Harris tient à savoir où, exactement, il lui manquait. Ici ou là ? Il se touche le cœur, puis l'entrejambe. Meg rosit d'une façon délicieuse.

« Que vous êtes cynique, se plaint-elle. J'aurais dû rester, tenez... vous ne me méritez pas ! »

Moue d'enfant gâtée. Mais Harris est têtu. Alors, d'une main honteuse, en rougissant carrément, maintenant (quelle comédienne de talent !), Meg désigne successivement les mêmes parties de sa personne. En trois pas, Harris traverse l'espace scénique, la prend par le coude, la fait se lever, s'installe dans le fauteuil, et la place devant lui, debout. Elle attend, les joues en feu.

« C'est surtout ici, non ? »

A travers la robe, il palpe l'endroit incriminé. Meg écarte un peu les jambes, les yeux fixés sur une des croûtes qui déshonorent les murs du salon. Tout en la palpant comme un vétérinaire, Harris poursuit ses investigations.

« Et le vieux pépé ? »

« Je lui ai dit que j'avais la migraine... »

« Il vous a fait votre affaire ? »

« Voyons, Harris, c'est un vieux monsieur charmant. Je vous ai

déjà dit que nous visitions simplement des églises ! »

Le visage de Harris durcit. Sa voix se fait menaçante.

« Parce que je suis censé vous croire ? Dois-je vous rappeler de quelle façon vous vous êtes comportée, ce premier soir, au casino ? Quelle chienne éhontée vous étiez ? »

« C'est vous qui... vous m'aviez fait boire... »

« On vous fait boire et vous offrez le cul, comme une chienne ? »

Meg garde un silence renfrogné. Harris, comme dégoûté, a cessé de lui palper le sexe. Il la considère avec un sourire amer.

« Enlevez votre culotte, Meg. »

Sans hésiter, comme si elle n'attendait que ça, Meg se retrousse et baisse sa culotte bleu pâle sur ses bas fumée. La tache des poils, au bas du ventre blanc, la fente entrevue de chair mauve...

« Ne vous avais-je pas interdit d'en mettre ? »

« Mais, fait Meg, tout interdite, en soulevant un pied, puis l'autre, et en se redressant, robe troussée au-dessus du ventre blême et du triangle sombre des poils. Mais... le notaire... »

Elle s'empourpre de plus belle en l'entendant rire.

« Il regarde donc sous votre jupe ? Vous ne m'aviez pas dit ça !

Il ne s'intéresse pas qu'aux églises ! Un petit coup d'œil sous la nef, en passant... les doigts dans le bénitier, aussi, peut-être... on soulève le couvercle du tabernacle ? »

« Harris... »

Voix implorante de Meg, troussée, moumoute au vent, fesses crispées, parcourues de frissons nerveux.

« Dites la vérité ! Pour une fois... »

Du dos de la main, il effleure en remontant l'entrecuisse de Meg, qui, sournoisement, avance le bassin, comme une chienne qui mendie une caresse.

« De temps en temps, avoue-t-elle, je le laisse me mettre sa main... (Cramoisie.) C'est pour ça que j'ai mis une culotte... Il préfère me la retirer lui-même. »

La main de Harris se retourne, un doigt se replie et découd la chair humide pour récompenser Meg de son accès de franchise, la pousser à aller plus loin dans les aveux.

« Un raffiné, ricane Harris. (Il a un peu pâli, serait-il jaloux ?) Et après, Meg ? Une fois qu'il vous a déculottée ? Il vous branle, je suppose ? »

Geste affirmatif de Meg dont s'entrouvrent les lèvres du haut tandis que le doigt fouille celles du bas.

« Il vous baise ? (Geste négatif.) Ne mentez pas ! »

« Je vous assure... Il ne peut plus... c'est moi qui... »

En détournant chastement les yeux, Meg fait le geste immémorial de la dame qui essaie de réveiller la virilité endormie de son amant.

« En face d'un beau paysage, poursuit-elle... dans la voiture... Il dit que ça lui rappelle des souvenirs... quand il était fiancé. »

Harris lui demande si le notaire lui enfonce le doigt dans le vagin ? (Geste affirmatif.) Dans l'anus ? (Hésitation, suivie d'un nouvel acquiescement.) La lèche-t-il ?

« Vous me gênez, Harris ! Oui, là ! Vous le savez bien, que les vieux lèchent les femmes ! »

Doit-on déceler une sourde rancune dans la voix de Meg ? Harris la singe méchamment.

« Je vous assure, nous ne faisons que visiter les églises ! »

« C'est parce que vous m'aviez traitée comme une moins que rien, après... après ce premier soir. Je voulais vous rendre jaloux. »

« Alors vous vous faites sucer la moule par un vieux ! Il vous a léchée, aujourd'hui ? (Geste négatif et boudeur de Meg.) Ne mentez pas ! »

« Juste avec le doigt... et je pensais à vous... pendant qu'il... » Le doigt de Harris va et vient dans la fente, les poils se dressent sur les

bords du sexe, les lèvres se déforment.

« Comme en ce moment, vous pensez à lui pendant que je vous branle ? »

« C'est vous qui m'y forcez ! »

Elle s'offre à la caresse insultante, jambes tremblantes, visage en feu.

« Ne me parlez plus de lui, je vous en prie. C'est trop vicieux... »

« Mais vous êtes une vicieuse, Meg. Ce que vous recherchez, ce sont les frissons les plus crapuleux. Ne vous souvenez-vous pas du cynisme avec lequel vous vous frottiez à moi, le premier soir, au casino ? »

Meg prétend, honteuse, qu'il exagère, elle ne se frottait pas à lui. Tout au plus, le frôlait-elle involontairement. Alors, tout en la branlant du bout du doigt, il lui rafraîchit la mémoire. Serait-elle amnésique ? Sur le balcon, quand ils étaient sortis pour fumer une cigarette et regarder la mer, au clair de lune. Ils ne se connaissaient que depuis trois heures ; ne lui a-t-il pas mis d'emblée la main au cul ? Sans qu'elle réagisse autrement que par un bref sursaut, vite réprimé, suivi d'un coup d'œil prudent à droite et à gauche pour vérifier que personne ne pouvait les voir ? Ensuite, quand Harris a replié son doigt entre les fesses, à travers l'étoffe, pour lui tâter l'anus, s'est-elle dérobée ? Bien au contraire, ne s'est-elle pas inclinée sur la rambarde pour mieux s'offrir ? Et pendant qu'il jouait à lui faire pénétrer du bout du doigt l'étoffe de sa robe et de sa culotte dans le cul, que faisait-elle ? Stoïquement, elle fumait en contemplant la mer argentée ! Et tout son cul, tout son corps n'était qu'attente...

« Vous vous souvenez, Meg ? »

Evidemment qu'elle s'en souvient ! Je n'ai pas oublié, moi :

« Un monsieur charmant, très vieille France. Mais il ne doit pas faire bon lui marcher sur les pieds ! »

Sale hypocrite ! Il a bien raison de te traiter comme une moins que rien. Tu ne mérites pas mieux !

« Taisez-vous, Harris... »

Harris n'a pas envie de se taire, il vient d'introduire son doigt

dans la grotte des amours ; Meg a fermé les yeux, ses narines se pincent.

« Et après, quand j'ai soulevé votre robe, comme vous vous penchiez bien pour me montrer le clair de lune, le bras tendu. Vous n'avez pas oublié ? Mon doigt, sous la culotte, fouillait dans vos poils pour ouvrir votre fente. Mais elle était déjà ouverte... Aucun effort pour entrer en vous. Comme dans du beurre ! Vous vous souvenez ? »

« Oui, trépigne Meg, je me souviens, là ! »

« Qu'est-ce que je vous ai fait, alors ? Dites-le vous-même... pendant que je vous branle. »

« Harris, non ! »

« Dites-le ou je ne vous touche plus de ma vie ! »

Long silence, puis, comme le doigt commence à se retirer d'elle, les yeux fermés, Meg bégaya :

« Vous m'avez rentré tout le doigt dans le derrière ! »

« Exact. Je vous ai mis le doigt dans le cul. Et vous tressaillez d'aise. Tiens, tiens, me suis-je dit, en sentant votre anus m'aspirer, une anale. Intéressant. Alors, j'ai laissé mon doigt au fourreau. Vous vous souvenez, nous parlions de choses et d'autres, la musique de l'orchestre arrivait jusqu'à nous, et les voix des croupiers, le cliquetis de la roulette. Comme vous me faisiez agréablement la conversation. Vous me parliez de votre mari, de ses activités à Paris, les décors qu'il peint, les tableaux qu'il achète et qu'il revend. Vous ne tarissiez pas d'éloges sur lui. Vous en aviez plein la bouche, de votre adorable mari. Et vous aviez mon doigt dans le cul. Cela a bien duré un quart d'heure, non ? De temps en temps, je sortais mon doigt de votre anus et je farfouillais dans votre vagin. Vous étiez toute baveuse. Alors, vous tiriez sur votre cigarette et la lueur du bout embrasé se reflétait sur votre profil d'ingénue. Toutes les femmes sont des chiennes. Toutes... »

« C'est vrai, avoue Meg, d'une voix qui tremble. Nous aimons la saleté. Qu'on nous souille... Mais comment l'aviez-vous deviné ? Dès le premier soir ? »

« Vous portez votre sexe sur le visage. Quand vous faites la bouche en cul de poule, pour minauder, on pense à un vagin. »

Ensuite, ils étaient rentrés dans la salle, pour jouer un peu à la

roulette. Meg, énervée, avait perdu tout l'argent qu'elle avait sur elle. Alors, cet homme qui venait de jouer avec son sexe et son anus lui avait glissé quelques plaques. Et elle les avait prises. Comme, insistait Harris, une putain qui reçoit son salaire. Pendant qu'ils jouaient, côte à côte, leurs regards se croisaient sans arrêt. Ceux de Meg pleins d'une attente fébrile, d'un aveu cynique. Harris l'avait ramenée sur le balcon après qu'elle se fut absentée pour faire pipi. Sur le balcon, deux couples d'amoureux se bécotaient.

« Et si vous admiriez le paysage, chère petite madame ? Je me mettrais derrière vous ? »

Une charmante rougeur a embrasé les joues de Meg, elle s'est accoudée, croupe offerte. Harris lui a offert une cigarette allumée, elle l'a fourrée entre ses lèvres pendant qu'il la troussait. Il n'avait pas été surpris de voir qu'elle avait retiré sa culotte aux toilettes ; il s'y attendait. Il a palpé les fesses nues et tièdes, puis il a fouillé la fente du sexe, brûlante, pâteuse de mouille. Il a ramené l'étoffe de la robe par-devant, sur la rambarde, et Meg, comprenant, l'a saisie pour qu'il puisse voir sa croupe nue, au-dessus des bas sombres. Elle attendait la saillie, impatiente comme une chienne en rut. Harris lui a palpé les seins, et de l'autre main il la fouillait. Elle a bien écarté les cuisses, pliant les genoux pour s'offrir plus commodément. Il s'est enfoncé dans son vagin, il est ressorti tout de suite, et il l'a enculée. Elle s'est laissée pénétrer sans réagir.

« Vous souvenez-vous comme je vous ai bien enculée, Meg ? » « Oui... ça m'a plu, c'est vrai... ça m'a beaucoup plu... »

« L'intérieur de votre cul était brûlant et moelleux comme une pâte qu'on vient de sortir du four. Je restais en vous, sans bouger, je vous tenais bien serrée, vous aviez fait sortir vos seins du décolleté et vous aviez pris mes mains pour que je vous en tripote les bouts, qui étaient raides comme deux petites cornes. Je vous ai donc branlé les nichons tout en vous enculant. A un moment, vous avez eu un grand frisson, et votre anus s'est crispé sauvagement sur ma queue. J'ai compris que vous alliez avoir un orgasme, mais que vous ne vouliez pas que je m'en aperçoive. Vous vous souvenez ? »

« Espèce de salaud ! Comment pourrais-je oublier... »

Harris s'était retiré tout de suite. Avait-elle froid ? avait-il demandé. Feignant de s'inquiéter pour sa santé, il avait rangé son outil, refermé son pantalon. Meg s'était retournée, ulcérée. Impavide, Harris lui avait offert son bras pour rentrer. Ne prenez pas froid, chère

petite madame, l'air de la nuit est traître au bord de la mer. Elle le haïssait à ce moment, et cela se voyait.

« Je n'avais pas juté dans votre cul, cela vous offensait ! »

Il l'avait raccompagnée à l'hôtel, très homme du monde, lui donnant le bras. Silencieux. Elle pendait à son bras encore soûle de lasciveté, affolée par la frustration, avec sur le cœur, ou sur l'estomac, cet orgasme qu'on lui avait refusé. Dans le hall, Aymé les avait accueillis. Ils avaient parlé du casino.

« Dans l'ascenseur, le petit rouquin qui flairait l'odeur du sexe sur vous avait tout d'un roquet en rut. Est-ce que cela vous aurait plu que je vous fasse baiser par ce petit chien ? Je suis sorti de la cabine avant vous, puisque je loge au troisième et vous au quatrième. Vous avez hésité ! J'ai vu le moment où vous alliez m'emboîter le pas comme une putain qui suit son client, ou une chienne son maître. »

« Je ne savais pas si vous vouliez... j'étais déroutée... »

« Vous aviez envie de baiser comme une malade. Je vous ai baisé... mais seulement la main. Bonsoir, petite madame, faites de jolis rêves roses. »

Rire énervé de Meg.

« Sale maquereau ! murmure-t-elle. Je me suis branlée toute la nuit en pensant à vous ! J'espère que ma fille ne m'a pas entendue ! Comme je vous détestais... »

« Maquereau, dites-vous ? Je vous trouve bien insolente, ma chère. Il serait peut-être temps de vous enseigner le respect ! »

Ne sachant trop s'il badine ou s'il est sérieux, à cause de son côté pince-sans-rire, Meg, dans l'espoir de l'attendrir, lui adresse une petite mine mi-figue mi-raisin.

« Ecartez les cuisses, espèce de putain ! siffle la voix courroucée de Harris. (Elle obtempère sur-le-champ.) Vous devez montrer votre con, c'est tout ce qui m'intéresse chez vous. Ouvrez-le davantage, servez-vous de vos mains... »

Meg tire sur les lèvres pour faire saillir sa petite crête qui se dresse.

« Faites sortir la petite bite ! Votre ridicule petite bite ! »

A l'aide de deux doigts en fourchette, Meg décalotte son clitoris. Les yeux écarquillés, elle dévore Harris d'un regard implorant. Deux gouttes de mouillure suintent de sa fente.

« Vous n'êtes bonne qu'à ça, montrer votre cul ou le vendre. Savez-vous ce que vous êtes, Meg, de la chair, avec trois trous humides – de la viande. J'ai décidé que dorénavant cette viande serait ma propriété exclusive... »

« Oui, elle l'est, elle l'est. Toute ma viande est à vous ! Rien qu'à vous ! » l'interrompt Meg d'un ton passionné.

« ... cela, poursuit Harris sans tenir compte de l'interruption, fait de moi un boucher. Car ce sont les bouchers qui vendent la viande... comme je vais vendre la vôtre. Un boucher, vous entendez, pas un maquereau ! »

« Harris, je ne voulais pas vous offenser. C'était un mot tendre, une taquinerie d'amoureuse... »

« Amoureuse ? Mais de quoi parlez-vous ? Vous êtes un cul, Meg. Rien d'autre ! Un cul n'est pas amoureux, il s'ouvre. » Humblement, Meg baisse la tête et ravale sa fierté.

« Et ce cul, j'entends être le seul à en disposer ! »

Coquette, s'éventrant toujours, Meg approuve d'un sourire.

« Oui, mon chéri. Il est à vous, rien qu'à vous. Personne d'autre n'aura plus le droit... »

« Vous comprenez tout de travers, la coupe Harris d'un ton agacé. Quand je dis que j'en disposerai, cela ne veut pas dire que je serai le seul à en user, mais que je déciderai, moi, et non plus vous, des hommes à qui vous le donnerez. (Meg blêmit légèrement.) Ou plus exactement, des hommes à qui moi, je le donnerai. »

Un silence suit ces paroles.

« Vous allez... vous allez me prostituer, Harris ? »

« Tout de suite les grands mots. Je vous prêterai, mettons. Sommes-nous d'accord ? »

Avec une moue d'enfant puni, Meg acquiesce d'une brève inclinaison de tête. Ses yeux sont devenus flous... Comme si, déjà, elle

imaginait...

« Maintenant, venez sur mes genoux, vilaine fille, une bonne fessée s'impose, non ? Cela vous apprendra à me manquer de respect... »

« Harris, et si l'on entrait ? »

Sans tenir compte de sa timide protestation, Harris la fait basculer sur ses cuisses. Meg pose les mains par terre, ses cheveux retombent en couronne autour de son visage, le dissimulant. Harris la dispose à sa convenance, les fesses bien remontées, la raie du cul ouverte. Et sa main se lève puis s'abat sans douceur. Il ne s'agit pas d'une fessée d'amoureux, mais d'une vraie punition. Les lèvres pincées, ses yeux ardents fixés sur les rondeurs qu'il fait rougir, Harris s'en donne à cœur joie. Ainsi, c'est un père fouettard ! Birdie m'en avait parlé, il paraît qu'à Londres sont légion les messieurs qui prennent plaisir à fesser les dames. Meg, au début, se contorsionne en gémissant, mais bientôt elle se cabre et commence à ruer en poussant des piailllements outragés. Alors, cruellement, la main de son bourreau la claque entre les cuisses, droit sur la fente, ce qui lui arrache de véritables hurlements.

Les choses en sont là quand la porte du salon s'ouvre sur le visage stupéfait de la grosse dondon. Elle n'est pas seule, pardessus son épaule pointe le museau morose d'une espèce de grand gigolo latin aux cheveux cosmétiqués, dont les tempes commencent à grisonner. D'un œil, il parcourt le salon, en mâchonnant une allumette. Une grimace écoeurée exprime le sentiment que lui inspire la vue de la grande marine qui orne le fond du salon, et dont Aymé est si fier. Puis ses yeux viennent se poser sur le visage empourpré de Meg, une vague lueur d'intérêt s'y allume.

Elle a tout juste eu le temps de glisser à terre et de baisser sa jupe sur sa croupe endolorie. Elle se trouve à genoux devant Harris qui a levé les yeux sur les arrivants. Ceux-ci n'ont pu assister à la fessée, car l'étagère à gâteaux qui coupe le salon en deux les en a empêchés. Mais ils ont entendu crier Meg. Et maintenant qu'ils sont entrés, ils peuvent la voir se relever, honteuse, et portant malgré elle une main à sa croupe.

« Harris, et vous, ma chère Meg, dit la grosse dondon d'un ton un peu rogue. J'ai le plaisir de vous présenter mon époux, monsieur Pescarini. »

Le danseur mondain vieillissant s'incline, morose ; être l'époux de ce tas de saindoux ne lui inspire visiblement aucune vanité. Le diagnostic de maman, quand nous tombons sur un couple analogue, est toujours le même : « C'est elle qui a le fric ! » Il est probable qu'elle n'a pas tort, en l'occurrence, à voir l'air de propriétaire de la grosse dondon.

« Nous interrompons une dispute, je crois ? J'ai cru entendre... des cris ? » ajoute-t-elle, consumée de curiosité.

« Une dispute d'amoureux, sans doute ? » fait Pescarini en serrant la main que lui tend Harris, avant de s'incliner pour baiser celle de Meg sous le regard suspicieux de l'épouse.

« Une dispute est un bien grand mot, répond négligemment Harris, en se passant la main dans les cheveux. Meg et moi avons un petit différend. Pour la punir, j'étais en train de la fesser. Je fesse toujours les femmes qui se permettent d'avoir des idées qui ne me plaisent pas ! »

Sourire aigre-doux de la grosse dondon qui feint de prendre la chose à la plaisanterie. Mais l'embarras visible de Meg que trahit la rougeur de ses joues paraît beaucoup intéresser Pescarini. Elle est à la torture, Meg, car elle vient d'apercevoir sa culotte, négligemment jetée sur le bras du fauteuil de Harris.

« C'est une façon d'agir très judicieuse, approuve l'Italien en s'asseyant dans le fauteuil voisin de celui de Harris, pendant que les deux femmes prennent place en face, sur des chaises. Et sans doute bien agréable, quand on a à sa disposition une aussi jolie chute de reins que celle de madame ! »

« Voyons, Vittorio, Harris plaisantait ! Tu prends tout au pied de la lettre. Excusez-le, c'est un Napolitain... Ils ne sont pas très futés ! »

« N'est-ce pas votre culotte que j'aperçois ? » demande Pescarini sans accorder la moindre attention à sa femme.

« C'est ma foi vrai, fait Harris, en la cueillant entre deux doigts, avant de la lancer à Meg, cramoisie, qui l'attrape au vol. Je la lui retire toujours avant de la fesser. Je préfère que le cul soit nu. On voit mieux ce qu'on fait, et le contact des fesses nues est plus agréable à la main que celui du satin. »

Grimace furieuse de la grosse dondon, regard plein de mépris

adressé à Meg, sourire gourmand du mari. Accablée de honte, Meg froisse la culotte dans sa main, pour la faire disparaître.

« Eh bien, lui dit Harris, qu'attendez-vous pour la remettre ? Vous n'allez pas rester le cul nu, non ? »

Elle lui adresse un regard implorant, et comprend tout de suite que c'est inutile, il ne cédera pas, cela l'amuse trop de l'humilier en public ; alors, se détournant pudiquement, elle s'incline gracieusement pour enfiler un pied dans sa culotte, puis l'autre, et elle remonte le minuscule chiffon de satin bleu le long de ses bas, puis sur ses cuisses, en s'efforçant de retrousser sa robe le moins possible, ce qui s'avère assez scabreux, car on entrevoit quand même, au dernier moment, l'éclair blanc de la chair nue des cuisses et même la rougeur ardente du fessier. Pescarini n'a pu s'empêcher de se pencher pour mieux voir, Harris l'a noté.

« Venez ici, Meg, fait-il. Je crois que monsieur Pescarini s'intéresse à la couleur de vos fesses. »

Pescarini tressaille, mais ne proteste pas, en dépit du regard courroucé que lui décoche sa grosse moitié.

Sans hâte, Harris retrousse la jupe de Meg et découvre ses fesses écarlates que la minuscule culotte ne dissimule que parcimonieusement. Pescarini a pâli et ses yeux ont perdu toute la somnolence affectée qu'ils affichaient.

« Vous n'y êtes pas allé de main morte, mon cher ! »

« Avez-vous très mal, Meg ? demande Harris, en lui tâtant une fesse sous les yeux des deux autres. Ici, peut-être ? »

Il déplace la culotte sur le côté, découvrant la raie médiane du fessier, dans laquelle il glisse un doigt. Les yeux fermés, le visage embrasé, Meg fait un signe de dénégation. Harris laisse retomber sa jupe et se lève. Hagarde, Meg s'est tournée vers lui. Il lui prend courtoisement, respectueusement même, le bras.

« Que diriez-vous, chère amie, d'un petit Martini au bar pour vous remettre de vos émotions ? »

Elle se serre amoureusement contre lui, indifférente aux airs furibonds de la grosse dondon. Sur l'invitation de Harris (Et si nous faisons tous plus ample connaissance devant un Martini, non ?), les Pescarini se joignent à eux. Exit les deux couples. Les Pescarini en

tête, Harris et Meg qui se pend amoureusement à son bras, derrière.

Harris la retient un moment, laissant les autres prendre un peu d'avance.

« Eh bien ? questionne-t-il. Qu'en pensez-vous ? »

« Vous avez été très vilain, dit Meg avec une moue chagrine, de leur montrer mon derrière ! Méchant que vous êtes ! »

Elle lui pince le bras pour rire. Et d'ailleurs un rire un peu fou danse dans ses yeux.

« Avez-vous mouillé votre culotte, quand il regardait votre cul ! »

« Un peu, avoue Meg à voix basse. Surtout quand vous... quand vous l'avez soulevée pour leur montrer... mon anus... »

« C'est bien. Il faut toujours me dire la vérité. Et lui, qu'en pensez-vous ? »

« Harris, vous n'y songez pas ! Ce type est horrible, il est... gluant... Quel bonhomme épouvantable ! Si vous saviez l'horreur que m'inspire ce genre d'individu ! C'est physique... »

« Il n'est pas dit, pourtant, que je ne lui prêterai pas votre cul. Il a l'air de s'y intéresser. »

« Harris, non ! Pas ce métèque ! Je vous jure qu'il me répugne profondément ! »

« Et s'il me plaît, à moi, de vous donner à des hommes qui ne vous plaisent pas ? Refuserez-vous ? »

Tête basse, Meg fait un faible signe de dénégation. Galant, Harris la prend par le bras. Ils sortent de scène.

Que dites-vous de ça ? Harris vient de montrer son cul à un homme qu'elle ne connaît ni d'Eve ni d'Adam. Maintenant ils vont prendre l'apéritif tous ensemble, comme si de rien n'était. En outre, il n'est pas exclu que Harris la fasse baiser par ce type ! On ne peut pas nier que maman soit une femme moderne ! Elle vit vraiment avec son temps !

13 NELLIE ET MARIE-VICTOIRE SE MANGENT LA MOULE DANS LA CHAMBRE DE CAMOMILLE

Mardi 17 septembre

J'ai eu beaucoup de mal à trouver le sommeil, hier soir ; sans cesse, repassaient dans ma tête les événements dont j'avais été le témoin ou l'héroïne. (Héroïne est peut-être un grand mot ?) Je me tournais, je me retournais dans mon lit, j'étais moite, énervée, je ne savais pas de quoi j'avais envie, ou plutôt je le savais trop.

J'ai un peu joué aux deux Nellie, mais ça me paraissait bien fade, tout à coup. Finalement, je me suis endormie sans m'en rendre compte et je n'ai même pas entendu maman rentrer. Elle a dû rentrer très tard. Harris et elle étaient allés au casino avec les Pescarini. C'est bizarre, voilà que Pescarini et Harris sont copains comme cochons, un vrai coup de foudre d'amitié. J'ai idée que ça doit cacher quelque chose, et maman doit penser comme moi, car elle n'arrêtait pas de rougir jusqu'aux oreilles, à table, chaque fois qu'elle rencontrait le regard de Harris. Lui avait l'air de beaucoup s'amuser, et Pescarini ne quittait pas maman des yeux !

C'est la mouette qui m'a réveillée, ce matin, en toquant au carreau. Il était plus de dix heures ! Elle devait me trouver bien paresseuse. Et maman ? Dormait-elle encore, elle aussi ? Là-dessus, Camomille arrive avec le plateau. Pose un doigt sur ses lèvres et va fermer la porte de communication. Je m'assieds dans mon lit, le cœur tremblant.

« Vot'maman veut pas qu'on la réveille avant midi. Ils ont fait la fête avec les ritals. M'est avis qu'elle a forcé sur le champagne et qu'elle sera pas à prendre avec des pincettes, aujourd'hui ! »

Elle me met une biscotte beurrée sous le nez et je mordille.

« Et toi ? (Le tutoiement me procure une délicieuse secousse.) Tu as été sage ? Montre un peu... »

Elle abaisse le drap et me fait écarter les genoux. Que je suis chaude, tout à coup, j'ai encore la biscotte entre les dents, je suis adossée aux oreillers. Elle m'ouvre l'abricot avec ses doigts et les fait aller et venir, de bas en haut. Elle se met à rire à voix basse en voyant comme je m'écarte bien.

« Tu en veux, hein ? T'as envie qu'on te fasse mouiller ton drap, pas vrai ? »

Je fais oui avec la tête, plusieurs fois. Et elle s'occupe de mon bouton, très vite. Ça arrive d'un coup, du fond de moi, et je sens que ça coule. Camomille me rentre tout doucement son doigt.

« Dis donc, tu deviens une grande fille, maintenant... on sent que tu t'exerces, hein ? »

Après, j'ai ma petite crise de pudeur et de honte, je me couche à plat ventre, le nez dans l'oreiller. Comme ça, elle peut s'amuser par derrière, et c'est drôlement cochon ce qu'elle me fait, après avoir sucé ses doigts. Très vite, j'ai une deuxième secousse, et je fais attention à ne pas crier pour ne pas réveiller maman. Puis Camomille s'en va passer l'aspirateur dans les autres chambres, et je me rendors jusqu'à midi. A midi, maman dort toujours, je m'habille, je sors de chez moi sur la pointe des pieds. Sur qui je tombe dans le couloir ? Jeannot Lapin. Il redescendait de la lingerie, avec sur les bras une pile de draps fraîchement repassés. Dès qu'il m'aperçoit, il les dépose sur une marche et accourt.

« Bonjour, qu'il me fait. Vous m'en voulez encore, pour hier ? »
« Non, Jeannot, c'est déjà oublié ! »

Il jette un coup d'œil dans la cage d'escalier et revient vers moi.
« Dites, qu'il me fait, vous voulez pas me montrer votre derrière, Nellie, juste une fois. J'ai encore envie de le voir. »

« Si vous voulez... mais vite, alors, faut que je descende à la salle à manger. »

Je me retourne et je soulève ma jupe. Il me baisse ma culotte et m'embrasse une fesse ; ça me chatouille et ça me fait rire. L'autre fesse, ensuite... Puis il me les écarte et m'embrasse au milieu. Je le laisse faire... C'est si étrange de se faire embrasser cet endroit.

« Devant, maintenant, vite... vite... » qu'il supplie.

Je me retourne, et il pose sa bouche sur ma fente. Il me prend par les fesses et il reste comme ça. Nous tremblons tous les deux. Puis, tout doucement, je sens le bout de sa langue qui pénètre... Pourvu que ça ne le dégoûte pas ! A ce moment, Caroline, une des chambrières, l'appelle d'en bas.

« Et alors, ces draps, ils arrivent ? »

Jeannot m'embrasse goulûment l'abricot, puis se relève d'un bond et me remonte ma culotte. C'est galant, non ? Il aurait pu s'en aller en me laissant me reculotter moi-même. J'ai trouvé que c'était un geste très délicat !

J'ai mangé toute seule, au restaurant, monsieur Aymé m'a servie lui-même. Il m'a demandé des nouvelles de maman, je lui ai dit qu'elle avait la migraine. Les Pescarini et Harris s'étaient attablés ensemble. Ils avaient l'air de bien se marrer, la grosse dondon riait à gorge déployée aux facéties qu'ils échangeaient.

Au dessert, j'ai couru à l'ascenseur. Dès que la cabine a commencé à monter, Jeannot s'est jeté à mes genoux, j'ai baissé ma culotte. Il ne m'a pas mis la langue, cette fois, il m'ouvrait bien pour me regarder et me mettait les doigts dedans. Il me tâtait délicatement, comme une fleur, ça me plaisait beaucoup. Puis, très gentiment, il m'a rentré son doigt dans le derrière, et il m'a demandé s'il pourrait me faire ce que m'avait fait l'autre salaud de Trafalgar. Je lui ai dit que oui, bien sûr, j'étais une jeune fille à la mode, mais dans l'ascenseur ce ne serait pas commode. Alors il m'a appris qu'il finissait son service à deux heures. Il serait de congé tout l'après-midi. Pourquoi ne nous retrouverions-nous pas derrière les cabines, dans le coin des amoureux ? Il n'y a personne, en ce moment. On serait tranquilles. Je lui ai dit d'accord, et il m'a remonté ma culotte. J'étais contente comme tout. C'était la première fois que j'avais rendez-vous avec un garçon. Il allait me rentrer son adorable petit sucre d'orge dans le derrière. J'étais folle de joie. J'ai même esquissé deux ou trois entrechats devant ma glace, sans culotte et abricot ouvert, en me tirant la langue tellement j'étais ravie. Mais il ne fallait pas faire de bruit, maman dormait encore. J'ai choisi ma robe préférée, celle avec les dentelles, la longue qui m'amincit. Fallait-il ou ne fallait-il pas mettre une culotte ? J'ai eu envie de faire une surprise à Jeannot, je n'en ai pas mis. A deux heures, je suis descendue sur la pointe des pieds pour ne pas rencontrer le rouquin qui était d'ascenseur. Que j'étais heureuse !

Ce n'est pas sur le rouquin que je suis tombée, dans le hall. C'est sur Camomille. Elle était là, en tenue de ville, sans doute revenait-elle de faire quelque course ; avec elle se trouvait une grande brune au derrière de jument postière, ses gros seins à l'étroit dans son tailleur très serré. Elle m'a regardée avec curiosité car Camomille lui avait donné un coup de coude. Elle avait de gros yeux assez bovins, mais elle n'était pas laide. Un peu épaisse, quoi. J'ai compris, à sa façon de me détailler, que Camomille lui avait parlé de moi. J'ai fait un petit signe de tête, en passant, et prenant mon air le plus dégagé, j'ai voulu sortir par la porte tambour. Aymé n'était pas à la réception.

« Peut-on savoir où tu vas de ce pas, Nellie ? »

Un peu vexée qu'elle me tutoie devant une étrangère, je lui réponds que je vais prendre l'air.

« Du côté de la pointe, peut-être ? (Elle fait du coude à la grande brune qui reste impassible.) Comme c'est curieux ! Et juste le jour où Jeannot a demandé son après-midi ! Qu'en penses-tu, Marie-Victoire ? »

Marie-Victoire se contente de me fixer de ses gros yeux sérieux. Elle a un soupçon de moustache, et de gros sourcils sombres très fournis, ce qui m'incite à penser qu'elle doit être velue entre les cuisses.

« Eh bien, tu prendras l'air un autre jour, susurre Camomille en me poussant vers l'escalier de service. Que dirais-tu de monter faire une petite sieste ? »

De l'ascenseur, auquel il est adossé, Trafalgar nous épie. Camomille qui s'en avise pointe son doigt. Tout penaud, il s'engouffre dans sa cabine comme un chien qu'on renvoie à sa niche.

« Ce petit salaud, fait Camomille, en s'adressant à la grande brune. Je t'expliquerai plus tard... »

Elle me pousse dans l'entrée de service. Je ne suis jamais venue là, c'est drôlement différent du grand escalier. Un autre monde... c'est gris, c'est sale, les peintures s'écaillent, les marches sont usées.

« Mais, Camomille... »

« Tu vas monter faire la sieste dans ma chambre. Tu oublies que ta mère dort encore ! Il ne faudrait pas la déranger. Tiens, prends ma clef, je te rejoins dans dix minutes. C'est la chambre numéro 36, c'est marqué sur la clef. La dernière porte au fond du couloir. Mets-toi au lit et fais dodo. »

Elle me donne une petite tape sur la joue, sous le regard intéressé de la grande brune.

« Mais j'ai pas mes affaires pour dormir, Camomille ! »

« Eh bien, couche-toi toute nue. Tu n'auras qu'à tirer le drap sur toi. »

Comme elle a parlé à voix basse, j'imagine qu'elle ne veut pas que sa copine entende ce que nous disons. Un peu contrariée, mais dévorée de curiosité, je grimpe donc jusqu'au sixième. Les logements des domestiques de l'hôtel sont situés sous les combles, il fait très chaud dans l'étroit couloir. La chambre de Camomille, minuscule, n'a même pas une vraie fenêtre, simplement ce qu'on appelle une tabatière. Il y règne une chaleur oppressante, ça sent l'eau de Cologne bon marché. Le lit n'est pas fait. Au milieu de la chambre, par terre, il y a une bassine d'eau savonneuse ; des poils noirs, très frisés, flottent à la surface de cette eau. Je me déshabille et j'accroche ma robe dans la penderie, près des vêtements de Camomille, puis je vais me mettre au lit et je tire le drap sur moi. Le lit sent le fade, mais le matelas est très moelleux. Je vois passer l'ombre d'une mouette derrière la lucarne.

Peu à peu, les battements de mon cœur s'apaisent. Je tends l'oreille. Menus craquements. Sans doute le bois qui travaille. Qu'est-ce qu'elle va me faire ? La même chose que ce matin ? Elle va sans doute vouloir me lécher... Je ferme les yeux. Les minutes se traînent. Un robinet goutte, quelque part... Je perçois un chuchotement lointain, puis un bruit de pas étouffé. Une porte bat, pas loin de la chambre où je suis. A nouveau, le silence, les grincements du bois. Puis encore des pas. Qui s'approchent, feutrés. La porte s'ouvre. Camomille paraît. Tout de suite, elle ramasse la cuvette et va la vider dehors, dans une sorte de lavabo de métal que j'ai aperçu dans le couloir. Elle fait couler de l'eau, elle revient, portant la bassine qu'elle a remplie d'eau propre. Elle la pose près de la penderie, puis elle sort d'un tiroir une savonnette, un gant de toilette, et une serviette propre, bien pliée. Elle ne s'occupe pas de moi. Elle fait exactement comme si je n'étais pas là, comme si c'était un jouet en peluche ou une poupée qui était dans son lit. Je la suis des yeux, épiant ses moindres gestes. Elle retire les épingles de son chignon, et ses cheveux tombent en désordre sur ses épaules. Un frisson me parcourt...

En fredonnant, elle va jeter un coup d'œil par la tabatière. Puis elle commence à se déshabiller, face à la glace de son armoire, toujours sans m'accorder la moindre attention. Elle se comporte tout à fait comme une femme seule. Au point que j'en viens à me demander si elle ne m'a pas oubliée. Elle dégrafe sa jupe, la voici en culotte bouffante, avec ses bas noirs. Le blanc des cuisses grasses... Elle déboutonne son corsage, le retire, fait glisser les bretelles du soutien-gorge sur ses bras, et empoigne ses gros seins qu'elle étudie d'un œil circonspect. Les baleines du soutien-gorge ont imprimé des marques rouges sur sa poitrine. Elle baisse sa culotte et montre son gros derrière charnu, si blanc au-dessus des bas de coton noir. Puis elle fait rouler ses bas. La voici toute nue.

Alors, elle fait quelque chose d'absolument inouï. Est-ce un exercice d'assouplissement ? Ou répète-t-elle une pose plastique ? S'étant baissée, elle fait passer un de ses bras derrière le genou du même côté, replie le coude derrière le creux de l'articulation, et se redresse sur une seule jambe, l'autre soulevée sur son bras. Dans la glace, la grosse touffe de poils noirs s'écarquille et la chair s'ouvre sur une large blessure violacée. Prenant son souffle, Camomille expédie son pied en l'air, comme font les danseuses de french cancan. Elle répète cet exercice une dizaine de fois, en respirant très fort, et toute sa marchandise est exposée, grande ouverte, comme une bête éventrée. La sueur commence à sourdre sur ses reins, sur ses flancs, et son odeur arrive, par vagues, émouvante. Je suis passionnément les déformations que chaque battement de pieds cause à la fente mauve entre les poils. On dirait que le gros abricot fait des grimaces.

« Je vois que tu n'as pas perdu la forme », fait une voix roque.

J'en bondis dans mon lit. C'est la femme brune qui vient d'entrer sans bruit et qui contemple la scène. Elle referme la porte et tourne la clef dans la serrure. Evitant soigneusement de regarder dans ma direction, elle s'assied sur l'unique chaise et croise les jambes. Elles sont un peu fortes, ses jambes, mais bien faites. Pour une femme qui doit approcher de la quarantaine, elle est encore drôlement bien roulée.

« Oh, je me rouille, halète Camomille, ce n'est plus ce que c'était. Tu te souviens du Casino de Paimpol ? »

« C'était le bon temps, soupire la brune, en se grattant une cheville. En tout cas, tu y arrives encore. Pas moi. »

« Je crois que ça reviendrait vite si je m'exerçais tous les jours. Mais j'ai la flemme. Tu as vu ? Regarde toute cette bidoche ! Rien que du gras ! »

Elle pince des bourrelets de viande blanche sur ses hanches, à sa taille, puis sur ses fesses.

« Tu es encore très bien, assure la brune. Bien mieux que moi, je t'assure. Tu as bien vieilli. D'accord, tu as pris du cul depuis le collège, moi aussi. Ne nous plaignons pas, les hommes aiment les gros culs ! »

Avec une impudeur animale, Camomille vient s'accroupir au-dessus de la bassine et nous montre l'intérieur de sa caverne rose. Elle se trempe le cul dans l'eau, enfonce ses doigts en elle, les fait aller et

venir, puis elle se lave ensuite superficiellement.

« Tu ne fais pas d'injection ? » demande la visiteuse.

« Non, il s'est retiré. Il a tout fait dehors. Et puis, je vais avoir mes règles. »

Elle se relève, s'essuie le sexe et le derrière, et enfle un peignoir pas très frais, qui était pendu au loquet de la fenêtre. Elle noue la ceinture et vient s'asseoir au bord du lit. Elle me pousse un peu de la main, comme si j'étais un chat, et je me déplace, le cœur battant.

« Dis donc, ça faisait une paye, hein ? dit-elle. Sacrée Marie-Victoire ! Alors, comme ça, tu reviens au pays, et tu vas travailler au *Beau Rivage* ? Eh bien, ça me fait plaisir. »

Marie-Victoire consent enfin à laisser ses yeux errer de mon côté. Je suis recroquevillée sous le drap, que j'ai tiré jusque sous mon nez.

« Peut-on savoir ce que fait cette jeune personne dans ton lit, Camille ? J'espère qu'il ne s'agit pas d'amours coupables ? »

« Elle ? Tu veux rire ! C'est juste pour m'amuser les doigts, tu sais ce que c'est. Je la punis. Pas vrai, Nellie ? C'est une vicieuse, elle n'arrête pas d'allumer les garçons. Et une branleuse, en plus... »

La chaleur de mes joues me fait presque défaillir. Amours coupables, l'expression me plaît, il faudra que je la note. Camomille passe sa main sous le drap et me caresse la poitrine, puis le ventre. Marie-Victoire regarde le drap bouger. Quand la main arrive entre mes cuisses, et que je les écarte, je vois poindre une lueur d'étonnement dans ses gros yeux bourrus.

« C'est madame Dieulafoy, me dit alors Camomille, en me passant son doigt dans la fente. Une amie d'enfance... »

Je salue poliment la Dieulafoy qui me rend mon salut.

« Marie-Victoire Dieulafoy... répète Camomille en me taquinant le bouton. Une vieille copine... »

J'ai fermé les yeux et je m'ouvre à la caresse de Camomille. Elle attend que je sois bien mouillée, bien chaude, et elle s'arrête. Elle montre son doigt mouillé à Marie-Victoire.

« On pourrait la branler pendant des heures, elle adore ça... Tu veux la toucher un peu ? »

J'ai un haut-le-corps. Cette grande brune au sombre regard m'impressionne. Elle se lève sans se presser et s'assoit lourdement sur le sommier, de l'autre côté du lit. Camomille baisse le drap, me voici nue sous les yeux de la visiteuse. Prise de timidité, j'ai rapproché mes cuisses.

« Ouvre-les, idiot, me dit Camomille. Montre-toi à Marie-Victoire... »

Avec une envie de pleurer dans la poitrine, et le cœur qui cogne d'une façon épouvantable, j'obéis. Marie-Victoire se dégage, puis pose sa main nue sur mon ventre. Elle caresse ma peau, en fronçant ses gros sourcils.

« Tu te souviens, à Sainte-Clotilde ? demande Camille. Avec la grosse pionne ? »

La brune opine du bonnet et me glisse son doigt dans la fente. Elle commence par vérifier que je suis vierge, puis elle me touche le bouton. Elle a l'air honteuse et furieuse en même temps.

« C'est quand même une gamine ! fait-elle. Elle n'a même pas de poils. »

« Elle se les coupe, cette idiote ! C'est sa lubie de jouer les petites filles montées en graine. »

« Tu diras ce que tu voudras, c'est un tendron ! »

Cela ne l'empêche pas de passer et de repasser son doigt dans ma fente, en surveillant l'effet que ça produit sur moi. J'ai le sang au visage, j'ai remonté les genoux et je m'ouvre le plus que je peux.

« Elle a une moule de fille vicieuse, tu ne trouves pas ? dit Camomille. Bien bombée... charnue... ça ne te donne pas envie ? Allez, quoi, Marie-Victoire, laisse-toi tenter... en souvenir du bon vieux temps... Regarde ça. Vas-y, quoi. C'est offert par la maison... dégustation gratuite... »

Des deux mains Camomille m'ouvre l'abricot. Marie-Victoire semble réfléchir. Puis elle hausse les épaules et tire un mouchoir de sa manche ; méticuleusement, elle essuie sa grosse bouche pour enlever son rouge à lèvres. Puis elle descend du lit et s'agenouille par terre.

« Tu vas voir, elle va te bouffer la chatte, me dit Camomille, en me caressant le front. Tu vas bien te laisser faire, hein ? (Je fais oui de la tête, pendant que Marie-Victoire retire son second gant.) C'est une championne, pour bouffer les chattes. Elle adore ça... »

Je regarde s'incliner le chignon de Marie-Victoire, sa grosse bouche gourmande se colle là où je suis fendue. Sa langue chaude me cherche, me trouve, et commence son va-et-vient. Camomille allume une cigarette et s'installe commodément pour assister à la scène. Je m'ouvre bien, je m'abandonne. La langue monte et descend, chaude et mouillée, toujours de la même façon. De temps en temps, Marie-Victoire aspire sa salive, comme si elle buvait le jus d'un fruit, puis elle recommence. Camomille qui m'observe avec un sourire narquois comprend avant moi ce qui va se passer. Sa main se détend et se pose sur ma bouche. Il était temps ; ça m'a prise par surprise, comme si ma chair se dénouait d'un coup, je grogne comme une bête en furie sous la main de Camomille qui me bâillonne. J'essaie même de la mordre. Que c'est bon, que c'est diaboliquement bon ce que me fait cette femme ; j'ai l'impression que toute sa langue est enfoncée en moi et qu'elle remonte en frétilant dans mon ventre...

« Eh bien, me demande Camomille, qu'est-ce que je t'avais dit ? »

Eberluée, j'essaie de reprendre mon souffle, des pleurs gonflent ma gorge, je tremble de tout mon corps... Camomille montre à Marie-Victoire la marque que mes dents ont laissée dans sa paume. L'autre se contente de s'essuyer la bouche, poliment, comme quelqu'un qui sort de table. Elle a une petite lueur satisfaite dans l'œil.

« Eh oui, fait-elle, ça mord, à cet âge... Ce n'est plus comme nous... »

Sans plus s'occuper de moi, qu'elles ont recouverte, elles allument une cigarette et entament une conversation à bâtons rompus. Elles échangent des souvenirs, des allusions. Elles se maquillent devant la glace. Elles se donnent des petites claques sur le derrière, s'appellent ma grosse poule. Je leur trouve un drôle de genre, il faut bien le dire.

« Faut que je me dégotte un petit vieux qui crache jaune, comme ton rosbif, dit Marie-Victoire en se rasseyant sur la chaise. Pour le plaisir, ce ne sont pas les filles qui manquent, dans le pays. »

Comme il n'y a qu'une chaise, Camomille s'installe près de moi.

Elle rentre carrément dans le lit, après avoir retiré son peignoir, et m'attire contre son flanc en passant son bras par-dessus moi. Je me niche dans son aisselle et je me gorge de l'odeur âcre de sa transpiration. Les deux femmes échangent des anecdotes. Je n'écoute que d'une oreille. Je respire la chair de Camomille ; nos corps, à l'endroit où ils sont en contact, sont moites de sueur. Tout en parlant, Camomille promène sa paume sur sa peau, puis sur la mienne. Elle prend ma main et la pose sur son ventre. Puis elle la lâche et prend sa cigarette qui fumait sur la table de nuit, la porte à ses lèvres. Elle me serre contre elle de son autre bras. Je n'écoute plus ce qu'elles racontent. Pourquoi Camomille a-t-elle mis ma main sur son ventre. Est-ce que... Prudemment, je commence à la caresser. Elle rit très fort à une plaisanterie de Marie-Victoire, son ventre saute sous ma main.

« Ça fait du bien, de rire un bon coup ! fait-elle, en s'essuyant les yeux ; c'est presque aussi bon que d'en tirer un, ça dégage les bronches ! »

« Et ça fait mouiller ! ajoute avec componction Marie-Victoire. Moi, quand je ris, je trempe mes culottes. »

Camomille hurle de rire et donne une ruade dans le lit ; sournoisement, sa main pousse la mienne vers le bas de son ventre, mes doigts arrivent à la région poilue. Dois-je comprendre que...

Elles se sont un peu calmées, elles parlent de Harris que Marie-Victoire paraît très bien connaître. Mes doigts jouent avec les mèches de poils. Comme pour m'encourager, Camomille me caresse le bras, avec la main du bras qui m'enlace. Je laisse descendre mes doigts. D'une oreille j'écoute quand même ce qu'elles disent, car, à mots couverts, il est question de maman.

« J'en connais une qui va avoir des surprises, glousse Camomille. Tu te souviens de Nadia, la Russe blanche. Elle est revenue ici, l'autre jour. Elle fait carrément la pute, si tu veux mon avis. »

« Ces bourgeoises, quand elles y prennent goût, énonce sentencieusement Marie-Victoire, elles deviennent encore pires que nous. De vraies bêtes... »

Je sens que Camomille retient son souffle, c'est que mes doigts viennent d'atteindre la lisière d'une zone chaude et humide. Je n'aurais pas cru qu'elle était ouverte si haut... Les poils commencent à peine, et déjà elle est toute blessée... Et drôlement profond. Je colle ma bouche

à sa peau et je suce, sa sueur a un goût sucré et aigre à la fois. Mes doigts dépiautent les replis de chair gluante, se fauillent, disparaissent très profond. Comme je fais quand elle me branle, Camomille écarte les cuisses. La chair s'ouvre en entonnoir, aspire mes doigts... ça glisse... c'est comme une énorme limace chaude qui m'avale...

« Elle te branle ? » demande Marie-Victoire.

« Elle s'amuse... » murmure Camomille.

« Tu as toujours aimé ça, hein ? Tu te souviens, nous deux ? » « Pourquoi tu te couches pas avec nous ? Elle nous branlerait toutes les deux... »

Je farfouille dans le gluant à la recherche du bouton, quand je le découvre enfin, je n'ose en croire mes doigts, il est aussi gros que le bout rouge de Jeannot. Entre parenthèses, il doit commencer à trouver le temps long, derrière la jetée, le pauvre. Un vague remords m'effleure que je chasse aussitôt. J'ai pris toute la viande mouillée de Camomille dans ma main, et je presse, je serre, je trifouille.

« Elle apprend vite, dit Camomille à l'autre qui a dû l'interroger du regard. Elle est douée pour ça... Pas vrai, petite salope, que tu es douée pour ça ? »

Je ris tout bas, mon visage caché dans les poils de son aisselle, et mes doigts la branlent comme j'ai l'habitude de me faire, quand je veux que le plaisir vienne vite.

« Oui... oui... comme ça... encore... aaahhhhh.... »

Je suis toute fière de sentir Camomille jouir sous ma main. Elle jouit longtemps, et je n'arrête pas de remuer mes doigts. Les ressorts du sommier dansent sous nous. Enfin, elle cesse de se démener, et repousse ma main, me serre contre elle, me lèche le visage, les yeux, le nez, la bouche.

« Je la garderais bien pour moi, cette petite suceuse... »

« Elle suce ? » demande Marie-Victoire qui a dressé l'oreille. « Elle s'y ferait vite ! T'as pas vu sa bouche ? »

« C'est la première chose que j'ai remarquée, quand je l'ai vue », soupire Marie-Victoire.

Elle se lève, comme à regret, après avoir vérifié l'heure sur le

réveille-matin qui tictaque sur la table de toilette de Camomille.

« Bon, c'est pas tout ça, faut que j'y aille. J'ai rendez-vous à cinq heures. Le temps d'y aller... Je vous laisse, les amoureuses, amusez-vous bien. »

« Tu vas pas partir comme ça ? Tu sais quoi, elle va te bouffer la moule à ton tour. C'est l'affaire de dix minutes... »

« Tu crois ? Elle est un peu jeune, non ? Tu l'as déjà fait ? »

Je fais non de la tête, effrayée. Cette femme est énorme. Son cul doit bien faire le double de celui de Camomille ! Elle a remarqué ma peur, ça l'amuse.

« Je retire juste que ma culotte, alors, qu'elle fait à Camomille, comme si je n'existais pas ; j'ai pas le temps de me mettre à poil. »

Elle la fait descendre le long de ses jambes, puis retrousse la jupe de son tailleur et nous regarde d'un air perplexe. Un énorme buisson de poils noirs pousse au bas de son ventre et dessous, sa motte forme une grosse bosse que fend une profonde crevasse mauve. Ses cuisses grasses tremblent quand elle marche ; des vergetures marbrent son ventre. Camomille descend du lit et me tire pour que je sois au milieu, puis elle me fait descendre, retire l'oreiller. Je ne comprends pas ce qu'elles vont faire.

« A la hussarde ? demande Marie-Victoire. C'est ce qu'il y a de plus pratique, non ? »

Elle grimpe sur le lit, m'enjambe, pose un pied de chaque côté de mes épaules, s'accroupit comme pour faire ses besoins. Son énorme sexe s'écarquille entre les poils et descend vers moi, exhalant une chaude odeur de femelle. Avec ses doigts, Marie-Victoire étale ses lèvres sur les côtés.

« La moule fraîche... tu vas aimer ça... »

Je fais non de la tête, terrorisée, mais je n'ose pas refuser ; d'ailleurs, je ne pourrais pas, Camomille me tient les bras en croix. La terreur me fait suffoquer. Chairs mauves, irisées, difformes, qui palpitent vaguement ; une pointe pourpre fait saillie ; la caverne du vagin, d'un rose nacré, s'arrondit comme le fond d'un gosier... sur le pourtour s'érigent deux petites lèvres couleur de corail, exactement pareilles à celles d'une vraie moule...

« Je vais me faire bouffer la chatte par une fille de richarde, dit Marie-Victoire. Au *Beau Rivage*, c'est le contraire, les bourgeoises me paient pour que je leur bouffe la leur ! Allez, fille de riche, régale-toi ! »

Le bâillon humide et chaud se colle à ma bouche, le goût y entre, j'étouffe car mon nez s'est pris dedans. Mais la Dieulafoy se soulève et m'applique seulement le haut de la fente sur la bouche. Quelqu'un me pince. Alors je tire la langue, et je lèche. Et tout de suite, j'aime ça. Du fond même du dégoût, un plaisir extraordinaire m'envahit. J'arrache mes mains à celles de Camomille et je les pose sur le gros cul moite de Marie-Victoire.

« Qu'est-ce que je te disais ! » fait Camomille.

« Qui a bu boira ! » répond l'autre, tandis que ma langue s'aventure dans la viande moite, cherche le gouffre du vagin, l'explore. Oh, que j'aime ça. J'aspire la viande, je la mâche.

« Oui, oui... »

Marie-Victoire me frotte sa grosse moule sur le visage, je me baigne dans sa chair baveuse, ma langue titille le gros dard dressé. Le goût change, devient acide. Je me gave, je m'empiffre, je me gorge, je voudrais manger, dévorer, sentir le goût du sang...

Une bête se plaint d'une voix rauque. Est-ce un chien ? Non... C'est Marie-Victoire qui jouit, et dont le plaisir inonde ma bouche...

Je suis comme morte, quand elle se soulève. Elle reste au-dessus de moi, ouverte, comme si elle s'apprêtait à m'arroser de sa pisse. De grosses gouttes pleuvent de sa chatte écarquillée. L'intérieur est tout rouge, maintenant, et les lèvres du dedans pendent, comme deux loques... Prudemment, du bout du doigt, Marie-Victoire les fait rentrer dans la fente, puis elle se met debout et fourre bien à l'intérieur des poils tout ce qui dépassait ; quand c'est fait, elle descend du lit et se reculotte. Puis elle s'en va en nous faisant un petit geste d'adieu.

« Téléphone-moi, Marie-Victoire, lui crie Camomille, alors que l'autre se dépêche de quitter la chambre. N'oublie pas, hein ? »

« Promis... »

Je reste inerte, vidée de toutes mes forces, c'est elle qui a eu son plaisir et c'est moi qui suis épuisée.

Doucement, Camomille essuie la sueur qui ruisselle sur mon corps, puis elle remonte le drap, et me regarde.

« Quel dommage que je puisse pas rester avec toi ! soupire-t-elle en se rhabillant. Mais c'est l'heure du thé, il faut que je descende... Tu n'as qu'à te reposer tant que tu veux. Dors un peu, tu as l'air fatiguée. N'oublie pas de fermer, en sortant. Cette garce de Caroline est kleptomane ! Tu me rendras la clef en douce, avant d'aller manger. Surtout, n'en parle à personne, hein ? Nos histoires de cul ne regardent que nous ! »

Elle m'embrasse sur le front. Puis elle refait son chignon, enfille son petit tablier, le noue derrière sa taille. Vérifie dans sa glace que tout est en ordre. Sur le point de sortir, elle se retourne, comme frappée d'une idée.

« Tu veux que je t'envoie Caroline ? »

J'écarquille les yeux de stupeur. C'est une des femmes de chambre, une jeune rousse assez jolie. Elle est fiancée avec un pêcheur.

« Pour quoi faire ? »

Camomille hausse les épaules et replie son doigt. Puis elle tire la langue et la fait bouger. Je suis abasourdie.

« Elle pourrait te sucer un peu la moule. Elle aime bien les jeunettes. Tu la veux ? Elle a deux heures de coupure, elle serait d'accord. »

Je secoue la tête, effrayée. Pourtant, une fois que la porte est refermée, j'éprouve un vague regret. Idiote, me souffle Nellie, une jeune fille que je ne connais pour ainsi dire pas, qui viendrait de la part de Camomille. Et moi, toute nue dans le lit, comme une petite putain dont toutes les femmes de chambre viendraient se servir, à tour de rôle... J'essaie d'imaginer ce que nous nous dirions, Caroline et moi.

« Camomille m'a dit que vous étiez d'accord... C'est pas des blagues ? Vous voulez bien que j'entre dans le lit avec vous ?

Qu'est-ce que vous préférez, que je vous touche, ou me toucher, vous ? »

C'est presque aussi excitant d'imaginer ce qui pourrait se passer que de se souvenir de ce que je viens de faire.

Heureusement que Camomille avait mis la sonnerie du réveil. Sinon, je crois bien que j'aurais dormi jusqu'à la nuit.

Maman n'était plus dans sa chambre quand je suis entrée dans la mienne. Son lit était fait, ses affaires en ordre. Je suis allée faire un tour en bas, je l'ai aperçue de loin, au bar, avec Harris et les Pescarini. Ils étaient en train de boire des cocktails. Alors, je suis remontée et j'ai écrit jusqu'à l'heure du repas. J'en aurai des choses à relire, quand je serai à Paris.

14 HARRIS PRÊTE LE CUL DE MAMAN À PESCARINI

Mercredi 18 septembre

Est-ce ce temps mou et gris qui donne l'impression d'être dans du coton sale ? Dès mon réveil, après que Caroline m'eut apporté mon plateau au lit (Camomille était de congé), je me suis sentie patraque. Je n'avais de goût à rien. J'aurais voulu être loin de ce sale hôtel, à Paris, dans notre nouvelle maison du Square-Montsouris, oublier tout ce que j'ai vécu ici. J'ai un goût de salissure dans tout le corps, l'impression que je suis infectée, comme une plaie qui ne veut pas cicatriser, et qui démange.

Après le repas de midi, j'ai fait ma promenade rituelle le long du rivage ; je remuais des pensées moroses : ce que j'allais devenir en grandissant, par exemple. Est-ce que je serais comme maman, une espèce de folle qui ne pense qu'à ça ? Est-ce que je tromperais mon mari comme elle trompe papa ? A propos, que faisait-elle, en ce moment ? Ils s'étaient entassés tous les quatre dans la torpédo de Pescarini, histoire de visiter les alentours, une idée de Harris.

« Pourquoi ne nous emmèneriez-vous pas visiter toutes ces églises charmantes, Meg ! »

Pour sûr que la grosse dondon n'a pas compris pourquoi maman avait rougi si violemment. J'ai eu comme l'impression qu'elle lui donnait un coup de pied sous la table, à Harris, mais il a insisté, en riant sous cape :

« Elle connaît toutes les églises des environs... tous les petits coins intéressants... Pas vrai, Meg ? »

« Après tout, pourquoi pas ? » a fait Pescarini.

Ils m'ont bien proposé de monter avec eux, on se serrerait un peu dans la torpédo, ou l'un d'eux me prendrait sur ses genoux. Merci bien !

« On ne peut pas laisser la petite toute seule, a dit la grosse, elle va s'ennuyer ! »

J'ai rétorqué que je préférais m'ennuyer ici que dans de vieilles églises, et si maman m'a grondée mollement pour mon insolence, j'ai

bien vu, au fond, qu'elle aimait autant que je n'y aille pas. Est-elle donc si pressée de savoir de quelle façon Harris va s'y prendre pour lui « faire donner son cul » à Pescarini, comme il a dit ? Avec Grosse Dondon dans les parages, ça me paraît bien compromis. M'est avis qu'ils vont se barber à cent sous de l'heure, tous tant qu'ils sont.

Arrivée à la pointe, je me suis arrêtée, à quoi bon continuer ? Les mouettes criaient en plein ciel. La mer était démontée. Moi, j'étais là, perdue parmi les rochers sur lesquels se brisaient les vagues, et je m'offrais aux mains rugueuses du vent de mer qui se faufilait entre mes cuisses et me laissait un goût de sel sur la bouche. Ce goût de sel n'était pas dû seulement aux embruns. Je crois que j'ai un peu pleuré. Un découragement sans bornes m'accablait. Je suis revenue à l'hôtel, et j'ai dû dormir assez longtemps, car j'entends klaxonner, en bas, et je vois que la nuit est tombée. Ce sont certainement les joyeux lurons qui reviennent de leur escapade. Je vais descendre pour voir la tête qu'ils ont. Je le saurai tout de suite, s'ils ont fait des trucs.

Jeudi 19 septembre

C'est bien ce que je pensais, à en juger par la bobine qu'ils arboraient, ça n'avait pas dû être la joie, dans les églises. Maman elle-même faisait grise mine à Harris, lui en voulant manifestement du mortel après-midi qu'elle venait de passer.

Ce matin, en revanche, changement à vue. Un soleil splendide ! Du sable doré, une mer d'huile, et d'un bleu, mais un bleu ! Je n'en revenais pas. On se serait cru sur la Riviera, tenez. Vous pensez qu'on n'allait pas rater ça. La première chose qu'on a faite, maman et moi, après le déjeuner, c'est d'enfiler nos maillots et de descendre prendre un bain de soleil devant l'hôtel. Les Pescarini ont rattrapé vers dix heures ; lui était en maillot, mais pas elle (une robe à fleurs en forme d'abat-jour pour masquer les vastes étendues de sa malle arrière). Tout de suite, il est allé piquer une tête ; pas moi.

J'étais trop bien au soleil, à cuire doucement, mon coup de cafard d'hier s'était envolé ! Disparu avec les nuages, le spleen ! Je revivais, qu'est-ce que c'est chouette, le soleil. Nous, les femmes, on est comme les fleurs. Surtout entre les cuisses : dès qu'il y a du soleil, on s'épanouit et la rosée suinte... La preuve, j'étais trempée sous mon maillot, et les pensées les plus lascives se déroulaient mollement dans ma tête, bercées par les douces vaguelettes qui venaient mourir en murmurant sur le sable. Papa a encore appelé, de Londres, où il doit prolonger son séjour, pour je ne sais quelles tractations avec les douanes ; résultat, on est bonnes pour rester ici jusqu'à la fin du mois.

Ce qui nous laisse douze jours de luxure ! Vous pensez si maman bichait. Et moi, donc ! Immédiatement, j'ai pensé à tout ce que je pourrais faire avec Jeannot. Vous allez voir comme je vais le dégourdir, moi, ce grand timide. Sans parler de Camomille qui n'a certainement pas dit son dernier mot, en ce qui me concerne. D'avance, je consens à tout. Zut pour la morale ! C'est bien trop agréable de faire les cochonnes. Et même si elle veut que je lèche encore la grosse moule poilue de la Marie-Victoire, je le ferai. C'est simple, je ferai tout ce qu'elle voudra, Camomille. Je l'adore, cette salope. Je le lui ai dit, tout à l'heure.

« Je t'adore, Camo ! Parole d'honneur, je t'a-dore ! »

« Toi, qu'elle m'a dit (un peu étonnée, quand même), tu as envie qu'on te fasse des bricoles, hein, petite salope ? Allez, file au soleil. Je m'en occuperai plus tard, de ta petite moule. (Mais je l'espère bien, qu'elle s'en occupera ! Il ne manquerait plus que ça, qu'elle la néglige !) Pour l'instant, j'ai à faire. »

Bref, comme aurait dit le docteur Pangloss, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes : maman et Grosse Dondon papotaient sous le parasol, Pescarini (il est poilu comme un singe et a les jambes arquées) se faisait sécher au soleil. Harris lisait, un peu plus loin. Le temps passait, quoi.

Mais au fur et à mesure qu'il passait, se produisaient de minuscules changements. Ainsi, au sortir d'une brève somnolence, je pus constater que maman s'était allongée sur le sable, elle aussi. A plat ventre, elle s'offrait au soleil... et au sable que Pescarini lui laissait pleuvoir au creux des reins, en couvant d'un regard faussement distrait sa croupe rebondie que le maillot de bain moulait, surtout cette partie où les fesses se séparent... Grosse Dondon tricotait, armée d'un sourire patient. Et là-bas, Harris, son journal sur les genoux, admirait le tableau en connaisseur, très intéressé par ce sable qui pleuvait au creux des reins de maman...

A je ne sais quoi dans son sourire pincé, et au fait qu'il se tenait à l'écart, j'ai eu la certitude qu'une dispute les avait opposés la veille, et que c'était pour ça qu'elle lui faisait la gueule en revenant de leur balade. Mon petit doigt me soufflait que pour une fois, elle lui avait tenu tête, refusant de faire quelque chose qu'il lui avait demandé. Mais ce matin, voyant qu'il lui tenait la dragée haute, ou parce qu'elle avait changé d'avis dans la nuit, ou parce que, comme moi, le soleil la rendait d'humeur coquine, elle paraissait vouloir faire la paix, quoi qu'il dût lui en coûter.

« Allez donc le chercher, Vittorio, finit-elle par dire, je déteste quand il fait sa tête de mule... »

Vittorio ! Ils en étaient à s'appeler Meg et Vittorio ? Vittorio se rendit en ambassade auprès du solitaire, tandis que maman, boudeuse, époussetait le sable qu'il avait déposé sur son dos. Les deux hommes entamèrent une brève conversation, tournés vers maman qui les observait, les coudes plantés dans le sable, le menton dans les mains, tout en bavardant avec Grosse Dondon assise sur son pliant, qui leur tournait le dos.

« Eh bien, vous venez ? » supplia maman.

Et à deux reprises, elle fit signe que oui, de la tête. Oui ? Oui à quoi ? Comme honteuse, elle avait pris une poignée de sable, et la laissait couler devant elle. Ce qui était obscur pour moi ne devait pas l'être pour Harris, car il éleva une main et forma un cercle en arrondissant son pouce et son index. Puis, il glissa son autre index dans ce trou, et le fit coulisser à plusieurs reprises, les yeux fixés sur maman. Elle fit à nouveau un signe affirmatif et lâcha sa poignée de sable pour se cacher le visage dans les mains, comme pour dissimuler une crise de fou rire nerveux.

Alors seulement, ils daignèrent revenir. Tout de suite maman se redressa, s'assit gracieusement en ramenant ses jambes de côté sous elle, comme font les femmes bien élevées, afin de laisser un morceau de serviette à Harris qui s'accroupit près d'elle, et posa une main de propriétaire sur sa cuisse. Sur sa main maman posa la sienne... et elle la caressa, en faisant une moue, comme pour se plaindre qu'il ait été si vilain. Mme Pescarini les observait avec un sourire indulgent. Querelle d'amoureux... Pescarini aussi ne quittait pas maman du regard, mais elle n'avait d'yeux que pour son cher bourreau.

Il était manifeste que quelque chose couvait entre maman et les deux hommes, quelque chose dont Grosse Dondon devait être tenue à l'écart, les gestes de Harris avaient été suffisamment explicites... Il voulait qu'elle donne son cul à Vittorio, il voulait qu'elle se fasse enfiler par lui ! Et moi, alors ? Dondon et moi : deux gêneurs, je voyais le moment où elle allait me lancer son : « Et si tu faisais un peu d'exercice, Nellie ? », pour m'expédier à l'autre bout de la baie, aussi j'ai pris les devants, et je suis revenue vers le parasol. Tout de suite maman a repoussé la main de Harris.

« J'en ai marre, du soleil, c'est toujours pareil. Je voudrais aller dans ma chambre... »

« Mais bien sûr, va donc ! Je viendrai te chercher pour le dîner... va, ma poulette, repose-toi... »

Seulement, si je suis bien entrée dans l'hôtel par la porte qui donne sur la plage, je suis ressortie illico du côté rue et j'ai longé la promenade pendant dix mètres pour redescendre par l'escalier qui conduit aux rangées de cabines.

Mon idée était de revenir planquée derrière les cabines vers l'endroit où ils se trouvaient et, ainsi que si souvent nous l'avions fait, Birdie et moi, quand nous voulions épier les amoureux, de me glisser en rampant sous les pilotis. Il faut faire très attention, à cause des morceaux de verre sur lesquels on pourrait se couper, et ça pue affreusement, là-dessous, parce que le soleil n'y arrive jamais, et qu'il y en a qui pissent à travers le plancher, si bien que le sable est imprégné d'une odeur infâme qui vous prend à la gorge. Mais j'étais prête à tous les sacrifices et, arrivée à la dernière cabine de la rangée, la plus proche de l'endroit où ils se tenaient, juste en face de la véranda vitrée où se trouve la salle du restaurant, j'ai posé ma main sur la porte pour m'accroupir et ramper dessous. Or, voilà que la porte cédait sous ma poussée involontaire... Le cadenas n'était pas mis ; peut-être que des rôdeurs de plage l'avaient forcé pour chiper les menues bricoles qu'elle contenait. Dans ce cas, ils avaient fait un mauvais calcul, cette cabine était en réalité une douche, c'est là que les clients de l'hôtel, en sortant du bain, venaient se rincer à l'eau douce, et se changer...

C'est ici que Birdie et moi nous sommes « truquées » pour la première fois, en faisant couler l'eau très fort, pour qu'on pense que nous étions en train de nous laver. Je n'ai fait ni une ni deux, je suis entrée et j'ai tiré la targette derrière moi. Juste sous la pomme d'arrosoir, des petits malins ont agrandi avec un canif les fentes qui séparent les planches, afin de pouvoir reluquer les femmes nues sous la douche. Tous les deux ou trois jours, Camomille ou une autre femme de chambre venait boucher ces lézardes avec du mastic, mais les voyeurs les rouvraient aussitôt. Alors, de guerre lasse, les clientes se contentaient de pendre une serviette sur la cloison...

Je raconte tout ça pour qu'on comprenne bien que j'ai pu vraiment voir tout ce qui se passait, car cette cabine se situait à un endroit stratégique. Juste en face de la véranda, sur ma droite, et sur ma gauche, à trois mètres du parasol de maman. J'ai donc collé mon œil à la fente, et j'ai vu...

Tout d'abord que maman était seule ! Envolés, la grosse et son tricot. Quant à Harris et l'autre zigoto, ils n'étaient pas allés loin: assis

sous la verrière de la véranda, ils avaient étalé des cartes à jouer sur une table. Mais c'est maman qui les intéressait. Or, maman n'était plus couchée sur le sable, assise sur le pliant de Grosse Dondon, elle leur faisait face. Vous voyez le tableau ? Maman sur le pliant, et, à deux mètres d'elle, derrière les vitres, Harris et Vittorio font semblant de jouer aux cartes. Maman, elle, c'est de lire qu'elle fait semblant. Pendant environ une minute, les choses en sont restées là. Ils étaient absolument immobiles, tous les trois, comme des personnages de cire dans un musée. Sauf que maman était rouge jusqu'aux oreilles. Pourquoi était-elle si rouge ? Et si crispée... Les plis de sa bouche retombaient, comme si elle allait pleurer... Et pourquoi tenait-elle son livre d'une façon si bizarre ? D'une seule main, et pourtant c'était un gros livre, en l'élevant à la hauteur de son visage comme pour se cacher derrière ? Que faisait-elle de son autre main ? Ce qu'elle faisait, pour le savoir, je n'eus qu'à grimper sur un des tabourets qui se trouvaient empilés dans un coin. Alors, par une fissure entre deux planches, ma vue plongea et je pus voir qu'elle avait glissé deux doigts repliés sous l'entrejambe de son maillot de bain, et le tirait sur le côté pour découvrir son abricot. (Exactement comme j'avais fait pour me montrer à Jeannot Lapin !)

Je pouvais voir ce qu'elle montrait à Harris et Vittorio. La touffe de poils, un peu fauve sur les bords mais plus noire au milieu, où les mèches étaient humides, et la profonde blessure mauve. Cachée derrière son livre, elle respirait par la bouche, son visage luisait de sueur. Entre les poils, la fente de chair s'élargissait toute seule, le trou du bas s'arrondissait, et les fines lèvres du dedans, celles qui ressemblent aux lamelles des moules, surgissaient lentement. Cela devait être trop fort pour elle, de faire ça ; tout à coup, elle renversa la tête en arrière et appuya sa nuque au montant du parasol tandis que ses pieds nus s'enfonçaient dans le sable et que les muscles de ses cuisses bronzées se tendaient... Entre elles, il y avait ce morceau de viande déchirée avec, tout en bas, une large corolle pourpre. C'était une chose effrayante... Et ce qui en rendait l'aspect encore plus bestial, c'étaient les poils sombres, comme ceux d'une bête, qui entouraient les chairs rouges et mouillées...

Mais alors il a dû se passer quelque chose, sans doute le bruit de l'ascenseur, car les deux hommes ont détaché leurs yeux de la fente de maman et ont repris leurs cartes. De son côté, encore hagarde, elle remit son maillot en place et se plongea dans son livre. Elle avait presque repris figure humaine quand la grosse, qui s'était changée, est sortie sur le perron.

« Je vais marcher jusqu'à la pointe, Meg, vous ne voulez pas

venir ? Un peu d'exercice vous ferait du bien... »

« Oh, je suis si bien ici ! A flemmarder au soleil... »

« Et puis, vous êtes mince, vous... ce n'est pas comme moi ! Et ces deux cossards, regardez-les jouer aux cartes, c'est bien la peine de venir à la mer ! »

Pescarini venait de se matérialiser derrière elle.

« Tu veux pas venir, Vittorio ? Une petite promenade avant manger ? »

« Va jusqu'à la pointe... je te rejoindrai dès que j'aurais fini ma partie avec Harris... tu n'auras qu'à m'attendre, nous reviendrons ensemble... »

Un clin d'œil à maman qui détourne la tête, méprisante, et le voici de retour sous la verrière tandis que la grosse s'éloigne en clopinant. Ensuite, tout s'est passé très vite.

A peine maman s'était-elle replongée dans son livre que la chevalière a heurté la glace. Un geste d'appel de Harris. Elle se lève, balaie la plage d'un coup d'œil, puis, son livre à la main, glisse ses pieds dans ses socques de plage à haut talon, et, en maillot, rentre dans l'hôtel. Tout de suite elle reparaît derrière la verrière. L'affaire ne traîne pas. Un ordre de Harris, elle pose son livre sur la table. Vittorio se lève et sort son gros sexe de son pantalon. Maman tombe à genoux devant lui et le prend dans sa main. Elle fait reculer la peau pour que le gland sorte, puis elle se le fourre dans la bouche. Pendant qu'elle le suce, en faisant avancer et reculer sa tête, Harris surveille si personne n'arrive. Et d'ailleurs, c'est ce qui se passe, peu après. Un claquement de doigts, et maman se lève. C'est Aymé qui apporte des boissons sur un plateau. Il les dispose sur la table et pose une question à maman qui s'essuie la bouche. Elle décline son offre. Pescarini leur tourne le dos, face à la verrière, comme s'il regardait s'éloigner sa femme ; son gros sexe mouillé se dresse devant lui. Je ne sais ce que Harris a pu dire à maman, mais la voici qui sort de l'hôtel. Serait-ce déjà fini ? Je suis un peu déçue...

Non, elle ramasse son peignoir de bain, l'enfile, retourne sous la verrière. Elle croise Aymé qui sort de la salle et gagne le bar avec son plateau vide. Harris et Vittorio la regardent venir. Ils ont tous les deux le sexe dehors, et tous les deux bandent. Maman adresse une question muette à Harris. Sans répondre, il lui retire son peignoir... puis son maillot ! Elle se laisse décortiquer sans réagir, les yeux fermés... La

voici nue... La chair pâle que le soleil n'a pas mordue paraît encore plus nue aux endroits que le maillot cachait, la poitrine, le ventre, et le sexe. Blanche, vulnérable, désarmée, avec les taches roses des bouts de sein qui sont tout tendus, et la touffe noire de la toison. Tout autour, le bronzage des cuisses, des bras, des épaules...

Pour la première fois, elle ose regarder Pescarini. Interrogativement. Sur un ordre bref de ce dernier, elle se retourne pour lui montrer son cul pâle, elle met un pied sur la chaise, elle se penche, tout s'ouvre... « La rose monstrueuse », comme j'ai lu une fois dans un des livres de papa, un de ceux qu'il cache derrière l'encyclopédie... Pour qu'on la voie mieux, sa rose monstrueuse, Harris lui écarte les fesses en les tirant vers le haut, et adresse quelques mots d'invite à Vittorio qui se met à rire. Je vois le profil éperdu de maman, et la fente rosâtre entre les poils, sous le cul large ouvert. Ça ne traîne pas ; son gros pénis à la main, Pescarini fourre son gland dans le vagin et embroche maman.

Cela se passe en une minute, deux, guère plus. Elle remue les fesses, elle se cambre, elle donne bien son cul, Vittorio l'a prise par les hanches, il s'agite comme un automate. Puis ils s'arrêtent, tous les deux, et se raidissent.

Voilà, c'est fini, Pescarini se retire, il s'essuie, il donne une petite claque amusée sur le cul de maman, lève son pouce pour remercier Harris, et quitte la véranda en refermant son pantalon. Je le vois descendre sur le sable en courant pour aller rejoindre sa femme...

Meg se tient devant Harris qu'elle regarde fixement, elle a les cuisses écartées, le sperme coule de son vagin. On dirait qu'elle a envie de pleurer, au tremblement de sa bouche. Elle semble demander pardon ! Pardon, Harris, pardon d'avoir donné mon cul, pardon d'avoir joui, d'avoir crié ! Lui, indulgent, a sorti un mouchoir de sa poche, il l'essuie...

Puis il enfonce ses doigts en elle et cette fois, c'est une caresse. Maman pleure, les larmes ruissellent sur ses joues et elle répond d'un mouvement involontaire à la caresse qui la fouille. Elle pleure si fort que pour la consoler, Harris prend son visage mouillé de larmes dans ses mains et l'embrasse sur la bouche. Elle lui rend son baiser en pleurant, puis elle se serre contre lui, le front dans le creux de son épaule, pendant qu'il lui caresse négligemment le cul. Puis il lui remet son maillot, elle se laisse rhabiller comme une petite fille, s'appuyant d'une main sur lui pour enfiler sa jambe dans le maillot qu'il tient ouvert sous elle.

J'en ai assez vu. Je refais le tour par la promenade et profitant de ce que la réception est déserte, je me rapproche de la porte de la salle du restaurant. Je tends l'oreille.

« Vous m'en voulez toujours... » demande Harris.

« Oui... je vous déteste... vous êtes un ignoble personnage... »

Silence. Puis :

« Vous savez bien que je ne vous en veux pas... »

« Vous avez joui comme une salope, hein ? »

« C'est affreux ce que j'ai joui... et ce type me répugne tellement... »

Il y a comme une stupeur infinie dans la voix de maman. Un bruit de verre, puis, à nouveau, la voix de Harris. Il lui donne ses instructions.

« Après manger, vous resterez dans la salle, la grosse conne voudra certainement aller digérer dans le salon, ou dans sa chambre... Vous vous arrangerez pour que votre fille monte faire sa sieste. »

« Et après ? » demande maman.

Léger clapotis. Harris doit battre les cartes.

« Pescarini vous enculera. Je lui ai promis votre trou du cul. Pensez à descendre un tube de vaseline. »

Faible murmure de maman ; si c'est une protestation, Harris n'en tient aucun compte.

« Ce n'est pas tout, quand il vous enculera, il faudra jouir. Vous m'entendez ? Vous jouirez, Meg, il ne faudra pas tricher. »

« Oh, je jouirai ! Ne craignez rien. Ne savez-vous pas que je suis une chienne ? »

Est-ce du découragement, de l'amertume qu'il y a dans sa voix ? Ou comme une sombre satisfaction ? Je n'en écoute pas davantage, j'ai trop honte pour elle.

DEUXIÈME PARTIE

TOUCHE-PIPI, CINQ À SEPT, DÎNERS AUX CHANDELLES, POSES PLASTIQUES, MARIE- SALOPES, ETC.

15 POURQUOI LES GARÇONS AIMENT-ILS TANT LA FENTE DES FILLES

Hier, j'ai bien cru que j'allais pisser de rire quand j'ai réalisé que j'avais un amoureux ; Jeannot venait de se « marier avec mon cul », comme ils disent dans la région, et j'étais en train de me rincer le trou de balle sur le bidet de maman, quand cette idée cocasse m'a traversée : j'avais un « amoureux » ; je n'y avais pas encore pensé, mais c'est ça, non, un « amoureux » ? Pas un pour rire, comme toutes les filles de mon âge, à qui l'on envoie des mots doux, ni un platonique, comme les vieilles bibliothécaires. Non. Un avec qui je fais tout ce que les amoureux font. Disons presque tout. Comme dans *les Demi-Vierges* de Marcel Prévost, que j'ai chipé dans la bibliothèque de papa. On peut dire que ça m'a marquée, ce bouquin. C'est superlatif ! On y raconte des histoires de filles qui font tout sauf... ce que font papa et maman. Disons ce que maman fait avec tous ceux qui le lui demandent poliment.

Toujours est-il que nos parties de touche-pipi tournent carrément à ce que maman appelle une « liaison sérieuse ». Une liaison sérieuse, c'est quand une dame donne son cul en priorité à un amant. Je dis bien en priorité : pas en exclusivité, vu qu'elle en a d'autres, bien sûr, pour la rigolade, mais il y en a un principal, celui qui paye l'appartement de la dame et ses fourrures et qui lui fournit son argent de poche. Avec Jeannot, il ne saurait évidemment être question de ça ; ce serait plutôt, comment dire ? Un béguin ? Une tocade ?

Je m'interroge le plus sérieusement du monde, en mordillant le capuchon de mon stylo. Quand on écrit, il ne faut pas écrire n'importe quoi, on doit peser ses mots. Amourette ? Idylle ? Ce qu'il y a de certain, c'est que je pense à lui quand il n'est pas là. Et que je me touche le zinzin quand il ne me le touche pas, en imaginant que c'est lui qui le fait. Et que nous avons nos habitudes comme un vrai petit couple, nous nous entendons vraiment comme deux gorets dans leur bauge !

Un simple regard, un mouvement du sourcil, et hop, on embarque pour Cythère. Je prends mon air dégagé, j'entre dans la cabine de l'ascenseur... Je vous jure que nous ne perdons pas de temps, je baisse ma culotte (quand j'en ai une), il ouvre son pantalon. Et nous jouons aux devinettes.

Une précision : c'est toujours lui qui doit deviner, je n'ai pas du tout l'intention de me laisser dicter ma conduite comme mon idiot de mère, celui qui me fera trotter comme Harris la fait trotter n'est pas encore né : la culotte, c'est moi qui la porte, même quand je la retire. Donc, c'est toujours moi qui tends devant moi mes mains fermées, et toujours lui qui doit deviner dans laquelle se trouve le haricot magique.

Dès qu'il effleure du bout des doigts un de mes poings, je prends mon air le plus désolé :

« Perdu ! »

Pour lui prouver ma bonne foi, j'ouvre ma main, qui est vide, naturellement.

« Vous voyez ? »

Je fais semblant de remettre dans ma poche le haricot invisible qui était censé être dans l'autre main.

« Mon pauvre Jeannot, vous n'avez pas de chance au jeu... C'est parce que vous êtes heureux en amour ! »

Avec le sourire gêné qu'il prend quand je plaisante avec lui, il attend le verdict. Je fais mine de réfléchir :

« Voyons voir... Tiens, et si vous me léchiez... mon caca ? »

Nous adoptons volontiers un langage enfantin, quand nous jouons au haricot magique, ça fait plus sale. Le pipi, c'est l'abricot ; le caca, le trou du cul. Quand je lui demande de lécher mon caca, j'ajoute toujours : « Comme font les chiens, dans la rue ! »

Aussitôt, je me retourne et j'écarte les fesses. Sans l'ombre d'une hésitation, il tombe à genoux devant l'autel et sa petite langue chaude et mouillée se pose sur l'hostie. Je retiens une sale envie de rire, c'est tellement inouï que quelqu'un vous lèche le trou du cul ! Il paraît (je le tiens de Camomille) que ça s'appelle une feuille de rose ! On se demande où ils vont chercher des noms pareils, parce que pardon, ça

n'a rien d'une rose !

Après la feuille de rose, c'est réglé comme du papier à musique, je le laisse « se marier avec mon cul » ; nous faisons ça debout, j'adore sentir son machin coulisser dans mon trou de balle. Et quand ça gicle dedans, alors... C'est divin, il n'y a pas d'autres mots. Di-vin ! Dans des moments pareils, je me dis que ça vaut le coup de vivre. Il ne me reste plus qu'à baisser ma jupe, à reprendre mon air dégagé... et sortir de l'ascenseur.

C'est mignon, non ? Pauvre amoureux transi de Jeannot ! Il n'est pas loin de me croire aussi éperdue que lui ! S'il savait à quoi je pense quand il verse son plaisir dans mon cul !

Je crois que comme maman, j'ai le vice dans le sang. Il faut que j'en prenne mon parti : je suis une authentique dévergondée.

Toujours est-il que c'est vachement agréable de savoir qu'il est à ma disposition, que je n'ai qu'à sortir de ma chambre et appuyer sur le bouton pour que l'ascenseur me le livre à domicile.

Souvent, alors que je suis occupée à écrire, à bien lécher mon style, ça me prend, une envie soudaine, brutale, impossible de résister. C'est trop tentant de savoir qu'il est là, comme un fruit qu'il n'y a qu'à cueillir. Je descends à pied, par l'escalier. Il est à son poste, à se morfondre dans le hall. Il me voit entrer dans le salon de lecture avec mon Bécassine, en ressortir avec un gros Jules Verne, – j'ai pris le premier bouquin qui m'est tombé sous la main. Mon gros livre sous le bras, je fais mine de sortir pour lire dehors, sous un parasol. Je sens ses yeux sur mon dos. Bon. Je change d'avis. Je reviens. Ses yeux ne m'ont pas lâchée. Vous ne pouvez pas savoir comme c'est délicieux de jouer avec son attente comme un chat avec une souris. J'y vais ? J'y vais pas. Laissons-le mûrir encore quelques minutes, il n'est pas à point.

Je jette un coup d'œil dans le salon ; ça me paraît bien peuplé.

Archibald lit le *Times*; la grosse Pescarini digère dans son fauteuil ; un peu plus loin, son gigolo de mari, Harris et mon indigne mère jouent aux cartes. Rien qu'à la tête de maman, son petit sourire crispé, je sais qu'il y a « aiguille sous broche » comme disait Birdie. Comme moi avec Jeannot, Harris et Pescarini la font cuire dans son jus. Ils attendent que Grosse Dondon roupille ; dès qu'elle ronflera, ils emmèneront maman au bar qui est toujours désert à cette heure, et ils s'amuseront avec son cul sur un des tabourets...

Oublions-les ; pour l'instant, c'est de moi qu'il s'agit. De moi qui, arborant mon air le plus morose, reviens vers l'ascenseur. J'ai eu le temps de repérer qu'Aymé, à la réception, était plongé dans ses comptes.

Jeannot, qui ne sait pas encore que je suis décidée à « jouer » avec lui a refermé la porte de la cabine, comme il l'aurait fait pour n'importe quelle autre cliente, hop, nous voilà partis. Je fais ma bêcheuse, naturellement.

« Ne vous figurez surtout pas que c'est pour vous que je suis descendue ! »

« Oh, je m'imagine rien de pareil ! » me fait-il, vexé.

Quel idiot ! En plus, il prend la mouche !

« Je voulais vraiment aller au salon de lecture... mais ils sont tous là... Je remonte donc lire dans ma chambre... »

« Bien sûr ! »

Il se tient sur sa réserve, les doigts sur la couture du pantalon. Monsieur a son petit orgueil ! Vous allez voir ce que je vais lui faire, moi, à son petit orgueil.

« Voulez-vous me tenir mon livre un instant, Jeannot ! Il est si lourd... »

« Bien sûr, Nellie... »

Il s'empresse de le prendre.

« Savez-vous à quoi j'ai pensé, au moment de descendre ? (Il fait signe que non.) Que si je prenais l'ascenseur, vous auriez certainement envie de... profiter de moi... »

Il se garde bien de protester.

« Alors, à tout hasard, je n'ai pas mis de culotte... vous voulez voir ? »

Vous pensez bien qu'il ne va pas dire non. Je relève donc ma robe pour qu'il vérifie que je n'ai pas menti. En voyant mon ventre nu, Jeannot a tressailli. Je m'appuie des fesses contre la cabine et j'ouvre les genoux.

« Vous voyez comme vous me rendez vilaine, chenapan que vous êtes. Regardez, je vous montre tout, absolument tout... »

Le fait est, j'écarte drôlement les cuisses, et j'ai mis mes doigts de chaque côté de mon abricot pour le faire bâiller. Jeannot ne songe plus à faire son vexé, accroupi il dévore du regard mes « parties honteuses » (comme dit grand-mère).

Alors, prenant un ton ennuyé de grande dame qui fait l'aumône, je l'autorise à les toucher, mes parties.

« Puisqu'il n'y a que ça qui vous intéresse, vous, les garçons ! La fente des filles ! »

Il me fait donc la caresse que j'aime tant, en m'ouvrant d'une main et en faisant monter et descendre dans la fente son index tendu. Nous n'avons guère de temps, même si l'antique cabine se hisse d'étage en étage avec les efforts poussifs d'une grosse dame asthmatique, et sa caresse est assez fruste. Mais c'est surtout l'idée qui est excitante.

« Plus vite, idiot... plus vite... »

Il mouille son doigt, insiste sur le bouton. Nous sommes obligés de rester un instant à l'étage pour qu'il puisse finir, et comme il n'y arrive pas avec le doigt, sa langue prend le relais, là, j'ai tout de suite la vraie secousse (magnitude 5 sur l'échelle de Richter, pour parler comme papa). Quand je l'ai eue, il reste encore avec sa bouche collée à moi, et sa langue enfoncée, vivante et chaude, et je lui caresse les cheveux et le front. Comme il a transpiré, le pauvre chou !

Quand il se relève, nos yeux se croisent, et je lis la prière habituelle, dans les siens. Alors, je me penche, et je goûte sur sa bouche mon propre goût. J'aime bien mon goût, surtout sur sa bouche.

Puis il s'efface pour me laisser quitter la cabine et me remet respectueusement le gros Jules Verne. Il ne me reste plus qu'à regagner ma chambre en gardant ma robe retroussée, pour qu'il puisse voir se dandiner mon derrière jusqu'au dernier moment. Je sais qu'il a sorti son pipeau, et qu'il s'amuse avec en regardant mes fesses nues se tortiller entre les lambris et les miroirs. Qu'est ce qu'il biche, le petit salaud, à l'idée qu'il se tape une parigote ! le roi d'Espagne n'est pas son cousin, allez.

Au moment d'entrer chez moi, je me retourne et le fusille du regard.

« Voulez-vous rentrer ça, dégoutant personnage ! »

Il obéit sur-le-champ.

« Apprenez, Jeannot, qu'il n'y a que moi qui ai le droit de le toucher. Gardez-le-moi au chaud. Peut-être que si Jules Verne m'ennuie trop, je reviendrai le cajoler ! »

Nous savons pertinemment à quel moment ce sera le plus commode. A quatre heures et demie, chaque après-midi, Aymé doit aller à la poste pour prendre les journaux d'Angleterre. Nous aurons dix bonnes minutes rien que pour nous.

La demie de quatre heures vient de sonner. Penchée à ma fenêtre, j'ai vu Aymé se diriger vers la poste. J'ai ouvert la porte de ma chambre. Jeannot m'attendait dans le couloir. Nous sommes allés du côté de l'ascenseur pour qu'il puisse entendre la sonnerie, au cas où quelqu'un appellerait la cabine. C'est là que nous l'avons fait. A la hussarde, qu'il l'a pris, son gros plaisir, se revenchant de toutes les simagrées qui l'ont précédé.

« Vous voulez vous marier avec mon cul, Jeannot ? »

Un peu, qu'il veut. Et nous faisons ça debout, moi penchée sur la cage d'escalier, lui derrière. A la bretonne ! Comme les îliens !

Hier soir, pendant que maman jouait au casino avec Harris et les Pescarini, nous avons eu toute une demi-heure à nous. Jeannot m'a emmenée au dernier étage, où sont les chambres des domestiques. Il voulait me montrer quelque chose, en grand mystère. Nous sommes entrés au fond du couloir dans une sorte de placard à balais.

Il faisait noir comme dans un four, là-dedans, on n'y voyait goutte. Il m'avait prise dans ses bras, c'était charmant. Tout en me bercant, il laissait ses mains me caresser les fesses. Inutile de dire que je n'avais pas de culotte. Tout en me pelotant, il avait mis sa cuisse entre les miennes, et je me frottais doucement le brugnoir sur lui, de bas en haut, comme une chatte énervée. Pour être énervée, je l'étais. Qu'attendions-nous ? Je n'allais pas tarder à le savoir. Juste comme il venait de me rentrer le bout du doigt dans la rondelle, on entend battre une porte, puis un bruit de pas s'approche.

« C'est l'heure, chuchote mon amoureux. Baissez-vous. »

On se baise ; je ne comprends toujours pas ; les pas s'arrêtent, il y a un petit déclic et dans la cloison, en face de nous, apparaît un

trou lumineux à peine plus grand qu'une pièce de vingt sous. J'y colle l'œil, et qu'est-ce que je vois ? Les deux semelles de faïence du cabinet à la turque des domestiques, et sur elles, une paire de chaussures de femme à talon aiguille et plus haut, deux adorables mollets moulés par des bas beiges. Je reconnais tout de suite les escarpins vernis de Caroline, une des plus gracieuses femmes de chambre de l'hôtel. Et la plus arrogante ! Mademoiselle est fiancée à un patron pêcheur et ne se prend pour de la crotte de basset ! Or, voilà qu'une culotte rose ornée de dentelles glisse le long des bas beiges et s'arrête aux chevilles, puis, tandis que les bouts pointus des escarpins vernis s'écartent comme deux essuie-glaces de voiture, nous voyons descendre, comme une charmante montgolfière, un superbe fessier d'un blanc laiteux, velouté, charnu, nacré... une merveille de derrière, mais – et ça ne gête rien – « vu de devant », ce qui est nettement plus scandaleux, à cause du gros brugnon couvert de fourrure sombre qu'éventre un impudent sourire vertical. Et de ce sourire, où ne se voit pas la moindre dent (heureusement pour le fiancé), mais rien que des gencives d'un rose nacré, perlent coup sur coup trois gouttelettes dorées.

Je retiens mon souffle ; deux mains viennent de paraître et tandis que l'une s'empare de la culotte et la tire vers l'avant, pour bien dégager la vue, l'autre, avec deux doigts en fourchette de chaque côté des lèvres poilues, achève de faire s'épanouir le sourire impudique. Et comme le bout d'une langue, on voit alors pointer avec insolence ce bourgeon qu'il est si agréable de chatouiller...

« Vous la voyez bien ? » me murmure Jeannot.

Je lui flanque un coup de coude pour qu'il se taise, et lui me pose son doigt par-derrière. Je n'aurais jamais cru que cette cachottière de Caroline avait un bouton aussi développé. Aussi gros que celui de Camomille, et pourtant, elle n'a pas encore vingt ans ! Emmerveillée, je regarde le jet doré qui fuse par le trou minuscule, et j'écoute chanter le pipi dans le trou.

« Voilà une bonne chose de faite ! » dit Caroline.

J'ai toutes les peines du monde à ne pas pouffer ! Avouez que c'est tordant, cette habitude qu'ont les filles de se parler à voix haute quand elles se croient seules.

Avec un sentiment poignant de regret, je vois deux doigts faire pénétrer une feuille rose de papier hygiénique dans la fente de Caroline, un léger frottement vertical, un discret soupir, c'est fini. La

montgolfière remonte au ciel, les deux moitiés du brugno se ressoudent, la culotte escalade les bas beiges, et le torrent de la chasse d'eau couvre le bruit de la porte qui se referme. Déjà nous entendons s'éloigner les pas de Caroline qui gagne sa chambre pour se coucher.

« Alors ? demande Jeannot (qui a oublié son doigt dans mon cul), ça vous a plu, Nellie ? »

« J'avoue que c'était tordant ! Mais dites-moi, vous êtes un sale petit voyeur, vous ? »

Qu'est-ce que j'aime ça quand il fait aller et venir son doigt tout doucement dans mon trou du cul ; pour ne pas demeurer en reste, je lui ai pris son pipeau, et je le tiens bien serré. Il m'explique alors que c'est Trafalgar qui a eu l'idée de percer un trou dans la cloison. Ça va faire deux ans maintenant que les grooms viennent se rincer l'œil tous les soirs avec les charmes secrets de la domesticité féminine. Ils connaissent toutes les chattes des femmes de chambre, ils en discutent, font des comparaisons. Une de leurs préférées, c'est Camomille, parce qu'elle reste plus longtemps que les autres, et aussi parce qu'il lui arrive souvent de se masturber après avoir pissé. Les garçons adorent regarder les femmes s'astiquer le bouton. Chaque fois qu'elle se branle, un groom en fait autant, l'œil collé au trou.

« C'est un peu comme si on le lui faisait... à travers le mur... vous comprenez ? »

Si je comprends ! Mais silence, voici venir un pas timide, léger...

Le rond lumineux reparaît, je m'y colle. Des souliers à bouts ronds. A qui peuvent-ils appartenir ? Deux jambes assez épaisses aux mollets charnus, puis un beau derrière joufflu, et au milieu, le sourire vertical d'une grosse pêche bien veloutée couverte d'une toison clairsemée.

J'y suis ! Ces poils couleur de souris, cette chair blanche et fade, un peu molle, mais pas désagréable, ne peuvent appartenir qu'à Angélique, la nièce de Camomille, une jeunette de quinze ans, qui ne quitte pour ainsi dire jamais la lingerie où on l'emploie au repassage. Et qu'est-ce que je vois descendre maintenant ? Mais oui, ce sont bien des cheveux... quelques mèches qui se balancent au ras du nombril de la pisseuse. La coquine est en train de se regarder la fente ! C'est donc une de ces filles qui (comme moi) adorent se regarder au moment où gicle le jet ? Et pour gicler, il gicle, avec une violence joyeusement

vilgaire (rien du chant distingué que produisait l'arrogante Caroline), non, là, c'est un gros pipi populacier et généreux de femelle qui s'est retenue trop longtemps, un vrai jet de bière à la pression, presque un pipi de jument, dru, désordonné, qui éclabousse partout...

Ce n'est peut-être pas très raffiné, mais bien amusant quand même, parce qu'en même temps, peut-être parce qu'elle pousse très fort, on voit s'étoiler le trou rouge du vagin (qui me paraît bien large pour une pucelle) et la rondelle sombre du trou arrière. Alors que le débit du jet croît et décroît par spasmes, les deux anneaux de chair se dilatent puis se contractent. Et même, alors que les dernières gouttes de pisse achèvent de s'écouler, voici qu'un pet discret s'échappe du cul grassouillet d'Angélique... Pet qu'elle salue d'un petit rire satisfait et bestial ! Mon Dieu, une fille qui porte une croix sur la poitrine et baisse les yeux comme une nonne quand on la croise dans un couloir !

Elle en met du temps pour s'essuyer les moustaches ! Et pourquoi se sert-elle de son mouchoir ? N'y aurait-il plus de papier ? Elle préfère peut-être le contact du tissu, plus doux ? Elle insiste drôlement, entre parenthèses. Puis le mouchoir disparaît, et un doigt nu vérifie que tout est bien sec, là-dedans. Il tâte un peu partout, monte, descend, s'enfonce... revient... La sournoise ! Eh bien, c'est du joli, Angélique. Je vois la petite croix dorée qu'elle porte au cou se balancer comme le pendule d'un sourcier, et ses mèches de cheveux s'agitent à nouveau... Non seulement elle se touche, mais en plus elle se regarde. Bravo, mademoiselle !

Il ne faut surtout pas laisser perdre une pareille occasion. Vivement, je prends la main de Jeannot et la fais passer devant, puis lui saisissant un doigt entre deux des miens, je lui montre ce qu'il doit faire (ce que fait Angélique, justement) ; de son côté, il me prend ma main à moi et fourre dedans son instrument. Pas besoin de me montrer, à moi, ce que je dois en faire. Nous voici tous les trois en train de jouer notre morceau de musique. (Trio pour deux mandolines et une clarinette baveuse !)

« Ah, Jésus, Jésus ! » soupire Angélique, dont la croix se balance de plus en plus, tandis que son doigt semble pris de frénésie.

Qu'est-ce que Jésus vient faire ici, je vous le demande ? C'est bien le moment de faire sa prière !

« Jésus ! implore Angélique... Ne le laissez point faire, ce méchant homme... Jésus, pourquoi vous venez-ti pas à mon aide... N'entendez-vous point comme je vous appelle ? »

Un court silence, comme si elle tendait l'oreille. Visiblement, Jésus a d'autres chattes à fouetter que la sienne, car il reste muet.

« Oh, oui, gémit alors Angélique... Oh oui, oui... dans le derriè... dans le derriè, puisque vous dites que ça compte point... devant, je me garderai pour mon promis ! »

Et son doigt s'enfonce dans le trou qui s'est exprimé tout à l'heure avec si peu d'élégance.

« Oui... Oh, merci, mon père... Merci, Jésus... merci, merci... oh, Seigneur... aaaahhhh... Ah, Vierge Marie ! »

Un long silence, et deux doigts enfoncés, l'un devant, l'autre à l'arrière... Encore une qui se marie par-derrière ; décidément, c'est la grande mode dans la région.

Nous n'avons pas attendu Camomille. Elle finit son service beaucoup plus tard que les autres filles, à cause des tisanes qu'elle doit monter aux insomniaques, et des poses plastiques qu'ils lui font prendre. En fin de saison, les poses plastiques en chambre de Camomille sont un des derniers attraits de l'hôtel. Des clients viennent de Paris tout spécialement pour elles ! Et puis, Camomille, je n'ai pas besoin de me cacher dans un débarras pour admirer ce que les deux autres viennent de nous montrer à leur insu. Mais bien sûr, Jeannot n'est pas censé savoir sur quel pied d'intimité nous sommes, Camo et moi. Je lui explique simplement que je suis fatiguée, et nous regagnons mon étage. Nous bavardons encore un peu sur le palier.

« Et quand elles font caca, Jeannot, vous regardez aussi ? »

« Je me bouche le nez... mais j'ouvre l'œil ! »

Quel cochon ! Et le voilà parti à me fournir sur les fonctions intestinales des femmes de chambre mille renseignements dont je me serais bien passée.

« Cette orgueilleuse de Caroline, vous le croiriez pas, avec son cul si délicat ? Elle chie comme une vache ! Pardon, si vous entendiez le boucan qu'elle fait ! Une vraie pétarade. De grosses bouses molles, énormes... Et qu'est-ce que ça peut schlinguer !

Angélique, c'est tout le contraire ! Des crottes de lapin, et ça sent le réglisse ! Il faut dire que c'est une cul bénit ! »

Où la religion va-t-elle se nicher, je vous le demande ? Ce

garçon n'a pas fini de m'étonner !

Après ça, pour le remercier, je l'ai laissé épouser mon cul. Auparavant, je lui ai sucé le radis. J'aime ça de plus en plus : ne me rebute plus du tout (au contraire !) son odeur forte de garçon du peuple qui n'a qu'une connaissance rudimentaire des règles les plus élémentaires de l'hygiène intime. Dieu du ciel, que c'est bon d'être dégoûtant. Quand j'ai plein la bouche de son goût un peu âpre, et qu'il est dur et souple à la fois comme un morceau de bois vert, vite, je me retourne pour qu'il me le mette dans le derrière. L'inconvénient, quand j'ai pris trop de plaisir avec ma bouche, c'est qu'il n'en reste plus beaucoup pour mon cul.

A peine entré, il dépose son offrande ! Mais quelle surprenante sensation ! Chaque fois, j'en ai un coup au cœur ! C'est comme si une toute petite grenouille, un suave têtard, glissait dans mes boyaux la tête la première. (Pjjjjiiiit !) Je me relève en serrant les fesses pour que ça ne coule pas. Et je cours au cabinet, ma main sous moi. Là, je m'accroupis et je pousse pour que ça ressorte. (Frrrrt !) Je me demande comment j'ose écrire de pareilles horreurs. C'est certainement la faute à ce temps pourri, ou alors j'ai la vésicule engorgée...

Mais hier, je l'ai juste sucé pour le mettre en appétit, ce qui fait que mon cul en a profité davantage. Pendant qu'on l'épousait à la mode bretonne, j'entendais à l'étage au-dessus la Pescarini ronfler comme une voiture de course, et je me demandais si son gigolo de mari était avec elle, ou s'il était en train de jouer le cul de maman aux dés avec Harris. C'est Camomille qui m'a appris qu'ils faisaient ça ; Pescarini joue son fric, Harris mise avec les « charmes » de maman (quand il gagne, il ramasse l'argent, quand il perd, c'est son cul à elle qui paye, ce qui fait que pour lui, c'est tout bénéfice). Ça se passe chez Harris, Camo a tout entendu du palier, un soir où elle revenait de faire des poses plastiques dans une chambre voisine.

« C'est un vrai mac, m'a-t-elle dit. Ta mère n'a pas fini d'en baver ; Pescarini, c'est juste un apéritif, il vise beaucoup plus haut, le Harris. Après tout, il aurait tort de ne pas en profiter, quand on tombe sur une dinde, autant la plumer ! »

16 OÙ IL EST QUESTION QUE MAMAN RASE SON FRUIT FENDU POUR FAIRE LA STATUE TOUTE NUE CHEZ LE MARQUIS DE CARABAS...

Cet après-midi, il pleuvait comme vache qui pisse ; je suis restée dans ma chambre, j'essayais de lire un bouquin d'Agatha Christie. Je ne sais pas si vous en avez lu, moi, chaque fois que j'essaye, je finis toujours par m'endormir. Il y avait un type qui s'appelait Hercule Poirot, vous parlez d'un nom à la noix, et plein de vieilles rombières qui n'arrêtaient pas de prendre du thé en cancanant. De temps en temps, on en trouvait une qui venait de passer l'arme à gauche, et Hercule se mettait en campagne. J'ai renoncé au troisième chapitre et j'ai piqué du nez. Il faut dire que la veille, pendant que maman jouait au casino, Camomille, après ses poses plastiques, était venue passer un moment dans mon lit et qu'en conséquence je n'avais pas eu mon compte de sommeil.

En me réveillant de ma sieste, j'ai vu que l'après-midi touchait à sa fin. Je suis allée à la fenêtre, les yeux encore bouffis de sommeil, d'humeur maussade comme chaque fois qu'il m'arrive de dormir pendant le jour. J'étais furieuse contre moi d'avoir passé ma journée à ne rien faire. C'était l'heure entre chien et loup, quand les chalutiers reviennent, et que les mouettes qui les suivent font un vacarme épouvantable – c'est d'ailleurs elles qui m'avaient réveillée. J'étais donc à ma fenêtre, comme sœur Anne, quand une longue voiture noire conduite par un chauffeur en uniforme s'est garée devant le porche de l'hôtel. Aussitôt, Trafalgar, armé de son parapluie (il pleuvait toujours) a dévalé les marches pour ouvrir la portière... Et maman est sortie ! Tandis que par l'autre porte émergeait un long vieillard à redingote et monocle.

Là-dessus arrive la torpédo jaune citron des Pescarini avec Harris et le couple italien. Tout ce beau monde entre dans l'hôtel, maman au bras du vieux monsieur à monocle. Le châtelain, pardi ! Je me suis souvenue qu'elle m'avait vaguement parlé d'un château à visiter dans les environs, que cela les changerait de toutes ces vieilles églises... Aussitôt, je retape le lit, je me passe de l'eau sur le visage, je me donne un coup de peigne (maman n'aime pas que je dorme pendant la journée, c'est mauvais pour le moral). J'étais sur le point de descendre, quand elle est entrée. Elle avait le teint vif, l'œil allumé, et quelque chose de fébrile dans les gestes. Dès qu'elle a parlé, j'ai senti l'odeur du cognac.

« Nellie, ma chérie ! s'est-elle écriée, j'espère que tu n'as pas fait de bêtises ? Ta maman tombe de fatigue ! Tu ne peux pas savoir à quel point c'est exténuant de visiter un château, on n'en finit jamais ! Vivement que ces vacances finissent et qu'on puisse se reposer à Paris ! »

Je l'ai rejointe dans la salle de bain. Elle était en train de faire pipi, la culotte aux chevilles. Une culotte bleu pâle, en satin, très distinguée. J'entendais le jet sortir avec violence.

« J'avais une de ces envies ! Tout l'après-midi, je ne pensais qu'à ça. Mais tu comprends, quand on vous fait visiter un château, on n'ose pas demander où est le petit endroit, ça la ficherait mal ! J'aurais bien baissé culotte derrière une haie, quand on s'est promenés dans le parc, mais le marquis ne me lâchait pas ! »

Un marquis ? Tiens donc.

Elle a pouffé sur la cuvette, du rire qu'elle a quand elle est éméchée.

« Je ne pouvais tout de même pas lui montrer mon derrière dès le premier jour, hein ? »

En se tordant comme une idiote, elle s'essuie, remonte sa culotte, et va jeter un regard circonspect dans la glace de l'armoire.

« Oh, ça ira, qu'elle dit. Après tout... »

Soupir.

« Je crois que je suis pompette, Nellie. Il va falloir que je me surveille, je serais capable de dire des bêtises ! »

Ou d'en faire. Si Harris l'avait fait boire, il devait avoir ses raisons.

« On va juste faire une flambée, m'annonce maman dans l'ascenseur, ensuite il va prendre le train de nuit pour Bruxelles où ses affaires l'appellent. A son retour, il donnera une grande réception et nous serons invités. Nous avons beaucoup sympathisé en visitant son château... Il tient absolument à nous revoir ! De toi à moi, je crois bien que je lui ai tapé dans l'œil ! »

Quand nous entrons dans le salon, un grand feu crépite en effet dans la cheminée devant laquelle se tient un grand vieillard distingué,

d'une élégance désuète. A sa raideur, on devine qu'il doit porter un corset ; il a posé près de lui, sur la cheminée, un panama blanc entouré d'un ruban noir à l'ancienne mode ; il a un gardénia blanc à la boutonnière ; ses longs doigts jouent avec son monocle. Je remarque aussi une canne à poignée d'écume, et qu'un petit bouc poivre et sel orne son menton étroit. On me présente à lui, j'entends un nom qui ressemble à Carabas. Le marquis de Carabas ? J'ai dû me tromper, c'est celui du *Chat botté*. J'y vais de ma petite révérence, il me pince la joue, mais il est clair qu'il ne me voit même pas. Maman était au-dessous de la vérité en disant qu'elle lui avait tapé dans l'œil, il n'en a que pour elle. Au point qu'elle en est gênée, et je vous jure qu'il lui en faut. Et je me tortille, et je prends mes yeux vagues, et je change de pose sans arrêt... Pour sûr, quelque chose se prépare, mais quoi ?

Aidé de Camomille, Aymé a disposé devant la cheminée plusieurs sièges, des fauteuils bas, des poufs, et ce qu'ils appellent ici une conversation, sauf que ce n'en est pas une, les deux places sont du même côté, disons que ça tient le milieu entre le canapé et le fauteuil, on peut s'y asseoir à deux, à trois en se serrant vraiment. La grosse Pescarini prend place dans un fauteuil et son mari sur un pouf. Maman a les honneurs de la conversation, juste en face du feu. Harris se perche sur le bras de son siège et le marquis... Le marquis reste debout. Il tourne le dos à l'âtre, pour réchauffer son arthrite ; est-ce un hasard si, ce faisant, il fait face à maman ? Quelque chose me dit que non ; décidée à me faire oublier, je me réfugie derrière les autres dans un petit fauteuil crapaud dont les ressorts doivent être défoncés, car je m'y enfonce au point d'avoir les genoux aussi haut que les épaules. Pour rendre la flambée plus romantique, on n'a pas allumé le lustre. Les personnages sont seulement éclairés par les flammes. Sauf moi, tapie dans la zone la plus sombre, qui suis quasiment invisible.

C'est l'heure de l'apéritif, chacun a son verre en main, avec un glaçon qui tinte. Amer Picon, Suze, Cinzano. Le marquis tient une espèce de flûte avec un liquide laiteux. La conversation roule mollement sur la fin de saison qui est épouvantable et sur les curiosités à visiter dans la région.

« Au risque de me répéter, déclare le marquis, je vous rappelle que dès mon retour nous organiserons quelque chose, un raout, une partie champêtre, que sais-je, tout dépendra du temps. Je vais tâcher d'expédier mes affaires le plus vite possible... Il y a dans mon château encore beaucoup de beautés à découvrir. Vous n'avez pas tout vu... »

« Vous non plus ! » plaisante Harris, en poussant du coude maman qui plonge son nez dans son Cinzano.

Je remarque que la grosse pince les lèvres et que son mari se renfrogne. Quant au marquis, il adresse un regard perplexe à Harris.

« J'ai vu que vos pelouses avaient perdu leurs statues, fait alors ce dernier. Tous ces socles vides font un fâcheux effet ! A ma dernière visite, ils étaient peuplés de nymphes, si je me souviens bien ? »

« J'ai dû les vendre à un riche Américain, soupire le marquis. Il fallait réparer la toiture... »

« Quel dommage, s'apitoie Harris. Ces nudités de marbre faisaient si bien dans le décor ! Tenez, s'il fait soleil à votre retour, il faudra que Meg en remplace une... en maillot de bain... nous prendrons des photos. »

Les yeux du vieillard reviennent sur maman.

« Un maillot de bain n'est peut-être pas la tenue adéquate pour une nymphe », fait-il observer.

Il s'adosse à la cheminée, mais sur le côté, de façon à ne pas empêcher le feu d'éclairer maman qui a pris une pose étudiée, jambes élégamment croisées, son verre dans une main, son autre coude sur un genou, le menton reposant sur ses doigts repliés, sauf un qui remonte vers la tempe, présentant son meilleur profil, avec l'œil langoureux d'une Espagnole. Elle offre un tableau charmant, il faut en convenir. Quand il a été question de maillot de bain, elle a baissé les paupières. Elle a légèrement tressailli en entendant la réflexion du marquis. Maintenant, elle épie Harris de côté.

« Vous avez raison, marquis, approuve ce dernier. Dans ce cas... elle pourrait le retirer. Ce serait beaucoup plus... académique... »

Un silence suit ses paroles. Les Pescarini ont l'air de plus en plus outrés, surtout lui ! Il est vert de jalousie ! Maman, elle, a viré au pourpre ; les yeux perdus dans un songe, elle contemple le feu et semble ne rien avoir entendu. Moi, je l'imagine, nue comme un ver, juchée sur un socle, en plein parc. Sa chair blanche, les poils noirs... Quel pervers, ce Harris !

« Académique, bougonne Pescarini. Je ne vois pas ce qu'il y aurait d'académique ! »

« C'est parce que vous êtes italien, mon cher Vittorio ! Une académie, c'est un nu. Apprenez que le nu est chaste, c'est le déshabillé qui est indécent. Intégralement nue, Meg sera aussi chaste

que la Vénus de Milo... »

« Ce sera un spectacle ravissant, j'en suis persuadé, murmure le marquis en faisant tourner son verre entre ses doigts. Et cette Vénus-là ne sera pas manchote ! »

Ces mots-là non plus ne paraissent pas atteindre les tympans de maman, mais elle entend très bien ce que Harris qui s'est penché à son oreille lui murmure. C'est certainement un ordre, car elle décroise immédiatement les jambes et s'affale contre le dossier de son siège, adoptant singulièrement, elle toujours si attentive à son maintien, une posture avachie d'une insolite vulgarité. Sa jupe remonte maintenant bien plus haut que ses genoux qu'éclairent les flammes de l'âtre. Ainsi, Camo avait raison ! Harris est tout bonnement en train de la « vendre » au vieux, et Pescarini, furieux qu'on marche sur ses plates-bandes, est obligé de ronger son frein, vu que sa femme est présente. Quant à Grosse Dondon, si elle fait la gueule, c'est parce que c'est toujours désagréable pour une femme de voir qu'on s'intéresse à une autre qu'elle. Mais attention, tout cela en demi-teintes, à mots couverts, on est entre gens du monde !

N'empêche que ce n'est pas du tout à mots couverts que maman montre sa culotte au marquis. De l'endroit où il est, en face d'elle qui est affalée dans le fond de sa conversation, avec les genoux négligemment écartés, comment pourrait-il ne pas la voir ?

« Un spectacle ravissant », répète-t-il en vissant son monocle dans son orbite.

Distraitement, les jambes de maman s'écartent un peu plus tandis qu'elle porte son verre à ses lèvres, les yeux rêveusement fixés sur les flammes dont les reflets lui illuminent le visage.

Subitement Harris se met à parler en anglais. Langue que les Pescarini ne comprennent pas, mais que j'entends très bien, moi ! Ne suis-je pas la première de ma classe en anglais ?

« Mais il faudrait la raser, bien sûr... une statue n'a pas de poils... »

Les cils de maman battent précipitamment, elle se tourne de mon côté, alarmée. Je fais celle qui roupille, au fond de mon fauteuil, comme font les chats devant le feu. J'ai même pris une pose pleine d'abandon, très étudiée, la tête renversée sur une épaule. Elle sait que cela m'arrive souvent, quand je m'ennuie, d'être foudroyée par le sommeil. Je tiens ça de papa. Rassurée, elle se replonge dans la

contemplation des flammes.

« Elles n'ont pas de sexe non plus... » rétorque le marquis dans la langue de Shakespeare qu'il paraît maîtriser.

« Celle-ci en aurait un... »

« Cela ne la rendrait que plus... attrayante... »

« D'autant plus que le rasage permettrait d'en admirer toutes les beautés... » ajoute Harris.

Pour le coup, le marquis reste muet.

« Certaines poses, que nous étudierions ensemble, poursuit Harris, permettraient... que ces beautés déploient leurs charmes les plus secrets... »

Les yeux vides (comme une statue !), maman s'est pétrifiée. Contemplant les flammes, le verre au bord des lèvres, n'est-elle pas déjà une statue ? Une statue qui ne pourrait davantage écarter les cuisses sans retrousser sa robe. Les yeux du marquis sont rivés à ce qu'elle leur montre, sans doute rêvent-ils à ce qu'ils pourraient voir si maman ne portait pas de culotte ! Je n'imagine que trop bien les bas sombres, la chair blanche, le triangle de satin bleu de la culotte qui moule comme une seconde peau le renflement du pubis, quelques mèches qui dépassent sur les côtés... le sillon de la fente se dessine sous le tissu peut-être humide... elle doit commencer à s'ouvrir, d'ailleurs, sa fente, telle que je connais maman.

Furieux d'être tenus à l'écart, et se doutant de ce qui se passe, les Pescarini parlent entre eux, en italien. J'entends le mot de « puta » revenir à plusieurs reprises dans la bouche de la grosse. Mais ils n'osent pas trop élever la voix, à cause du hobereau qui leur en impose.

C'est alors qu'une bûche éclate bruyamment, aspergeant le sol d'escarbilles rouges qui roulent comme des petites bêtes furieuses. Du coup, tous les personnages reviennent à la vie et la statue retrouve sa voix.

« Oh, quelle peur j'ai eue ! s'écrie-t-elle, en rapprochant pudiquement ses cuisses l'une de l'autre ! Attention, monsieur le marquis... sous vos pieds... »

Le vieil homme piétine les morceaux de braise. Camomille

accourt avec la pelle et répare les dégâts. La conversation a repris, et chacun y participe, il est question de la prochaine visite qu'ils feront au château, quand le marquis rentrera de Belgique. S'il pleut, il leur montrera les trésors de sa bibliothèque. S'il ne pleut pas... on se promènera dans le parc. Ses yeux effleurent maman qui rougit d'une façon exquise. C'est tout un art que de rougir, pour une jolie femme ; maman le possède sur le bout des doigts. C'est le moment que Harris choisit pour s'asseoir auprès d'elle, en homme que cela ne gêne pas le moins du monde d'afficher en public sa bonne fortune avec une femme mariée. Il lui prend son verre des doigts et lui jette trois mots à l'oreille. Puis il entame une conversation avec Pescarini à propos de ce soir ; iront-ils au casino ?

Pendant qu'ils en discutent, maman se lève et s'excuse, avant de quitter la pièce, avec le petit air affairé que prennent les femmes qui vont faire pipi. Pescarini, le marquis et Harris évoquent ensuite une éventuelle partie de chasse, en automne. Moi, je me laisse de plus en plus avaler par mon fauteuil défoncé, au point d'y disparaître quasiment. Tout le monde m'a oubliée. Une minute passe, et maman revient s'asseoir discrètement près de Harris. Elle tient quelque chose dans sa main qu'elle s'empresse de fourrer dans son sac, d'un geste qu'elle veut discret. J'ai quand même le temps de voir que c'est bleu. Sa culotte ! Pescarini qui la surveille a dû le remarquer lui aussi, car il lance un regard furibond à Harris et en décoche un autre au marquis qui vient de replier ses longues jambes de héron pour s'asseoir sur un minuscule trépied rustique, fait de trois rondins et d'un plateau de bois.

Elle a croisé les jambes, bien sûr, mais ça ne va pas durer. Voilà qu'elle prend une cigarette dans le sac où elle vient de fourrer sa culotte, elle la porte à ses lèvres.

« C'est romantique, ce feu de bois, s'exclame-t-elle en fouillant dans son sac à la recherche de son briquet, vous ne trouvez pas, Clélia ? »

Clélia ? Ce mastodonte s'appelle Clélia ?

Mme Pescarini maugrée je ne sais quoi. Le vieux beau vient d'extraire un briquet de sa poche et offre du feu à maman qui a décroisé ses jambes et se penche pour allumer sa cigarette. Elle tire une longue bouffée et souffle la fumée devant elle. Galant, le marquis a pris un cendrier sur le manteau de la cheminée et le dépose sur le sol, devant maman... mais assez loin. Elle est donc obligée, pour y secouer sa cendre, de se pencher en écartant les genoux.

Quand elle se redresse, elle les garde écartés.

« Ce feu de bois... murmure-t-elle. Quelle bonne idée, vraiment... »

Elle se tait, incapable d'en dire plus. Fasciné par ce qu'elle lui montre, le vieux beau replie ses genoux osseux et se penche. Maman s'abîme dans la contemplation des flammes et lui dans celle du sexe féminin qu'elles éclairent. Assis où il est, ouverte comme elle l'est, il doit en voir les moindres détails. Ses yeux de hibou ont la fixité de ceux d'un oiseau empaillé. J'imagine les poils, les lèvres mauves, la chair rose du dedans, le calice humide de rosée... tout cela cerné par la blancheur nacrée du ventre et des cuisses.

Harris a posé une main de propriétaire sur un genou de maman, il tire dessus pour la faire s'ouvrir davantage. La conversation languit. De temps en temps, maman y met son grain de sel, d'une voix qui chevrote. Chaque fois qu'elle secoue sa cendre, le marquis se penche vers elle et lui tend le cendrier. Ses yeux s'enfoncent entre les genoux de maman qui met très longtemps à secouer sa cendre...

Elle a les pommettes en feu. (Pas seulement les pommettes !)

Comment son manège impudique pourrait-il échapper à la vigilance des époux Pescarini, qui, pour des raisons différentes, la surveillent jalousement ? Tout à coup, Grosse Dondon se souvient de moi :

« Et cette petite, s'indigne-t-elle, croyez-vous que sa place soit ici, Meg ? »

Je fais l'endormie qui se réveille en sursaut.

« Clélia a raison, me dit alors maman, qui a rapproché ses genoux. Tu tombes de sommeil, ma chérie. Pourquoi ne montes-tu pas dans ta chambre. Je te ferais préparer une assiette anglaise par Camomille... et un verre de lait... »

Elle baisse pudiquement les paupières.

« Nous allons probablement dîner très tard... » murmure-t-elle, en glissant un coup d'œil à Harris.

Puis ses yeux se relèvent sur moi, semblent m'implorer. Je vais l'embrasser, elle me serre contre elle avec une sorte de désespoir. Je l'embrasse une deuxième fois, pour qu'elle comprenne... que je

comprends, et que je ne lui en veux pas. (Qu'elle vive sa vie de femme, après tout !) Et je laisse les grandes personnes s'amuser entre elles, après leur avoir adressé ma sage révérence de fille bien élevée.

Sauf qu'il n'est nullement dans mes intentions de monter moisir dans ma chambre. Dès que l'ascenseur piloté par un Trafalgar morose et muet m'a déposée sur mon palier, je retire mes chaussures et redescends en tapinois par l'escalier jusqu'au premier. De là, je me glisse dans la mezzanine et je descends jusqu'au piano, à l'ombre duquel je me tapis. Prudemment, je me penche sur la scène.

On vient d'allumer les lumières. Tout le monde est debout devant la cheminée. Camomille est en train de distribuer des assiettes de viande-froide-cornichons-moutarde. Aymé, accroupi devant la cheminée, y ajoute des bûches. Après le départ du personnel, chacun regagne son siège avec son plateau garni. On grignote.

« C'est charmant, cette dînette improvisée, vous ne trouvez pas, marquis ? » demande maman.

Elle croque un brin de céleri en le regardant droit dans les yeux.

« Charmant ! » approuve le marquis, dont les yeux caressent les genoux de maman.

Elle fait une moue coquette, comme pour lui reprocher de ne penser qu'à ça et décoche un coup d'œil de côté vers Mme Pescarini, qui est en train de se tartiner un toast avec du beurre d'anchois. Le marquis soupire. Elle est bien gênante, cette grosse Italienne, elle tient vraiment beaucoup de place. Il consulte sa montre, qu'il tire de son gousset. Il va être temps pour lui de se rendre à la gare. Sous le plateau, les genoux de maman s'écartent dans une dernière offrande, tandis qu'elle croque une rondelle de carotte crue.

« Vous admirez le chef-d'œuvre d'Aymé, Pescarini ? » demande alors Harris.

Pescarini vient en effet de lever les yeux au plafond, pour témoigner son agacement.

« Quel chef-d'œuvre ? » demande-t-il.

Harris désigne la grande toile qui surplombe la cheminée. C'est un nu ; celui d'une créature aux charmes opulents, à la chair blafarde et au regard bovin – œuvre d'Aymé, qui est peintre à ses heures. Il est

également l'auteur des hideuses marines qui décorent les autres murs du salon, et la salle à manger. La femme nue, il paraît que c'est une cliente de l'hôtel qui a posé pour lui, une ancienne chanteuse de café-concert. Le marquis se retourne et lève la tête pour contempler la lourde nudité crémeuse. Maman fait entendre un rire crispé.

« Il vous taquine, Vittorio... c'est une véritable croûte... Pauvre Aymé... il se prend pour Renoir... »

« Ces gros seins couleur de saindoux ne vous mettent pas en appétit, Vittorio ? » ironise Harris.

Furieuse, Mme Pescarini pince les lèvres. S'agit-il d'une allusion à sa corpulence ? Harris peut avoir la dent dure quand il veut, serait-ce une façon de la punir de s'être montrée si désagréable ?

« Mon Dieu, s'exclame maman, on se demande où Aymé a vu des peaux aussi livides ! Elle est anémique, sa grosse odalisque... »

« C'est vrai, approuve Harris, on ne peut pas dire qu'il rende justice à l'éclat nacré de la chair féminine... surtout sur la poitrine... là et... là... »

Le monocle vissé dans l'œil, le marquis observe le grand nu, aux endroits que lui désigne Harris.

« D'ailleurs, fait Harris, il suffit de comparer avec une vraie poitrine de femme... »

Maman qui buvait se met à tousser. Harris lui tape dans le dos.

« Nous pourrions demander à Meg de nous montrer la sienne, au fond, qu'en pensez-vous ? Vous verriez tout de suite la différence ! »

Toussant de plus belle, maman cherche sa serviette.

« Allons, allons, ne vous étranglez pas, fait Harris. Vous allez voir, marquis... Elles a des petits seins absolument délicieux ! »

La bouche de Mme Pescarini s'ouvre sur une indignation muette, puis se referme, sous le regard glacial que lui décoche Harris.

« Mais Harris, vous n'y pensez pas... » murmure maman.

Il y pense, au contraire, et déjà s'affaire à lui déboutonner son corsage.

« Allons, vous avez une jolie poitrine, Meg... et nous sommes entre nous... Il faut bien que je puisse démontrer au marquis les erreurs du peintre ! »

Le monocle à l'œil, le marquis se penche sur maman que Harris dépoitraille. Il a ouvert entièrement le corsage, et elle reste immobile, avec le plateau sur les genoux. Harris glisse une main sous la robe, dans le dos de maman qui se penche, et dégrafe le soutien-gorge. Il tire sur un bonnet et prend un sein qu'il soulève pour l'extirper de la robe. Chair d'un blanc nacré, gros mamelon mauve au bout dru insolemment dressé... C'est toujours aussi émouvant de voir surgir des seins de femme du désordre des étoffes.

« Vous voyez, ici, marquis... »

Harris soulève le sein de maman pour montrer de l'ongle la ride minuscule qui souligne l'endroit où il s'attache à la poitrine. « Le peintre n'a pas su rendre ce détail... »

Il extirpe l'autre nichon, et en pince le mamelon entre deux doigts.

« Et ici... la pointe, vous voyez... dans la réalité, les bouts des seins des femmes n'ont pas cette rigidité caoutchouteuse... et ils sont violacés... pas roses... »

Tous les yeux sont fixés sur les seins de maman que Harris manipule négligemment. Même Mme Pescarini ne paraît plus aussi indignée. Achévant d'ouvrir le corsage de maman, Harris l'abaisse sur ses épaules, de façon que les seins restent nus, et il prend un peu de recul pour admirer le tableau. Maman reste parfaitement immobile, les seins offerts aux regards. On dirait qu'elle pose pour un peintre. Les ombres que font ses cils sur ses joues duveteuses... l'éclat humide de ses lèvres... les taches violacées des mamelons... les grosses pointes érigées... la rougeur de ses joues... N'est-ce pas déjà tout un tableau, en effet ?

« Qu'en pensez-vous, marquis ? Ne ferait-elle pas bien dans votre parc ? Sur un socle... »

« Un chef-d'œuvre... » approuve le marquis.

Harris apporte quelques retouches à son œuvre, comme si maman était un tableau vivant. Il lui prend le menton et le lui soulève de quelques centimètres pour qu'elle ne puisse plus fuir le regard du marquis, et le sien quand il vient s'adosser à la cheminée.

« C'est nettement mieux... dit le marquis. Mais ce plateau sur ses genoux a quelque chose de si trivial. »

« Vous avez raison ! »

Harris enlève le plateau qu'il pose sur une table. Puis il retourne à la cheminée. Le marquis et lui, en face, les Pescarini, de côté, admirent le tableau vivant.

« Très joli... vraiment très joli... » soupire le marquis, dont les yeux ne peuvent s'empêcher de descendre vers les chevilles de maman, puis de glisser latéralement vers Mme Pescarini qui croque délicatement son toast au saumon, en fixant d'un regard envieux les seins de maman.

Alors, profitant de ce qu'elle ne peut le voir, Harris adresse un ordre muet à son « modèle ». Il dégrafe sa veste et l'écarte d'un geste lent, et insistant. Aussitôt, les yeux de maman deviennent fixes, et ses genoux s'écartent, s'écartent... s'écartent de plus en plus... on dirait un cygne qui ouvre ses ailes pour prendre son envol... De là-haut, en me penchant sur la rambarde, je peux voir, dans le miroir de la cheminée, en face d'elle, la blancheur des cuisses au-dessus des bas noirs, et la fente humide des muqueuses mauves qui se déplient entre les poils...

En face d'elle, Harris, après avoir décoché un nouveau coup d'œil à Mme Pescarini (qui paraît foudroyée, son toast entre les dents), s'affaisse contre la cheminée d'une façon franchement crapuleuse, canaille, qui étonne chez lui, faisant basculer son bassin vers l'avant et se cambrant comme un voyou des barrières.

Comme fascinée, maman, dont le visage n'est pas moins embrasé que l'âtre, lui rend sa politesse, elle s'affale contre le dossier et creuse les reins. Mme Pescarini s'est détournée, elle s'explique furieusement avec son assiette anglaise. Mais son mari s'est levé, et lui aussi, grâce au miroir, peut voir ce que sa voisine exhibe effrontément aux deux autres. Il faut croire que ce n'est pas suffisant pour Harris, car, bien qu'elle soit pour ainsi dire éventrée, toutes ses chairs hors des poils de la toison, la jupe remontée à mi-cuisses, il en veut encore davantage.

Ramassant une serviette en papier sur un plateau, Harris la déplie et, très lentement, il la déchire en deux, mais sans aller jusqu'au bout, de façon à obtenir deux morceaux de papier à peine reliés par le bas. Maman observe les mains de Harris, puis les siennes se posent sur ses bas sombres et, dans une lente et voluptueuse caresse, remontent à

l'intérieur de ses cuisses, tout en haut, troussant au passage l'étoffe sombre au-dessus des bas. Ses doigts continuent à glisser sur la peau lisse des cuisses, atteignent les aines, puis la toison, puis les lèvres du con. Entre deux doigts, de chaque côté, elle pince ses lèvres, et se « déchire » comme Harris a déchiré la serviette. Elle tire sur les côtés, et les chairs internes jaillissent, d'un rose scandaleux de viscère, les crêtes des nymphes dressées, l'orifice du vagin béant comme la corolle humide d'une fleur tropicale... Un spasme noue son ventre et ses cuisses sont parcourues d'un minuscule tressautement. Une grosse larme coule dans la fente pourpre du con... Furtivement, elle a fermé les yeux... Elle vient d'avoir son plaisir !

« Qu'en dites-vous, marquis ? »

« Parfait... absolument parfait... » approuve d'une voix rauque le vieil homme.

« Ne fera-t-elle pas une nymphe très acceptable, juchée sur un socle, une fois que nous l'aurons débarrassée de sa toison superflue ? »

Un second spasme fait se cambrer Meg, et d'autres larmes pleurent de son vagin dilaté...

« Je vais prier Cupidon tous les jours pour qu'il fasse soleil à mon retour ! » soupire le marquis en extirpant sa montre de son gousset.

Sur un geste de Harris, maman a repris une pose décente. Elle a rabaisé sa jupe, rapproché l'une de l'autre ses cuisses. Elle se lève pour tendre sa main au marquis qui s'apprête à prendre congé. Il lui baise le bout des doigts. Il reste ainsi un moment, lui reniflant les ongles. Sent-il l'odeur du sexe, sur eux ?

« C'était charmant, dit-il, en se relevant, gardant dans la sienne la main que maman lui abandonne. J'espère que j'aurais à nouveau très bientôt le plaisir de vous voir... »

Il appuie avec intention sur le verbe voir.

« Cela va sans dire, répond Harris à la place de maman, en la prenant par la taille... Vous la verrez autant qu'il vous plaira... aussi longuement que vous le souhaitez... Et même, ajoute-t-il en anglais, si l'envie vous venait d'en jouir autrement que par les yeux, ce ne serait pas un problème insurmontable. Notre nymphe est une créature moderne, vous n'ignorez pas que leur vertu est très élastique ! Je vous téléphonerai demain matin à Bruxelles, pour que nous en discussions...

Nous accorderons nos violons... »

Pendant qu'on marchande sa chair, maman a laissé ses beaux yeux se vider de toute lueur d'intelligence. Elle contemple stupidement le reflet que lui renvoie la glace. Elle arrange une mèche de ses cheveux, elle avance les lèvres en faisant la moue pour vérifier que son rouge n'a pas besoin de retouches. La main de son amant, qui l'enlace, repose sur sa hanche et semble proclamer : elle est moi.

Je regarde cette main, et je m'interroge. Quelle impression cela fait-il d'appartenir à quelqu'un ? Comme une chienne à son maître, par exemple ?

17 OÙ L'ON VOIT HARRIS ET PESCARINI S'AMUSER AVEC LE CUL DE MAMAN DEVANT LE MAÎTRE D'HÔTEL...

A peine le marquis a-t-il pris congé, que la grosse Clélia en fait autant. En quittant le salon, elle jette quelques mots en italien à son mari.

« Mais oui, répond-il en français. Je vais monter, couche-toi la première ! »

Il cache mal son agacement. Ça ne doit pas être une sinécure d'avoir épousé une mocheté pour son argent, et qui plus est, une mocheté exigeante, qui entend en avoir pour ses sous. On comprend mieux, si l'on tient compte de sa situation conjugale, et des coulevres qu'il doit avaler, la hargne dont il témoigne chaque fois que Harris lui prête maman. Il se venge sur cette jolie femme des avanies que son laideron lui fait subir.

« Je vais d'abord passer au cabinet de lecture prendre des journaux, chérie... Je te rejoins dans deux minutes... »

Il abandonne à son tour le salon.

Restés seuls, maman et Harris se dévisagent.

« Il va revenir, murmure-t-elle. Il est furieux... Il voudra certainement... »

« Et alors ? répond Harris. Ce ne sera pas la première fois, non ? »
« Vous savez que je déteste ce gigolo ! »

« Cela ne vous empêche pas de jouir chaque fois qu'il vous met sa grosse bite dans le cul ! »

Maman baisse la tête et lisse sur ses cuisses sa jupe qui est froissée.

« Et... le marquis, Harris ? »

Elle lui lance un rapide coup d'œil.

« Vous... vous comptez vraiment m'emmener chez lui, à son retour ? Ce n'étaient pas juste des mots en l'air ? »

Il ne répond pas, se contente de la fixer attentivement, les traits impassibles. On pourrait croire qu'il observe un insecte.

« Il faudra vraiment que... que je me mette nue dans son parc... et que... je le laisse me regarder... partout ? »

A-t-elle oublié qu'elle lui a déjà montré tout ce qu'il y avait à voir ? Quelle étrange femme que ma mère ! Pendant qu'elle bredouille, Harris continue de se taire.

« Et s'il me touche... Harris ? Je vous parle ! S'il me touche, devrais-je me laisser faire ? »

Toujours le même silence.

« Il voudra certainement me toucher... les seins, les fesses... peut-être même le sexe... Je suis sûre qu'il voudra me masturber ! Les vieux adorent masturber les femmes... Et s'il arrive à me faire jouir, vous me mépriserez... »

Les yeux de Meg contemplent, en elle-même, la scène qu'elle évoque.

« J'aurai froid, se plaint-elle, toute nue sur ce socle, en plein vent... Même si le marquis ne me touche pas, les bouts de mes seins vont se raidir... et vous croirez que c'est parce que je suis excitée... »

Elle enferme frileusement ses coudes dans ses mains, comme si déjà elle sentait la morsure du vent sur sa chair nue. « Vous me raserez vraiment... Harris ? »

Elle bat des paupières.

« Entièrement ? Vous me raserez le sexe ? »

Sa voix chevrote. Ses genoux se séparent dans une invite lascive... une vallée se creuse entre ses cuisses...

« Comme une... une petite fille... sans un seul poil... Oh, je serai si nue, alors ! »

Harris s'installe dans le fauteuil qu'a quitté Mme Pescarini et déplie un journal.

« Il voudra certainement me faire prendre des poses impudiques... »

Est-ce à lui qu'elle parle, ou à elle-même ? Elle a posé ses mains sur ses genoux...

« Sans un seul poil, il verra tout mon sexe... vous savez à quel point je suis honteuse de mes petites lèvres qui sont trop importantes... si les poils ne les cachent plus... on les verra, et je serai si indécente... »

Elle a fermé les yeux. Un long frisson la fait frémir. Ses mains vont et viennent sur ses jambes, caressant la soie des bas avec un bruit électrique.

« Si indécente... »

Elle fait remonter sa jupe au-dessus des bas, la chair blanche des cuisses apparaît, puis la touffe des poils, la blessure béante... Ses mains remontent, encadrent l'écusson velu du pubis.

« Peut-être même, suggère-t-elle, que vous voudrez me faire pisser devant lui ! »

Ses doigts jouent avec les mèches de sa toison, tirent dessus pour faire s'ouvrir les chairs...

« Mon Dieu, Harris ! Moi, sur ce socle, en haut... en train de pisser... et le marquis dessous, avec son monocle... Et pas un poil pour me protéger... »

Ses doigts s'agitent de bas en haut, vite, plus vite, elle a ouvert la bouche comme un poisson. Tout à coup, ses mains remontent sur son visage.

« Je deviens folle, Harris... empêchez-moi donc de dire des bêtises ! N'entendez-vous pas comme je suis inconvenante ? Pourquoi ne me faites-vous pas taire ? »

Harris lit son journal, sans accorder le moindre regard à la chair impudique qu'on ouvre devant lui.

« Et s'il veut me sodomiser ? Hein ? Que faudra-t-il faire ? S'il veut que je le suce... vous me forcerez, Harris ? Vous feriez ça ? »

On entend des pas se rapprocher. Sortant de sa transe, elle rabat d'un geste vif sa jupe sur ses genoux et croise les jambes...

Harris a levé la tête. Tous les deux écoutent les talons ferrés de

Pescarini claquer sur les dalles du couloir... Il sifflote gaiement, Pescarini ; et maman fait la grimace.

La porte s'ouvre, l'Italien fait son entrée, avec le *Mercur* de France et *La Revue des Deux Mondes* sous le bras. Il annonce que c'est souverain pour s'endormir, mieux que le tilleul, plus efficace encore que le gardénal.

Harris et lui engagent une conversation d'hommes, sans s'occuper de maman qui les écoute, tapie derrière eux, comme une bête à l'affût. Elle sait très bien ce qui l'attend.

« Votre femme ? » demande Harris.

« Elle ne redescendra pas... elle a dû prendre son somnifère... »

« Le petit groom ? »

« C'est le rouquin, il sait vivre, je lui ai glissé la pièce... Il toussera si quelqu'un arrive... »

Maman sourit furtivement dans le dos des deux hommes, puis plonge son visage dans ses mains.

« Aymé ? » termine Harris, en repliant son journal.

Pescarini jette ses revues sur une table. Un haussement d'épaules traduit l'exaspération qu'il maîtrise de plus en plus mal.

« Aymé n'est pas un problème, vous le savez très bien ! Il sait vivre, lui aussi, c'est un serviteur de la vieille école ! Quant à cette garce... cette garce... »

N'y tenant plus, il se retourne vers maman et la fusille d'un regard haineux.

« Tu peux cacher ton visage, espèce de putain... Cela te va bien, alors que tu viens de montrer ton cul ! »

Il crache par terre, avec une vulgarité de voyou.

« Il est vrai que ton visage n'appartient qu'à toi, tandis que ton cul est à tout le monde ! Sale pute ! »

Il esquisse un mouvement latin, comme pour la frapper. Elle relève un bras apeuré. Harris a saisi au vol le poignet de son fougueux compagnon.

« Vittorio ! Calmez-vous, mon ami. Vous savez vivre, vous aussi, non ? Vous n'allez pas vous conduire comme un Napolitain ? Meg n'a fait que m'obéir... »

« Trop contente de le faire ! »

« Vous en plaindrez-vous ? »

« Mais vous ? demande Pescarini en s'en prenant à Harris. Pourquoi ? Cela vous amuse donc ? Une femme avec qui vous couchez ? Tenez, vous êtes encore plus malade qu'elle ! »

Harris commence à témoigner un certain agacement. Les façons de l'énergumène lui portent sur les nerfs. Mais il garde tout son flegme d'homme du monde.

« Il ne s'agit pas de ça, déclare-t-il. J'ai une grosse somme à emprunter au marquis... Je ne peux pas toujours taper dans votre bourse, Vittorio... donc, à son retour, nous emmènerons Meg au château et elle lui montrera son cul... S'il veut s'en servir (haussement d'épaules badin), ma foi, qu'il s'en serve ! C'est bien à ça que sont destinés les culs des femmes, non ? Après tout, Meg n'est plus vierge. Et vous verrez, ça nous amusera ! Elle est si drôle, notre chère Meg, quand on l'oblige à donner son cul en public ! »

Vittorio secoue la tête.

« Pas devant ma femme, en tout cas. Elle m'a déjà fait des réflexions... »

« Nous nous arrangerons toujours... Nous trouverons bien un moyen de l'éloigner... Ainsi, je pourrai vous rembourser l'argent que vous m'avez prêté... les fonds que j'attends de Londres ont du retard... »

Pescarini fait un geste comme pour dire « bêtises ». Il est clair qu'il n'a pas cru un instant que Harris le rembourserait jamais. Autrement, en tout cas, qu'avec le cul de maman !

« Rien ne sera changé à nos arrangements personnels, Vittorio. Elle est à vous jusqu'à la fin des vacances. Vous en usez à votre gré. Mais il n'a jamais été question d'un droit exclusif ! Allons, cessez de faire le latin lover, c'est une femme au tempérament généreux, notre Meg. Pas vrai, Meg ? »

Meg hausse les épaules pour montrer que leurs petits

arrangements sordides ne la concernent pas.

« Vous avez tort de prendre cela à cœur, Vittorio. Ce n'est jamais que de la chair à plaisir ! »

Un sourire insultant se forme sur les lèvres de l'Italien dont la colère paraît s'atténuer. Ils regardent tous les deux rougir les joues de Meg qui baisse les paupières.

« N'est-ce pas, Meg, que vous êtes de la chair à plaisir ? »

Elle incline rapidement la tête et tire sur une mèche de ses cheveux pour occuper ses doigts.

« Elle mouillait comme une bête en montrant sa chatte au vieux bouc ! » ricane Vittorio.

« Que voulez-vous, elle aime tellement ça, notre petite Meg !

D'ailleurs, vous allez voir : eh bien, Meg, vous n'avez pas entendu ? Sortez vos seins... ouvrez les cuisses... montrez-nous votre con ! Vous ne voyez donc pas que Vittorio s'impatiente ? »

Les mains tremblantes, maman déboutonne sa robe et laisse jaillir sa poitrine, puis elle se trousse et écarte les cuisses, se tournant de façon à exhiber son sexe ouvert à Harris et l'Italien. Comme je suis en face d'elle, je peux voir, moi aussi, la blessure rose bâiller entre les poils.

« Mettez-vous nue ! ordonne Harris. Retirez tout. Sauf les bas. Les bas font partie de l'uniforme des putains. »

Maman fait passer sa robe par-dessus sa tête. Les deux hommes s'approchent, comme deux fauves qui vont dévorer leur quartier de viande. Elle est nue et pâle entre eux, avec les taches des mamelons et des poils, son visage défait. Elle a mis ses mains derrière la nuque pour leur offrir son corps dont ils palpent les chairs avec une convoitise brutale. Les doigts fouillent son sexe et son anus, les mains empoignent ses seins et ses fesses. Elle s'offre, tremblante, murmure des mots que je ne peux comprendre. On dirait vraiment deux fauves, sauf que la viande qu'ils vont dévorer est vivante, il y a une femme, dedans, une femme affolée, excitée... qui supplie, qui gémit... qui pousse des rires tremblants...

Ils mordent sa chair drue et saine, ses épaules savoureuses, ses seins, ses fesses, ses cuisses ; ce sont de vraies morsures qui la font

crier, et on voit après les marques des dents sur la chair pâle. Ils grognent en la mordant. Deux fauves dépeçant leur proie...

« Puta ! Puta ! répète l'Italien entre chaque morsure, on va t'apprendre à donner ton cul comme une truie en rut ! »

« Mais c'est lui qui le veut ! crie Meg, affolée... C'est lui ! » Elle pointe le doigt sur Harris qui la tient par les seins. Il la pince méchamment et elle fond en larmes.

« Il faut que je l'encule ! » dit Vittorio.

« Oui... dit maman. Oui... enculez-moi, faites-moi tout ce que vous voulez... tenez, c'est pour vous ! »

Elle ouvre son cul de ses mains. Elle se voit dans la glace au-dessus de la cheminée. Un sourire stupide la défigure, elle se tire la langue. L'Italien a mouillé ses doigts en les lui enfonçant dans le vagin, et maintenant, il en visse deux dans son anus.

« Doucement, Vittorio... doucement... »

« Ouvre le cul, sale pute ! »

« Défoncez-la bien, Vittorio... faites-lui payer ! »

« Oui, faites-moi payer ! Je suis une putain, une putain ! »

Elle crie quand la verge de Vittorio s'enfonce dans son anus, mais tout de suite, elle s'incline à nouveau, pour bien le lui offrir; j'ai l'impression de me voir, dans le couloir, avec Jeannot !

« Tu aimes ça, hein, garce ? »

« Oui ! crie maman... Oui, j'aime ça... j'aime tellement ça... » Elle sanglote, au bord de l'hystérie.

Pendant que Vittorio l'encule, elle couvre de baisers les mains de Harris qui lui fait face ; chaque fois que le sexe de l'Italien plonge entre ses reins, elle embrasse la main de Harris. Il finit par lui fourrer son sexe dans la bouche et elle le suce goulûment, pendant que l'épée italienne lui pourfend les entrailles. Les deux complices se consultent à voix haute sur l'imminence de leur plaisir ; ils s'arrangent pour éjaculer ensemble, maman boit le sperme de l'un pendant que celui de l'autre lui inonde les boyaux.

C'est fini, la crise achevée, le trio se dénoue. Maman s'affale sur

la conversation, des perles de sueur ruissellent entre ses seins. Elle s'essuie avec une serviette de table. Harris et Vittorio se rajustent. Ont-ils minuté leur affaire ? C'est à croire, car voici que la porte du salon s'ouvre et que paraît le maître d'hôtel.

« Je vous apporte les boissons demandées, monsieur Pescarini ! » annonce-t-il.

Avec un faible cri, maman a saisi sa robe et essaie de l'enfiler, affolée. Ses seins nus, son cul, ses poils... Elle réussit à passer une jambe, puis l'autre, elle remonte l'étoffe sur ses hanches en se tortillant comme une danseuse de rumba. Les trois hommes l'observent, Harris et Vittorio, avec un sourire narquois, le maître d'hôtel impassible (les gens du monde s'amuse, lui fait son travail).

« Deux cognacs pour ces Messieurs, dit Aymé. Et une chartreuse pour Madame. »

Après avoir servi les deux hommes, il s'approche dignement de Meg. Elle a encore un sein dehors, qu'elle parvient à rentrer avant de prendre sur le plateau le petit verre où brille la liqueur verte.

« Merci, Aymé. »

« A votre service, madame Meg. »

Aymé s'incline. Puis il pivote sur les talons et se dirige vers la porte. Harris l'interpelle :

« Dans dix minutes exactement, vous reviendrez avec deux autres cognacs et une chartreuse ! »

« Dix minutes. Bien, Monsieur. »

La porte se referme. Meg fait cul sec. Elle adresse un regard vindicatif à Harris.

« Comment avez-vous pu... devant... devant un domestique... »
« Allons, ne faites pas la sotte. Venez plutôt vous asseoir sur moi... »

Boudeuse, elle vient se jucher sur les cuisses de Harris.

« Sortez donc vos petits nichons... qu'Aymé se rince l'œil, quand il reviendra, il n'a pas eu le temps de bien les voir... »

« Harris ! Non... Je vous en prie ! »

« Ecartez les cuisses, Meg ! »

Le visage empourpré, elle le laisse lui dénuder les seins, et ses jambes se séparent. Harris glisse entre elles une main paresseuse. Je la vois tressaillir peu après, comme chaque fois qu'il lui enfle un doigt dans l'anus.

« Qu'en pensez-vous, Vittorio, on la fait baiser par Aymé ? »

Vittorio, humant son cognac, fait mine de réfléchir. Les yeux baissés, maman attend son verdict pendant que la main de Harris s'agite sous sa robe.

« On pourrait se contenter de l'enculer devant lui, non ? propose Vittorio. Je n'aime pas trop partager ma viande avec un domestique. »

Maman se mord la lèvre. A nouveau, ce tressaillement... Ses cuisses s'écartent, comme malgré elle.

« Vous avez tort. Je suis sûr que ce serait très drôle, snob comme elle est, de la faire baiser par un larbin, justement ! »

Maman émet une sorte de sanglot étouffé.

« Vous savez quoi ? fait Harris. On improvisera... Bon, voilà comment je vois les choses. Aymé arrive avec son plateau. Vous me suivez ? »

« Je vous suis, dit l'Italien, en surveillant sadiquement maman, son ballon de cognac sous le nez. Allez toujours... »

« Il nous trouve comme nous sommes en ce moment, Meg avec les nichons dehors, les cuisses écartées, et moi en train de la branler. Vous voyez le tableau ? »

« A merveille. Après ? »

« Il nous sert. Puis, vous, Vittorio, vous engagez la conversation avec lui... Mais vous faites en sorte qu'il se tienne face à Meg, de façon qu'il puisse bien voir son con. Vous, Meg, vous n'oublierez surtout pas d'ouvrir en grand vos cuisses, en sirotant votre chartreuse... »

Elle a fermé les yeux, sa tête repose câlinement sur l'épaule de Harris, comme celle d'une petite fille qui s'endort sur son père.

« Et après ? » demande Vittorio.

« Je ne sais pas... Meg pourrait faire un faux mouvement... son verre tomberait par terre... Un peu de liqueur coulerait sur sa robe... »

« Continuez... »

La main, sous la robe, ne bouge plus. Meg et Vittorio sont pendus aux lèvres de Harris.

« Aymé s'agenouille pour ramasser le verre... il est juste entre les jambes de Meg... il a son con sous les yeux, et il voit que je lui fourre deux doigts dans le cul... il voit qu'elle mouille... »

« Et puis ? » demande la voix rauque de Vittorio.

« On pourrait lui demander de nettoyer les taches de chartreuse sur la robe de Meg... Elle retire sa robe... se met nue... Supposons qu'elle ait un peu de liqueur sur les poils du sexe... Nous la couchons sur la table, nous lui faisons écartier les cuisses, nous demandons à Aymé de lui essuyer les poils avec sa serviette... Surtout, qu'il prenne son temps, qu'il fasse ça méticuleusement. »

« Je vois très bien, dit Vittorio, d'une voix sourde... Elle est entièrement nue, sauf les bas ? Les cuisses écartées... les bras en croix... Et nous ? »

« De chaque côté, nous lui tenons les poignets, et nous lui parlons. Nous lui demandons ses impressions. Une arrogante garce comme elle, quel effet cela lui fait-il de laisser un domestique toucher son con ? »

« Aymé verra bien qu'elle mouille ! » intervient Vittorio.

« Nous lui demanderons de bien ouvrir le vagin de cette putain, et d'en essuyer l'intérieur. »

« Toujours avec sa serviette ? »

« Avec sa serviette... avec sa langue... »

« Avec sa bite ? »

Meg tressaille, et ses mains se crispent sur les épaules de Harris.

« Qu'en pensez-vous, Meg, ma chérie, demande Harris en lui prenant une main, qu'il baise délicatement, presque respectueusement. Donnez-vous votre con à Aymé, si je vous le demande ? »

« Je ne sais pas... » murmure Meg.

« Moi, je sais, dit Vittorio, en vidant son verre. Je sais ! Elle le lui donnerait ! Mille regrets, je ne suis pas d'accord. Je suis snob, moi aussi, je ne trempe pas ma queue dans un trou où un lardin trempe la sienne ! »

« Et si on demandait à Aymé de la raser ? Elle serait prête pour faire la statue, et ça pourrait être amusant qu'elle soit lisse comme un œuf à repriser ? »

Là encore, Vittorio n'est pas d'accord. Il préfère qu'une femme ait du poil au cul, cela fait plus bestial.

« Très bien, nous attendrons le retour du marquis, vous pourrez profiter de ses poils jusqu'à ce qu'il nous téléphone. »

Ils se taisent. Le feu mourant crépite dans la cheminée. Harris a enfourné deux doigts dans le vagin de maman qui semble dormir sur son épaule, les cuisses écartées face à Vittorio. Les voici donc tous trois immobiles, comme un groupe de figures de cire dans un musée. Ils attendent le maître d'hôtel...

Les choses en sont là, quand un frôlement coquin manque m'arracher un cri. Je me retourne : ce n'est que Jeannot, mon amoureux transi. D'où sort-il, à pareille heure ? Il m'apprend à mi-voix qu'il vient remplacer Trafalgar qui a un rendez-vous galant avec une lingère de l'hôtel *Beau Rivage*. C'est lui qui manœuvrera l'ascenseur jusqu'à minuit.

« Il paraît qu'il se passe quelque chose, m'a dit Trafalgar ? »

Il se penche sur la balustrade.

« Que font-ils ? » me demande-t-il, en me montrant les trois personnages immobiles (ou presque immobiles), sous nous.

C'est alors qu'il remarque les seins nus de maman. Il me serre le bras :

« Vous avez vu, Nellie... votre maman... devant Pescarini ! » Puis il repère la main de Harris sous la robe.

« Eh bien, mais ils ne s'emmerdent pas ! Ma parole... il est en train de la... »

Je le fais taire d'un coup de coude. Une chose dont je suis sûre, c'est que je n'ai pas envie qu'il voie ce qui va se passer quand Aymé sera de retour. C'est quand même ma mère ! De l'imaginer, nue entre les trois hommes, passant de l'un à l'autre, et que lui puisse voir ça, avec les idées arrêtées qu'il a déjà sur les « Parisiennes » qui sont toutes des dévergondées à l'en croire, je ne peux m'y résoudre.

« Allons-nous-en ! »

« Mais pourquoi ? »

« Parce que je l'ai dit ! Ouste ! »

Comme je n'avais pas envie qu'il revienne tout seul dans la mezzanine, j'ai dû rester avec lui. Nous sommes montés jusqu'à notre palier, et je l'ai laissé faire tout ce qu'il voulait avec ma petite personne. Je me suis même mise toute nue, et pendant qu'il s'amusait avec moi, nous pouvions entendre à l'étage au-dessus les ronflements de Mme Pescarini et ceux d'Archibald qui leur répondaient de sa chambre. Je n'arrêtais pas de penser à maman. Est-ce que Harris et Vittorio étaient en train de la posséder devant le maître d'hôtel ? La lui offraient-ils ? A un moment, j'ai cru percevoir des cris étouffés et des rires, puis un son mat et répété, comme celui d'une canne battant un tapis... mais plus mat, le son. Ce n'était pas un tapis que frappait la canne, mais de la chair... et chaque fois, maman criait !

Plus tard, il y eut d'autres rires et une conversation d'hommes. Au moins trois voix d'hommes. Je me suis penchée sur la cage d'escalier. Ils étaient dans le hall, tous les quatre. Maman riait avec eux, mais d'une façon peu convaincante, en se touchant les fesses. Elle était toute nue, Harris tenait sa robe et ses sous-vêtements sur le bras.

Jeannot est redescendu avec l'ascenseur. Moi, je suis rentrée dans ma chambre. Je me suis couchée. Peu après, maman est arrivée. Elle s'était rhabillée. Elle a jeté un coup d'œil chez moi au passage. J'ai respiré exprès comme on fait quand on dort, alors elle est passée dans sa chambre et a fermé la porte de communication.

Vite, j'ai couru sur le balcon pour l'épier. Sa robe retroussée, elle tournait le dos à la glace de l'armoire pour y regarder ses fesses. Des balafres pourpres striaient toute sa croupe et le haut de ses cuisses. Du bout des doigts, en grimaçant, elle effleurait les marques les plus profondes. Vittorio avait dû la punir avec une des cannes souples qui sont dans le porte-parapluie du hall. A en juger par l'aspect piteux de son derrière, il n'y était pas allé de main morte !

Comme elle a dû se sentir humiliée, elle si fière, qui ne parle jamais aux domestiques qu'avec condescendance, de montrer son trou de balle à Aymé, de prendre devant lui les postures les plus inconvenantes, de savoir qu'il était témoin de ce qu'on lui faisait subir. Ils l'ont certainement baisée devant lui. Peut-être même que Vittorio a laissé le larbin la baiser avec eux ? Et que c'est pour ça qu'il l'a punie aussi sauvagement ! Parce qu'elle a joui ! Mais non, vaniteux comme il l'est, jamais Vittorio n'aurait consenti à la partager avec un domestique ! S'il a puni maman, c'est pour le plaisir, et pour se venger d'avoir épousé une femme si laide, qui lui en fait baver...

18 OÙ L'ON VOIT NELLIE FAIRE PIFI DEVANT JEANNOT ET MAMAN PROPOSER SES FESSES AU VIEUX NOTAIRE LIBIDINEUX...

Étonnante. Maman est étonnante ! Il n'y a pas d'autre mot : après la roustie qu'elle a reçue hier, on se serait attendu... pas du tout, monzami ! Pas du tout ! Guillerette comme un pinson en rut dès l'aurore. Et ce tantôt, la petite lueur qu'elle avait dans les yeux en descendant rejoindre Harris ne me laissait aucun doute sur la nature des plaisirs vers lesquels elle courait. Certes, ces églises à visiter, j'ai toujours su que ce n'était qu'un prétexte ingénu pour amuser la galerie, en l'occurrence, les autres clients de l'hôtel, surtout les bonnes femmes, qui sont curieuses comme des pies et médisantes comme des concierges, mais ce matin, il y avait en plus comme un sentiment d'urgence, un frémissement inaccoutumé dans les mouvements de son bassin ! D'ailleurs, elle avait oublié de mettre une culotte sous sa jupe de jersey, ça se voyait parfaitement, vu que les mailles lui collaient aux fesses comme les écailles d'une sirène. D'habitude, c'est seulement à l'hôtel que Harris exige qu'elle s'en dépouille. Avait-elle oublié dans sa hâte ? Si je m'en apercevais, à plus forte raison cela sauterait-il aux yeux de la grosse Clélia.

Qu'est-ce qui m'a pris de lui en faire sottement la remarque ? « Tu mets pas de culotte ? » que je lui ai lancé, comme elle sortait de sa chambre.

Vous l'auriez vue se retourner d'un bond !

« Dis donc, tu n'as pas les yeux dans ta poche ! Cela se voit donc ? »

« Évidemment que ça se voit ! Avec une jupe aussi collante ! »

« Oh, tu m'agaces, à la fin. Mêlé-toi de tes affaires. Si je n'en mets pas... puisque tu veux tout savoir, c'est que c'est plus facile... plus facile pour... pour faire pifi. Quand on est en pleine campagne... derrière une haie... On ne trouve pas toujours des commodités, figure-toi, dans le bocage ! »

Elle n'avait peut-être pas tout à fait menti. C'était bien le genre de trucs tordus que Harris pouvait lui demander, de faire pifi devant lui et Pescarini, derrière une haie ! Je le voyais bien lui indiquer un monticule assez élevé, derrière la haie en question, et eux, descendant pour pisser dans le fossé, les yeux fixés sur l'entre cuisses de maman qui

vient de s'accroupir, le rouge aux joues, la jupe troussée en haut du ventre.

« Est-il donc nécessaire que vous me regardiez faire ? minaudette. Vraiment, vous êtes odieux, tous les deux ! »

« Ecartez bien vos poils, vous allez les mouiller. »

« Psss... Psss... »

« Qu'ils sont bêtes ! Deux garnements vicieux ! »

Elle leur tire la langue avec un petit rire intérieur, et son gros abricot tire la sienne, ou plutôt, ses deux languettes roses ; l'instant d'après, la petite fontaine jaune coule avec un gazouillis bucolique dans l'herbe du talus, et les deux hommes agitent leurs mains, ils font durcir leur morceau, comme deux sales collégiens devant qui s'exhibe une fillette vicieuse.

« On boit beaucoup de cidre, m'a dit maman, et ça nous donne envie de faire pipi très souvent. »

Je ne cache pas que ça m'a laissée songeuse... j'avais déjà pissé devant Birdie, mais une fille, ce n'est pas pareil... je me suis demandé ce que ça pouvait faire, devant un garçon. En tout cas, Jeannot, lui, avait l'air d'aimer ça, dans le placard à balais. Et ça me revenait ; combien de fois, alors que nous nous promenions derrière les cabines, du côté de l'hôtel *Beau Rivage*, m'avait-il demandé, l'air innocent : « Vous avez peut-être envie de faire pipi, Nellie ? Surtout, ne vous gênez pas ! »

Moi, idiot que j'étais, qui ne comprenais pas (d'autant plus que ça venait comme les cheveux sur la soupe), je lui répondais :

« Mais non, voyons, quelle drôle d'idée ! Pourquoi voulez-vous... »

Et nous reprenions notre promenade main dans la main, en nous bécotant tous les dix pas ; c'était romantique en diable, hein ?

Conne que j'étais ! Ce qu'on peut être sottes, nous, les filles ! Mais bien sûr qu'il en avait envie de me voir pisser, l'angelot ! N'est-ce pas pour me montrer qu'il aimait ça, que ça ne le dégoûtait pas, qu'il m'avait emmenée dans le placard à balais ? Aussi, cet après-midi, sitôt maman partie visiter ses ruines et pisser dans le bocage, je suis allée retrouver Jeannot qui n'était de service que le soir, et nous sommes

allés roucouler sur la plage.

J'avais ma petite idée en tête, mais j'ai attendu qu'on arrive tout à la pointe, derrière les rochers, à un endroit où on venait de creuser de profondes tranchées pour je ne sais quels terrassements.

« Oh ! Jeannot, ai-je fait (j'avais mis ma main au bas du ventre et je sautillais comme font les petites filles), quel ennui, figurez-vous que j'ai une envie pressante ! »

Vous auriez vu s'allumer les pupilles de Roméo !

« Cela ne vous ennuie pas si je fais pipi devant vous, Jeannot ? »

« Mais... pas du tout, Nellie... Je ne regarderai pas... »

« Mais il faudra regarder, au contraire ! (Quel idiot, je vous jure!) Que je vous explique pourquoi : quand je fais pipi sur le sable, j'ai toujours peur qu'une petite bête me rentre dans le trou... Vous savez, ces petites bêtes qu'il y a dans le sable et qui sautent partout ? »

« Parfaitement... les puces de mer... »

« Voilà ! J'ai une peur affreuse de ces bestioles... Alors, pendant que je ferai pipi, faites bien attention qu'il n'y en ait pas une qui me rentre dedans... »

« Ne craignez rien, Nellie ! Seulement, ça ne va pas être pratique... »

« Et si vous descendiez dans le fossé ? »

J'avais pris mon air le plus angélique. Je lui désignai un endroit, au bord du trou.

« Moi, je ferai pipi ici... en face de vous... Comme ça vous aurez les yeux juste à la bonne hauteur. Il faudra faire très attention, hein ? Vous me le promettez ? J'ai aussi très peur des fourmis... »

Le voici dans sa fosse, avec juste la tête qui dépasse. Moi, je m'accroupis bien en face, assez loin pour ne pas lui pisser dessus, assez près pour qu'il n'ait pas besoin de loupe. Je prends l'ourlet de ma jupe entre mes dents, et avec mes doigts, délicatement, j'ouvre bien mon abricot. Dès que mon petit dard montre le nez (il doit être enrhumé, le pauvret, parce que son nez est tout rouge), je préviens Jeannot qui a

les yeux hors de la tête et dont l'épaule remue d'une façon saccadée. (On ne voit pas sa main droite.)

« Je vais faire, Jeannot, je sens que ça vient. Surtout, faites bien attention, hein ? Regardez bien ! »

Jamais je n'aurais cru que ça pouvait être aussi bon de pisser devant un garçon ! J'en défaillais, et je vous jure que les fourmis et les talitres (c'est le nom de ces petits crustacés) étaient le cadet de mes soucis !

Sans mentir, j'ai bien dû pisser six fois devant lui dans l'après-midi. Et c'est lui qui m'ouvrait l'abricot pour vérifier s'il n'y avait pas une fourmi ou un perce-oreilles à l'intérieur (comme dans les pêches, quand elles sont trop mûres.) Il se couchait sur le sable pour bien voir couler la fontaine, et ça ne le dérangeait pas du tout si je l'éclaboussais !

Du coup, moi aussi, je lui ai fait faire son pipi. C'est moi qui lui tenais son petit tuyau chaque fois qu'il en avait envie, et j'aimais bien d'abord le faire durcir dans ma main, et faire sortir le petit piment rouge, parce que le jet était plus fin et allait plus loin, c'était comme si on réglait le débit d'un tuyau d'arrosage.

Si amusants soient-ils, ces enfantillages ne nous ont pas fait perdre de vue l'essentiel, à savoir nos noces de cul. Ici, ce n'est pas comme dans les étages de l'hôtel. On a tout notre temps pour savourer la chose. Et chaque fois (quand je dis que nous sommes un vrai petit couple !) nous respectons le même cérémonial. Quand l'heure de rentrer à l'hôtel approche, je demande :

« Vous avez votre pommade, Jeannot ? »

« Ah, oui, tiens, j'y pensais plus... »

Tu parles, qu'il n'y pensait plus.

« Vous avez envie d'épouser mon derrière ou pas ? Il ne faudrait surtout pas vous forcer ! »

« Bien sûr que j'en ai envie, Nellie ; si ça ne vous contrarie pas, naturellement ! »

« Ça ne me contrarie pas du tout. Mais faudra vous grouiller, la nuit tombe vite, en septembre. »

On se faufile entre deux rangées de cabines, pour que les éventuels tardifs promeneurs ne puissent pas nous repérer. C'est lui qui me passe la pommade dans le trou du cul avec son doigt. C'est comme un apéritif, déjà, un avant-goût de ce qui m'attend. Il l'enfonce bien au fond, le fait tourner... C'est froid...

« Cherchez bien si j'ai pas une fourmi dedans... »

J'aime tellement ça, les épousailles à la mode de Bretagne, que ça me donne envie de rire et que j'en deviens toute molle. Alors, il n'a plus qu'à coller à mes fesses son ventre nu et tiède et je sens le bout dur de son machin qui me questionne la corolle. Vous ne pouvez pas savoir l'effet que ça me fait, en plein air, j'en ai la chair de poule ! Il pousse sa pointe, Hop ! Avec la pommade, ça rentre comme un suppositoire, ça me remonte à l'intérieur. Gloup ! On se tait, je l'écoute respirer contre mon oreille ; en bruit de fond, il y a la rumeur des vagues et les miaulements éplorés des mouettes. C'est d'un poétique !

Je me demande si Chateaubriand faisait pareil avec sa sœur Lucile ?

Je ne sais pas ce que j'ai, en ce moment, mais je me sens capable des pires folies. Hier soir, j'ai suçoté Jeannot quasiment sous les yeux de maman ! C'est une figure de style, entendons-nous, Jeannot et moi, nous étions sous la véranda du restaurant, il y a des pilotis en ciment, et ça sent toujours la marée. Allez savoir pourquoi nous nous étions planqués là-dessous, une lubie qui nous a pris comme nous rentrions de notre promenade, envie d'une ultime coquinerie. Ça nous titillait de faire des choses défendues et d'entendre au-dessus de nous les clients s'attabler pour l'apéritif.

Jeannot et moi, on jouait à la fée lubrique. Ainsi en avait décidé le haricot magique. Je venais de lui jeter un charme pour le transformer en statue.

« Plus bouger ! »

Statue chaude et douce, que l'ogresse embrassait sur sa bouche. Il osait à peine respirer. Il sait comme je me mets vite en colère quand il refuse de jouer à mes jeux.

« Pas bouger, Jeannot... statue, pas bouger ! »

J'ouvre sa braguette, je sors tout son appareil génital externe comme dit monsieur Larousse. Il est encore tout mou, son appareil génital externe, mais chaud, et vivant comme une douce petite bête.

Je fais jaillir le gland.

« Drôle de statue ! »

Je me baisse pour prendre en bouche son extrémité, pendant que je la tête, ses prunes tremblent dans ma main... Que c'est bon de sucer un garçon ! Une douce lumière laiteuse coule sur nous, se répand entre les pilotis, c'est la lune qui se lève, la curieuse se penche par-dessus les cabines pour voir ce que nous fabriquons. Alors, je suce encore plus fort, et Jeannot soupire ; tout à coup, le jus gicle sur ma langue, la statue bouge, deux mains se posent sur ma nuque pour bien m'enfoncer le morceau de viande, m'obliger à tout avaler, me punir d'être une si sale fille...

Et voilà que j'entends la voix de ma mère demander à Aymé s'il ne m'avait pas vue (aussi pointue que si jamais Harris ne l'avait obligée à lui montrer son cul au maître d'hôtel).

« Que madame Meg ne s'inquiète pas. Elle doit se promener à la brune... Elle a l'âge des mélancolies... »

Quand même, maman se faisait du souci :

« Je n'aime pas la savoir dehors quand la nuit est tombée... » Que diable faisait-elle à l'hôtel ? Ne m'avait-elle pas dit en partant qu'ils mangeraient dans une auberge de campagne ?

« Où étais-tu, Nellie ? » me lance-t-elle en me voyant arriver de la plage.

« Je me sentais seule, figure-toi, tu m'avais dit que tu rentrerais après le souper. Alors, je regardais le clair de lune... »

Il faut toujours attaquer, c'est la meilleure défense. A sa rougeur, j'ai vu que j'avais fait mouche. J'ai enfoncé le clou... « Tes amis ne veulent plus de toi ? »

Ni les Pescarini ni Harris n'étaient dans la salle.

« Quels amis ? Ah, les Italiens ? Ce ne sont pas vraiment des amis, Nellie, juste des relations de vacances. On ne peut pas toujours être collés les uns sur les autres, ça finit par devenir fastidieux ! »

Fastidieux ? Peste ! Et pas un mot sur Harris. Le torchon brûlait-il ?

Il brûlait.

Quand les « relations de vacances » firent leur apparition (nous en étions au café – c'est-à-dire que j'en étais au café et maman au pousse-café), si les yeux de maman voltigèrent distraitement de leur côté, ce fut sans les voir vraiment, tout absorbée qu'elle était par ses pensées. Quand nous sortîmes du restaurant, je fus la seule à esquisser un hochement de tête en réponse aux salutations ironiques dont ils nous gratifièrent (Grosse Dondon était bouffie de satisfaction), maman passa devant eux aussi raide qu'une figure de proue.

Silence dans l'ascenseur. Mais dès qu'elle fut dans sa chambre:

« Oh, mais ça ne va pas se passer comme ça, marmonna-t-elle, en envoyant valdinguer ses godasses, et pour commencer, dès demain... parfaitement, dès demain... »

Elle allait et venait en se déshabillant (pas de casino ce soir, en augurais-je), ou plutôt en arrachant ses vêtements comme s'ils l'étouffaient. Nue, elle se rua dans la salle de bain, mais pas si vite que je n'eusse le temps d'entrevoir le splendide coucher de soleil qui embrasait sa croupe. Avait-on reçu la fessée ? Ça m'en avait tout l'air.

Déjà, elle revenait, enveloppée dans un peignoir de bain, et se jetait sur le téléphone.

« Demain ? Non, ma chère Meg, tout de suite ! »

La métamorphose fut instantanée, à la harpie blanche de contrariété qui avait fait nerveusement le numéro succéda la plus roucouillante des sirènes. Comment, d'un instant à l'autre, pouvait-elle se transformer à ce point est une chose qui m'a toujours laissée perplexe.

« Bibi ! Cher ami ! Je ne vous dérange pas, au moins ? » Allons bon, le vieux notaire ! Fallait-il qu'elle fût à fond de cale pour se souvenir de lui. Sans doute le lui signala-t-il :

« Mais non, Bibi, oh, c'est mal me connaître... je vous avais si peu oublié que vous êtes la première personne que j'appelle... dès que j'ai un moment de liberté... ces amis de mon mari qui ont débarqué à l'improviste, comme je vous l'avais dit, ne m'ont pas lâchée d'une semelle... Et moi qui me disais, mais comment faire pour passer une soirée avec le cher Bibi... vous savez ce que c'est, les obligations mondaines... Soit dit entre nous, ils sont bien gentils mais ils commençaient à me casser sérieusement les pieds... nos conversations

me manquaient, Bibi... Ah bon ? Vous m'avez aperçue ? Que voulez-vous, il a fallu leur faire visiter la région... Dans une Pescarini, exact... Ce sont les Pescarini, justement, mais oui... les Pescarini de Turin... c'est leur dernier modèle, il n'est pas encore dans le commerce... Oh, je suis bien d'accord, c'est un vrai tapecul... rien à voir avec votre HispanoSuiza... Et jaune, je suis d'accord avec vous, c'est horriblement m'as-tu-vu... mais que voulez-vous, mon mari m'a demandé d'être gentille avec eux, vous savez ce que c'est, les affaires... Toujours est-il que j'ai pu me libérer demain... alors, si vous voulez toujours de moi... »

Il faut croire qu'il voulait toujours d'elle, en effet, et même qu'il l'exprimait en termes non ambigus, car elle crut bon de protester, mais vous savez, ce genre de protestations qui, au contraire, sont comme des appels du pied :

« Oh, Bibi, vilain sire... voulez-vous bien... en tout bien tout honneur, Bibi, surtout ne vous méprenez pas... Deux doigts de cour ? (coup d'œil vers moi)... pas plus de deux, alors, hein, vieux Casanova, j'ai décidé de redevenir une femme respectable... »

Comme elle a vite retrouvé ses inflexions distinguées de snobinarde, rien à voir avec la fofolle qui s'aplatit devant Harris ; au notaire, elle tient la dragée haute... n'empêche qu'elle doit le lui donner à lui aussi son cul, on n'a rien sans rien, comme elle dit, il faut savoir se sacrifier. Je l'écoute marchander...

« Un dîner aux chandelles... dans un salon particulier... Ah, si vous me prenez par la gourmandise... mais ensuite, nous ne rentrerons pas trop tard, promis ? N'oubliez pas que je suis une mère de famille, j'ai mes devoirs... »

Elle roucoulait encore quand je me suis endormie.

18 OÙ L'ON VOIT MAMAN EXHIBER SA « MOTTE POILUE » ET SA « FENTE ROSE » DEVANT UN FEU DE CHEMINÉE

Ce matin, je me suis réveillée très tard. Il était plus de dix heures. Maman m'avait laissée dormir, parce qu'il faisait un temps de merde. De gros nuages violets venus d'Angleterre que le vent poussait sur la côte s'effilochaient en une bruine gluante et froide qui vous collait à la peau comme des baisers glacés. Impossible d'y voir à plus de vingt pas. Tout était cotonneux, silencieux, à part les cris des mouettes invisibles qui s'appelaient dans ce néant grisâtre. Un temps à rester au lit, si vous voulez mon avis, et j'avais plutôt le moral en berne quand je suis rentrée de mon balcon où j'étais allée prendre la température de la journée.

« Tu as un teint de papier mâché, m'a dit maman que je venais de rejoindre dans sa chambre. Tu lis trop, tu ne te donnes pas assez de mouvement. »

Je n'ai rien répondu (pourtant la langue me démangeait) parce qu'à ce moment Angélique nous apportait nos oranges pressées et le Darjeeling. (Chaque fois que maman a la gueule de bois, j'ai droit au thé au petit déjeuner.)

Elle pouvait parler ! Vous auriez vu ses yeux battus ! Ce n'était certainement pas la faute à la lecture. Elle était rentrée à une heure impossible de son équipée nocturne avec le notaire. *Nous allons juste faire un petit tour, Nellie ! Tu parles ! N'oubliez pas que je suis une mère de famille, Bibi !*

« Qu'est-ce que vous avez fait, après le dîner aux chandelles, le vieux birbe et toi ? Vous êtes allés danser ? »

« Le vieux birbe ! Nellie, j'aimerais que tu manifestes plus de respect pour mes amis. Bibi est un vieux monsieur charmant, très bien élevé, plein de tact, et qui connaît admirablement les femmes ! »

Tu parles ! Sur le bout des doigts qu'il les connaît, ce vieux branleur !

« Vous êtes allés chez lui ? Il t'a montré sa collection d'estampes japonaises ! »

Maman m'a fusillée du regard, mais elle avait trop mal à la tête

pour que ce soit convaincant. J'étais furieuse à cause de ce temps pourri, alors je me passais ma mauvaise humeur sur elle.

« Tu lis trop de mauvais romans, Nellie. D'ailleurs, c'est très démodé, les estampes japonaises. C'était bon au temps de Colette Willy ! Si tu veux tout savoir, il m'a emmenée passer une soirée paisible chez un de ses amis... »

Vous pensez si j'ai dressé l'oreille. Maman remuait son Darjeeling avec le petit doigt en l'air. Elle avait rougi, tout à coup, comme si certains détails de sa soirée « paisible » lui revenaient.

« Un baron... »

Tiens donc, décidément, elle en tient pour les nobliaux. Et le marquis de Carabas, à propos, qu'est-ce qu'il devient ? Est-ce qu'une chatte belge l'aurait mangé ?

« Il possède un manoir ravissant. Un lieu plein d'atmosphère ! »

Atmosphère ! Voilà qu'elle se prenait pour Arletty !

« Nous avons parlé de philosophie orientale, de sciences ésotériques, de l'Eternel Retour, c'était passionnant ! Et nous avons bu du vieux marc devant un feu de cheminée. »

Elle n'a rien ajouté ; était-ce nécessaire ? Je voyais la scène comme si j'y étais. Une grande salle obscure, un feu de cheminée, des peaux de bêtes... Je me souvenais de la façon dont elle s'est conduite devant la flambée de l'hôtel. Il ne fallait pas être grand clerc pour deviner comment la soirée avait fini. *J'adore les feux de cheminée !*

Sans compter qu'au sortir du restau, le vieux birbe avait dû lui faire payer son écot dans l'Hispano-Suiza. Quelque chose me dit qu'il doit avoir les mains drôlement baladeuses, le cher homme. Si bien que maman devait déjà être plus qu'à demi convaincue, la chair ainsi mise en appétit, que la soirée ne pourrait pas s'achever sans qu'elle y laisse des plumes.

Je l'entends protester, dans la voiture qui vient de s'arrêter en rase campagne, à l'abri d'une haie de pommiers. N'est-il pas normal qu'une jolie femme se laisse embrasser, quand un monsieur la sort ? Tout en l'embrassant, le notaire déboutonne son corsage. Voilà les petits seins de maman dehors.

« Bibi, vous n'êtes pas raisonnable ! Laissez mes nichons

tranquilles ! Votre ami doit s'impatisier... Non, ne me sucez pas les bouts, vous savez que ça me rend folle ! Bibi, non, pas votre main entre mes cuisses... Vous allez filer mes bas ! Attendez, je les écarte... Oh, mon Dieu, Bibi, mais si vous me masturbez, je vais sentir la femme en arrivant chez votre ami ! Que va-t-il penser de moi ? »

Pour ces escarmouches préparatoires, le notaire s'est contenté de glisser deux doigts sous la culotte de maman. Il les fait aller et venir, c'est une cour rapidement brûlante.

« Vous n'êtes pas gentil, Bibi. Vous m'aviez promis que ce serait une soirée philosophique ! Non, pas dans le derrière, sortez votre doigt immédiatement ! Vous me traitez vraiment comme la dernière des dernières ! Si vous tenez absolument à me masturber, contentez-vous de mon clitoris ! »

Abrégeons les hors-d'œuvre. Prenons la scène au moment où maman et le notaire font leur entrée dans la grande salle où vient de les introduire la soubrette en coiffe bretonne. Le baron, mollement étendu sur une bergère, se lève paresseusement pour accueillir les visiteurs tardifs.

Du premier coup d'œil il a repéré la robe chiffonnée de maman, ses joues roses et ses yeux languides.

« Ce vieux Bibi ! s'écrie-t-il. Quelle charmante surprise ! Et en galante compagnie ! Vraiment, vous me gâtez ! Où avez-vous pêché cette merveille, vieux gredin ? »

Pendant que le baron lui baise le bout des doigts, maman fait entendre des exclamations ravies ! Quelle atmosphère, quelle belle flambée. Nous ne vous dérangeons pas, au moins ?

Elle caresse du regard la bergère disposée face à l'âtre. Comment ne s'y verrait-elle pas déjà toute nue, livrée aux mains sagaces des deux vieillards ? Ici, ce n'est pas comme l'hôtel ; elle est seule, sans défense, à la merci de deux rapaces ! Je n'imagine que trop les frissons scélérats qui courent sous sa peau quand elle se plante devant l'âtre, très consciente du spectacle qu'elle leur offre, à travers la fine étoffe de sa robe d'été que la lumière du foyer rend transparente.

« J'adore les feux de cheminée ! s'écrie-t-elle en tendant ses mains aux flammes. Je trouve ça... terriblement sensuel ! Je ne sais pas si je vous l'ai déjà dit, Bibi, mais quand je posais pour mon mari, avant de l'épouser (je n'étais encore qu'une adolescente à peine formée), il me peignait très souvent toute nue devant un feu de

cheminée ! En train de jouer de la mandoline ! Ce sont les toiles de lui qui se vendaient le mieux ! »

« Mais faites donc... N'est-ce pas, baron, qu'elle peut se mettre toute nue ? »

« Voyons, vous n'y pensez pas, Bibi ! Je disais ça pour parler... c'est ce que je ferais si j'étais seule... ou avec vous, à la rigueur, puisque nous sommes de vieux copains... mais votre ami... Je ne le connais pas. »

« Mon ami a l'esprit large, je vous assure, et c'est un admirateur inconditionnel des beautés de la femme... Allons, ne soyez pas sotte... Imaginez que vous êtes chez un peintre et que vous posez nue ! »

Je vois parfaitement la petite moue pudique de maman, et le regard sournois qu'elle décoche au baron. J'imagine celui-ci comme une sorte de cousin du marquis de Carabas, un de ces escogriffes qui portent un lorgnon sans monture d'où pend une chaînette d'or ; sa moustache et ses cheveux coupés en brosse sont d'un gris acier, un long nez en forme de bec jaillit entre ses joues couperosées d'amateur de vieux marc. Ses sourcils grisonnants que terminent deux petites touffes le font ressembler à un oiseau de nuit. A la fois patelin, donc, et inquiétant.

« Mais nous ne sommes pas chez un peintre, Bibi ! pouffe-t-elle, en voyant la petite lueur métallique qui scintille dans les yeux gris du baron. Enfin, glousse-t-elle coquettement, croyez-vous que je me mette nue aussi facilement ? Je ne suis pas une Marie-couche-toi-là ! »

Là, elle a dû faire entendre son « petit rire charmant d'écervelée », une de ses grandes spécialités.

« Serait-ce que vous me jugez indigne d'admirer vos beautés, chère petite madame ? »

« Pas du tout, baron ! Je ne voulais surtout pas vous vexer ! Mais soyez raisonnable... si soudainement... retirer ses vêtements... Je vous connais à peine ! »

Je la vois très bien faire une moue boudeuse avant de se laisser tomber souplement sur la fourrure d'ours, replier ses longues jambes derrière ses cuisses, prendre une pose cambrée qui met en valeur les rondeurs de ses hanches, en tendant les mains vers le feu. Les deux autres s'installent sur la bergère. Craquements du bois, étincelles, parfums de la résine. Et cette chaleur qui lui alourdit le corps. Le

baron lui met un gros ballon de vieux marc dans la main. Maman en boit une gorgée. Repose le verre près d'elle. Soupire. Passe une main énervée dans ses cheveux blonds. Et finit par céder, en prenant un air de martyre chrétienne.

« Bon, je veux bien retirer ma robe, ce feu est si tentant... mais je garderai mes dessous, vous êtes prévenus ! Ce sera quand même plus décent ! »

La voilà assise en tailleur, en petite culotte et en soutien-gorge, avec ses bas de soie.

« J'adore tellement le feu ! » pépie-t-elle, en surveillant pardessus son verre les regards des deux hommes qui se promènent avec une fausse nonchalance sur ses cuisses blanches et les rondeurs douillettes de ses hanches.

Ce n'est pas seulement le feu qui lui donne chaud, vous pouvez m'en croire !

« ... à Paris, poursuit-elle, on a le chauffage central, c'est différent... »

Il a dû y avoir ensuite un petit silence, au cours duquel, les yeux fixés sur les flammes, maman change de position, étirant ses belles cuisses charnues devant le feu. Les yeux baissés, elle a dû admirer les reflets des flammes sur sa chair blanche et surveiller les bouts de ses petits nichons qui pointaient avec impertinence sous la dentelle du soutien-gorge.

« J'ai entendu dire qu'à Paris, dans certaines soirées un peu spéciales que fréquentent les poètes surréalistes, des pervers attachaient des femmes nues aux radiateurs de chauffage central... à mon avis, ça ne vaut pas un bon feu de bois ! »

Est-ce le notaire ou le baron qui vient de laisser tomber ces mots ? Peu importe, si maman les a entendus, elle n'a rien dû en témoigner, apparemment fascinée par les flammes. Mais au bout d'une minute, prenant l'air absent qu'elle sait si bien prendre quand ça l'arrange, perdue dans la contemplation du feu, elle a dû soupirer (peut-être en étouffant un bâillement langoureux) :

« Quelle chaleur ! Je suis carrément en train de rôtir ! Oh, et puis zut, après tout ! »

Passant une main dans son dos, elle a libéré ses petits nichons.

S'apercevant alors que son verre était vide, elle l'a tendu avec un délicieux sourire au baron ; de l'autre main, elle a remis au notaire le chiffon de satin pour qu'il le pose sur la robe étalée près de lui sur le dossier d'un fauteuil. En dégustant son vieux marc, les yeux fixés sur le feu, maman se cambre pour faire pointer ses petits dards violets. Comme son cœur doit taper !

« Vous devriez aussi retirer votre culotte, lui dit alors le notaire, plein de sollicitude. Vous allez transpirer dedans... vous aurez de la sueur dans la raie des fesses... »

« Je suis sûr qu'elle doit sentir très bon, quand elle transpire ! » murmure le baron.

Peut-être, davantage qu'à un oiseau de nuit, ressemble-t-il à un héron ; un héron moustachu au long nez bulbeux, sous lequel s'accrochent des moustaches en guidon de vélo de course.

Alors, maman s'est résignée (n'aurait-il pas été ridicule, au point où elle en était, de jouer les pudibondes) à faire glisser sa culotte de satin sous son beau derrière en forme de pleine lune, tout en prenant le regard fixe de celle qui pense à tout autre chose. Comme si elle la retirait tout simplement parce qu'elle avait chaud aux fesses, sans réaliser qu'elle allait leur montrer son cul. Elle leur tourne le dos, bien sûr, et leur dissimule encore l'essentiel. Comme ils ne peuvent pas le voir, l'essentiel, elle écarte les cuisses pour le montrer au feu. Lequel en devient carrément apoplectique, vous l'entendriez craquer ! Et pétiller ! Vous verriez les grandes langues pourpres qu'il tire ! Maintenant, essayez de vous mettre dans la peau de maman, toute nue, avec ces deux hommes derrière elle, qui la guettent ; elle a replié ses genoux qu'elle écarte pour mieux s'exposer au feu. Et le feu lui cuit sa petite moule qui devient toute rouge, et toute suante, et qui bâille d'elle-même entre les poils.

« Bibi, se plaint-elle tout à coup, je rôtis encore plus que tout à l'heure ! J'aurais dû garder ma culotte ! Jugez vous-même ! Voyez comme je suis cuite à point ! »

Elle se tourne à demi, coquettement et se cambre pour faire saillir ses petits seins ; la peau de son ventre est baignée de reflets rougeâtres.

« Pauvre chérie, compatit le notaire, c'est vrai qu'elle est toute rouge ! »

« Elle devrait se retourner, suggère le baron. C'est comme les

bains de soleil, il faut se retourner de temps en temps... sans quoi, on ressemble à un toast qui n'est cuit que d'un côté ! »

« Vous avez raison, approuve maman, de sa voix haut perchée, je vais me faire rôtir un peu le dos et les fesses, pour changer ! Que je suis sotte de ne pas y avoir pensé toute seule ! »

Riant de son étourderie, elle se retourne pour offrir ses reins à la chaleur du foyer. Ce faisant, *oubliant* qu'elle a toujours les genoux relevés et qu'elle n'a pas refermé les cuisses, elle montre, *en toute innocence*, sa motte poilue et sa fente rose aux deux hommes qui lui font maintenant face. Or, elle bâille de la façon la plus indécente, sa fente rose, et pas seulement à cause de la chaleur du feu. N'est-il pas normal, connaissant les hommes comme nous les connaissons, que leurs yeux s'abaissent sur cette espèce de grosse huître molle et velue qui s'accroche au bas du ventre de maman ? Comment pourrait-elle l'ignorer ? Voilà des regards bien gênants, vous l'avouerez, pour la pudeur d'une femme, aussi, pour se donner du courage, elle lampe une rasade de vieux marc. Et lâchement, préférant ne rien voir, elle ferme les yeux et se laisse aller en arrière, sur ses coudes ; pour garder son équilibre, elle est obligée de relever un genou... ce qui a pour résultat de faire éclore sur toute sa longueur la fissure de chair mauve tapie sous les poils. Quel silence, tout à coup. Le feu crépite, certes, mais il est bien le seul à exprimer ses sentiments. Une longue minute passe ainsi, peut-être deux. Personne ne bouge... Alors, comme si elle sortait de sa torpeur, maman laisse mollement sa cuisse repliée s'écarter jusqu'à toucher la fourrure d'ours sur laquelle ses fesses reposent. Cette fois, c'est sur toute sa largeur que sa fente se met à bâiller ! On dirait une grosse fleur poilue dont les pétales se déploient, tout luisants de rosée ! Et voici que mon idiot de maman (a-t-elle perdu la tête ?) se met à fredonner d'une petite voix acidulée un refrain polisson qu'on entend sans arrêt ces jours-ci sur radio-Paris.

« *Raymon-de, Raymon-de le montre à tout l'mon-de ! Fernan-de, Fernan-de...* »

Elle se tait subitement, comme si elle réalisait soudain que les paroles de la chanson pouvaient fort bien s'appliquer à la situation. Et elle jette un vif petit regard aux deux hommes qui lui font face.

« Cette chanson est idiote, ne trouvez-vous pas, Bibi ? »

« Absolument, approuve le notaire. Mais c'est sans importance. Il faut savoir être idiote, de temps en temps. »

Vous remarquerez qu'il a dit *idiot*e au féminin.

Le baron approuve ces fortes paroles d'un grognement. Comme le notaire, il garde obstinément ses yeux fixés sur les « parties honteuses » de maman. Les deux hommes tirent pensivement sur leur cigare. Maman fait une petite moue, abaisse les yeux sur ses seins, puis sur son ventre... puis plus bas.

« Oh, murmure-t-elle, mais je suis affreusement indécente ! » Elle esquisse un mouvement mou pour refermer les cuisses.

« Allons, allons, fait le notaire. Ne soyez pas sott(e), petite fille. Nous sommes entre nous... laissez-vous vivre, Meg ! »

« Vous croyez, Bibi ? Je ne voudrais pas scandaliser votre ami. Il doit penser que les Parisiennes sont vraiment impudiques ! »

« Mais cela vous va si bien ! » dit le baron, en inclinant roide-ment son buste.

« Dans ce cas, soupire maman, je ne vais pas être plus royaliste que le roi, hein ? »

Gratifiant ses deux admirateurs d'un sourire confus, elle pose ses mains derrière elle pour se cambrer de plus belle, comme si le feu lui embrasait les reins. Et tout son brugnion s'épanouit... A ce stade, plus question de jouer la comédie, les choses sont bien trop avancées.

« Je suis toute mouillée ! murmure-t-elle. Vous avez remarqué, Bibi ? Et vous aussi, baron, vous avez beau jouer les indifférents, tous les deux, je m'en rends compte, vous savez... que vous reluquez mes parties intimes ! Gredins que vous êtes, on peut dire que vous n'avez pas les yeux dans votre poche ! »

Elle les menace du doigt, en faisant sa moue sévère d'institutrice, puis elle le replie, ce doigt, et le pointe sur les chairs indécentement béantes.

« Vous avez vu, Bibi ? (Petite grimace désolée.) Tout est sorti ! Tous mes sales petits secrets féminins ! Je suis vraiment confuse ! Que va penser le baron ? C'est certainement la chaleur qui en est cause... d'habitude, je ne suis pas aussi impudique. »

Avec son doigt, elle essaie de remettre dedans tout ce qui dépasse, mais, après plusieurs tentatives infructueuses que les deux hommes observent avec le plus grand intérêt, elle y renonce, en

poussant un gros soupir.

« C'est de votre faute, aussi, Bibi... vous me faites mettre toute nue devant un monsieur que je connais à peine... et il n'arrête pas de regarder mon sexe... Comment voulez-vous que ça ne me fasse pas d'effet ? Je ne suis pas en bois ! Et voilà le résultat ! De quoi ai-je l'air, pouvez-vous me le dire ? J'ai bien peur d'être parfaitement obscène ! Si mon mari me voyait, lui qui me prend pour une femme vertueuse ! »

Pour la centième fois, les coins de sa bouche s'abaissent en une moue de petite fille penaude :

« Quand même, Bibi, vous avez beau dire, je suis affreusement gênée d'être mouillée comme cela. C'est au point que je ne vais pas pouvoir remettre ma culotte, elle serait trempée ! La honte me brûle les joues, tenez. Votre ami va me prendre pour une créature dévergondée ! Il n'aura pas tort, car... ce n'est pas de la sueur ! Voyez donc ! »

Pour qu'ils puissent bien voir, elle fait en sorte de s'ouvrir en grand, s'aidant des deux mains.

« La malheureuse ! s'apitoie alors le baron. Que pourrait-on faire pour la soulager ? (Il se tourne vers le notaire.) Avez-vous une idée, Bibi ? »

Le notaire a sa petite idée, en effet.

« Avec la langue, peut-être ? Cela ménagerait sa pudeur ? »

« Croyez-vous ? »

« Vous n'allez quand même pas me lécher ! s'offusque maman. Vous, à la rigueur, Bibi... mais pas votre ami ! »

« Allons, petite fille, fait le baron. Nous sommes au vingtième siècle ! Ne soyez pas vieux jeu ! »

Bibi fait signe à maman d'approcher, et comme elle sait bien quelle est la partie de son anatomie qui les intéresse, elle vient se placer debout devant lui, en ouvrant bien son berlingot. Poliment, Bibi la pousse par les fesses vers son voisin, qui se laisse tomber à genoux et, prenant maman par les fesses, lui fourre sa langue dans la fente.

« Oh, soupire maman... en posant ses belles mains sur les

cheveux gris du lécheur. Oh ! Vraiment, Bibi, si j'avais su que ça finirait ainsi, que c'était ce que vous aviez en tête, tous les deux, jamais je n'aurais retiré ma culotte. Enfin, vous réalisez un peu ? Je suis une femme mariée, une mère de famille ! De quoi ai-je l'air ? Voici que je me laisse lécher l'intérieur du sexe par un homme charmant, certes, mais que je connais à peine ! »

C'est probablement à ce moment qu'elle s'est laissé convaincre de se coucher sur la bergère pour y écarter les cuisses ; peut-être a-t-elle pudiquement rabattu un bras devant ses yeux, pour ne pas voir ce qu'on allait lui faire. Les deux hommes se sont donc attablés. Est-il besoin de s'attarder sur tous les attouchements vicieux qu'ils lui ont dispensés ? Sur les commentaires graveleux qu'ils échangeaient en la tripotant, comme deux vieux gourmets qui partagent un plat succulent ? *Le clitoris, le clitoris, cher ami, elle adore qu'on s'en occupe. L'anus aussi, bien sûr, c'est une libertine chevronnée. Pouvez-vous écarter un peu plus les cuisses, Meg, on ne voit pas bien l'ouverture du vagin !* Est-il important de savoir lequel lui suçait les seins, lequel lui léchait la fente ? Est-ce qu'un des deux hommes lui a pris la température, en lui enfonçant dans le derrière son long doigt osseux pendant que l'autre lui grignotait le bouton ? A-t-elle poussé alors les petits cris hébétés que lui arrache le plaisir ?

Leur a-t-elle rendu la politesse ? C'est plus que probable. Je l'imagine très bien en train de sucer les longs morceaux de chair blême qui mettent longtemps à durcir, car ni l'un ni l'autre de ses amoureux ne sont de première jeunesse. Ensuite... Qui veut voyager loin ménage sa monture, les deux lascars se sont relayés, enfourchant à tour de rôle les hanches de maman.

A partir d'ici, ma vue se brouille. J'entrevois une mêlée confuse, maman toute nue, eux qui ont conservé leur caleçon et leur ceinture de flanelle... Mais ils sont encore assez verts et elle ne tarde pas à chanter comme elle fait quand on lui donne ce qu'elle désire.

Après, elle a dû rester bien étalée sur la peau d'ours blanc, devant le feu... Bien ouverte... Bien lascive... Peut-être même qu'elle a pris des poses « plastiques » pour les émoustiller ? Camomille prétend que le notaire fait coucher sa femme, qui est beaucoup plus jeune que lui, avec les clercs de son étude. Est-ce que le baron a fait venir un valet de confiance, pour qu'il donne à maman ce qu'ils n'étaient plus en état de lui fournir ?

Ce serait pour cette raison qu'elle est si pâlotte, ce matin, et qu'elle a les yeux si cernés ?

« A quoi tu penses ? » demande maman.

« Moi ? A rien. A quoi veux-tu que je pense ? Je rêve. »

Nous sommes toujours dans sa chambre, dans le désordre de son lit. Nous avons fini notre thé. Nous bâillons à nous décrocher la mâchoire. Quel temps de chien.

« Tu crois que nous devrions rentrer à Paris, Nellie ? Nous pourrions aller chez grand-mère, en attendant que la maison soit habitable ? »

Je la regarde se polir la peau du tibia avec une pierre ponce. Elle a remonté son genou et je lui vois tout son saint-frusquin. Les lèvres en sont molles, un peu blettes, et rougies sur les bords, irritées, même, comme si on les avait frottées avec du sable ; ce qui me confirme qu'on a dû s'en servir sérieusement, cette nuit, et pas seulement pour jouer à la main chaude ! Voulez-vous que je sois franche, tout à coup j'en ai chaud aux joues. C'est ma mère, bien sûr, ma maman jolie, et pourtant... Faut-il que j'aie l'esprit tordu ! Voilà que je me demande quelle impression ça me ferait si je lui caressais les poils. Ils ont l'air si fins, si soyeux, si doux ; beaucoup plus doux que ceux de Camomille, ça, c'est certain... C'est des poils du cul de femme riche, quoi. A quoi pense-t-elle, de son côté, cette femme riche, pour que sa fente s'ouvre à ce point ? Regardez-la bâiller, toute rose, toute luisante, entre les poils... C'est carrément indécent, je vous jure, on lui voit presque le fond du puits d'amour !

J'ai dû me pencher un peu trop, pour mieux scruter la chose, ce mouvement attire l'attention de maman qui lève les yeux, intriguée par mon silence... Elle fronce les sourcils, rabat vivement son peignoir devant son sexe, et s'exclame :

« Nellie ! »

« Maman ? »

J'ai pris mon air de parfaite abrutie, et je fais semblant de me gratter la cheville, comme si c'était pour cette raison que je m'étais penchée ; mais elle ne marche pas.

« Qu'est-ce que tu regardais ? me lance-t-elle. On ne regarde pas... on ne regarde pas cet endroit, Nellie. »

« Mais on est deux filles, non ? Qu'est-ce que ça peut fiche ? »

« Quand même, Nellie. Quand même ! (Elle en bégaie, et je remarque qu'elle paraît embarrassée, tout à coup, au point que ses yeux évitent les miens.) C'est... c'est très intime, ma chérie. J'espère que tu ne le montres à personne, toi, le tien ? »

« A qui voudrais-tu que je le montre ? Aux fourmis, quand je leur fais pipi dessus ? Bien sûr que non, voyons. »

J'ai dû en faire trop, parce qu'elle m'a regardée d'un drôle d'air. Et immédiatement, voilà qu'elle décide de jouer à la maman ; ça la prend de temps en temps, c'est comme des crises. Elle se lève d'un bond, va et vient, virevolte, allume une cigarette, l'oublie dans le cendrier ; pendant tout ce temps, elle récrimine d'une voix acrimonieuse. Pour résumer le long monologue qu'elle m'assène, disons tout bêtement que je suis une ingrate, car c'est à cause de moi qu'elle est venue s'enterrer dans cette sinistre villégiature de la côte normande ; elle, elle aurait préféré la Côte d'Azur, Nice, Cannes ou même Monte-Carlo. Seulement, moi, Nellie, j'ai un tempérament nerveux et les bronches fragiles, voilà pourquoi on est dans ce trou.

« Ce trou où il n'y a que des pedzouilles ! s'écrie maman en frappant des pieds. Et pendant que je moisiss sur pied, toi, au lieu d'aller profiter du bon air, tu traînasses au lit comme une flemmarde et tu passes tes journées dans ta chambre... ou en compagnie de la valetaille ! »

Vous pensez bien que je ne moufte pas ; ma stratégie, dans ces cas-là, est toute simple, je fais le gros dos, je laisse passer l'orage, je prends mon air de chien battu. En général, ça marche ; maman, qui s'est emballée, finit par ralentir, et s'arrête, comme un moteur en panne d'essence.

C'est ce qui se passe encore, cette fois-ci.

« Nous sommes bien d'accord, conclut maman. Tu es ici pour profiter du bon air ? Et de la mer ? »

Je n'ose pas la démentir, bien qu'avec un frisson d'horreur, j'aie deviné ce qui va suivre.

« Alors, tu vas me faire le plaisir de te mettre en tenue de bain. Et tu vas descendre prendre ton bain de mer. Tu as entendu ce qu'a dit le docteur, à Paris. L'iode marin va fortifier tes bronches.

Eh bien, va fortifier tes bronches, ma fille. Et je te surveille par la fenêtre. Ne fais surtout pas semblant de te baigner, sous prétexte

que l'eau est trop froide, ou trop salée. Profite de la mer ! »

J'y jette un coup d'œil, par la fenêtre, sur la mer ; je vous assure qu'elle n'a rien de bien engageant ; verdâtre, sinistre. On a envie de se baigner là-dedans comme de se pendre.

« Et tu vas me faire le plaisir de nager la brasse comme on te l'a appris à la piscine Deligny. On a payé cet imbécile de maître nageur assez cher ; je ne veux pas te voir barboter, compris ? »

(Elle l'a payé assez cher ? Elle se l'est même envoyé, ce bellâtre !)

La mort dans l'âme, je retourne dans ma chambre, et j'enfile ce saligaud de maillot trop petit qui me coupe le brugnoon en deux et m'oblige à marcher en canard. Puis je m'enveloppe dans mon peignoir de bain, comme une vieille dame rhumatisante qui va prendre son bain de boue ferrugineuse, et la mort dans l'âme, je m'apprête à descendre pour profiter des joies de la mer... Si j'attrape une bronchite, tant mieux, le médecin de l'hôtel me mettra des ventouses et des cataplasmes, mon bonheur sera complet.

On dit qu'il y a un dieu pour les ivrognes... et un autre pour les amoureux. Je ne sais lequel est intervenu, toujours est-il que je fus, comme dit papa, sauvée par le gong. En l'occurrence, la sonnerie du téléphone. Au bout duquel se trouvait le cher Bibi qui s'en venait prendre des nouvelles de ma charmante mère... et lui proposer un thé, devinez chez qui ?

« Un thé à trois ? Est-ce bien raisonnable, Bibi ? Après la soirée d'hier ? Non, je n'ai pas dit que je regrettais, loin de moi, mais... pour ne rien vous cacher, je suis assez confuse ! Ce vieux marc est vraiment traître, j'ai dû dire mille bêtises, non ? Vraiment, il me trouve charmante ? Il insiste ? Vous aussi... Dans ce cas... je ne résiste plus. Vous l'avouerais-je, Bibi, un cinq à sept à trois, je trouve ça délicieusement romanesque... et coquin en diable, bien sûr... mais non, je ne suis pas bégueule, vous me connaissez assez pour savoir que je suis une femme moderne... du moment que les formes sont respectées, il n'est pas de folies auxquelles je ne consente... mais non, vilain sire, ce ne sont pas de mes formes à moi que je parle ! Vous avez vraiment l'esprit mal tourné, Bibi...

Que dites-vous ? Que je vienne telle que je suis ? Je ne comprends pas... Mes odeurs naturelles valent tous les parfums de l'Arabie ? Voyons, Bibi, même pour un cinq à sept à trois, je ne peux

tout de même pas... »

Bref, on l'invitait pour une petite partie à trois, et le baron insistait pour qu'elle ne se lave pas le cul. Après mille minauderies, la chère Meg y consentit. Et comme son humeur était à nouveau au beau fixe, voyant ma triste mine, dans mon peignoir, elle consentit à commuer la sanction.

« Ne te baigne pas, d'accord ; mais au moins, va respirer l'air de la mer ! »

Du coup, je lui ai sauté au cou ! Je voulais bien respirer l'air de la mer pendant que le baron respirait les odeurs de son trou du cul ! En un rien de temps, pendant que de son côté, elle enfilait une de ces robes qui se déboutonnent devant (ça s'appelle des baise-en-ville, m'a dit Camo, parce que ça permet de déballer la marchandise sans perdre de temps), moi, je me suis équipée, imperméable compris, pour une longue errance de bord de mer. Jamais nous ne nous sommes aimées aussi tendrement maman et moi qu'en nous séparant dans le hall, elle, pour aller livrer ses odeurs naturelles dans l'Hispano, moi, pour descendre sur la plage faire ma promenade hygiénique.

19 OÙ L'ON VOIT NELLIE SE FAIRE ENCULER EN REGARDANT DES PHOTOS COCHONNES ET EN BUVANT DU PORTO!

Et j'étais sincère ! Je vous jure que j'étais sincère ! Comme Jeannot était allé voir sa mère (c'était son jour de repos), il s'agissait vraiment d'une simple balade. Et si, au lieu de me diriger vers l'hôtel *Beau Rivage*, comme nous faisions, lui et moi, j'ai filé dans l'autre sens, ce fut pure étourderie ; certes, j'aurais dû me souvenir que j'allais me perdre dans les parages que hantait le parapluie vert d'Archibald ; nous l'avions trop souvent vu, Jeannot et moi, aller et venir dans ces régions quand le vieux rosbif faisait son footing. C'est bien pour ça que nous allions de l'autre côté ! Eh bien, ça m'était complètement sorti de la tête !

J'irais jusqu'à dire que le ciel n'était pas plus pur que le fond de ma culotte quand je me suis faufilée entre deux cabines, pour fumer en douce la cigarette suisse à bout de liège que j'avais fauchée à maman. Mais même là, à l'abri du vent, je n'arrivais pas à l'allumer, les allumettes étaient humides et ne voulaient pas prendre. Et devinez quoi, comme j'allais y renoncer, j'ai entendu toussoter, je me retourne, et qui vois-je ? Rudyard Kipling en personne, avec son parapluie vert !

« Mais c'est la buveuse de porto ! How are you ? Long temps pas vue ! »

Il m'a tendu son briquet. Pas moyen de me débiter, j'étais coincée comme un rat entre les cabines, dans un étroit passage bouché au fond par une palissade. J'ai donc pris le briquet ; c'est un briquet à amadou, ça ne fait pas de flamme, la mèche devient rouge, elle ne s'éteint pas, même quand le vent souffle. J'ai pu ainsi allumer ma cigarette. Archibald se tenait entre moi et la sortie, il m'a regardée aspirer la première bouffée.

« Tous les vices des grandes personnes, my dear ! Le porto, les cigarettes, et la bagatelle... »

Il s'est retourné pour voir si personne n'arrivait ; la plage était vide à perte de vue. Les persiennes des villas du bord de mer étaient toutes fermées. Les seules à ne pas l'être étaient celles des deux hôtels.

« J'espère que vous n'avez pas oublié votre culotte, aujourd'hui ? Ce ne serait pas prudent, avec ce vent ! »

Il m'a dit ça d'un ton si naturel que ça m'a sciée !

« Votre maman est encore allée visiter les églises ? Elle vous laisse souvent seule. Vous ne vous ennuyez pas ? Nous pourrions aller jouer aux dames dans ma chambre ? »

Le vieux salaud ne perdait pas de temps. J'essayais de ne pas tousser en fumant. Il m'a caressé la joue.

« Et votre amoureux ? Vous l'avez perdu ? »

Tout le monde était donc au courant ?

« Ce n'est pas mon amoureux, d'abord, c'est juste un copain. »

« Vous voilà donc toute seulette, a murmuré Archibald. Vous n'avez pas peur du grand méchant loup ? »

Est-ce à cause de son ton doucereux ? Tout à coup, j'ai pensé aux histoires qu'on lit dans les journaux, sur des maniaques qui étranglent des filles après les avoir violées. Il y en a même qui les coupent en morceaux. Peut-être que ça s'est vu sur mon visage, maman dit que je suis très expressive.

« Il ne faut pas avoir peur de moi, m'a dit Archibald. Je ne suis pas Jack l'Eventreur, my dear ! »

Il avait l'air si vexé que je me suis sentie bête, et je lui ai dit que je voulais bien venir jouer aux dames dans sa chambre. Faire ça ou peigner la girafe, comme disait Birdie.

« Tout à fait, my dear. Au dames ou au strip-poker. Vous avez déjà joué au poker ? Et nous pourrions prendre deux doigts de porto... »

Il n'y avait qu'un hic : Trafalgar était de service d'ascenseur ; si je montais chez Archibald, il n'aurait rien de plus pressé que de tout cafter à Jeannot. J'ai fait part de mes réticences à Archibald. Il les a balayées d'un bon sourire de papa gâteau.

« Evidemment, young lady... qu'il faut veiller sur votre réputation. Rien n'est plus aisé. Vous montez la première dans votre chambre. Je monte dans la mienne un quart d'heure plus tard. Et vous prenez l'escalier de service ? N'est-ce pas astucieux ? »

J'en ai convenu, et j'ai jeté ma cigarette. Je m'attendais donc à

ce qu'il me laisse la voie libre, mais voilà qu'il me dit qu'il a une envie pressante d'uriner. Est-ce que cela me dérangerait de lui tenir son parapluie pendant qu'il vide sa vessie ?

« Vous êtes une grande fille ; vous avez déjà vu uriner des garçons, non ? »

« Mais pas des hommes ! »

Pour ne rien cacher, je brûlais de curiosité.

« Les hommes sont des vieux petits garçons, ma chère. »

Il m'a passé son parapluie et s'est avancé entre les deux cabines en se déboutonnant, ce qui fait que j'ai été obligée de reculer jusqu'à la palissade.

« Dieu nous a tous faits pareils, my dear, vous et moi, nous sommes tous à son image. Sauf que vous avez une adorable petite fente, et que nous avons ça ! »

Il a sorti de son pantalon une grosse chose flasque qui pendait de son pantalon comme une saucisse trop cuite.

« Vous en avez déjà vu, bien sûr ? Vous êtes une jeune fille à la page ! »

« Pas... Pas d'aussi gros... »

« Vous voyez, m'a-t-il expliqué, l'urine sort par ce petit trou. Je vais vous montrer... »

Il a entouré son truc avec sa main, et il a fait reculer la peau grisâtre, un énorme pruneau rosâtre, particulièrement hideux, a giclé dehors et la minuscule fente au bout (que je n'avais jamais remarquée sur le piment rouge de Jeannot) m'a fait penser à la bouche d'un escargot.

« Cela ne sert pas qu'à pisser, a poursuivi Archibald, vous le savez, ça ? C'est aussi l'organe viril de la copulation. Vous savez comment ça se passe, bien sûr ? On introduit l'organe viril dans l'organe femelle et l'homme copule la femme... c'est une opération qui leur donne à tous les deux beaucoup d'agrément... »

Il avait entièrement ouvert sa braguette et deux gros œufs fripés couverts de poils roux sont sortis à leur tour du pantalon. « Vous

voulez toucher ? »

Il me le proposait si poliment que je n'ai pas osé refuser, de peur qu'il ne se vexe encore. D'ailleurs, je mourais de curiosité de sentir comment c'était. J'ai donc pris la chose en main, elle était molle et tiède, avec une peau aussi douce que celle d'un bébé ; sur ce plan-là, pas de différence avec Jeannot, sauf que c'était énorme.

« Tenez-le, petite demoiselle, pendant que je soulage ma vessie... dirigez le tuyau d'arrosage vers la cabine... »

Exactement comme avec Jeannot ! J'ai tiré sur son truc et il s'est allongé ; il n'était plus aussi mou. Alors, j'ai joué les ignorantes, et je lui ai demandé de me montrer comment on faisait entrer et sortir le pruneau. Il m'a corrigée, c'était un gland, pas un pruneau. Et il m'a expliqué, en tenant ma main dans la sienne, autour de son poireau, qu'il suffit de pousser la peau vers l'arrière, ou de la tirer vers l'avant, elle se plie et se déplie comme un accordéon et on peut la faire passer par-dessus, comme un capuchon. Pendant que je m'y exerçais, en utilisant mes deux mains, sa saucisse durcissait. Elle était aussi raide qu'un bâton, maintenant. J'ai braqué ce bâton vers la cloison de bois, et il a pissé contre. Cela m'a fait rire comme une gueuse, et il a ri, lui aussi, de m'entendre rire. Je dirigeais le jet à ma guise, comme si j'arrosais des fleurs avec un tuyau. Son jet était beaucoup plus puissant que celui de Jeannot. Il a tenu à ce que ce soit moi, ensuite, qui lui remette tout son appareil viril dans le pantalon, et il m'a complimentée sur la douceur de mes mains.

« Dans ma chambre, m'a-t-il dit, je vous montrerai comment faire sortir la semence. C'est encore plus amusant. Vous voulez bien ? »

Je lui ai dit que c'était d'accord. Me voyant d'aussi bonne composition, il m'a demandé si je ne voulais pas faire pipi devant lui et je me suis accroupie entre les cabines. Pour une fois, j'avais une culotte, que j'avais chipée à maman, en soie bleue, très jolie. Je l'ai juste écartée. Il s'est assis sur ses talons pour regarder sortir le jet. Les vieux ont l'air d'aimer ça autant que les jeunes. Mon bouton était très sensible, et en sortant, le pipi me le brûlait. J'avais très envie d'aller dans sa chambre et de faire des cochonneries.

Comme convenu, je l'ai laissé filer devant. C'est un rusé renard. Il n'est pas allé tout droit à l'hôtel. Il a opéré un long détour, puis il s'est promené sous la marquise, son parapluie sous le bras. Pendant qu'il faisait les cent pas, je suis montée chez moi. Trafalgar m'a fait la

gueule comme d'habitude ; depuis que je me suis plainte à Camomille de ses familiarités, il se tient à carreau. Elle a dû lui remonter sérieusement les bretelles. Mais je sais qu'il me guette, au moindre faux pas il ne me ratera pas.

J'ai chipé du parfum à maman, je m'en suis mis sous les bras et dans la raie du derrière, là où la transpiration sent toujours un peu fort, pas question, moi, de me fier à mes odeurs naturelles. Puis j'ai ouvert la fenêtre et je me suis penchée pour faire signe à Archibald que la voie était libre. Il m'a répondu avec son parapluie et il est entré dans l'hôtel. Dès que l'ascenseur est redescendu, je suis montée le rejoindre par l'escalier de service.

Il avait laissé la porte entrouverte. Son phonographe jouait un fox-trot. Il a tiré le verrou derrière moi et m'a tendu un verre de porto.

« Nous allons jouer aux amoureux, voulez-vous ? Un cinq à sept galant, comme dans les romans de madame Willy ? »

J'ai failli pouffer de rire en pensant au cinq à sept à trois de maman. Moi, ce ne serait qu'un cinq à sept à deux ! Je ne suis pas encore aussi moderne qu'elle. N'empêche, ça m'a fait tout drôle de penser que nous ferions la même chose au même moment !

« Tout ce que vous voudrez, Archie, mais faites attention à mon petit capital, je le réserve pour mon mari ! »

« Voyons, my dear, ces choses-là vont sans dire, vous oubliez que vous avez affaire à un gentleman ! »

Je ne cache pas que mon cœur battait drôlement ; cette fois, comme aurait dit maman, j'allais passer à la casserole, et nous le savions tous les deux. Il avait débarrassé les chaises de tous les livres qui les encombraient. Mais il m'a fait m'asseoir sur le lit, ce serait plus confortable pour mon « charmant derrière ». Lui s'est mis en face de moi, sur une chaise. J'ai bu une gorgée de porto, j'ai mordu dans mon biscuit au gingembre et j'ai adressé un regard interrogatif à Archibald, pour savoir comment nous allions procéder.

« Nous pourrions vous mettre toute nue, m'a-t-il proposé. Votre maman se met certainement nue devant son ami Harris !

Cela se fait beaucoup, vous savez, dans la haute société londonienne, de prendre du porto toute nue, votre amie Birdie ne vous l'a pas dit ? Laissez-moi vous aider. »

Je me suis donc levée et je lui ai tourné le dos, parce que ma robe se déboutonnait par-derrière. Il m'a fait lever les bras en l'air pour me la retirer par le haut. Et me voici en culotte de dentelles, avec ma petite chemise de pilou, sans manches, qui m'arrive au ras du nombril, mes maudites chaussettes en fil d'Ecosse et mes souliers vernis. Il m'a conduite devant la glace pour que je m'y voie. Cela m'a fait un effet bizarre, on aurait dit une illustration de *La Vie Parisienne* !

« Et si vous retiriez votre culotte ? Vous ne garderiez que votre chemise ? Attendez, je vais le faire. »

Il s'est mis à genoux et m'a baissé ma culotte. Puis nous sommes retournés nous asseoir, moi sans culotte sous ma chemise, et lui tout habillé. Une fois sur le lit, ma chemise était si courte qu'elle ne cachait plus rien. Il pouvait me voir tout le saint-frusquin. Il m'a demandé d'écarter les cuisses pour mieux le lui montrer. Au point où nous en étions, je n'allais pas jouer les bégueules. Il a eu l'air content de voir que j'obéissais sans faire de chichis. Mon bouton était dehors, il me picotait, j'avais la tête lourde. Il a dû sentir que j'étais mûre, car il a ouvert son pantalon, et il a tout mis dehors. Son gros machin était tout raide. Il s'est assis près moi, en face de la glace et m'a fourni des explications très détaillées sur la façon de faire sortir la semence en se servant de sa main. Je me suis bien gardée de lui avouer que je connaissais la musique. C'est très excitant, de jouer les naïves. Et donc, il m'a montré à quel point c'était chose aisée, qu'il suffisait de faire aller et venir la main tout du long, en serrant très fort, comme pour traire une vache ; le gland émerge, puis la peau se replie par-dessus, comme une petite couverture, et il n'y a plus qu'à recommencer, c'est amusant comme tout, Nellie, vous ne trouvez pas ? Oh oui, Archie, mais je suis si honteuse !

Il était ravi, le vieux cochon.

« Plus vite, plus vite, plus vite... »

Nous regardions dans la glace, nous étions tous les deux très rouges.

« Que diriez-vous de corser un peu nos amusements, Nellie ? Vous êtes une fille à la page, non ? Comme votre maman... »

Je lui ai demandé ce qu'il souhaitait.

« On pourrait jouer à Daphné ? C'est une de mes nièces. Vous n'auriez encore que quatorze ans... »

Devinez ce que j'allais lui répondre ?

« Mais Archie, voyons, j'en ai seize ! »

Je me suis mordu la langue à temps, laissons-lui ses illusions, qu'il n'ose pas m'enlever ma pastille...

Au contraire, profitant de mon petit format, je me suis rajeunie de trois ans (comme fait maman).

« Seulement treize ? s'est ébahi Archie. Vous êtes rudement avancée pour votre âge, ma chérie. Daphné, à treize ans, ne buvait pas encore de porto ! »

Et tout le temps que nous tenions cette absurde conversation de salon, je faisais aller et venir ma main et nous observions mutuellement nos parties sexuelles dans la glace. Ce qui rendait la chose éminemment scabreuse, c'est le ton que nous avions adopté, un ton poli, un peu distrait, comme les gens qui papotent en prenant leur thé.

« Et qu'est-ce que vous lui faisiez, à votre nièce ? »

« Oh, des bagatelles... des amusettes... »

« Sans culotte ? »

« Voyons, my dear, c'est la première chose qu'une demoiselle retire, quand elle rend visite à son oncle ! »

« Elle vous faisait faire votre pipi ? »

« Naturellement. Chaque fois qu'elle venait à la maison, elle ne manquait pas de me le proposer. Et si on allait au jardin, mon oncle ? Je t'aiderai à arroser les fleurs ? Sa copine Lucy et elle prenaient à tour de rôle mon tuyau d'arrosage, et après... »

« Après, Archie ? »

« Après, haleta Archibald, dont deux veines venaient de se gonfler sur le front, après, elles me faisaient durcir le... le tuyau... comme vous... faites en ce moment... »

Il faut dire que j'y allais de bon cœur, pressée de voir gicler la sauce.

« Comme ça, Archie ? »

« Tout à fait, my dear... vous le faites aussi bien qu'elles... ça vous plaît, hein, gredine, quand ça devient gros et dur ? »

« C'est vrai, je trouve ça tordant ! Regardez un peu la tête que vous faites, dans le miroir... »

« Oh, my dear, attention... attention, cela va sortir... »

C'est sorti, en effet ; un véritable geyser ; tout de suite, j'ai remarqué que son jus était beaucoup plus épais que celui de Jeannot, et visqueux comme le savon liquide qu'on trouve dans les toilettes des cinémas. Archie soufflait comme un bœuf à chaque giclée. Enfin, ça s'est tari, et son tuyau est devenu tout mou.

« Vous savez que je pourrais aller au bain, pour vous avoir pervertie, my dear ? Comme Oscar Wilde ? »

« Oh, je ne dirai rien à personne, vous pensez bien ! Je connais la vie. »

« J'ai vu tout de suite que vous étiez une jeune fille à la page ! D'ailleurs, maintenant que vous m'avez ôté mon venin, vous ne courez plus aucun danger. Je suis un homme désarmé ! »

Son truc était devenu aussi mou qu'une cordelière de rideau, je m'amusais à le secouer pour faire tomber les gouttes de morve. Doucement, Archie a repoussé ma main et s'est essuyé avec le drap.

« A mon tour de m'occuper de vous, petite Française ! »

Je l'ai laissé me coucher sur le dos. Mon cœur a recommencé à s'emballer. Il m'a relevé ma chemise au-dessus de la poitrine, et il a embrassé mes petits nichons. Il m'a sucé les bouts, ça me chatouillait, les poils de sa moustache me piquaient.

« Voulez-vous que je lèche votre pussy ? »

Quelle question idiote !

« Voyons si c'est propre, m'a dit Archibald. Allez, ne soyez pas timide, ouvrez bien la petite fleur... »

Il me l'a ouverte lui-même et en a approché son long nez bulbeux.

« Cela sent un peu le pipi, mais ce n'est pas pour me déplaire...

J'avais un peu la trouille à cause de ses grandes dents, mais il m'a promis de ne pas me mordre. Je me suis appuyée sur les coudes pour voir comment il s'y prenait. Il m'a soulevé un genou et m'a ouvert le zinzin, puis il a tiré la langue pour me lécher de bas en haut. Sa langue énorme m'a fait penser à celle d'un animal. J'en avais des frissons partout. Il m'a dit que j'avais un délicieux goût d'urine. Il m'a léché aussi le trou du derrière. J'étais couchée sur le dos, il me tenait les jambes en l'air, et il me léchait entre les fesses et dans la fente. Après, il m'a sucé le bouton, et c'est là que c'est venu, d'un seul coup, comme une flèche chaude dans mes reins. Pendant que je criais, il me léchait en grognant comme un gros chien baveux, et je criais, je riais, je criais et je riais, ça me rendait quasiment folle ! C'était beaucoup plus fort qu'avec Jeannot, ça n'avait rien à voir. Aussi fort qu'avec Camomille ! Me sentais-je coupable à cause de Jeannot ? Quoi qu'il en soit, ça m'a toute retournée.

Archie devait être fatigué lui aussi, il est resté un bon moment sans bouger, moi, c'est simple, j'étais comme morte... On entendait les mouettes et le vent, le bruit des vagues. J'ai fini par m'endormir, et j'ai même dû dormir longtemps, parce que quand j'ai ouvert les yeux, j'ai constaté que j'étais toute nue, dans son lit. Il m'avait même ôté mes chaussettes ! Il avait tiré le drap sur moi pour que je ne m'enrhume pas. Lui, il buvait son porto en me regardant d'un air bizarre. Quand il a vu que j'étais réveillée, il a baissé le drap à mes pieds.

Pendant qu'il contemplait mon corps, je me sentais toute drôle, d'une mollesse incroyable. Et j'avais comme un manque, à l'intérieur de moi.

« Nous sommes bien somnolente, a dit Archie, qu'est-ce que nous pourrions inventer pour ranimer la flamme ? »

Voilà comment nous nous sommes souvenus des photos coquines qu'il m'avait montrées dans la salle de jeux. Bien sûr qu'il en avait d'autres ! Je n'avais pu voir encore qu'un faible échantillon de ses talents de portraitiste intime de jeunes personnes.

« A côté de moi, my dear, Lewis Carroll n'était qu'un photographe du dimanche ! »

Il a tiré de sa valise un portefeuille encore plus gros que celui dont il m'avait montré le contenu dans la salle de jeux. Et j'ai retrouvé toutes ses petites copines, Daphné, Sharon, Marjorie et les autres. Plus ou moins déshabillées. Souvent, elles ne portaient que leurs sous-vêtements, des sous-vêtements très sages, en coton, comme en portent

les très jeunes adolescentes, et elles tiraient dessus pour se découvrir les seins ou les parties sexuelles. Mais sur la plupart des photos, elles étaient en uniforme de collégienne. Archibald paraissait avoir un faible pour ces uniformes. Bien sûr, les filles retroussaient leur jupe, et elles n'avaient pas de culotte. Elles étaient assises toutes droites, sur des chaises à dossier étroit, face à l'objectif, et leur visage ne reflétait pas le moindre sentiment. Un peu comme pour les photos qu'on met sur les passeports. Mais en bas, elles avaient les cuisses écartées, et elles soulevaient leur jupe, comme si sur le passeport on devait aussi voir la couleur de leurs poils et de leurs muqueuses vaginales. Je ne sais pas si c'était à cause des uniformes et des chaussettes blanches, ou de leur visage inexpressif, mais le spectacle de leur sexe ouvert paraissait encore plus scandaleux que si elles avaient été nues.

Sur certaines photos, les filles posaient par deux. Il y en avait alors une qui tripotait l'autre, toujours face à l'appareil. Elle lui mettait le doigt dans le derrière, ou elle lui tripotait un nichon, ou son petit bouton. Et les deux filles fixaient l'objectif, le visage placide, avec l'air de s'ennuyer, leur jupe d'uniforme retroussée, et les parties sexuelles bien apparentes.

Sur les photos plus récentes, prises deux ou trois ans après, les filles étaient déjà bien formées, elles n'étaient plus vierges. Elles tiraient sur les lèvres de leur sexe pour que ce soit bien visible et Daphné sur certaines de ces photos avait un orifice aussi large qu'une pièce de cinq francs.

Après la série des collégiennes, il y en a eu une autre où les nièces et les filleules d'Archibald étaient toutes nues et jouaient à des jeux bizarres, avec des courroies de cuir qui leur entouraient les seins pour les déformer, ou qui leur passaient entre les fesses et leur pénétraient dans la fente. Au cours de leurs jeux, une des deux filles marchait à quatre pattes, et l'autre la tenait en laisse. Parfois, elle la fouettait avec un martinet, et aux marques qu'on voyait sur leur derrière, on comprenait qu'elles se fouettaient pour de bon. Parfois une des filles léchait l'autre. Ou alors, celle qui était debout lui introduisait dans le derrière ou dans le vagin des objets longs et sombres de calibres divers.

J'étais littéralement fascinée par leurs amusements. Mais ce fut bien pire quand j'arrivai aux clichés où paraissait le poney. Daphné et une de ses copines étaient photographiées dans une écurie. Elles avaient retiré leur jupe d'uniforme et leur culotte, mais elles avaient gardé leur veste, leur drôle de béret et leurs chaussettes, ainsi que leurs chaussures sans talon. Accroupies toutes les deux, elles étaient en

train de toucher les organes sexuels d'un poney. Elles avaient l'air rudement intéressées, et Daphné riait nerveusement.

Sur une des photos, Daphné, face à l'objectif, montrait sa fente du doigt, tout en tenant de l'autre main le gros morceau du poney. Elle haussait interrogativement un sourcil. L'autre fille, une brune à gros derrière, riait en soupesant les couilles du quadrupède.

Son verre de porto à la main, Archie m'observait en douce. J'ai vu la petite lumière sale s'allumer dans ses yeux. Y avait-il la même dans les miens ? Comme si j'avais honte d'être toute nue devant lui, je me suis retournée sur le ventre, en lui tournant le dos. Et je me suis replongée dans la contemplation des photos. Je sentais ses yeux caresser mon derrière. Alors, tout en regardant les photos, j'ai écarté mes jambes, pour qu'il puisse voir tout ce qu'il y avait à voir.

Et j'ai un peu poussé dans mon ventre pour que mon trou du cul s'arrondisse. Je suis restée comme ça, immobile, les yeux rivés à une photo où Daphné était couchée dans la même pose que moi, à plat ventre sur la paille, et un homme dont on ne voyait que le dos était en train de lui plonger son dard entre les fesses.

Le parquet a grincé doucement. J'ai senti bouger le sommier... à peine... J'ai deviné qu'Archie se penchait au-dessus de moi pour voir à quelle photo je m'intéressais. Puis le bout de son doigt s'est posé avec une infinie douceur sur ma petite pastille. Alors, me souvenant de ce que Birdie m'avait dit (toujours jouer les naïves avec les vieux), moi dont le cul se mariait quasiment tous les jours à la mode de Bretagne, j'ai pris ma voix la plus sucrée pour demander :

« Ce n'est quand même pas dans le derrière qu'il est en train de lui mettre son truc, Archie ? »

« Mais si, ma chérie... Daphné a toujours beaucoup aimé ça... En Angleterre, voyez-vous, ça se pratique souvent quand les jeunes filles veulent garder ce que vous appelez votre petit capital... »

« Et... »

Je me suis tue parce qu'il venait de me passer son doigt dans la fente, et tout de suite après l'avoir mouillé, de me le reposer sur le trou du cul.

« Et... ça ne lui faisait pas mal ? C'est énorme ! Et c'est tout petit, le trou de derrière... »

Il a un peu appuyé son doigt, et j'ai poussé encore plus fort dans mon ventre pour qu'il puisse bien le faire entrer.

« Est-ce que je vous fais mal, en ce moment ? »

Tout son doigt avait glissé en moi. La sensation de vide avait disparu...

« Ce n'est qu'un doigt, Archie. »

On parlait si bas qu'on s'entendait à peine.

« Voulez-vous que nous fassions une tentative ? Je vous assure, my dear, que c'est très élastique, la vertu arrière des dames... Si vous avez mal, dites-le-moi immédiatement... Je ne suis pas un bourreau. »

« Je veux bien... mais ne m'obligez pas à regarder, j'ai trop honte... »

« Ne craignez rien... »

Il m'a soulevée pour me glisser un oreiller sous le ventre, puis il m'a tirée pour que mes jambes pendent hors du lit. Ensuite, j'ai senti qu'il me mettait quelque chose de froid et de visqueux qui sentait la menthe dans le trou du cul. C'était, m'a-t-il appris, un fixateur à moustaches, une sorte de gomina. L'idéal, selon lui, pour apprivoiser cette partie de l'anatomie, c'est un de ses amis qui avait été le secrétaire d'Oscar Wilde qui lui avait donné cette recette. Pendant qu'il me fourbissait avec sa gomina l'intérieur du boyau, je me disais que cette fois j'allais y avoir droit, ce serait autre chose qu'avec les grooms. De l'artillerie lourde, en somme... Crème à moustache ou pas, j'étais assez crispée quand il a commencé à m'enfoncer son instrument. Mais la sensation de fraîcheur procurée par la menthe m'a rassurée. D'autant plus qu'il n'en avait enfilé que le bout. J'avais l'impression d'avoir un œuf dans le derrière. Un œuf chaud, un peu élastique. Et, oui, en définitive, ce n'était pas du tout désagréable. Comme il attendait galamment ma permission, je lui ai dit qu'il pouvait y aller !

« Oh, oui, Archie, oui... Faites comme lui ! »

Je pointais mon doigt sur la photo.

« Enfoncez-lui, Archie ! Faites-lui mal, à cette sale pute de Daphné ! »

J'ai frappé des deux poings sur le matelas, et son énorme

manche a commencé à glisser dans mon cul. C'était prodigieux, rien à voir avec Jeannot, cette sensation d'être envahie, ouverte, saccagée...

« Punissez-la, Archie ! Punissez la vilaine fille... son amoureux doit l'attendre, en ce moment, derrière les cabines... il revient de chez sa maman... Et elle... Elle se fait enculer par un vieux ! »

Je mélangeais tout, les photos, la réalité... Des larmes coulaient sur mes joues, mais à l'intérieur de moi la seconde Nellie riait comme une folle.

J'étais sincère en pleurant, à cause de mon inconduite, je ne l'étais pas moins en accueillant avec un immonde empressement l'énorme sexe qui m'ouvrait en deux. Quand j'ai senti les couilles chaudes d'Archie pendre entre mes cuisses, j'ai compris que tout était consommé, mes sanglots ont redoublé. Mais que c'était bon ! Voilà donc pourquoi nous sommes des esclaves, nous, les femmes, il y a ce vide, en nous, qu'il faut combler. Les Jeannot de ce monde ne comprennent pas ça. Ce sont eux que nous aimons, ils sont si attendrissants, si doux, si attentionnés, et nous leur donnons volontiers notre âme, mais c'est à d'affreux boucs comme Harris ou Vieil Archie que nous donnons notre cul.

Notre nature est double. Ange par le visage, bête par les entrailles, voilà ce que je me disais pendant qu'Archie y allait, et j'avais l'impression divine d'être emportée en plein ciel ! Je crois même que mon cœur s'est arrêté quand il m'a arrosé les boyaux. Fin psychologue, Archie ne s'est pas laissé abuser par mes larmes de crocodile. Il savait que si j'appelais Jeannot pendant qu'il me souillait, c'était parce que ça rendait mon plaisir encore plus fort.

« Jeannot... petit Jeannot... pauvre petit Jeannot... Si vous pouviez voir ce qu'on fait à votre Nellie, gentil Jeannot... et comme elle aime ça, cette sale fille ! »

Après m'avoir si bien enculée, Archie s'est montré adorable, d'une galanterie à toute épreuve. Voilà un homme qui a l'habitude des femmes. Il sait que nous sommes de fragiles petites créatures qu'un rien désoriente. Il a commencé par essuyer mes larmes, puis m'a mouchée. Après quoi, il m'a aidée à me rhabiller, en commençant par les chaussettes, et il m'embrassait sur le derrière, sur la poitrine, il me léchait le trou du derrière, et la fente. Il était très doux, très lècheur. Le sentiment de souillure que m'avait procuré mon enculage ne fut bientôt plus qu'un souvenir amusant.

« Un peu de café ? »

Je lui ai dit merci, vous êtes trop gentil, mais il faut que j'y aille, Archie (en prenant les intonations snobs de maman). Je ne suis pas trop rouge ? Sincèrement, ça ne se voit pas sur mon visage qu'on vient de m'enculer ? Il m'a rassurée, j'avais l'air d'un ange. Ma mère n'allait pas tarder à rentrer de son cinq à sept à elle. J'ai fait gaffe en sortant à ne pas appeler l'ascenseur, et je suis descendue par l'escalier de service. Personne ne m'a vue. Après un brin de toilette dans ma chambre, je suis descendue au salon attendre l'heure du dîner.

Archibald m'avait précédée. Nous avons entamé une partie de jacquet ; à son arrivée, maman nous a trouvés ensemble. Elle a eu l'air soulagée de voir que je m'amusais avec lui. Pour le remercier de s'être occupé si gentiment de moi, elle l'a invité à notre table. Archibald lui a fait moult compliments sur moi, et encore plus sur elle. Elle était aux anges. Et d'autant plus que Harris qui faisait table commune avec les Pescarini n'avait pas du tout l'air d'apprécier ce compagnonnage. Se pouvait-il qu'il fût jaloux ? Et d'Archibald ? Il baissait dans mon estime. Il est plus probable qu'il râlait de sentir un bon « placement » lui échapper. Maman s'était assise de façon à lui tourner le dos et se pendait avec ostentation aux lèvres d'Archie, qui enchaînait anecdote sur anecdote. Là-bas, le Harris faisait une cour effrénée à la grosse Clélia ; devant le mari qui jouait les jaloux, je vous demande un peu ! C'était cousu de fil blanc, on se serait cru à la commedia dell'arte ! La dondon n'y voyait que du feu, cette conne ; rose de plaisir, elle lançait sur maman des regards assassins et s'égosillait aux boutades de son « amoureux ».

« C'est un vieux monsieur charmant, m'a dit maman, quand nous nous sommes retrouvées chez nous. Un vrai gentleman de la vieille école. Je n'aurais pas cru ! On voit qu'il a dû beaucoup aimer les femmes ! Il a l'art et la manière, ce n'est pas comme certains goujats ! »

J'aurais pu lui dire qu'il les aimait toujours. Surtout les jeunettes ! Que ce qu'il appréciait chez elles, ce n'était pas tant leur conversation que la souplesse de leur anus et leur candide immoralité. Ou ne devrais-je pas plutôt écrire : leur saine animalité ?

Toujours est-il qu'elle ne tarissait pas d'éloges sur lui. Elle en parlait encore quand le téléphone a sonné. L'ombre d'une inquiétude est passée sur son visage. Ça ne pouvait pas être papa à qui elle avait téléphoné ce tantôt. Était-ce Harris ? Elle a décroché en se mordant les lèvres. Mais ce n'était que le vieux birbe.

« Bibi ! (Décidément, le notaire s'accrochait !) Comme c'est gentil de vous souvenir de moi ! Bien sûr, que je plaisante, je le sais qu'il n'y a que deux heures... vieux sacripant que vous êtes ! Deux sacripants, parfaitement, je le maintiens ! Le baron, comme vous... je m'en souviendrai de votre cinq à sept ! Et moi comme une ingénue qui suis venue me fourrer dans vos pattes de vieux satyres, je mériterais une fessée... que dites-vous... mais bien sûr que non, voyons, je badine, n'empêche que je me suis conduite comme une gourgandine ! J'aurais dû me méfier, je ne supporte pas le porto ! (Tiens donc, elle aussi ?) Le baron doit penser que je suis la dernière des dernières... Non ? Vous dites ? Remettre ça ? Voyons, Bibi, vous n'y pensez pas, laissez-moi le temps de reprendre figure humaine, je suis encore toute sens dessus dessous... Un dîner aux chandelles ? Demain soir ? Et son neveu sera là ? Un garçon charmant... Oh, je n'en doute pas, mais... Comment ça, le seul ornement féminin d'un dîner de garçons ? J'ai peur de comprendre... vous ne voulez quand même pas dire qu'il n'y aurait que moi... et vous trois ? Dans le petit salon ? Devant la cheminée ? Comment ça, en tenue légère ? Mauvais plaisant ! Que voulez-vous dire, voyons, je ne peux tout de même pas dîner toute nue... Vous serez en smoking... Gardénia à la boutonnière ? Et moi dans le plus simple appareil ? Je veux croire que vous plaisantez, Bibi ! Il n'en est pas question. Vous dites ? Je vous entends très mal... Je le sais que la beauté des femmes est l'ornement des soirées entre hommes... Vous me connaissez, je n'ai rien d'une suffragette... mais je ne suis pas pour autant une dame de petite vertu... et trois messieurs pour une seule dame, si moderne soit-elle, c'est un brin exagéré... Comment ça, le repos du guerrier... Un officier de la Coloniale ? Il repart au Sénégal le lendemain ? Oh, je me doute que ça le changerait de ses négresses... ça lui ferait des souvenirs, oui... Ecoutez, Bibi, la nuit porte conseil ! J'adore les dîners aux chandelles, mais trois messieurs pour une seule dame, c'est beaucoup ! Je vous rappelle demain pour vous donner ma réponse... mais oui, mais oui, moi aussi... »

20 QUERELLE D'AMOUREUX ENTRE UN INGÉNU ET UNE MARIE-SALOPE

Ce matin, en arpentant le rivage pour ramasser des coquillages, je n'arrêtais pas de penser au dîner aux chandelles de maman. Peste ! Trois hommes, dont un officier de la Coloniale, rien que pour elle ! Elle ne se mouchait pas avec le pied ! Est-ce qu'il employait aussi de la gomina pour moustache, l'officier ? Et comment qu'elle allait accepter, plutôt trois fois qu'une !

Eh bien, non, j'avais tout faux. Je ne comprendrai jamais rien aux femmes, et pourtant j'en suis une. Avais-je sauté un épisode ? A midi, nous nous sommes tous retrouvés à la table des Pescarini, la hache de guerre était enterrée, c'était à nouveau les grandes amours (disons les grandes mamours) avec le sieur Harris. Jamais encore maman n'avait roucoulé aussi langoureusement ni ri aussi sottement, j'en avais honte pour elle.

Quant au cher Bibi, l'affaire fut vite expédiée.

« Navrée pour ce soir, très cher, mais un empêchement imprévu... des amis de la famille qui sont arrivés de Honfleur... je suis obligée de me les coltiner... Il va encore falloir que je leur fasse visiter des églises ! Je ne vous cache pas, Bibi, que je vais prendre l'architecture romane en horreur ! Surtout ne téléphonez pas, je vous rappellerai... »

Et toc ! Adieu dîner aux chandelles, vieux notaire libidineux, baron lubrique et officier en rut, sitôt levés de table, après le pousse-café, maman s'est dirigée vers la torpédo jaune comme si de rien n'était.

« On va visiter un vieux château. Tu ne veux pas venir, Nellie ? »

« Mais fichez-lui donc la paix, Meg, a bougonné Grosse Dondon. Pourquoi voulez-vous qu'elle vienne s'ennuyer avec nous ? Elle a certainement mieux à faire ! »

Et maman se l'est tenu pour dit ! Je l'ai regardée baisser le nez comme une écolière punie.

« Vous mériteriez une fessée, pour ennuyer cette petite ainsi ! » a lancé alors la Pescarini, en prenant sa grosse voix.

Une fessée !

Mais oui, bien sûr, Hercule Poirot, voilà la clef du mystère ! J'avais bien vu l'autre soir qu'elle avait les fesses rouges ! Harris avait dû la fesser devant les Pescarini, sous un prétexte quelconque. Peut-être même de force, pour la plus grande joie de la Clélia, c'est pour ça qu'elle s'était fâchée avec lui ! Quelle humiliation, devant cette grosse vache... Qu'est-ce qu'elle avait dû se bidonner, Grosse Dondon, en la voyant gigoter le cul nu sur les genoux de Harris !

Ils ont fini par déguerpir, non sans que maman m'ait lancé un dernier appel au secours muet, que j'ai fait semblant de ne pas comprendre, vu que j'avais mieux à faire, comme avait dit Dondon, qu'à aller m'emmerder avec les grandes personnes dans des églises de campagne : j'avais comme une petite faim de Petit Jeannot, figurez-vous, il y avait bien deux jours que je n'en avais pas mangé.

Manger du Jeannot ? Ah bien, ouiche ! Moi qui m'amenais la bouche en cœur et sans culotte, on peut dire que j'ai bien été reçue !

« Je veux plus vous voir, vous m'entendez. Tout est fini entre nous. A partir de dorénavant, ce sera service-service. Je vous monte à votre étage comme les autres, et bonjour-bonsoir ! Vous pouvez les garder, vos caresses de chat qui donnent des puces ! »

Très bien ! S'il croyait que j'allais lui courir derrière, il me connaissait mal.

« Comme vous voulez, Jeannot ! Pouvez-vous me conduire au quatrième, s'il vous plaît ? C'est là que j'ai ma chambre ! »

Le regard qu'il m'a lancé ! On arrive donc à mon étage, il m'ouvre la porte, s'efface, le menton haut, les yeux dans le vide. Un vrai petit soldat de plomb ! Mais c'est un tendre, Jeannot, et visiblement, ses capacités n'étaient pas à la hauteur de l'effort qu'il leur imposait, je n'avais pas fait trois pas qu'il s'élançait à mes trousses. Et alors, pardon, j'en ai pris pour mon matricule, vous pouvez me croire. J'ai eu droit à la grande scène du IV comme dit maman. J'étais une moins que rien, je montrais mes fesses à tout le monde, une chienne en chaleur avait plus de dignité que moi ; bref, il m'a vidé son sac.

« Mais expliquez-vous, au moins, Jeannot. Je vous assure, mon ami, il doit y avoir maldonne ! »

« Où étiez-vous, hier après-midi ? a-t-il aboyé. Entre cinq et

sept ? »

Comme chaque fois que je me sens merdeuse, c'est moi qui suis passée à l'attaque.

« Et puis quoi encore ? Vous vous croyez en train de jouer une pièce radiophonique ? C'est pas moi qui ai assassiné la vieille lady, mon cher Hercule Poirot, c'est le maître d'hôtel russe ! »

« Vous ne vous en tirerez pas comme ça ! Où étiez-vous ? »

« Est-ce que je sais, moi ? Dans ma chambre... en train de lire... je m'ennuyais tellement que je crois bien que je me suis endormie... oui, ça me revient, c'est maman qui m'a réveillée... après, je suis descendue et j'ai joué aux dames avec le vieil Anglais, comment s'appelle-t-il déjà ? »

Pour m'enferrer, je suis la reine.

« Ne me dites pas que vous avez déjà oublié son nom, Nellie. Vous le gueuliez assez fort, à six heures trente précises, quand je suis monté écouter derrière sa porte. Oh voui, Archie, enfoncez-le bien, Archie. Oh, que c'est bon, que c'est bon. Oh, j'suis une sale fille, hein, Archie. Pauvre petit Jeannot, s'il savait... »

Le fard que j'ai piqué ! Même un coucher de soleil à Naples aurait paru anémique en comparaison : j'en avais les oreilles bouillantes, quant aux joues, n'en parlons pas !

« J'étais avec Trafalgar, figurez-vous. Heureusement qu'il y avait personne d'autre, à l'étage, parce que tout l'hôtel aurait été au courant. Vous n'êtes pas particulièrement discrète, dans ces moments-là ! »

Qui c'est qui était bien emmerdée ? Je vous jure que j'aurais payé cher pour être ailleurs que dans mes maudites chaussures à bout rond.

« Vous n'êtes pas dégoûtée ! Avec un vieux qui pourrait être votre grand-père ! »

Ça, c'est la goutte d'eau qui a fait déborder la vase, comme dit maman quand elle s'engueule avec papa. Une vase bien noire, épaisse comme du fiel, qui m'est remontée aux lèvres. Etions-nous mariés ? De quel droit se permettait-il de me faire la morale, ce jeune merdeux ? N'avait-il donc pas lu les romans de Paul Margueritte ?

« Mon corps m'appartient, monsieur, parfaitement ! Je suis une jeune fille dans le vent. J'en fais ce que je veux. Si ça vous plaît pas, c'est pareil. Je vous emmerde, vous m'entendez ? Jevous-em-merde ! »

Et toc. Là-dessus, je l'ai planté sur le palier, et je suis rentrée chez moi. Non, mais. J'ai tourné comme une lionne en cage pendant trois bonnes minutes, avec une furieuse envie de casser le premier objet qui me tomberait sous la main. Je me faisais penser à maman, quand elle est en rogne contre Harris. Mais si je suis soupe au lait, mon feu s'éteint vite. Après cette flambée, je me suis jetée sur mon lit comme une malheureuse. C'était la réaction. J'y suis allée de ma crise de larmes, et je mordais mon mouchoir à le déchirer. De quel droit se permettait-il de me traiter ainsi ? Un groom ! Un larbin !

Oh, vilain Jeannot, mignon Jeannot, je suis une vilaine, c'est vrai ; mais même les vilaines filles peuvent avoir des béguins. Puis je me suis souvenue tout à coup du vieil Archie en train de m'enfoncer son boudin dans les tripes. Et tandis que je laissais parler mes sentiments, les deux autres m'écoutaient, l'oreille collée à la porte. Le fou rire m'a prise, c'était plus fort que moi. Comment ne pas être sensible au comique de la situation ? Bref, j'étais sens dessus dessous, je riais, je pleurais, j'avais envie de me toucher, je ne savais plus ce que je voulais. Finalement, je me suis passé de l'eau sur le visage et je suis redescendue me promener sur le rivage. J'avais particulièrement soigné ma toilette. C'est qu'on a sa vanité. Je voulais qu'il se rende bien compte de tout ce qu'il perdait...

Il a tenu trois jours. Trois longs jours, trois interminables jours. Et moi : bonjour Jeannot, vous allez bien, Jeannot ? Au quatrième, s'il vous plaît. Pas un mot de plus. Je fredonnais dans l'ascenseur, j'arrangeais mes boucles. Ou alors, je me parlais toute seule, comme s'il avait été un meuble.

« Qu'est-ce qu'on peut se barber, ici, ma pauvre Nellie. Enfin, heureusement, bientôt Paris. Je n'aurai plus à subir la fréquentation de tous ces p loucs. Mais qu'est-ce que je pourrais donc faire de mon après-midi ? Tiens, si j'allais jouer aux cartes chez Archibald... C'est la seule personne à peu près amusante qu'il y a dans les parages...

Vous auriez vu verdier le Jeannot !

« C'est un vieux gentleman si charmant, Archibald, surtout quand il me prend sur ses genoux, et qu'on discute de sa famille, qu'il me montre des photos de ses nièces ! »

Là, j'ai eu du mal à réfréner une crise de fou rire, je l'avoue. J'ai dû faire semblant de tousser. Au fond, je n'étais pas mécontente de moi, c'est plutôt plaisant de faire souffrir un garçon qui vous aime, sentir qu'il enrage, qu'il ne peut pas penser à autre chose qu'à vous ! On se sent importante, c'est extrêmement agréable. Je suis garce ? Et comment ! Ce n'est pas demain la veille que je ramperai comme ma mère aux pieds d'un homme!

Le troisième jour, à son attitude, j'ai senti qu'il mollissait, je l'avais à ma main, comme on dit. Alors, j'ai changé de tactique. A peine dans l'ascenseur, je le regarde droit dans les yeux, et je commence à me gratter, mais à me gratter.

« Je sais pas ce que c'est... j'ai pourtant pas mangé de poisson... et puis l'urticaire, en général, ça ne se tient pas si bas... »

Parce que c'est au bas du ventre, que je me grattais, à travers ma robe.

« Mon Dieu, pourvu que ce ne soit pas une puce de mer. Voilà ce que c'est que de pisser sur le sable... Oh là là, qu'est-ce que ça me démange, punaise ! Tant pis, il faut que je voie si je trouve la sale bestiole... Ne regardez pas, surtout, hein, Jeannot ! N'oubliez pas que nous sommes en froid et que vous n'avez plus le droit de porter les yeux sur certaines parties de mon anatomie... »

Je retrousse donc le devant de ma robe, comme les collégiennes chères au cœur d'Archibald, et comme elles, j'écarte bien ma culotte sur le côté pour mettre mon abricot à l'air. Tout en maudissant la puce invisible, j'ouvre bien ma fente et je passe mon doigt dedans pour la chercher. Je ne la trouve pas, vous pensez bien ; alors, je m'énerve :

« Oh, Jeannot, vous ne voulez pas voir si vous la trouvez ? En tout bien tout honneur, hein ? Il n'est pas question de... »

Ingénu, va ! Et au sens local du terme (idiot de village) ! Vous l'auriez vu tomber à genoux et se saisir de mes deux moitiés d'abricot pour bien les séparer.

« Vous la voyez, Jeannot ? Elle est grosse ? »

Ce qu'il voyait, c'est que mon petit dard était tout dressé, ça, aucun doute, et que mes deux pétales luisaient d'humidité comme ceux d'une fleur sous la rosée du matin.

« Je crois que je vois quelque chose, en effet ! » qu'il balbutie,

en portant timidement le bout de son doigt sur la partie la plus sensible de mon organe.

« Cochon que vous êtes ! que je lui lâche alors. Osez dire que votre sentinelle ne se tient pas au garde-à-vous, en ce moment ? » Il n'a quand même pas osé le prétendre.

« Je veux bien vous pardonner les vilaines choses que vous m'avez dites l'autre jour ! Mais à une condition... A partir d'aujourd'hui, vous allez filer doux, vous m'entendez ! Je ne veux plus entendre un mot de reproche ! Et vous ferez tout ce que je vous dirai, sans discuter. Compris ? »

« Oui, Nellie... »

« C'est bien. Non, non, ne vous relevez pas. On se met à genoux, quand on demande pardon. Allez-y, j'écoute. Demandez-moi pardon. Pardon, Nellie, je ne le ferai plus ! »

« Je ne le ferai plus, Nellie. Pardon... »

« Et on me demande la permission d'embrasser mon abricot. J'ai dit embrassé, hein ? Rien de plus... »

« Me permettez-vous d'embrasser votre abricot, Nellie ? »

D'un geste royal, j'accède à sa prière. Ses lèvres se posent sur mon bouton. Comme il tremble... et moi donc ! Je le tiens par la nuque et je lui pousse bien ma corolle dans la bouche. Il m'aspire le dard. Qu'est-ce que ça me manquait ! Mais ne voilà-t-il pas que le galopin se croit à nouveau en pays conquis, et qu'il me fourre son doigt dans le derrière. Certes, il est payé pour savoir que je suis friande de cette caresse, mais ce n'est pas une raison !

« Suffit, Jeannot. Retirez votre doigt de là immédiatement ! »

Il s'exécute et se relève, en me lançant un regard faussement humble. Ingénu, va ! Triple ingénu ! Comme si je ne lisais pas dans son jeu. Monsieur croit jouer les cyniques ! Après tout, a-t-il dû se dire, puisqu'elle aime donner son cul, qu'elle le donne au premier venu, je serais bien bête, pour une sotte question d'amour-propre, de ne pas en profiter comme les autres. Jouons-lui donc du violon. Somme toute, ce n'est jamais qu'une Parisienne, autant dire une putain ; elles ont toujours le feu au cul, pas besoin de payer, elles le donnent gratis.

C'est ce que nous allons voir, mon jeune ami. Au moment de le quitter, je lui donne rendez-vous dans ma chambre, à trois heures pile, quand il quittera son service et que Trafalgar viendra le remplacer. Et qu'il se montre discret, je tiens à ma réputation. « Bien, Nellie. A trois heures pile, vous pouvez compter sur moi. »

« Et maintenant, faites voir ça... »

D'un geste négligent je désigne l'objet ; il se déboutonne, le fait sortir ; pour être au garde-à-vous, il l'est. Je dégage le petit piment rouge et je me recule un peu pour admirer le tableau. C'est si amusant, un garçon, avec son pantalon ouvert et ses prunes qui pendent, sa tige toute raide, le bout de viande dehors. « Faites-le, que je lui dis. Avec la main... »

« Tout seul ? »

Mais il se souvient qu'il a promis d'obéir, et il commence donc à jouer avec lui-même. Je le laisse faire une minute, pour bien lui apprendre à vivre, et ensuite je prends le relais ; c'est en effet plus agréable de le faire soi-même. Que c'est doux et chaud, comme ça frémit...

« Oh, merci, Nellie, merci... oh, quelle chic fille vous êtes... oh, oui, oui... »

Et gicle que je te gicle. J'essuie mes doigts d'un air dégoûté, et tchao bambino. A trois heures, n'oubliez pas. Et arrangez-vous pour que ce soit bien raide, hein ?

La matinée passe. Midi arrive. Je mange. A deux heures, je suis dans ma chambre. Et j'attends. Je l'imagine, lui, sur des charbons ardents. Trois heures moins dix. J'en ris toute seule. Je suis sûre qu'il est en train de tripoter son machin pour qu'il soit bien raide. On frappe timidement, j'ouvre. Il entre, tout penaud.

Je lui fais signe d'ouvrir boutique. Il sort l'objet. Il est raide, en effet, et la peau du bout est enflammée.

« Donnez ça ! »

Pendant que je m'en occupe, il regarde curieusement ma chambre, mes cahiers ouverts, les livres, le linge qui traîne, une culotte ici, une autre là... Pendant ce temps, tchic-tchic, ma main s'affaire. Quand je le juge à point, je vais me mettre à plat ventre sur mon lit et je relève ma robe sur mon derrière nu. Je prends la même

pose que lorsque j'ai fait comprendre à Archibald que j'avais envie qu'il me sodomise. Là encore, j'écarte les cuisses, et je fais semblant de m'intéresser au livre qui est ouvert devant moi. C'est un bouquin de la comtesse de Ségur, alors, vous pensez, il n'y a pas de quoi pavoiser. Cependant, Jeannot attend mes ordres, et je sens ses yeux sur mon derrière. Négligemment, je me prends une fesse et je la tire de côté.

« Vous voyez ce petit trou noir, Jeannot ? »

« Oui, Nellie. »

« Léchez-le ! »

« Tout de suite, Nellie. »

Je le laisse me le nettoyer une bonne minute, tout en tournant les pages du livre. Mais ce que je regarde, ce ne sont pas les illustrations de Pécoud, ce sont les photos d'Archibald qui sont restées imprimées dans ma tête. Quand j'arrive à celles du poney, je n'y tiens plus.

« Rentrez-moi votre bâton dans le derrière, Jeannot. Mettez-le dans le cul de la Parisienne. Et faites votre petite affaire. »

« D'accord... »

Je ferme les yeux pour mieux savourer la chose. Certes, cela n'a rien à voir avec le gros boudin d'Archie, mais c'est bien agréable quand même. Un joyeux frémissement interne accueille l'entrée de l'intrus dans mes territoires. Je me rehausse pour qu'il pénètre le plus loin possible, et je laisse bien s'enfermer. Puis j'attaque mon couplet :

« Oh voui... oh voui... Oh, merci Jeannot... »

L'idiot laisse échapper un gloussement béat. Il redouble d'efforts, me prend les fesses à pleines mains, me les pétrit avec un sans-gêne effarant. Que c'est agréable de se faire malmenier le derrière quand on vous encule. Et avec toutes ces pensées sales dans la tête, c'est encore meilleur.

« Oh voui, Jeannot, enfoncez-le bien, Jeannot ! Oh que c'est bon, que c'est bon. Oh, j'suis une sale fille, hein, Jeannot ? Si Archie savait ça... Pourvu qu'il ne soit pas derrière la porte en train d'écouter, avec Trafalgar ! »

« Salope ! me lance Jeannot, qui a enfin compris quel jeu

pervers je jouais. Il vous le faisait donc, hein ? »

« Oh oui, Jeannot ! Traitez-moi de salope... Oh, que c'est bon ! Vous le faites presque aussi bien qu'Archie... Oh, que j'aime ça.... Si votre machin n'était pas si petit, ce serait parfait ! Comme avec lui... »

Furieux, il me plante ses griffes dans les fesses, et m'envoie sa giclée. Il est tellement énervé qu'il en pousse une clameur aiguë. Moi, je n'ai pas vraiment eu mon plaisir, j'étais trop occupée par la comédie que je lui jouais. Mais c'était bien bon quand même. Et c'est bien amusant, maintenant que je me suis retournée, de lui montrer d'un air narquois mon abricot bien ouvert, dans lequel je passe de bas en haut le bout de mon doigt.

« Vraiment, je ne sais plus ce que je dis, dans ces moments-là. C'est qu'on perd la tête ! J'espère au moins que je ne vous ai pas vexé, Jeannot ? C'est vrai que votre poireau est minuscule, mais je l'aime bien quand même, vous savez ! »

Lui, humilié, fou de rage, qui m'agonit d'insultes. Vous êtes une ceci, une cela, une moins que rien, une... Un éclair brille dans ses yeux, et je devine qu'il a trouvé un mot particulièrement rare.

« Une gigolette ! Une sale gigolette ! »

Impossible de ne pas éclater de rire, vous en conviendrez. Je suis là, en train de pédaler en l'air, à me tire-boyauter comme une idiote, en lui montrant bien ma fente. Une gigolette ! Je vous jure ! Quel idiot...

« Parfaitement, une sale gigolette... et je dirais même plus ! Une marie-salope... »

Là, j'avoue qu'il m'en a bouché un coin. Première fois que j'entendais ce mot. Pourquoi Marie ? Pourquoi pas Jeanne ?

« Une quoi ? Répétez un peu ? »

« Une marie-salope, parfaitement. Je le maintiens. »

Je suis comme papa, j'ai la passion des mots que je ne connais pas. Malgré mon fou rire, je l'interroge donc. C'est un mot qu'il vient d'inventer ou quoi ? Là-dessus, il se lance dans de longues explications postillonnantes. Pas du tout. Une marie-salope, c'est une barque pourrie, si je veux tout savoir, une barque percée de tous les côtés, dont toutes les planches sont disjointes, l'eau de mer y entre comme

elle veut, il faut écopé sans arrêt si on ne veut pas couler avec. Les filles maries-salopes sont du même tonneau, ce sont ces gamines trop maquillées, efflanquées, à l'œil fiévreux, qu'on voit rôder dans les ruelles du vieux port, qui traînent dans les bouges à matelots... Sans culotte sous leurs jupes trop courtes, avec des bas résilles... N'importe qui peut monter avec elles dans les chambres du premier, au-dessus du café, il suffit d'y mettre le prix. Quant aux ingénus qui ont le malheur de s'en amouracher, elles les font couler avec eux dans les bas-fonds. Et les voici macs...

Tout un horizon, qu'il m'ouvre, le Jeannot. Un monde inconnu. C'est beau comme du Carco ou du Mac Orlan.

Cela dit, il ne s'agit pas de se laisser marcher sur les pieds.

« Ah, je suis une marie-salope ? Je vais vous faire voir moi, qui c'est la marie-salope. Si c'est moi ou vous ! »

Et je lui ai fait voir. Aussi vrai que je m'appelle Nellie. Il n'a tenu qu'un jour, mon vertueux amoureux. Et il est venu à Canossa, comme dit maman. Pour qu'il obtienne son pardon, j'avais posé mes conditions. Nous allions jouer aux poses plastiques ! Mais c'est lui qui les prendrait, les poses plastiques, lui qui ferait Camomille, moi, je serais le client. Ou mieux encore, je serais le sculpteur, et lui, la statue. J'aurais le droit de faire tout ce que je voudrais à ma statue ; c'était à prendre ou à laisser. Il a pris.

Imaginez-le se mettant nu dans ma chambre, dont nous avons fermé la porte à clef. Je suis assise habillée, lui, tout nu, debout, attend son sort. Je lui demande de prendre telle ou telle pose, il s'exécute. Une jambe en l'air, les bras ouverts... Le discobole. Le lanceur de javelot. J'ordonne, il prend la pose. On dirait bien que le jeu l'émoustille, parce que son petit machin commence à redresser la tête. Je m'approche de lui, et je fais sortir le bout rouge. Puis je lui demande de monter sur la table et de prendre la pose de la fille qui pisse.

Il s'exécute, le voilà accroupi, avec les mains de chaque côté de ses pruneaux, tirant dessus comme pour s'ouvrir, tandis que son petit soldat au bonnet rouge pointe vers le ciel. Après, je lui fais prendre la pose de la chienne qui s'offre au mâle. Il se prosterne, le cul en l'air, en ouvrant ses fesses de ses mains. Alors je viens rectifier tel ou tel détail. Je lui enfonce un doigt dans le derrière, parce que le trou n'est pas assez ouvert. Ou je lui tire sur les pruneaux, je lui asticote son petit morceau rouge à cru. Et lui doit tout accepter sans bouger.

« C'est bien, vous êtes une bonne statue... seulement, je vous trouve un peu pâle, pour tout dire... Et comme j'ai envie que vous fassiez la statue de marie-salope, je vais vous mettre un peu de couleur... »

Je le fais asseoir sur la table, et je vais chercher à côté la trousse à maquillage de maman. Je lui mets du rouge aux joues, je lui fais les lèvres. Un gros point de beauté violet près de la commissure. Puis du noir sur les paupières. Je me prends au jeu, ce n'est plus seulement pour le punir, je trouve ça vraiment excitant, cette lente transformation d'un garçon en femme. Je lui mets du rimmel... Je me recule...

Il est parfait. Si le mot de marie-salope n'existait pas, il faudrait l'inventer pour lui. Un peu de rouge sur les tétons. Je lui enfile des bas noirs, une ceinture porte-jarretelles, les escarpins de maman. Il a exactement la même pointure qu'elle ! Du trente-six. Ce travestissement m'a tellement absorbée, que nous n'avons pas échangé trois paroles. Quand c'est terminé, qu'il est aussi maquillé qu'une fille du port, je lui demande de faire quelques pas en bas noirs et en escarpins. Il arrive devant la glace et s'arrête pile, pantois, les yeux écarquillés d'horreur. Eh oui, Jeannot-salope, c'est bien vous ! Je viens à son côté, je caresse la peau de son ventre, si douce, je prends son machin, je fais bien reculer la peau, je le branle devant la glace. Il ne dit rien, il se contente de regarder. Mais il frémit comme la corde d'un violon sous l'archet...

Alors, je vais chercher la brosse à cheveux de maman, celle avec le manche de laquelle je l'ai surprise une fois en train de se faire du bien. Et je demande à Jeannot-salope de reprendre la pose de la chienne qui s'offre, mais sur mon lit, maintenant. Et je lui enfonce sadiquement le manche d'ébène dans les entrailles...

« Nellie... Nellie... doucement... ça fait mal... »

« Vous êtes une marie-salope, non ? Alors, vous devez ouvrir le cul ! »

Il ravale un sanglot de rage, mais il ne se dérobe pas. Héroïque petit martyr du vice ! Une fois qu'il a tout le manche dedans, je lui saisis son bijou, et je m'amuse ; je le traite en femme avec le manche de la brosse, en homme par-devant. Je me suis placée de côté pour bien voir son visage, j'ai le cœur qui fond de bonheur. Jamais je n'ai été aussi amoureuse de lui !

« Vilaine, vilaine... » murmure Jeannot, et ses larmes brillent.

Il est trop mignon, tenez. Sans lâcher le manche de la brosse, je me glisse sous lui, la tête renversée, et j'avale son délicieux petit dard.

« Oh oui... »

Alors je le suce jusqu'à ce qu'il meure dans ma bouche. Et une fois qu'il est mort, je me couche avec lui, je me couche avec la marié-salope sur mon lit étroit de jeune fille bien élevée. Et je le prends dans mes bras. C'est mon amour, c'est mon amour à moi, ma jolie marié-salope, mon petit mari, mon petit mari-salope !

Il pleure de tout son cœur, mais c'est de bonheur. Faites-moi confiance, il n'a pas fini d'en voir. Je vais le dresser, moi, le petit salaud.

21 OÙ L'ON VOIT MAMAN DONNER SON CUL SUR UN TABOURET DE BAR

On dirait que le temps s'est arrêté, on croirait que c'est le même jour qui recommence chaque matin. Et ce temps immobile, maman et moi, nous le tuons en jouant à la poupée. Nous ne faisons que ça, du matin au soir, du soir au matin, jouer à la poupée (entendons-nous, les poupées, c'est nous, ce sont les autres qui jouent avec). Pendant ce temps, papa travaille à Paris. A moins qu'il n'ait sa propre poupée ? N'est-ce pas à ça que servent les secrétaires ? J'ai entendu maman confier au téléphone (non sans aigreur) à une de ses amies du dancing de la Coupole que celle de papa (son assistante, comme il dit) a toujours une culotte de rechange dans son sac.

Hier soir, alors qu'elle attendait Harris sur la véranda, je la regardais faire sa sucrée avec un représentant en lingerie fine qui vient d'arriver de Nantes ; et roucoule, glousse, chuchote, minaude, bat des paupières... On ne croirait jamais qu'elle va bientôt flirter avec la quarantaine ! L'âge fatidique, comme elle dit, la barrière... Encore trois ou quatre ans, et elle la franchira, la barrière ! Elle a du mal à s'y faire, c'est sans doute pour ça qu'elle met les bouchées doubles, qu'elle en profite, comme elle disait l'autre jour (toujours au téléphone) à sa copine russe : je me gave, je m'en mets des ventrées, avant d'être une vieille peau (les vieilles peaux, pour elle, ce sont les plus de quarante ans). D'où sa frénésie, cette rage...

Devant son miroir, ce matin, elle tirait sur ses pattes d'oie en parlant toute seule comme chaque fois qu'elle cafarde :

« Qu'est-ce qui me reste, cinq ans, six ans... et après ? Le bridge ? Les thés dansants ? Payer des métèques ? »

Bref, le moral n'était pas au beau fixe. Comme rien n'est plus contagieux que le spleen, je suis allée faire ma promenade hygiénique jusqu'à la pointe. Le temps d'aller et de venir, et le temps qui était au triste s'était mis au gai. Aussi capricieuse que lui, maman avait retrouvé tout son allant. Juchée sur un des hauts tabourets du bar, sa jupe haut troussée, elle s'esclaffait aux facéties laborieuses de Pescarini, d'un rire pointu d'écolière hystérique, en montrant généreusement ses dents et ses cuisses. Harris avait nonchalamment passé un bras autour de sa taille et laissait sa main lui soupeser distraitement un nichon ; il n'en fallait pas plus pour qu'elle irradie, au grand dam de Grosse Dondon, qui trouve très déplacé qu'une femme mariée se laisse peloter en public par un autre que son mari.

C'est réglé comme du papier à musique, chaque fois que maman rit, la mère Pescarini fait la gueule. Quand je surprends certains regards, je me dis que si les yeux d'une femme jalouse pouvaient tuer, il y a belle lurette que je serais orpheline. Le fait est que son gigolo de mari aimerait bien s'en débarrasser quand une jolie poulette comme maman est dans les parages. Mais Grosse Dondon ne les lâche pas d'une semelle.

« Nous sommes obligés de nous coltiner la grosse vache partout où nous allons, se plaint maman. Quel sinapisme ! D'une certaine façon, remarque, ce n'est pas plus mal, parce que lui est aussi collant... dans un tout autre genre. »

Quand elle laisse échapper ce genre de confidences, elle se tait abruptement et me balance un coup d'œil méfiant. Naturellement, je prends l'air de la conne qui croit que les garçons naissent dans les choux.

« Tu sais, croit-elle bon de préciser, quand on est une jolie femme, et qu'on a affaire à certains individus comme Vittorio... on est sans cesse exposée à leurs attouchements ! »

« Leurs quoi ? »

Elle pouffe d'un rire strident et se reprend :

« Leurs *attentions* ! Je voulais dire leurs attentions, bien sûr ! Pas leurs attouchements, il ne manquerait plus que ça ! La langue m'a fourché ! »

« Alors, poursuit-elle, dans un certain sens, vois-tu, si désagréable soit-elle, ce n'est pas plus mal que ce gros dragon veille sur ma vertu, ça empêche son mari de se montrer... trop *attentionné*. »

Tu parles, comme la langue lui a fourché ! C'est bien d'*attouchements* qu'il s'agit. A la moindre occasion, son latin lover la trousse et la dépoitraille. Je ne sais combien de fois je l'ai vu opérer, cachée dans la partie de la loggia qui surplombe le bar. Dès que Grosse Dondon s'éclipse une minute pour aller faire son pipi, maman y a droit. Instantanément, elle devient rouge comme une pivoine et regarde fixement devant elle. Ça ne rate jamais, Pescarini, sans cesser de bavarder avec Aymé qui fait le barman, se tourne vers elle et lui attrape un nichon.

« Voyons, fait maman, en battant des paupières, arrêtez, Vittorio ! »

Elle fait mine de repousser les mains velues de l'Italien, pendant que près d'elle et derrière le bar, Harris et Aymé observent la scène en se fendant la pipe.

« Dites-lui de ne pas me peloter, Harris, enfin ! trépigne-t-elle en se tournant vers son amant. Je ne suis quand même pas une poule ! »

Hilare, Vittorio essaie de lui mettre la main entre les cuisses.

« Allons, allons ! fait-il, on croirait que c'est la première fois ! Dites-lui de se laisser faire, Harris, merde, ma femme va rappliquer ! »

« Il a raison, Meg, ricane Harris, cessez de défendre votre vertu comme une vieille institutrice ! On est en vacances, merde, on rigole ! Ce n'est pas parce qu'il vous touchera la chatte que vos dents vont tomber ! »

Pour que son complice puisse la tripoter à son gré, il prend les poignets de maman et les lui réunit d'une main dans le dos. Le souffle court, les joues en feu, elle baisse alors les yeux sur sa poitrine que Vittorio est en train de palper sans vergogne sous les yeux intéressés du barman.

« Mais enfin, murmure-t-elle, pas ici, pas devant... »

Ses yeux effleurent la silhouette d'Aymé qui astique un verre.

« Vous avez la mémoire courte, Meg, dit Harris, Aymé a déjà vu tout ça. Vous pouvez lui sortir les nichons, dit Harris, je la tiens ! »

Nouveau cri offusqué... suivi d'un brusque haussement d'épaules, comme si elle se disait tout à coup : « Oh, et puis merde, après tout, faites ce que vous voulez, je m'en fiche ! »

Riant dans sa barbe, Pescarini défait les trois boutons de son corsage. De sa main libre, Harris l'aide à décortiquer de leurs enveloppes de satin rose les petits seins impertinents aux bouts dressés. Dès qu'ils ont jailli du soutien-gorge, les deux hommes reprennent leur conversation interrompue avec Aymé tout en s'amusant à lui en taquiner les pointes. Ils parlent à bâtons rompus de la conduite immorale des femmes mariées ; elles n'ont qu'une idée en tête, en arrivant au bord de la mer : se faire enfiler par le maître nageur et les garçons de cabine. Quand l'automne arrive, ils sont bons pour le sana. Tout en cancanant, ils s'amusent à faire durcir les bouts roses des petits nichons d'adolescente de maman qui ne se débat

même plus. Avec une moue boudeuse, elle contemple fixement son verre sur le comptoir et finit par marmonner :

« Inutile de me tenir les mains, Harris, je ne vais pas m'envoler ! »

« Vous promettez d'être sage ? Vous n'essaierez pas de cacher ces petits mignons ? »

Comme elle se contente de soulever une épaule, il consent à libérer ses poignets. Elle porte son cocktail à ses lèvres et s'efforce de se comporter comme s'il était parfaitement normal d'avoir les seins nus en public.

« Elle a les bouts drôlement durs, Harris, vous avez vu ? » fait Vittorio, en tirant sur un mamelon qu'il tortille entre deux doigts.

Son autre main descend se poser sur les genoux de maman, qui, d'un réflexe, ramène ses cuisses l'une contre l'autre.

« Mais ne serrez pas les cuisses, s'indigne l'Italien. Dites-lui de les écarter, Harris, merde, j'ai envie de voir si elle mouille. »

« Vous avez entendu, Meg ? demande doucement Harris, en portant une olive à ses dents. Ouvrez les cuisses, chérie, Vittorio va vous masturber. Si vous le laissez faire, j'irai vous baiser dans les chiottes quand la grosse dondon reviendra. »

Mais maman garde les cuisses désespérément serrées. Elle contemple fixement son reflet, dans le miroir qui se trouve derrière Aymé. Alors, avec un mince sourire, Harris lui pince férocement le bout du sein. Et Vittorio pareil, de l'autre côté.

Dans le miroir, on la voit ouvrir la bouche, comme pour crier, mais elle se contente de rester ainsi, bouche bée, et deux grosses larmes se détachent de ses cils et roulent sur ses joues. Flegmatique, Aymé se penche sur le comptoir et utilisant un coin du torchon avec lequel il fait briller ses verres, il lui essuie les coins des paupières.

« Vous me faites mal ! » gémit maman d'une voix sourde.

« Eh bien, ouvrez les cuisses, Meg ! Et nous vous ferons du bien ! »

Elle fronce les sourcils, comme si elle réfléchissait, et ses yeux s'abaissent sur son verre vide. Un geste de Harris, Aymé s'empare du

shaker qu'il agite à deux ou trois reprises, avant de remplir le verre à ras bord. Elle le porte à ses lèvres et ses genoux se séparent. Vittorio adresse un clin d'œil à Harris.

« Ouvrez-vous plus que ça, Meg, ordonne Harris, ne faites pas les choses à demi ! Donnez votre con. »

Comme si elle n'attendait que cet ordre, elle écarte largement les cuisses. Sans se presser, la main de l'Italien remonte sous sa robe. Il s'est tourné vers elle et sourit d'un air fat en étudiant son visage. Elle tressaille, ça veut dire que la main vient de dépasser la soie du bas, qu'elle flatte la peau moite de la cuisse. A ce stade, l'Italien laisse systématiquement s'écouler un certain laps de temps au cours duquel ses doigts se promènent avec une lenteur exaspérante dans le creux brûlant de l'aîne, aux abords immédiats de la pointe du slip. Ils s'avancent, ils reculent, ils montent, ils descendent, ils contournent la masse charnue du sexe, s'en rapprochent, s'en éloignent, reviennent, hésitent ; maman, les nerfs à vif, bouche bée, attend. Tout à coup ses paupières battent et de minuscules gouttes de sueur perlent sur ses tempes ; elle promène nerveusement sa langue rose sur ses lèvres. Les doigts viennent d'atteindre le renflement du con, sur le côté, à l'orée de la toison, juste sous la dentelle. En observant les joues congestionnées de maman, Pescarini caresse doucereusement les mèches de poils soyeux, de part et d'autre de la fente. Maman jette un coup d'œil désespéré à Harris, qui surveille ses jeux de physionomie avec un rictus mauvais... comme s'il lui en voulait de se laisser faire, alors que c'est lui qui l'y oblige !

« Vous lui touchez le con, Vittorio ? »

« Pas encore, répond l'Italien, avec un sourire amusé, je viens de soulever sa culotte, je lui tâte les bords, j'appuie dessus pour bien faire bâiller les grandes lèvres. Mais à mon avis, elles sont déjà largement ouvertes... Qu'en pensez-vous ? »

« C'est plus que probable. »

« Maintenant, dit l'Italien, j'allonge un doigt – rien qu'un ! – sous la culotte, que je soulève tout entière, et je le fais aller au-dessus de la motte... tout du long de la fente, et je lui ébouriffe les poils du con au passage, mais sans la toucher directement, elle... sans la toucher vraiment... je la survole, je la frôle à peine, vous comprenez ? »

« Vous faites... du rase-mottes, si je comprends bien ? »

Les trois hommes s'esclaffent. Du rase-motte ! Elle est bien bonne ! Il vous rase la motte, Meg ?

« Je dirais plutôt du frôle-motte ! » corrige Pescarini, en insinuant un doigt dans la fente humide, ce qui est cause que Meg porte nerveusement son verre à ses lèvres.

« On dirait que ça lui fait de l'effet, en tout cas, maugrée Harris. Vous avez vu comme elle se tortille, Aymé ? »

« Elle a peut-être envie de faire pipi ? » glousse Pescarini en cherchant le clitoris du bout du doigt.

L'œil vide, elle écarte sournoisement les cuisses et avale une gorgée de son cocktail.

« Ce n'est pas de pisser qu'elle a envie, si vous voulez mon avis ! intervient Aymé, qui examine attentivement le visage égaré de maman. C'est d'une petite branlette. Effleurez-lui les petites lèvres, monsieur Pescarini, vous allez voir comme elles vont vite s'ouvrir... »

L'Italien se contente de ricaner. Il y a belle lurette qu'il les lui a ouvertes, les petites lèvres ! En ce moment, il est en train de lui pousser doucement son doigt dans le vagin. Quand il atteint le fond, les yeux de maman s'agrandissent, sa main agrippe celle de Harris.

« Que vous fait-il ? demande ce dernier. Eh bien, parlez ! »

« Que voulez-vous qu'il fasse, dit maman d'une voix rauque. Il me touche le sexe, figurez-vous ! Il me le tripote ! C'est bien ce que vous vouliez, non ? »

« Il vous branle ? »

Elle secoue la tête, haletante.

« Non... il... m'enfile son doigt dans le vagin ! Et maintenant... il le ressort... il le met entre les lèvres... et il appuie... »

« Eh bien ? Continuez. »

« Il appuie... pour qu'elles s'écartent... et quand elles sont écartées, il frotte son doigt de bas en haut et il appuie encore... sur le... sur le clitoris ! Oh non ! »

Elle rejette violemment ses cheveux en arrière. Ses ongles se plantent dans la main de Harris.

« Oh, mais dites-lui de... Harris, Harris ! Il me... s'il continue, je vais... Oh non ! non ! Pas ça ! Vittorio, je vous en prie, pas là... Ouille ! »

« Vous n'avez qu'à l'ouvrir ! » lui lance Pescarini.

« Eh bien ? Que vous fait-il maintenant ? »

Comme elle refuse de répondre, rouge comme un écrevisse, Pescarini ricane :

« Je la branle, qu'est-ce que vous croyez ? Je lui ai fourré un doigt dans le con, un autre dans la rondelle, et je lui branle le clito avec le pouce... Il est raide comme une petite bite, son clito ! La salope est inondée... toute sa fente est visqueuse, et chaude comme l'enfer. »

Maman laisse échapper un cri désolé, elle appuie ses coudes sur le zinc pour enfouir son visage dans ses mains comme si elle fondait en larmes. Mais on peut voir ses reins se creuser pour répondre à la caresse qui la viole doublement.

« Oui, se moque impitoyablement l'Italien, frotte bien ton cul sur le tabouret ! Si vous sentiez, Harris, comme elle ouvre la chatte, la salope ! Elle en veut, c'est moi qui vous le dis ! Je lui ai fourré trois doigts dans le con, et il y a encore de la place ! Elle est gluante comme si on l'avait savonnée ! Quelle bouillabaisse, si vous sentiez ça, ça me coule le long du poignet ! »

« Ne la faites pas jouir, dit tout à coup Harris ; ce serait trop facile ! »

Pescarini éclate d'un rire bref :

« Vous avez raison, laissons-la cuire dans son jus ! »

Il retire sa main et montre ses doigts luisants de mouille au barman.

« Je me demande ce que fait ma femme ? »

Aymé lui jette le torchon, Pescarini s'essuie les doigts. Les trois hommes contemplent maman qui cache toujours son visage. Des saccades agitent ses épaules, comme si elle étouffait une crise de fou rire.

« C'était moins une, dit Pescarini, elle mouillait tellement que

j'ai cru qu'elle pissait ! Pour sûr qu'elle va vous le laver, votre tabouret, avec sa petite mouillette ! »

Alors, maman retire ses mains de son visage et rabat en arrière ses cheveux qui étaient retombés sur son front. Elle porte son verre à ses lèvres. Ses joues cramoisies luisent de transpiration ; des gouttelettes de sueur dessinent une moustache scintillante au-dessus de sa lèvre. Très consciente d'être le point de mire des trois hommes, elle garde obstinément les yeux baissés et s'efforce de ne rien laisser lire sur son visage.

« Votre femme est décidément bien longue, remarque alors Harris ; j'espère qu'elle ne s'est pas noyée dans les chiottes ! »

« Cela me paraît peu probable, fait remarquer Aymé. Le trou est assez étroit. »

Pescarini se rembrunit ; il est le premier à plaisanter sur l'ampleur des appas de son encombrante moitié, mais n'admet pas que les autres, a fortiori un larbin, en fassent autant.

« Elle a ses règles, annonce alors maman, d'une voix morne, en regardant droit devant elle. Elle a dû monter dans sa chambre pour changer de garniture, et faire un peu de toilette. Il est même possible... qu'elle s'étende un moment, avant de descendre manger. »

Pescarini et Harris échangent un regard. Puis leurs yeux se reportent sur le visage de maman, le même sourire narquois se dessine sur leurs lèvres.

« Qu'elle s'étende un moment ? répète Harris. Mais ça change tout, non ? Pas vrai, Meg ? On va pouvoir donner sa petite moule à ce pauvre mari dont la femme est indisposée. Vous ne les avez pas, vous, vos règles ? »

« Si elle les avait, plaisante Vittorio, je pourrais toujours l'enculer ! »

Grosse rigolade des trois hommes ; maman tente de se fabriquer un rictus sarcastique, le résultat n'est guère probant. Ses articulations blanchissent sur le verre qu'elle étreint.

« Vous croyez que nous aurons le temps de figoler, demande Vittorio à Harris. Ou dois-je simplement me vider les couilles ? » Les deux hommes s'adressent à Aymé.

« Qu'en pensez-vous, Aymé ? Vous attendez des clients ? »

Le maître d'hôtel fait la moue.

« En principe, non. Mais il vaut mieux prévoir. »

Il décroche le téléphone mural, y crache quelques mots.

« J'ai demandé à la réceptionniste de me prévenir si un emmerdeur vient au bar. Elle nous sonnera. »

La bouche frémissante, maman secoue la tête de droite à gauche.

« Retirez votre culotte, Meg. »

« Non ! »

« Ne faites pas la sotte. Si vous nous avez parlé de madame Pescarini comme vous venez de le faire, c'est parce que vous en avez envie. Allons ! Nous avons perdu assez de temps. »

« Mais bien sûr qu'elle en a envie, lance fielleusement Pescarini, en commençant à déboutonner sa braguette. Quand je vous dis que c'est la dernière des pouffiasses ! Elle n'est pas différente de celles qui font la queue devant la cabine du maître nageur. Il n'y a qu'une chose qui les intéresse, dans la vie. Leur cul ! Se faire fourrer ! »

Tout odieux personnage qu'il soit, je dois admettre qu'il n'a pas tort ; depuis qu'elle s'est rabibochée avec Harris, maman se conduit vraiment comme la dernière des pouffiasses !

22 OÙ L'ON VOIT NELLIE DONNER LE SIEN EN DANSANT LE CHARLESTON

Parlons peu, parlons bien, Nellie : et moi, quand je me fais enculer à la gomina par Archie, qu'est-ce que je suis ? Un prix de vertu ? La rosière du village ? Une pouffiasse, voilà ce que je suis ! Je n'ai rien à envier à celle qui, debout dans le bar, agrippée à la barre de cuivre, donne son cul à ses deux amants sous les yeux du barman. Prenons les cours de danse, par exemple. Quand Archie m'enseigne les finesses d'une danse moderne (fox-trot ou charleston, peu importe), pourquoi nous enfermons-nous à double tour chez lui, au lieu de faire ça dans la salle de danse ? Pourquoi ? Mais pour que je puisse, en digne fille de ma mère, me conduire comme une vraie salope ! A peine a-t-il mis un disque sur son phonographe que j'ai déjà fait passer ma robe par-dessus les moulins. Archibald prétend que c'est plus commode pour bien voir les mouvements de mes jambes. Il me fait même retirer ma culotte, car il affirme qu'une bonne danseuse doit avoir le sexe à l'air pour pouvoir s'exprimer. Les mouvements des lèvres de son sexe, dit-il, sont très révélateurs de ses aptitudes amoureuses, tout particulièrement quand elle lève la jambe pour expédier derrière elle la petite ruade saccadée en deux temps qui est propre au charleston.

Dès que je suis toute nue, nous prenons un grand verre de porto, pour nous mettre en train. Puis je me maquille avec un tube de rouge à lèvres chipé à maman pendant qu'Archie met son smoking et son nœud papillon. Nous gardons nos souliers, c'est mieux pour faire des claquettes. Ah, un dernier détail (qui a son importance), Archibald a oublié de fermer sa braguette, et son long sexe blême pend de son pantalon sombre comme la trompe d'un tapir. C'est drôlement bizarre, tandis que nous sautillons au rythme endiablé du fox-trot, qu'il me tient un bras en l'air et que son autre main repose à plat sur mon derrière, le doigt du milieu replié entre les fesses, de sentir contre mon ventre (et de voir, quand je m'écarte) ce gros cordon de bidoche blafarde qui ballotte dans tous les sens et durcit peu à peu. En général, quand nous arrivons au deuxième disque, il se tient tout raide comme une grosse bougie un peu sale. Pendant qu'Archibald, impassible, pose l'aiguille d'acier sur le sillon du disque, et que je me trémousse d'avance, avec comme une envie de pipi qui me chatouille l'abricot (sauf que ce n'est pas exactement une envie de pipi), il m'arrive de tendre la main et d'attraper le gros cierge pour faire glisser la peau et laisser dépasser le morceau rouge. A la danse suivante, quand Archibald me serre contre lui, je sens la grosse barre de chair tiède

rouler contre mon ventre, j'avoue que j'ai du mal à m'intéresser à ce que font mes pieds. Heureusement, Archie est un excellent danseur, je n'ai qu'à me laisser conduire.

« Vous pouvez vous retenir à moi, my dear, me dit-il, attrapez-moi par la poignée. »

En fait de poignée, c'est plutôt un manche, et donc, tout en dansant langoureusement le slow, pressée contre le smoking d'Archie, renversée en arrière entre ses bras, moi, je m'agrippe à son manche, et je fais marcher ma main au rythme du tempo. Que je lève les yeux sur mon cavalier, je vois se congestionner son étroit visage de vieux cheval de dancing, et des petites perles de sueur scintillent sur ses tempes dégarnies. J'ai une tendresse particulière pour le vieux dégénéré, c'est lui, en quelque sorte, qui m'a appris presque tout ce que je sais sur le sexe mâle. Et donc, je m'amuse, tout en dansant, et Archie me caresse les fesses pour me remercier et me susurre une de ces inepties dont il a le secret.

« Ne perdez pas la mesure, darling, ou si vous la perdez, que ce soit volontaire ! »

Quand nous dansons ainsi, une des choses qui me remuent le plus, c'est quand il me fait chevaucher sa jambe et que, me tapotant la croupe du plat de la main, il me donne une fessée pour rire qui m'oblige à me frotter la fente sur son pantalon.

Il appelle ça faire du « frotte-frotte », ce qui n'a rien à voir avec le fox-trot. Il y a aussi le frotti-frotta, mais pour le frotti-frotta, ce n'est plus sa jambe que je frictionne avec ma moule, mais son « bâton de commandement ». Pour cela, je me dresse sur la pointe des pieds ; Archibald plie les genoux en les écartant, pour danser en canard ; il me passe son manche entre les cuisses, par-dessous ; dès que je suis à cheval dessus, il me prend par les fesses, je m'accroche des deux mains aux revers de sa veste, et il me fait aller d'avant en arrière, très vite, le long de lui. Naturellement, ma fente s'entrebâille à cause du poids de mon corps, et le frottement fait suinter ma mouille ; bientôt, je suis toute gluante et comme soûle de plaisir et je commence à glapir.

« Oh, oh, fait Archie, en m'enfilant un doigt dans le derrière, on dirait que la petite poulette a le feu quelque part ? Mais oui, c'est une vraie fournaise, là-dedans. Que pourrait-on faire, Nellie, pour éteindre cet incendie, avez-vous une idée ? »

« Faites ce que vous voulez, Archie, mais faites quelque chose ! »

« Etant donné, my dear, vu votre virginité et notre grande différence d'âge, qu'il est exclu que nous fassions la seule chose qu'il conviendrait... il ne nous reste plus qu'à contourner la difficulté, non ? »

Nous la contourignons donc. Lorsque nous en arrivons là, il y a belle lurette que le phonographe s'est tu, mais à ce stade, les délices du fox-trot sont bien le cadet de nos préoccupations. Pendant que je me rends dans la salle de bain pour chercher le tube de fixateur pour moustache, Archie retire quelques gros livres de sa malle. En sifflotant entre ses dents, il dresse devant l'armoire à glace deux piles de dictionnaires séparées l'une de l'autre par environ cinquante centimètres. Moi, je presse le tube dans le creux de ma main, et je glousse d'un rire sale à cause du bruit de diarrhée produit par la gélatine qui s'échappe. Il ne reste plus à Archie qu'à placer une chaise devant les deux tas de bouquins, et le dispositif pour contourner l'abîme que creuse entre nous mon pucelage et notre différence d'âge étant mis en place, il peut se retourner vers moi pour confier sa virilité à mes mains juvéniles qui s'en emparent avec une satisfaction non dissimulée et entreprennent de graisser généreusement le gros pruneau qui en dépasse. Chose faite, je me retourne pour qu'Archie me cueille délicatement par la taille et me soulève afin de me poser sur les deux piles de bouquins. J'ai maintenant les jambes suffisamment écartées, et mon anus se trouve au niveau du morceau dressé de l'anatomie d'Archie que je viens d'enduire de gomina. Pour assurer mon équilibre, je n'ai plus qu'à saisir le dossier de la chaise qui se trouve devant moi. Me voici donc inclinée vers l'avant, l'arrière-train grand ouvert, offerte à la grande invasion.

« Ready, my dear girl ? » demande Archie, en posant sa grande main chaude au bas de mon ventre, le doigt du milieu logé dans ma fente.

« Ready, Archie ! »

Je ne cache pas que j'ai la gorge nouée. La glace de l'armoire ne me laisse rien ignorer du tableau inconvenant que nous offrons. Il y a pour commencer cette indécente créature au visage empourpré, en l'occurrence, moi-même, Nellie la pouffiasse. Et derrière, ce grand pendentif de vieux british avec son instrument dressé, qu'il vient de saisir d'une main et qu'il abaisse vers le point le plus vulnérable de ma jeune personne. Je ne peux me défendre d'un tressaillement quand le gland mouillé vient, comme la truffe d'un gros chien, se coller à mon anus. Pour m'aider, Archie, de la main qu'il plaque contre mon entrecuisses me tire à lui, et fait frémir son doigt sur mon bouton.

Dans la glace, les yeux de l'indécente jouvencelle se sont agrandis, et je vois le bout de sa langue rose pointer entre ses dents.

« Let's go ! » marmonne Archie.

Et il me pousse son pruneau dans la tripe.

« My God ! C'est sublime, n'est-il pas vrai, my dear ? »

« Sublime, Archie ! » que je lui réponds, en crispant les mains sur le dossier de la chaise, pendant que son gros boudin s'enfonce dans mon cul. C'est bien vrai ce que dit Camo, qu'il n'y a rien de plus élastique que la vertu des filles (surtout la vertu arrière), ça rentre sans forcer, maintenant... Enfin, presque sans forcer...

« Vous sentez comme vous vous ouvrez bien, mon ange ? »

Pour le sentir, je le sens. Élastique ? J'ai parlé trop vite, gominas pas, j'ai tout d'un coup l'impression qu'il m'éventre. Dans la glace, la vicieuse nymphette ouvre un four grand comme ma main, la sueur perle sur son front. Je l'entends gémir, d'une voix sourde qui sort du creux de mon estomac. Et toujours le long saucisson glisse en moi. Oh, ça y est, sa pointe vient de me toucher le cœur, du moins est-ce la sensation que j'ai éprouvée. Je peux refermer ma bouche et cesser de ressembler à un crapaud amoureux. Toute la queue d'Archie est dans mon ventre, j'imagine que les femmes enceintes doivent éprouver quelque chose d'approchant quand elles sentent s'agiter leur bébé. Cette impression d'être remplie, d'être comblée.

« Nous aimons ça, qu'on nous sodomise, pas vrai, Nellie ? »

« Nous adorons ça, Archie ! Nous raffolons ! Mais vous avouerez que c'est quand même bizarre de faire des choses pareilles. Ne bougez pas trop vite, s'il vous plaît, je suis encore un peu contractée. »

Pour me décontracter, du bout des doigts, avec une infinie délicatesse, Archie me chatouille le bout des seins et le bouton. Et je me dénoue, en effet, ce qui me permet de savourer comme elles le méritent les délices de la chose défendue.

Pour mieux les savourer, maintenant qu'il s'est logé en moi, Archie me prend sous les cuisses et me soulève. Il m'emporte sur le balcon, face au panorama, en marchant à petits pas à cause de sa queue qui m'embroche. Puis il s'assied sur le rocking-chair et il allonge ses jambes de héron devant lui. Me lâchant, il pose les mains sur les

accoudoirs et m'autorise à m'amuser comme il me plaira.

« Faites joujou avec le vieil Archie, mon ange. A dada sur le poney ! »

Bon, j'ai maintenant mes deux talons posés sur le siège, de chaque côté d'Archie, je suis accroupie sur lui comme une chieuse, sauf que la crotte qui pend à mon anus, c'est son morceau de viande. Alors, en posant mes mains sur celles d'Archie, qui reposent elles-mêmes sur les accoudoirs du fauteuil, je soulève mon cul et le laisse redescendre pour faire coulisser sa queue dans ma tripe. De temps en temps, pour me reposer, je m'assois carrément sur lui, et je me laisse aller en arrière comme s'il était une chaise longue. Nous restons ainsi sans remuer, les yeux fixés sur la ligne d'horizon ; les doigts d'Archie s'amuse avec ma pissette qui est toute gluante de plaisir, et avec les pointes de mes nichons lilliputiens. C'est vraiment très agréable de sentir ce gros machin chaud dans mon derrière pendant que ses gros doigts noueux me procurent des sensations. Nous nous abandonnons à la torpeur la plus exquise ; je laisse mes pensées flotter au hasard, tout en touchant du bout des doigts les grosses couilles d'Archie qui s'aplatissent sous mes fesses comme deux coussinets, et surtout cette partie de moi, si ouverte, où je sens le dur pilon pénétrer. De son côté, Archie rêve à sa Londres lointaine. La fin des vacances approche, bientôt il devra regagner la perfide Albion.

Se souviendra-t-il longtemps de sa petite pouffiasse parisienne ?

23 MAMAN S'EST FAIT RASER LA MOULE ! DEVINEZ POURQUOI ?

Rien n'est épuisant comme ces danses modernes ; c'est à peine si je tiens sur mes jambes quand je sors de chez Archie. En général, je me réfugie dans le salon de lecture où j'attends le retour de maman en somnolant sur le premier bouquin qui me tombe sous la main. Lui, ce diable d'homme, s'en va arpenter le littoral en sifflant comme un pinson, armé de son parapluie vert. Il affirme que nos séances le requinquent ! Ce tantôt, il m'avait tellement vidée (ou remplie, si on préfère) que je me suis carrément endormie sur *Anna Karenine*.

C'est le parfum de maman qui m'a réveillée ; assise en face de moi, elle me contemplait d'un air pensif en se mordillant le gras du pouce. Quelle idée aussi de lire Tolstoï, m'a-t-elle gentiment grondée. Et dans ses yeux, je lisais comme du remords.

« Tu t'ennuies à ce point ? Quelles tristes vacances je te fais passer... et ton petit copain ? Vous êtes fâchés ? Bon, bon, je n'ai rien dit, c'est ta vie privée... »

Nous sommes passées dans la salle du restaurant. Les Pescarini dînaient avec Harris chez un châtelain des environs, on l'aurait bien invitée, elle aussi, m'a dit maman, mais elle préférait ma compagnie, on se voyait si peu... Il y avait quelques clients de passage, rien d'intéressant. Je les regardais pendant que Camomille nous servait et je me demandais s'ils dissimulaient eux aussi des secrets aussi sales que les nôtres. Qui aurait pu deviner à voir l'air si digne d'Archibald qu'il venait d'enculer cette jeune personne distinguée qui chipotait ses crevettes mayonnaise ? Et la serveuse si respectueuse, comment aurait-on jamais supposé quelle redoutable suceuse de moule c'était ?

« Tu n'es guère bavarde, m'a fait remarquer maman en finissant sa demi-bouteille de Mumm. A quoi tu penses ? »

« Oh, à la rentrée des classes, à quoi veux-tu que je pense ? C'est dans une semaine ! Quelle barbe ! »

Qu'avais-je dit ! En un clin d'œil, son humeur mélancolique s'est envolée ; se souvenant tout à coup qu'elle était ma mère, cette jolie femme frivole s'est crue obligée de me faire un sermon. J'aurais dû me méfier, le champagne lui fait souvent cet effet. Et vlan pour la tirade rituelle : dans la vie, il n'y a pas que les vacances et le plaisir, ce serait trop facile ! Bientôt, je serai une jeune fille, mon abricot allait

s'enfouir sous les poils, mes seins allaient pousser, faudrait les mettre dans les petits sacs de satin d'un soutien-gorge, et songer à l'avenir. Pour décrocher un mari, il n'y avait rien de tel, à l'en croire, qu'un bon soutien-gorge. Et taper à la machine. C'est comme ça qu'on devient secrétaire et qu'on rencontre des garçons bien sous tous les rapports. Un chef de bureau, par exemple, que je séduirais par mon assiduité au travail et ma jolie poitrine. Je me disais, en l'écoutant :

« Cause toujours, ma vieille ! Je me demande bien quand tu as travaillé, toi ? »

Papa, ce n'est pas en faisant des fautes de frappe qu'elle lui a tapé dans l'œil, c'est en retirant sa culotte quand elle posait pour lui à l'époque où il se prenait pour un peintre. Maintenant qu'il est dans les affaires, elle la retire toujours mais plus pour se faire peindre ! Elle a l'air fine, à me faire la morale ! Je me demande comment elle réagirait si je lui disais que je suis au courant de ses manigances avec Harris et les Pescarini ?

Quant à épouser un chef de bureau, merci ! Je ne sais pas ce que l'avenir me réserve, mais en toute modestie, je vise plus haut, ma chère maman ! Au moins un avocat, ou un médecin.

Elle postillonnait encore dans l'ascenseur, mais dès que nous fûmes dans sa chambre, silence radio : elle a envoyé valser ses souliers et s'est assise sur son lit, toute pensive. Ce n'était certes pas mon avenir qui la préoccupait, maintenant ; elle se regardait fixement dans la glace de l'armoire, en se massant les orteils. J'étais si loin de ses pensées, tout à coup, qu'elle a sursauté quand je me suis gratté la gorge pour lui rappeler que j'étais toujours là.

« Eh bien, qu'attends-tu pour aller te coucher ? Je croyais que tu tombais de sommeil ! »

Elle s'était relevée, s'apprêtait à faire passer sa robe par-dessus sa tête, de ce geste de toréador qui déploie sa cape avant d'offrir son cul au taureau qui n'appartient qu'à elle (jamais je n'ai vu personne être nu aussi vite qu'elle !). Mais non, elle s'était figée, tenant le bas de sa robe à pleines mains et me contemplait, sourcils froncés.

« Es-tu sourde ? Je t'ai dit d'aller te coucher, Nellie. Si tu veux être en forme pour la rentrée, il faut reprendre de bonnes habitudes. Allez, au lit ! »

Un petit bécot sur le front, disons, un petit coup de bec, on me prend par les épaules, on me pousse dans ma chambre :

« Et puis tu te fais grande, maintenant, il faudrait t'habituer à ne pas être toujours dans mes jambes quand je me déshabille ! Nous avons besoin de nos moments d'intimité... »

Et toc, on ferme derrière moi la porte de communication ! Ouais, d'où vient ce subit accès de pudeur ? Voilà qui ne lui ressemble guère. Nos « moments d'intimité » ? Sans bruit, je me faufile sur le balcon. Me voici tapie derrière l'oranger en caisson qui sépare les fenêtres de nos chambres. Je glisse prudemment un œil dans la sienne à travers le feuillage, et que vois-je ? Nue comme un ver, plantée devant la glace, ma digne mère grimace en se pommadant les fesses. Elle me tourne le dos et je peux constater les dégâts. Ce n'est pas une fessée, qu'elle a reçue, on s'est servi d'une ceinture, ou d'une canne, on voit encore les marques bleues qui s'entrecroisent. Harris ou Pescarini ou les deux ensemble, on n'y est pas allé de main morte. Cramoisi, son petit cul de Parisienne ! En marmelade ! Qu'est-ce qu'elle a bien pu faire pour mériter une correction pareille ? Car il ne s'agit pas d'une de ces fessées pour rire dont Harris et son acolyte aiment épicer leurs plaisirs, c'est du sérieux, on l'a vraiment corrigée ! Pourquoi ? Pendant que mes pensées vagabondaient maman avait disparu dans la salle de bain.

Ce n'est que lorsqu'elle en revint que je pus la voir de face ; on n'avait pas épargné non plus ses petits nichons et ses épaules, mais ce qui manqua m'arracher un cri de stupeur, ce fut le spectacle de sa grosse vulve de fausse fillette absolument dépourvue de poils. Ils l'avaient rasée ! Ce fut une illumination ! Le marquis de Carabas était de retour, ma chère maman allait faire la statue dans son parc ! Et les statues n'ont pas de poils entre les cuisses ! Est-ce pour la convaincre de se laisser raser qu'on avait usé de la manière forte ? J'avais du mal à le croire, elle ne se serait pas fait prier à ce point !

Toujours est-il que rien ne masquait plus l'obscène fente qui bâillait impudiquement entre les grosses lèvres de chair mauve. Plantée devant la glace, maman examinait la chose en tirant sur les lèvres pour bien l'ouvrir. En la voyant frôler du bout des doigts les crêtes érigées, j'ai eu l'impression de me voir ; elle avait tout de la gamine vicieuse. De temps en temps, pourtant, une petite grimace écoeurée lui échappait. Le fait est, ça choquait étrangement de voir ce gros mollusque accroché au bas de son ventre ! Il paraissait énorme, son sexe, maintenant qu'il était chauve. On ne voyait plus que lui !

Allait-elle se branler ? En la voyant manipuler ses petites membranes roses, j'en avais l'impression et j'avoue que j'attendais ce moment avec curiosité. Mais papa m'a privée de ce plaisir, c'était

l'heure à laquelle il appelait ; dès que le téléphone a sonné, elle s'est enveloppée pudiquement dans son peignoir comme si elle avait peur qu'il puisse la voir. La voyant s'installer, j'ai compris qu'ils en auraient pour un bon bout de temps ; quand elle vient de faire une connerie, sans doute parce qu'elle se sent coupable, elle lui ouvre longuement son âme... – à défaut de lui ouvrir autre chose. Aussi, j'ai regagné mes pénates et je me suis fourrée sous les draps.

Il ne m'a pas fallu longtemps pour sombrer dans le néant. Les leçons de fox-trot d'Archie valent tous les somnifères ! Je ne sais depuis combien de temps je nageais dans les abysses quand maman m'en a tirée en me couvrant de baisers ! Vainement, j'essayais de m'extraire de ses bras pour retourner dans ceux de Morphée, elle était fermement décidée à me manifester sa tendresse et rien ne pourrait l'en empêcher. C'est comme quand elle s'épanche avec papa, chaque fois qu'elle m'a rudoyée, j'y ai droit, le remords l'empoisonne, et elle revient se blottir contre moi ou me blottir contre elle, difficile à savoir...

Oh oui, elle le savait, elle était une mauvaise mère ! Elle me faisait passer de bien tristes vacances. Il ne fallait pas lui en vouloir si elle était brusque avec moi. Par moments, tout l'énervait ; c'était sans doute ce maudit climat normand ! On ne sait jamais s'il va pleuvoir ou s'il va faire soleil. Ah, et puis, papa l'avait chargée de m'embrasser très fort de sa part ; de me dire que j'étais sa fille préférée, qu'il se languissait de moi...

« Dors bien, ma chérie, dors bien... et ne grandis jamais, c'est trop triste d'être adulte ! Si tu savais, ma minette, si tu savais... »

Dieu sait ce qu'elle a pu me sortir, quand ces élans d'affection l'emportent, elle ne sait plus ce qu'elle dit, tout se déverse, je n'écoutais que par à-coups, bercée dans ses bras, sombrant dans le sommeil pour en ressortir, je ne sais combien de temps elle aurait joué ainsi à la poupée avec moi si le téléphone n'avait pas sonné à nouveau. Je la sentis se raidir contre moi ; un dernier baiser, et filer dans sa chambre, refermer la porte...

Pourquoi diable ne suis-je pas retournée me nicher dans les bras de Morphée ? Pourquoi ? Parce que la curiosité m'a fait sauter du lit, pardi ! Ce que la tendresse de maman n'avait pu faire, me tirer du sommeil, la curiosité y parvint en un instant. Nous sommes des filles d'Eve, pas vrai ? Il avait suffi que cette question traverse mon engourdissement : « Qui peut bien téléphoner aussi tard ? » pour que j'aie collé mon oreille à la porte. Et voilà ce que j'ai entendu :

« Ah, c'est vous, enfin ! Je ne vous attendais plus ! Vous savez quelle heure il est ? »

Avec qui pouvait-elle employer un ton aussi pète-sec ? Certainement pas Harris.

« Vous étiez au concert ? Votre gouvernante vient de vous faire la commission... certes, j'avais demandé que vous me rappeliez, mais pas à minuit passé ! Vous étiez impatient, voyez-vous ça ! »

Mais à qui diable pouvait-elle tenir la dragée aussi haute ?

« Sortir avec vous ? Vous revoir ? Vous rêvez, mon pauvre Bibi ! (Tudieu, le vieux notaire, je l'avais oublié, celui-là.) Il n'en est pas question ! Je tenais au contraire à vous faire savoir à quel point je suis mécontente de vous, Bibi ! Parfaitement, et mécontente est un mot faible ! Laissez-moi vous dire que votre ami le baron n'est qu'une pipelette ! Une pipelette, parfaitement, et un vantard ! A-t-on idée de colporter ses bonnes fortunes chez tous les hobereaux du voisinage ? Par qui je l'ai appris ? Mais par le marquis de... »

« Ils sont cousins ? Est-ce une raison ? Cousin à la mode de Bretagne... quelle goujaterie... se vanter de nos... de nos petites parties intimes... en vacances, des frasques sans conséquences, mais là... tout raconter, comment avez-vous pu, Bibi, j'étais morte de honte... »

« Je vous ai menti ? Et pourquoi ne vous mentirais-je pas, êtes-vous mon mari ? D'ailleurs, pour les affaires galantes, une femme a droit à tous les mensonges... c'est une forme de pudeur ! D'accord, d'accord, les Pescarini ne sont pas des amis de mon mari... c'est entendu, je suis la maîtresse de Harris... Et si vous voulez tout savoir, il m'a punie, à cause de vous ! Le martinet ? Vous plaisantez, à coups de canne ! Et voyez-vous, ces coups de canne, je ne vous les pardonnerai jamais ! Mettez-vous bien dans la tête que tout est fini entre nous ! Fini les dîners aux chandelles ! Je ne veux plus jamais vous revoir ! »

« Qu'est-ce que vous dites ? Demain ? Chez le marquis ? Vous êtes invités, vous et le baron ? Et l'officier de la Coloniale ? »

Houlà, comme on tombe de haut, madame maman ! On en balbutie...

« Mais c'est impossible, Harris n'aurait pas fait ça... un bristol, vous avez reçu un bristol ? Et le baron aussi ? Et son neveu aussi ? Et d'autres, encore... rien que du beau monde... une soirée sans culotte...

qu'est-ce que vous racontez encore ? Vous voulez dire que les dames... »

« Moi seule ? Je serai le seul ornement féminin... danser vêtue d'un tutu et rien d'autre... on m'a rasé le sexe, oui, qui vous l'a dit ? Sans culotte sous le tutu... Mais tous les invités pourront voir mon vagin... comment ça, mon clitoris aussi ? Le grand écart, sur une table ! »

« Cela vous fait rire ! Laissez-moi vous dire que vous êtes un triste individu, un odieux personnage... et je ferai aussi la statue, toute nue, entièrement nue... et un dîner aux chandelles... comment ça, une loterie ? Et je serai... tous les lots ? Comment ça... mes seins, dites-vous... mes fesses... ma bouche... mon vagin ! Et le gros lot ? Mon trou du... »

« Bibi, voyons, c'est impossible, c'est une plaisanterie de mauvais goût ! »

« ... mais enfin, vous me connaissez, Bibi, vous savez que je suis affreusement pudique quand on est plus de trois... c'est pour ça que j'hésitais pour le neveu de la Coloniale... surtout maintenant, que je n'ai plus un seul poil pour protéger ma pudeur... »

Quelle drôle de voix elle avait, se pouvait-il... Décidée à en avoir le cœur net, je retourne sur le balcon, et... pardi, je ne m'étais pas trompée : tout en exprimant ses doléances au notaire, maman, laisse sa main aller et venir au bas du ventre de la statue qu'elle est devenue ; pendant qu'elle se plaint, ses yeux contemplent dans la glace de l'armoire ce que ses doigts font à son gros sexe chauve... En même temps, on dirait qu'ils voient déjà ce que disent les mots qui coulent de ses lèvres, les mots qui décrivent toutes les misères que va subir sa pudeur, demain, chez le marquis...

« Non, vilain sire, je ne vous donne pas ma main à baiser, je suis fâchée avec vous... me dire toutes ces horreurs... ni mon pied non plus... vous ne le méritez pas, horrible individu ! Mon quoi ?... mon clitoris... ah, c'est différent, mon clitoris, je veux bien, mais pas plus, hein ? Mais oui, vilain sire, vous aussi, dormez bien ! Je le sais que ce sont les vacances, je suis une femme moderne, oui, oui... »

Après avoir raccroché, maman s'est abîmée dans ses pensées. Elle rêvait éveillée. Elle avait allumé machinalement une cigarette et fumait, les yeux perdus dans un songe, tandis que ses doigts, distraitemment, exploraient les chairs lisses de son nouveau jouet. J'en

ai vu un pénétrer en elle... Elle n'a tressailli que lorsqu'il est arrivé au fond, comme si elle ne s'était pas rendu compte de ce qu'elle faisait, et ses yeux se sont baissés sur son sexe chauve qu'elle a longuement contemplé.

Elle a écrasé sa cigarette, s'est laissé aller à la renverse sur son lit. Elle a remonté ses genoux, et ses doigts se sont mis en branle. Elle se servait de ses deux mains pour se donner son plaisir. C'était curieux de voir des doigts de femme adulte, chargés de bagues, jouer avec son gros sexe obscène de fausse petite fille. Son plaisir est venu très vite, j'ai vu ses petits seins monter et descendre au moment du spasme ; une glaire de liquide féminin a coulé de son vagin sur le dessus de lit, tandis que ses jambes s'allongeaient et qu'elle tournait la tête de profil, sur l'oreiller, les yeux fermés.

Qu'elle m'a paru jolie, alors, et touchante, et gracieuse, en dépit (ou peut-être même, à cause) de la lubrique fente de viande crue qui déshonorait son entrecuisse...

De retour dans mon lit, j'ai voulu faire comme elle, mais j'étais trop vannée, le sommeil m'a prise (par-derrrière, à la bretonne, et sans gomina) avant que pointe mon aride petit plaisir. J'ai juste eu le temps de penser : c'est sûr que demain, je vais encore avoir les yeux cernés, et pouf, plus personne...

C'est le soleil qui m'a réveillée, il incendiait littéralement la chambre. Avec un temps aussi radieux, maman n'y couperait pas ! Elle était bonne pour faire la statue vivante dans le parc ! La perspective n'avait pas l'air de l'ennuyer, je l'entendais chanter dans la salle de bain les derniers succès d'Yvonne Printemps. Plus tard elle est venue dans ma chambre, en peignoir, gaie comme un pinson.

« Tu as vu ce soleil, Nellie ? Nous irons probablement visiter une chapelle privée... ou un château, je ne sais pas encore... et toi ? Que vas-tu faire ? Veux-tu venir avec nous ? »

Chez le marquis de Carabas ? Jouer aux statues du Louvre ? Ses yeux pétillaient d'une sombre gaieté. Elle savait que je savais qu'elle aurait été bien enquinée que j'accepte. Et que je savais qu'elle savait que je le savais. Nous nous comprenions sans rien nous dire.

« Nous passons d'étranges vacances, tu ne trouves pas, Nellie ? »

Elle se frictionnait les cheveux ; son corps sentait la savonnette et l'eau de Cologne.

« C'est lequel des deux grooms qui est de service, aujourd'hui ?

»

Comme si j'étais censée le savoir ! Je me suis bien gardée de tomber dans un piège aussi grossier. J'ai haussé les épaules pour montrer que c'était le cadet de mes soucis.

« Ne fais pas de bêtises, surtout, hein ? »

Ça lui va de me dire ça ! Sur le point de sortir, elle s'est retournée, comme prise de remords. J'ai eu l'impression qu'elle cherchait à me faire passer un message.

« Il faut garder la tête froide, Nellie, ne l'oublie jamais ! Le reste n'a pas d'importance. »

La tête froide ? Qu'entendait-elle par là ? Et c'était quoi, ce « reste » ? J'étais trop paresseuse, ce matin, pour y réfléchir. J'étais si bien dans mon lit, je n'avais pas envie de me lever. J'adore tirer ma flemme au lit, en attendant que Camomille vienne m'apporter mon petit déjeuner. En pensant à la femme de chambre, je me touchais doucement la fente. Maman s'habillait à côté. J'ai dû me rendormir, car elle est revenue me secouer.

« Debout, allez ! Sale paresseuse ! »

Elle était jolie comme un cœur avec son ensemble de tricot pain brûlé qui lui moulait les seins et les hanches, son chapeau de feutre assorti, crânement incliné sur l'œil, ses bas beiges et ses souliers ivoire à talon haut. Elle s'était vraiment mise en frais, et pourquoi ? Ne lui ferait-on pas retirer tout ça dès son arrivée ? Pendant qu'elle m'embrassait, je l'imaginais, dans les allées du parc, se tortillant toute nue sur ses hauts talons, au bras du marquis, et tout la meute derrière. Sans doute Harris exigerait-il qu'elle se comporte avec le plus grand naturel. Peut-être que de temps en temps, lui ou Vittorio lui cingleraient les fesses avec une baguette de coudrier, et maman crierait en marchant plus vite, les mains sur le cul, tandis que le marquis feindrait de réprimander les deux énergumènes. Ou alors elle minauderait parce qu'elle aurait froid aux pieds, sur le gazon humide, et l'un des hommes la prendrait dans ses bras, la hisserait sur un des socles vides, et lui demanderait de prendre une posture « coquine ». L'essentiel étant que chacun puisse voir son sexe rasé, qu'il soit le plus ouvert possible !

« Ne t'inquiète pas si je rentre tard, m'a dit maman en m'embrassant, nous dînerons peut-être aux chandelles, chez le

marquis! »

Je les ai vus, tous autour d'elle, comme des mouches sur un morceau de sucre, le marquis, le baron, l'officier de la Coloniale, le notaire, les hobereaux, en smoking, et elle, « l'ornement de la soirée », toute blanche, « en peau », comme dit Camo. Alors que je laissais mes pensées flotter sur ce souper aux chandelles, elle a quitté ma chambre en fredonnant. En sortant, elle a croisé Camomille qui m'apportait mon plateau.

« Vous l'habituez mal, Camille, elle pourrait descendre déjeuner en bas, quand même ! Elle n'est pas invalide ! »

Camomille lui a tiré la langue dans le dos, et nous avons attendu d'entendre l'ascenseur. Puis Camo a posé le plateau sur le bahut, et a donné un tour de clef dans la serrure. Elle s'est adossée au battant, les yeux sur moi. Elle portait sa tenue noire de soubrette, avec le tablier blanc, et le petit bonnet breton dans les cheveux. Sans doute attendait-on des dîneurs à midi, et leur avait-on réservé des tables.

« Eh bien ? a-t-elle fait. On me fait attendre, Nellie ? »

Ce serait donc un de ces jours... J'ai senti l'abominable mollesse gagner tout mon corps. Vite, je me suis adossée aux oreillers, j'ai remonté les genoux. Puis j'ai baissé le drap à mes chevilles.

Elle est venue s'asseoir à mon chevet en me montrant son doigt tendu. Elle l'a mis dans sa bouche, ses yeux rivés aux miens. Elle l'a bien enfoncé au fond et l'a sucé, puis l'a ressorti, tout brillant de salive. Encore une fois, elle me l'a montré. J'ai fait oui de la tête, oui, oui, oui, et j'ai retroussé ma chemise en écartant les cuisses comme une grenouille. Camomille a pris un des oreillers, je me suis soulevée pour qu'elle le glisse sous mes fesses.

Le rituel de nos séances matinales de masturbation est bien établi. Ses doigts s'avancent, comme ceux d'un pianiste au-dessus du clavier... Moi, je m'ouvre ; on ne me demande rien d'autre que de m'ouvrir le plus possible, à me faire mal aux tendons... Je regarde les doigts de Camomille éveiller mon bouton au plaisir. Le plaisir ne se fait guère attendre, il est là, tout de suite, affolant, angoisse au creux du ventre...

Tandis qu'elle me dépiaute, Camomille m'interroge :

« Tu veux jouir tout de suite ? »

« Non ! »

« Tu veux que ça dure longtemps ? »

« Oui. »

A peine si l'extrémité de son doigt m'effleure... torture exquise... lancinante. Je vais mourir. Je meurs... Non... Oui... Oh, mon Dieu, faites que je meure ! Non, attendez encore un peu... C'est si bon d'attendre. Si douloureux aussi que je n'y tiens plus... Devinant que je vais céder, le doigt s'éloigne vivement de la zone dangereuse, il descend. Plus bas, en effet, je suis moins sensible à ses suggestions. Mais voilà qu'il poursuit sa course, je glisse un coup d'œil honteux à Camomille. Est-ce que... Oui ! C'est bien ce qu'elle a en tête. Le feu aux joues j'avance les fesses et le doigt pénètre hardiment dans mon cul. Je l'accueille d'un gémissement avide. Est-ce que j'ai une crotte ? Je ne suis pas encore allée à la selle... Il doit y en avoir une ; la première est toujours dure, effilée, le bouchon... Est-ce que Camomille la sent au bout de son doigt ? C'est probable !

Qu'importe, de moi rien ne la dégoûte, comme d'elle rien ne me rebute. Moi aussi quand je lui caresse l'intérieur du cul, il

m'arrive de sentir la menace obscure d'un hôte ténébreux. Cela ne m'arrête pas. Même si je suis en train de lui lécher le sexe, je continue, je repousse du doigt l'ennemi au fond d'elle... Je lui donne son plaisir.

Ce matin, elle me donne le mien.

« Tu veux que je te fasse pleurer ? »

« Oui ! Oui... Rends-moi folle ! »

Brève image de maman, nue en plein air sur un socle de marbre, avec les bouts mauves de ses seins et son gros sexe scandaleux de fausse fillette ; le marquis en train de la photographier. Ce qu'elle m'a dit me revient. Garder la tête froide. Est-ce qu'elle garde la tête froide, elle, quand on la fait s'exhiber en public ?

Pour mon compte, en tout cas, je ne veux pas la garder froide, la mienne, je veux la perdre ! Une plainte monte, une sorte de vagissement stupide. Quelqu'un serait-il malade, dans la chambre voisine ? Mais non... c'est ici ! C'est moi !

« Chante, chante.... » me dit Camomille.

Elle rit en m'écoutant pleurnicher. Oh, ses doigts magiques... « Je vais te le donner, maintenant. Prends-le, prends-le ! »

« Oui ! Donne ! Donne à Nellie ! »

Les doigts appuient, me trouvent, la vague enfle. Je crie. Comme elle me le donne bien ! Et qu'elle est généreuse ; rien à voir avec les petits cadeaux parcimonieux qu'on se fait à soi-même !

« Tu me lécheras, après ? J'ai trempé ma culotte.... »

Tout ce qu'elle veut, je lui boufferai les poils, je lui suceraï le trou du cul, mais qu'elle n'arrête pas, surtout qu'elle n'arrête pas ! « Encore, encore... donne ! »

« Le trou du cul aussi ? »

« Oui ! »

Le trou du cul, quand j'en arrive là, c'est la cerise sur le gâteau. Elle m'y fourre deux doigts, et le troisième continue à tourbillonner devant comme un papillon ivre sur un bouton de rose. Je vibre...

« Tu veux que je te suce ? »

« Non ! Avec les doigts... continue, comme ça... »

Et je meurs... Mes yeux dans ceux de Camomille.

Alors quelqu'un a crié de toutes ses forces et Camomille en riant lui a posé un coussin sur le visage. Après, plus rien. Le grand vide. Le néant.

24 VENDUE AU MAÎTRE D'HÔTEL !

Quelle heure est-il ? Une cloche sonne. Douze coups... Déjà midi ! Le ronron de l'aspirateur dans la chambre de maman. Camomille revient, m'assoit dans mon lit, j'ai le vertige comme après une grosse fièvre. Elle me fait boire mon café au lait froid où la crème a figé comme une peau ridée. A peine avalé, je replonge dans l'oubli. Brève plongée d'un petit quart d'heure ; quand j'en émerge à nouveau, Camo fume sur le balcon en regardant la mer.

« A quoi penses-tu, Camo ? »

« A quoi veux-tu que je pense ? A tout et à rien... A l'été qui finit, à la vie qui passe... à mon fiancé qui pêche en Islande... »

Elle a donc un fiancé ? Et pourquoi n'en aurait-elle pas ? Et ce qu'elle fait dans les chambres, alors ? Mais ça n'a rien à voir, Nellie, c'est pour le cul, pendant qu'il encule le mousse, moi, je te mange la moule et je fais des poses plastiques. Non, bien sûr que ce n'est pas pareil ; avec toi, c'est pour la gourmandise, avec eux, c'est pour le fric, il faut bien que je pense à mon trousseau. S'il le sait ? Bien sûr que non, voyons, pourquoi le lui dirais-je ? Elle en parle à ton père, ta mère, de ses gaudrioles ? Chacun sa merde, ma chérie.

Je n'en revenais pas ! Elle avait donc ses mystères, elle aussi ? Elle avait donc une vie intérieure ? Ce n'était pas juste une machine à sucer les moules et à donner son cul ? J'ai eu l'impression que ses yeux lisaient en moi... qu'est-ce que je me suis sentie honteuse ! Aussitôt, pour me faire pardonner, je lui envoie en plein visage :

« Mais ce n'est pas seulement de la gourmandise, Camo, toi et moi ; c'est aussi de l'amour, non ? »

Vous auriez vu ses traits s'illuminer ; et du coup, que le cœur humain est une drôle de chose, du coup, voilà que j'étais vraiment amoureuse d'elle. Et je ne l'inventais pas, cet amour, il avait toujours été là, mais je ne voulais pas le voir.

« Mais bien sûr, ma poulette ! »

Et de me manger de baisers, disant qu'elle avait bien peur que je sois encore trop tendre pour monter dans les chambres avec elle faire des poses plastiques. Des poses plastiques, dans les chambres ? Mais de quoi parlait-elle ? Décidément, ce matin, tout était bien compliqué.

« A propos de poses plastiques, ton vieux copain l'angliche est en train de faire ses valises. Il va falloir que tu te trouves un autre professeur de danse ! »

Ça m'a fait tout drôle, ce n'était qu'une relation de vacances, comme dit maman, mais on s'attache...

« Tu ne pourras plus jouer à touche-pipi avec lui, c'est la vie ! Et soit dit entre nous, Nellie, à cause de toi, j'ai perdu pas mal d'oseille, ma chérie ! Avant ton arrivée, c'est avec moi qu'il s'amusait, le vieil Archie. Et si tu veux tout savoir, puisqu'on s'ouvre nos cœurs, si je me suis occupée de ta petite moule, ce n'était pas sans arrière-pensées. Je comptais bien récupérer avec elle l'argent que tu me faisais perdre avec Archie ! »

Comment ça ? Mais en m'emmenant dans les chambres porter de la tisane aux insomniaques, sans culotte sous ma jupe ! Et pourquoi ne l'avait-elle pas fait ?

« Est-ce que je sais, moi, pourquoi ? Parce que je voulais te garder pour moi toute seule, il faut croire ; ne pas mélanger le fric et l'amourette. C'est compliqué, le cul, tu sais ? On croit que c'est simple, pas du tout ! ».

De drôles de pensées me venaient en l'écoutant ; avec Archie, d'accord, je n'étais qu'une pouffiasse, mais avec Jeannot ? Voyons, Nellie, ça n'avait rien à voir, Jeannot, c'était la romance. La preuve, je me sentais affreusement coupable quand je le trompais avec Archie ; et ça ajoutait aux plaisirs que me donnait le vieux saligaud, celui de trahir mon amoureux ; c'est quelque chose, le plaisir de trahir ! C'est peut-être ce qu'il y a de plus fort. Je suis sûre que maman pense à papa quand elle donne son cul à tous ces salauds qui profitent d'elle. C'est si délicieux d'avoir des remords... de mentir, de tromper, de trahir, de se sentir ignoble, et en même temps, de s'en vouloir... il n'y a rien de meilleur... Merci, mon Dieu, de m'avoir faite catholique, merci de m'avoir donné le goût du péché ! Les mécréants ne savent pas ce qu'ils perdent...

Une qui n'a pas fini de se sentir ignoble, c'est ma délicieuse mère ! Si on lui avait dit qu'elle tomberait encore plus bas que la fange dans laquelle Harris la faisait patauger, elle aurait répondu que c'était impossible : ne lui avait-on pas fait toucher le fond ? Qu'y avait-il de pire que de donner son cul à un Pescarini ? Et pourtant, c'est bien ce qui s'est passé. Et pour commencer, en deux temps et trois mouvements, sans que personne lui demande son avis, elle a changé

de propriétaire. Et on dit que l'esclavage a disparu ! De propriétaire, parfaitement. Vendue comme une voiture d'occasion, la petite chérie. Et devinez à qui ?

Que je vous raconte la chose.

C'est avant-hier, au lendemain de son dîner aux chandelles chez Carabas, que tout a démarré. Précisons que pendant qu'elle dînait aux chandelles, je n'avais pas chômé de mon côté ; pour parler comme elle, je m'étais gavée : tout un après-midi à faire mes adieux à Archie : porto, fox-trot, gomina et tutti quanti, et comme si ce n'était pas assez, sachant que maman ne rentrerait qu'aux aurores, galipettes avec Jeannot dans la suite royale. (Parfaitement, dans le lit où avait dormi jadis l'impératrice Eugénie !) Si bien que je dormais comme une statue (tiens, moi aussi) quand maman est rentrée et que je n'ai pas pu voir dans quel état.

Au repas de midi, en revanche, j'ai constaté tout de suite qu'elle n'était pas dans son assiette ; elle a vidé sa douzaine de belons et sa bouteille de champagne, sans dire un mot, les yeux dans le vide. Inutile de dire que je me tenais à carreau ; quand elle prend sa tête de statue, je le sais par expérience, mieux vaut ne pas se frotter à elle. C'est au dessert qu'elle m'a lâché le morceau : les Pescarini quittaient l'hôtel... et ils emmenaient Harris dans leurs bagages.

« Il a envie de s'acheter une voiture décapotable. Une torpédo comme la leur. Une Pescarini grand sport. S'il va sur place, Pescarini pourra lui refiler un modèle d'exposition, qu'il paiera nettement moins cher. »

Je ne sais pas si je l'ai dit, c'est elle qui s'appelle Pescarini, quand elle a hérité des usines de son père, Vittorio a pris son nom en l'épousant. Il s'est *empescariné*, quoi, comme dit Harris, lorsqu'ils en plaisantent. Il a épousé le fric et la marque de voiture ! Un peu comme si Tartempion se mariait avec la fille de Peugeot, vous pensez bien que du jour au lendemain, on ne va pas débaptiser les voitures ; et les appeler des Tartempion grand sport, par exemple, ça ressemblerait à quoi ?

Ils n'ont pas arrêté d'en parler toute la journée, de la nouvelle décapotable, et de l'affaire qu'allait faire Harris. Mme Pescarini rayonnait de bonheur. Je parie qu'elle fait ça rien que pour emmerder maman. Il va la payer en nature, sa décapotable, le fringant Harris, vu qu'on n'a rien pour rien et que Pescarini, lui, ne la touche qu'avec une pince à sucre.

« Il va la gagner à la sueur de son front, sa voiture, ce sale maquereau ! a marmonné maman. C'est avec son cul à lui, qu'il va le gagner, son fric, ça le changera ! »

Et oui, ce n'était plus avec le tien, ma chère maman. N'empêche, elle l'avait amère ; Nadia Rakovski l'avait pourtant mise en garde ! Son don juan de pacotille n'était qu'un vieux maquereau de Riviera... un ramasse-miettes...

« Il va manger du boudin italien, ça le changera ! »

Bref, ils ont mis les voiles ce tantôt. Maman faisait bonne figure, ou s'y efforçait, elle n'arrêtait pas de rire, mais son rire avait quelque chose de grinçant.

Nous étions sur le perron, et ils engouffraient leurs valises dans la malle arrière de la torpédo ; Aymé supervisait les opérations.

« J'espère bien vous retrouver l'année prochaine, Meg, a dit Harris ; je vous ferai conduire ma torpédo grand sport. »

« Oh, je ne sais pas encore ce que je ferai, vous savez, l'année prochaine ; je suis comme l'oiseau sur sa branche ! Un jour ici, demain ailleurs. »

« Nous pourrions demander à Aymé de vous mettre un grain de sel sur la queue. Pas vrai, Aymé ? »

Maman a accusé le coup, son sourire est devenu plus pointu.

« Je suis à la disposition de la clientèle », a dit le maître d'hôtel. Il a fait une brève courbette à maman qui le dévisageait d'un air hautain.

« Il peut arriver, a dit Harris, que la clientèle... certaines clientes, disons, soient à votre disposition à vous, non ? »

Maman ne souriait plus ; elle a lancé un bref coup d'œil dans ma direction, et j'ai fait celle qui était dans la lune.

« C'est dans le domaine des choses possibles », a répondu flegmatiquement Aymé.

Maman a ouvert la bouche pour leur répondre, et l'a refermée sans rien dire, en fronçant les sourcils. Les deux hommes la regardaient avec un drôle de sourire, attendant qu'elle parle, mais elle

restait muette, se contentant de fixer Harris avec un regard plein de reproche.

« Vous n'auriez quand même pas fait ça, Harris ? » s'est-elle enfin décidée à lui demander, car le moment de la séparation approchait, vu que Pescarini appuyait sur son klaxon.

Se contentant de sourire, Harris l'a prise par la taille et l'a embrassée à pleine bouche, devant tout le monde. Puis il lui a tapoté sur le derrière et avant de s'engouffrer dans la torpédo, il a dit à Aymé :

« Je vous la confie, tâchez de la distraire de votre mieux ! »

Maman a rougi jusqu'aux oreilles en entendant ça, et elle a lancé sur Aymé un regard alarmé. Lui, il s'est incliné, et il a dit : « Je ferai tout mon possible pour qu'elle ne s'ennuie pas ! »

Là-dessus, la torpédo a filé comme une torpille, et nous nous sommes retrouvés entre nous. Les grooms et les serveurs étaient rentrés dans l'hôtel pour se partager le pourboire des Pescarini, et les curieux avaient quitté leurs fenêtres. Il ne restait plus sur le perron que maman, moi et le maître d'hôtel qui tenait la porte ouverte, en attendant que nous rentrions. Maman ne se décidait pas, elle laissait ses yeux se promener sur l'horizon et faisait celle qui ne se rendait compte de rien. Elle avait fait des frais de toilette pour le départ de Harris, et jetait beaucoup de jus dans un tailleur blanc très distingué, cambrée sur ses souliers de croco à semelle de liège, avec son petit canotier incliné sur l'œil. Les paupières plissées, Aymé l'examinait, impassible.

Au bout d'un moment, maman a tiré une cigarette de son étui, et le bras d'Aymé s'est allongé pour lui tendre son briquet.

Elle a allumé sa cigarette et l'a remercié d'un battement de paupières. Puis elle m'a adressé la parole, en me caressant les cheveux, comme si nous étions seules.

« Qu'en dis-tu, Nellie ? Si nous rentrions à Paris ? Pour tout te dire, ma chérie, je commence à en avoir sérieusement ma claque, de la Normandie. »

« Mais papa ne nous attend que la semaine prochaine ! »

« Nous lui ferons la surprise, voilà tout. C'est décidé, nous allons monter faire nos valises. Je n'ai pas envie de moisir encore huit

jours dans ce bled pourri ! »

« Ne conviendrait-il pas d'y réfléchir à tête reposée ? a suggéré Aymé. Quelque chose me dit que vous sous-estimez les plaisirs que peuvent vous apporter les jours qui viennent ! »

« Plaît-il ? »

Maman l'a dévisagé d'un air outré, comme si elle n'en revenait pas qu'il ose se mêler de notre conversation, lui, un simple larbin. Il en fallait plus que ça pour démonter Aymé.

« Ne croyez-vous pas que nous serions mieux dans mon bureau pour en discuter ? Je pourrais vous soumettre le programme des réjouissances, et nous l'étudierions ensemble ? »

Il était toujours aussi respectueux, en paroles, mais dans sa voix, on devinait comme une forme d'insolence, et j'ai vu que maman y était sensible. Tous les deux m'ont regardée en même temps.

« Tu devrais monter dans ta chambre, Nellie, m'a dit maman. Et commencer à préparer ta valise. Je vais régler cette affaire avec Aymé. J'en ai pour quelques minutes. »

« Disons une petite heure ! a corrigé Aymé, avec un froid sourire. Je suis navré, ma chère Meg, de ne pas pouvoir vous consacrer davantage, mais en une heure, on peut faire bien des choses, non ? »

Le froid persiflage du bonhomme avait quelque chose de si odieux que le visage de maman a rougi de rage jusqu'aux oreilles. Elle est passée devant Aymé, qui lui tenait la porte, le menton haut et la lippe méprisante. Je suis entrée dans le hall, moi aussi, et je me suis dirigée vers l'ascenseur. Eux ont mis le cap sur la réception (le bureau du gérant, un étroit cagibi sans fenêtre, se trouve juste derrière). Dès que la cabine a commencé à grimper, j'ai sauté au cou de Jeannot.

« Oh, Jeannot, Jeannot. C'est une question de vie ou de mort, Jeannot. Prêtez-moi votre passe. Vite, vite ! Mais grouillez-vous, merde ! »

« Mais pour quoi faire, Nellie ? »

Ce qu'ils sont lents d'esprit, ces Normands !

« Ne discutez pas, Jeannot. Je ferai tout ce que vous voudrez,

tout à l'heure, derrière les cabines. Mais à une condition... »

Il a sorti le passe de sa poche et me l'a tendu, un peu perplexe. Ce passe donne accès à toutes les dépendances de l'hôtel, au vestiaire des grooms et des cuistots, par exemple, mais aussi à la réserve d'alcools, dans le couloir qui relie le bar à la salle à manger. Camomille m'y avait emmené une fois, pour faucher une bouteille de champagne, avant qu'on monte faire la sieste dans sa chambre, et elle m'avait montré la porte de communication derrière laquelle se trouve le cagibi du gérant. En grimpant sur l'escabeau qu'on range là, on peut voir et entendre par le vasistas tout ce qui s'y passe, Camomille ne s'en privait pas, elle aimait être au courant des petites affaires sordides d'Aymé, afin d'avoir un moyen de pression pour le tenir en respect quand il s'avisait de vouloir jouer les caïds avec elle, comme avec les autres boniches.

Abrégeons. M'étant fait monter au quatrième en ascenseur, je suis redescendue par l'escalier de service, où je ne risquais pas de rencontrer quelqu'un. Un bond, j'enfile le passe dans la porte de la remise, je la rabats derrière moi. Je grimpe sur l'escabeau. Par le vasistas me parvient la voix d'Aymé. Il récite une liste de chiffres, et tout d'abord, je ne comprends pas. Puis je réalise qu'il est en train de téléphoner, et j'avance le cou pour voir ce qui se passe. Aymé est assis derrière une petite table encombrée de paperasses, juste contre la porte derrière laquelle je suis, et qui est condamnée ; maman est en face de moi ; debout, la figure crispée par une grimace d'impatience, elle tire des bouffées rageuses sur sa cigarette, et elle a ses tressautements de tout le corps qui la prennent quand elle est folle de rage et ne tient pas en place.

« Excusez-moi, ma petite Meg, lui dit Aymé, en raccrochant, mais j'ai préféré me débarrasser de cette commande, de façon à pouvoir m'occuper de vous comme vous le méritez. »

« Et pour commencer, Aymé, lance hargneusement maman, je ne suis pas votre petite Meg. Ce n'est pas parce qu'il nous est arrivé... au cours de mes folies avec Harris... d'avoir certains contacts intimes... qu'il faut vous croire autorisé... autorisé à... pour moi, s'exclame-t-elle, en écrasant sa cigarette, vous n'êtes plus qu'un membre du personnel de l'hôtel. Toutes ces histoires sont terminées ! »

« Croyez-vous ? » demande Aymé, en se calant contre le dossier de son fauteuil.

« J'ai bien l'intention de rentrer à Paris par le premier train de

nuît ! »

Aymé se contente de sourire, et je peux voir la perplexité, voire l'inquiétude, poindre dans les yeux de maman.

« Moi, dit-il, j'ai l'intention de vous garder encore ici quelques jours. A ma disposition. »

« Quoi ? »

« A ma disposition, parfaitement. Vous m'avez assez montré votre cul, mon tour est venu de m'amuser avec lui... »

« Il faudrait peut-être que je sois d'accord ! »

« Oh, vous le serez, Meg... »

Il jette sur le bureau une enveloppe qu'elle considère avec méfiance.

« Si jamais il vous prenait la fantaisie de me fausser compagnie, j'enverrai ceci à votre mari. Je gage que cela l'intéressera beaucoup. »

Dans l'enveloppe que maman se décide à ouvrir, il y a une dizaine de photos. A peine a-t-elle posé les yeux sur la première qu'elle devient livide.

« Comment avez-vous... »

« Peu importe comment, rétorque Aymé, en se levant. Toujours est-il qu'elles sont là, ces photos. »

Maman les compulse frénétiquement ; de temps en temps, sa bouche s'ouvre sur un cri muet.

Aymé est venu s'appuyer des fesses à la table, il regarde les photos en même temps qu'elle.

« On reconnaît parfaitement votre visage, vous ne pouvez pas le nier. Et votre cul... »

« Quel salaud, gémit maman, quel salaud, ce Harris. Il m'avait juré... juré que... »

« Eh oui, c'est bien vous, en train de sucer Pescarini. Et là, Harris vous encule devant le comptoir. A en juger par votre figure, vous avez l'air d'apprécier la chose ! »

Dans une flambée de rage, maman jette les photos aux quatre coins de la pièce.

« Oh, vous pouvez les déchirer si vous voulez, j'ai gardé les négatifs. »

Maman a caché son visage dans ses mains, comme quelqu'un qui réfléchit. Aymé la contemple avec un sourire placide.

« Prenez tout votre temps ! » lui dit-il.

Alors, elle laisse retomber ses mains et le dévisage. Ses yeux sont mouillés, sa lèvre inférieure tremblote.

« Vous me détestez donc à ce point, Aymé ? »

« Détester ? Est-ce qu'on déteste une poularde qu'on achète au marché ? Je vous ai achetée, et j'ai bien l'intention d'en avoir pour mon argent. »

Maman digère l'information. Comme elle reste immobile, les bras ballants, Aymé tend une main devant lui... et déboutonne la veste blanche de l'élégant tailleur. Elle n'a pas un geste pour s'y opposer, abaisse simplement ses yeux sur les grosses mains qui écartent les pans de la veste.

« Vous voici raisonnable. Vous êtes une femme de tête, vous savez de quel côté la tartine est beurrée. Une femme de cul surtout, j'en conviens, mais une femme de tête aussi. Vous donnez à votre cul les satisfactions qu'il réclame, mais c'est la tête qui dirige tout. »

En parlant ainsi, il a pris les seins de maman dans ses mains et les manipule, comme s'il tâtait des fruits. Après les avoir tripotés un moment, il les fait sortir du soutien-gorge. Les pointes rose foncé sont toutes raides. Il fait passer ses pouces sur les bouts qui s'érigent.

« Vous avez toujours aimé ça, qu'on vous tripote, qu'on vous déshabille ! Vous n'allez quand même pas prétendre le contraire ! »

Entre le pouce et l'index, il pince les bouts des seins et tire dessus, comme sur deux morceaux d'élastique. Maman, les paupières baissées, les joues luisantes de sueur, contemple ses seins qui s'étirent, s'allongent, se déforment.

« Vous mouillez ? » lui demande Aymé.

Elle hausse une épaule. Aymé fait rouler les mamelons entre ses doigts.

« Pour les huit jours qui viennent, dit-il, c'est à moi que vous appartiendrez. »

Maman lève les yeux sur lui.

« Je vous ferai probablement baiser par quelques amis. Moyennant finances, il faut bien que je rentre dans mon argent... et puis, c'est amusant, non ? »

Elle cille à plusieurs reprises.

« Vous allez en prendre plein le cul, et vous serez ravie », murmure Aymé, en lui lâchant les seins.

Ils restent un instant face à face, à se regarder ; ils ont le même sourire crispé. Maman respire très vite, on voit ses petits seins monter et descendre.

« Retirez cette veste, dit Aymé. Et ce soutien-gorge. »

Elle n'hésite pas un instant. Buste nu, elle accroche sa veste au dossier d'une chaise, soigneusement, pour ne pas la froisser.

« La jupe aussi. »

« Toute nue ? »

Elle désigne du menton la porte qui donne dans le hall.

« Ne craignez rien, j'ai tiré le verrou. »

Elle retire sa jupe, la voici en culotte, avec ses bas blancs de jeune mariée, et ses souliers de croco à semelle compensée qui l'obligent à se cambrer et font ressortir son petit cul. Elle porte une culotte de satin blanc, très moulante.

« Je l'enlève aussi ? »

« C'est préférable. C'est ce qui est dessous qui m'intéresse. »

S'efforçant de garder un visage impassible, elle retire son slip. On voit la marque pâle du maillot qui forme un triangle sur son derrière, et devant, un autre sur son ventre que termine le mollusque indécent de son sexe chauve.

« Vous allez me montrer cette chose en détail, dit Aymé, en pointant son doigt dessus. Asseyez-vous ici. »

Maman va donc poser ses fesses sur le petit fauteuil que lui désigne Aymé, et, sur ses instructions, elle remonte ses genoux pour poser ses talons sur le siège, sous ses fesses. Puis elle écarte les cuisses. Sa fente s'ouvre, brèche rose et mouillée

« Voilà, comme ça... remontez bien les genoux... mais surtout, ouvrez, ouvrez tout ! Il faut que ça bâille comme la bouche d'un chien qui a soif... que ça tire bien la langue ! »

Une fois que le sexe est bien écarquillé, Aymé s'approche et y promène le bout de ses doigts. Maman entrouvre la bouche et laisse ses yeux se porter sur la petite table encombrée de paperasses.

« Vous êtes trempée ! »

« Je le sais, que je suis sensuelle ! »

« Sensuelle ? relève Aymé, en introduisant deux doigts au fond du vagin, vous avez le mot pour rire. Vous voulez dire salope, et vicieuse, je présume. »

Il retire ses doigts et les observe. Ils luisent de mouille.

« Je vais vous baiser, Meg. »

« Faites. »

Elle a répondu d'une voix rauque, en haussant les épaules. Aymé se pince l'extrémité du nez entre le pouce et l'index. « Mais vous allez me sucer, d'abord. »

Maman abaisse ses longues jambes, fait disparaître la plaie rose de son con, et s'agenouille par terre. Elle déboutonne le pantalon du maître d'hôtel et en extrait un gros sexe brun.

D'une voix presque ennuyée, il lui donne ses instructions.

« Faites-le durcir avec la main, d'abord. Servez-vous des deux mains... faites sortir le gland. Branlez-moi, maintenant. »

Maman fait sortir le gland du prépuce brunâtre. Sa main va et vient. Elle regarde ce qu'elle fait, bouche bée. Aymé observe alternativement sa main et son visage. A un moment, elle lève les yeux sur lui et leurs regards se croisent. Malgré elle, maman a une sorte de

petit rire stupide, puis elle hausse les épaules, et tire la langue pour lécher le gland d'Aymé.

« Vous en avez envie, hein ? Eh bien, sucez-le donc. »

Maman se fourre la queue dans la bouche.

Aymé se laisse sucer une minute, puis se recule pour se dégager, et maman contemple le gland congestionné, tout luisant de salive.

« Vous aimez ça, pas vrai ? Vous ne me ferez jamais croire que c'est seulement parce qu'on vous force ! »

« Oui, dit maman d'une voix changée, en laissant ses doigts s'amuser avec le gros pendentif, c'est vrai, j'aime ça ! J'ai toujours aimé ça ! »

Elle tire la langue, lèche le gland avec gourmandise. Puis, du bout de la langue, titille le méat comme elle faisait à Harris.

« Ne croyez pas m'amadouer. Je suis fermement décidé, dit Aymé, à abuser de la situation. »

« Je n'éprouve pas le moindre doute à ce sujet. »

« Et maintenant... qu'est-ce que tu veux ? Que je t'encule ou que je t'enfile par-devant ? »

« Ce que vous voulez, j'aime tout... »

Sans qu'il le lui demande, elle se relève, se retourne et s'incline pour donner son cul, comme Harris lui a appris. Ses mains sur le dossier de la chaise, elle écarte les cuisses pour faire s'ouvrir la raie fessière. On voit l'anus, et le vagin, entre les lèvres rapprochées du sexe.

« Allez... écartez bien ! »

Aymé pose son doigt sur la pastille brune, et pousse. Le doigt s'enfonce. Maman creuse les reins pour bien s'offrir.

« Elle aime ça... la petite Parisienne... attendez, je vais vous y mettre quelque chose de plus consistant. »

Maman crispe ses mains sur les accoudoirs du fauteuil. Aymé pose le gland sur l'anus, puis il la prend, elle, par les hanches, et

s'engouffre. Elle pousse un petit cri. Le gland est dedans.

Comme c'est étrange de voir maman se laisser faire aussi docilement, son élégant cul pâle de Parisienne, ses bas blancs, son canotier incliné coquinement sur l'œil. Et ce gros boudin de chair brunâtre qui s'enfonce lentement dans son cul, faisant s'écarter les petites fesses distinguées.

« Vous aimez ça, Meg, qu'on vous encule ? »

« J'aime tout. Aaahhhh... »

Il vient de s'enfoncer jusqu'aux couilles, en déformant les petites fesses délicates sous la poussée de son gros ventre et maman a gémi.

« Vous auriez vraiment envoyé les photos à mon mari ? » lui demande-t-elle d'une voix haletante.

« Vous savez bien que non ! »

« Salaud ! »

Il se met à rire, et, au bout d'un moment, maman se met à rire avec lui. Aymé s'amuse avec son anus, elle se laisse faire. Il rentre sa queue à moitié, la retire, la repousse tout au fond, revient encore en arrière jusqu'au gland, la remet au fourreau, hésite, donne des petits coups...

Elle respire par la bouche, comme quelqu'un qui monte un escalier trop raide.

Après ça, Aymé lui a demandé de s'asseoir à nouveau dans le fauteuil, et il l'a enfilée par-devant, en lui faisant relever les genoux, comme au début. Elle avait le visage tout rouge, elle avait beaucoup de plaisir ; ça se voyait à ses grimaces, mais surtout ça s'entendait aux bruits de succion vorace de son vagin, et aux cris qu'elle poussait, monotones, plaintifs, chaque fois que la queue lui touchait le fond du con. Elle mouillait tellement que ça faisait une tache sombre sous ses fesses, sur le velours du fauteuil.

En la baisant, Aymé se moquait d'elle, il imitait les cris qu'elle poussait. Elle essayait alors de ne plus crier, mais c'était plus fort qu'elle, elle recommençait. Qu'est-ce qu'elle aime ça, c'est fou ce qu'elle peut aimer ça. J'étais tellement remuée de voir qu'elle avait aussi peu de dignité que je ne n'ai pas attendu la fin. Elle criait si fort

qu'on l'entendait du couloir quand je suis sortie de la remise, j'avais honte pour elle, j'avais peur qu'on reconnaisse sa voix.

« Alors, la parigote, m'a lancé Trafalgar, qui m'a croisée dans l'escalier, ta mère en prend plein son cul ? Il est en train de lui bourrer le fion, Aymé ? »

Je lui ai tiré la langue tellement j'étais furieuse, et je suis montée en courant dans ma chambre. Je la détestais. J'aurais voulu la voir morte. Mais au bout d'un moment, je me suis calmée. Malgré moi, je me suis mise à rire toute seule. Elle était si tordante, en un sens, elle qui fait tant sa fière avec les domestiques, quand Aymé lui enfonçait sa pine de cheval, et qu'elle piaillait comme une petite fille énervée. Tordante, c'est le mot. Je soupçonne que je ne suis pas plus reluisante, moi, quand on s'amuse avec mon cul ; Camo a raison, ce n'est pas simple, les affaires de cul.

Quand elle est arrivée, dépeignée, avec sa bouche gonflée, aux lèvres pâles (son rouge était parti), elle a filé à la salle de bain. Je n'ai pu m'empêcher de lui lancer :

« Nous ne partons pas, finalement, hein ? »

« Non, Nellie, tu as très bien deviné. Nous allons rester encore quelques jours... »

« C'était bien la peine de faire tout ce cinéma ! »

J'ai posé ma main sur ma bouche, effrayée, car des fois je dis des choses qui m'échappent. Mais elle n'a pas réagi. Et un peu plus tard, j'ai entendu qu'elle pleurnichait sur son lit ; je suis allée voir, elle avait le cul nu, car elle n'avait pas remis sa jupe après s'être lavée sur le bidet, et elle agrippait l'oreiller de ses deux mains, en y enfonçant son visage. Ses fesses se contractaient. Une dizaine de balafres rouges, dont certaines viraient au mauve, s'entrecroisaient sur les joues de son petit cul distingué.

Pour la remercier de s'être laissé enculer, Aymé lui avait fichu une correction à coups de ceinture. Alors j'ai pensé à papa. Et j'étais bien contente qu'elle ait morflé.

« Bien fait pour toi ! ai-je pensé. J'espère qu'il t'en fichera d'autres, de roustes. Et qu'il te marquera encore plus. »

Mais j'étais toute remuée, en même temps, de voir son adorable petit cul se tortiller. Il n'y a pas à dire, je comprends que les hommes

s'y intéressent tant, à cette partie de notre anatomie. Moi aussi, je la trouve fascinante. Si expressive...

Il ne lui manque que la parole.

25 OÙ L'ON VOIT MAMAN PRENDRE DES POSES PLASTIQUES DANS LA SUITE ROYALE

J'étais curieuse de voir comment, maintenant qu'il se l'était envoyée, Aymé se comporterait en public avec maman. De son côté, ça devait la travailler, car elle ne pétait pas dans la soie quand nous sommes descendues au restaurant pour le repas du soir. Eh bien, je dois reconnaître une chose, Aymé est peut-être le dernier des salauds, mais c'est un salaud qui a du style. Jamais il ne s'était montré aussi respectueux, aussi déférent, aussi, mais oui, aussi attentionné. Il a tenu à nous servir lui-même, honneur qu'il n'accorde qu'à de rares clients. Il choisissait les meilleurs morceaux pour maman, lui emplissait son verre dès qu'il était vide et la couvrait de compliments.

« Croyez, Meg, que je vous regretterai ! Une cliente aussi jolie, aussi gracieuse que vous, nous n'en voyons pas souvent. Votre présence illumine cette triste arrière-saison...Voyez comme les regards de ces messieurs sont attirés par vous... »

Il était sincère ! Ce n'était pas du baratin. Ça se sentait ; il était vraiment désolé à l'idée qu'elle ne resterait plus que quelques jours.

« Nous vous regretterons tous... lui répétait-il. Promettez-moi que vous reviendrez l'année prochaine... »

Elle sirotait ça comme du porto, toute rose de contentement. Et savez-vous ce qu'elle a fait ? Le soir même, elle a tenu le bar pour lui : c'est comme je l'écris, sitôt qu'on est sorties de table, comme il se plaignait de ne pouvoir être au four et au moulin, c'est elle qui le lui a proposé ! Pour le dépanner.

« Vous êtes tellement gentil avec nous, Aymé, je vous assure, d'ailleurs, ça m'amusera ! »

Et la voici derrière le comptoir à faire sa coquette avec trois voyageurs commerciaux qui ne passaient que la nuit à l'hôtel. Elle m'a dit : je m'amuse comme une petite folle, c'est tordant comme tout, de faire la barmaid. Et elle se penchait vers eux à tout propos, pour qu'ils puissent bien voir qu'elle avait les seins nus sous sa robe. Les types ne savaient pas que c'était une cliente comme eux, ils croyaient dur comme fer qu'elle était la nouvelle barmaid de l'établissement. Maman riait comme une gamine en me racontant ça, quand elle est montée se coucher.

Ce qui m'a mis la puce à l'oreille, c'est qu'elle n'a pas fait sa toilette de nuit tout de suite. En la voyant s'épiler les sourcils, j'ai compris qu'il y avait anguille sous roche. Ça n'a pas raté : Dring ! Le téléphone ! Bien sûr, elle a joué les étonnées.

« Qui ça peut bien être à pareille heure ? J'espère que ce n'est pas Bibi ! »

Elle décroche.

« Oh, c'est vous, monsieur Aymé ? Non, non, je ne dormais pas. Je m'apprêtais à enfiler ma chemise... Comment ? Que je descende... mais puisque je vous dis que je suis toute nue ! »

Elle s'est passé le dos de la main sur la joue en levant les yeux au plafond, pour bien me montrer qu'il la rasait.

« Une partie de cartes, vraiment ? Mais il est tard, Aymé ! Il est atrocement tard... je vais encore avoir des valises sous les yeux demain... et tout le monde va s'imaginer que j'ai fait la java ! »

Elle se grattait le derrière, tout en téléphonant.

« Il faut quand même que je dorme, de temps en temps, écoutez ! Ils insistent ? Vous aussi, vous insistez ? Vous m'en direz tant ! (Profond soupir, mais je voyais bien que c'était de la frime.) C'est bon, je mets mon soutien-gorge, ma culotte, et j'enfile une robe... C'est bien pour vous rendre service, vous savez ? »

Elle est venue m'embrasser.

« Le devoir m'appelle, mon chou ! Tu en as de la chance de pouvoir dormir ! Quelle barbe, moi qui déteste les cartes... Enfin, il leur manque une quatrième... il faut que je me sacrifie ! »

J'ai pris mon air idiot, et je lui ai fait remarquer qu'ils étaient quatre, en comptant Aymé.

Maman a piqué un fard.

« Ah oui, tu as raison. C'est peut-être un jeu qui se joue à cinq, alors ? Dors bien ! »

A son ton aigre, j'ai compris qu'il valait mieux que je n'insiste pas.

C'est Jeannot qui était de service d'ascenseur. Je me doutais

qu'il allait venir me chercher. Je lui ai ouvert dès qu'il a gratté à la porte. Il a eu l'air déçu de voir que j'étais en pyjama. Il préfère quand je suis en chemise de nuit, parce que ça se retrousse. Tout de suite, il a deviné ce que je voulais, et que ce n'était pas qu'il vienne me rejoindre dans mon lit. Il n'a pas trop insisté. Lui aussi avait envie de savoir ce qui allait se passer.

« Elle est dans la suite royale, au second... vous savez ? Où on a fait joujou, l'autre nuit. C'est un drôle d'endroit pour jouer aux cartes, non ? »

On est donc entrés dans une chambre qui faisait autrefois partie de la suite, mais qu'on avait séparée, vu qu'il n'y avait plus de clients assez riches pour louer tout un étage. On est montés sur la table qu'on avait poussée contre l'ancienne porte de communication, et on a pu tout voir par l'imposte. Les trois types et Aymé étaient en train de jouer aux cartes, en fumant. L'air était déjà tout bleu de fumée. Maman devait être dans le salon de la suite royale, en train de préparer des boissons, car on entendait des bruits de verres. Elle est arrivée avec le plateau.

« C'est gentil, a dit un type, de nous rendre visite. On vous fait faire des heures supplémentaires, non ? »

Pendant qu'elle le servait, il lui a donné une petite tape sur le derrière.

« Oh, a fait maman, en arrangeant ses cheveux. Pas de familiarités, hein ? »

Ils se sont tous marrés, alors maman les a regardés d'un air méfiant, comme si elle comprenait seulement ce qu'ils avaient en tête. Et elle a même rougi ! Quelle comédienne !

« Ah, non, Aymé, hein ? Vous m'aviez dit que c'était seulement une partie de cartes ! »

« Exact, a dit Aymé. Et vous êtes ma mise ! »

« Quoi ? »

« Je ne suis guère en fonds, a dit Aymé. (Il a regardé fixement maman.) J'ai eu une grosse sortie d'argent, récemment... (Les joues de maman ont rougi de plus belle.) Et ces messieurs ont accepté de me faire crédit... à condition que vous me serviez de gage ! »

« S'il perd, a dit le type qui avait tâté le derrière de maman (un gros rougeaud, genre bon vivant, avec trois ou quatre mentons), on se paiera sur la bête... »

« J'espère que vous ne comptez pas me violer, quand même ? » a fait maman, en regardant craintivement vers la porte.

« Je ne pense pas qu'il sera nécessaire de vous violer, Meg, a dit Aymé. Vous oubliez que nous sommes en compte, non ? »

Alors maman a baissé les yeux et fait sa boudeuse. Tous les types la reluquaient.

« Et si elle nous montrait la marchandise ? » a dit le gros.

« Allez, a dit Aymé. Mettez-vous à l'aise, Meg. Vous devez avoir très chaud, non ? »

Comme maman gardait la tête obstinément baissée, Aymé a durci le ton.

« Mettez-vous toute nue, idiot. Mes invités ont envie de voir votre cul et vos seins. »

Sans les regarder, maman s'est déshabillée. Au fur et à mesure qu'elle retirait ses vêtements, elle les pliait soigneusement et les rangeait sur le dossier d'une chaise. Elle a retiré sa culotte en dernier. Puis elle est restée debout, les yeux modestement baissés, pendant que les types parlaient de son corps. Il y en a un qui trouvait qu'elle avait les nichons trop petits, mais l'autre trouvait ça excitant. Ce qui leur a coupé le sifflet, c'est quand ils ont vu qu'elle avait le con rasé.

« Mais elle n'a pas de poils ! Fi, que c'est laid, on dirait une bouche de carpe ! »

« C'est affreusement indécent, a renchéri l'autre, mais j'avoue que ça me titille... »

Ils ont tous voulu le lui tâter, et elle a tourné autour de la table pour les laisser la toucher. Ils ne lui touchaient pas que le con, d'ailleurs, mais aussi les seins et les fesses. Ils ont fait des réflexions comme quoi elle était mouillée. Le gros a voulu respirer l'odeur de sa transpiration, sous ses aisselles. Un autre a voulu lui sentir le trou du cul. Mais c'est quand même le gros mollusque chauve qu'elle avait entre les cuisses qui les fascinait. Tous ont voulu vérifier qu'elle était bien propre. Elle a dû l'ouvrir, et ils le lui inspectaient. Elle se laissait

faire, sans dire un mot. Elle avait ses yeux luisants et un peu fous qu'elle prend dans ces moments-là, comme si elle était en train de rêver...

Alors, un des types qui devait être un habitué a mentionné Camomille et ses poses plastiques. Comme les autres voulaient savoir de quoi il s'agissait, le type le leur a expliqué. Et ils en ont fait prendre à maman. Celle qu'ils préféraient, c'était quand maman était accroupie avec le derrière en l'air, bien ouvert, pour qu'on voie bâiller les deux trous. Ou alors, de face, quand elle remontait ses genoux en les écartant pour faire s'écarquiller son mollusque baveux. Il n'était plus question de jouer aux cartes, vous pensez bien. Ils se sont contentés de faire une donne pour savoir qui lui monterait dessus le premier. Après quoi, elle s'est couchée sur la table et ils l'ont tripotée et léchée tous les quatre pour qu'elle soit bien excitée. Quand elle a commencé à soupirer et à crier de la voix pointue qu'elle prend dans ces cas-là, ils sont passés sur elle. Ils avaient envie que ça dure longtemps, parce qu'ils se retiraient tous avant d'avoir envoyé la sauce. Dès qu'un type se dégageait, un autre prenait sa place. Maman criait chaque fois comme si on l'égorgeait...

« Ils en ont pour la nuit, m'a dit Jeannot. Qu'est-ce qu'on fait ? »

J'ai oublié de dire qu'il m'avait baissé mon pantalon de pyjama et qu'il me tripotait pendant qu'on regardait.

« Nellie, ma chérie... viens... »

Je me sens fondre quand il me supplie ainsi. Il est si drôle. Je l'ai un peu sucé et il m'a enculée sur le lit. On entendait maman piailler, les types qui riaient. Je l'aime bien, finalement, Jeannot. C'est un sale petit crapouillot, mais il me plaît bien. C'est un garçon comme ça qu'il faudra que j'épouse. Je lui ferai les cornes, bien sûr, c'est si bon de les tromper.

Quand je repense à maman ! Quelle vicieuse ! Qu'est-ce qu'elle peut aimer ça d'être toute nue devant des hommes. Et qu'on la touche. Je la vois encore, si jolie, avec ses petits nichons aux pointes dressées, en train de faire des chichis parce que deux types essayaient de la prendre en sandwich...

« Oh, quand même, zozotait-elle, vous êtes vraiment dégueulasses, vous savez ! Vous en profitez parce que je ne suis qu'une faible femme... »

Elle les rend fous, les types, avec ses petites mines d'ingénue.

Tous les soirs qui ont suivi, Aymé lui a fait faire la croupière dans la suite royale. Comme le casino est fermé, il organisait là-haut des « petites parties entre amis », et maman faisait la croupière. Toute nue, bien sûr. Attention, ne pas confondre croupier et croupière. Le croupier se sert d'un râteau pour ramasser l'argent ; la croupière se sert... de sa croupe, bien sûr. C'est quand même une heureuse nature que maman ; d'autres se seraient laissé abattre ; pas elle : elle était ravie. Je m'amuse comme une folle, me disait-elle, c'est marrant comme tout de faire la croupière, c'est beaucoup plus drôle qu'au casino, je me fais plein de pourboires, Aymé est ravi...

26 PROJETS D'AVENIR

Venons-en à moi : vous ne devinerez jamais ce que Camo m'a proposé ? De faire des poses plastiques dans les chambres ! Ça vous la coupe, hein ? Oh, pas tout de suite, aux prochaines vacances...

On était en train de parler de mon clitoris. Dans mes moments de rut, et ils étaient nombreux depuis qu'elle me suçait tous les matins dans mon lit, et tous les après-midi dans le sien, il grossissait d'une façon que je trouvais anormale, on aurait dit une crête de coquelet. Quand il était dans cet état, il devenait hypersensible, le moindre effleurement me donnait des secousses électriques.

Je venais de lui demander s'il lui arrivait de subir les mêmes inconvénients, cette tumescence, ces irritations perpétuelles, ce prurit...

« Evidemment, ma poulette, surtout avec les têtes ! »

Parce qu'il n'y avait pas que moi qui le lui suçait, son bouton d'amour, elle y avait aussi droit quand elle faisait des poses plastiques dans les chambres. Et il y avait une catégorie de suceurs vraiment redoutable, à l'en croire, ceux qu'elle appelait les têtes, de vrais vampires. Quand elle sortait de leur chambre, elle avait la chatte aussi rouge qu'une tranche de romsteak. Mais les pires, c'étaient les mangeurs de fromage, ceux qui la prévenaient une semaine à l'avance, car ils aimaient les viandes faisandées, et l'on ne devait pas se laver pendant huit jours avant de leur servir leur plat préféré.

Souvent, quand elle m'apportait mon petit déjeuner, je lui demandais :

« C'était quoi, hier, des mangeurs de fromage ou des têtes ? »

« Non, du tout venant, de simples tripoteurs-voyeurs et un enculeur ; les voyageurs de commerce, vois-tu, ne sont jamais très développés sur le plan cérébral. »

Toujours est-il qu'elle était bien décidée à m'emmener faire des « numéros déshabillés » l'année suivante. Elle m'assurait que c'était tordant comme tout ! Que les hommes sont littéralement fascinés par notre trou du cul...

« Mais qu'est-ce qu'il faudra que je fasse exactement ? »

« Ne joue pas les naïves, Nellie. Ce que tu faisais avec Archibald et avec les grooms. Du moment que tu le fais à l'œil avec eux, je vois pas pourquoi ça ne nous rapporterait pas un peu de blé ! »

« Mais je les connais pas, ces gens, Camomille ! C'est pas pareil, écoute ? »

J'ai cru qu'elle allait s'étouffer tellement elle hurlait de rire.

« Arrête de me faire rire comme ça, je vais pisser au lit ! Ecoute, justement ! C'est encore plus tordant quand on ne les connaît pas. Et puis, une fois qu'on a retiré sa culotte, je t'assure qu'on fait vite connaissance ! Tu peux pas savoir comme ces salauds deviennent familiers dès qu'ils sentent l'odeur de ton cul ! »

Elle m'a si bien embrassée, si bien chatouillée, si bien cajolée que j'ai fini par lui promettre d'y réfléchir, pour avoir la paix. Alors, comme si la chose était entendue, elle m'a donné quelques conseils d'ordre pratique.

« Lave-toi bien la moule, surtout. Une femme légère doit toujours avoir la moule impeccable. Mais ne te mets pas de parfum sous les bras. Les hommes aiment bien qu'on sente la femelle. »

« Mais les mangeurs de fromage ? »

« Nous tricherons... j'ai toujours du camembert trop fait à l'office... il suffira de t'en passer un peu... pour les vrais cinglés, il y a du livarot, et du munster... »

C'est donc confirmé, aux prochaines vacances, Camomille va monnayer mes charmes. Rien que d'y penser, j'en suis toute révolutionnée... Et papa ! Dieu du ciel, si jamais papa savait ça ! Pauvre papa, si sérieux, si bûcheur ! Quand je pense à lui, je me sens terriblement mauvaise conscience. Comme si ça ne suffisait pas que maman lui fasse les cornes, voilà que son « petit ange » va faire des numéros déshabillés !

A propos de numéros déshabillés, qu'est-ce que Camo a pu me faire rire en me décrivant les poses plastiques qu'elle prend dans les chambres ! Elle est très drôle, parfois.

« L'essentiel, vois-tu, c'est d'avoir des bas noirs ! Des bas noirs, et à la rigueur, un chapeau avec une voilette. Mais rien d'autre ! Nue comme un ver, entre le chapeau et les bas ! Et surtout, quand tu gambades devant eux, arrange-toi, en prenant ton air le plus innocent,

pour bien leur montrer la fente de ton abricot, et ton trou de balle. En fait de poses plastiques, il n'y a que ça qui les intéresse, nos trous poilus ! Une chose très importante, Nellie, tu m'écoutes bien : avant de frapper à la porte de leur chambre, n'oublie jamais de te frotter les joues très fort pour les faire rougir, et crache sur tes doigts pour te mouiller l'intérieur de l'abricot. Fais en sorte qu'il soit ouvert le plus possible. Ces cochons tiennent avant tout à deux choses ; pour commencer : qu'on soit honteuses, comme ça, ils ont l'impression de nous violer, ensuite, qu'on soit excitées, parce que ça les confirme dans l'idée que toutes les femmes sont d'hypocrites salopes. »

Et nous finirons sur ces fortes paroles le premier volume des aventures de Nellie la ravageuse. La suite aux prochaines vacances!

EPILOGUE

Ce que je n'avais pas prévu, c'est qu'il n'y en aurait pas, de nouvelles vacances, vu que l'été suivant la guerre éclaterait. Et que cette guerre verrait (qui l'eût cru) maman devenir une nouvelle Mata Hari pour le compte de l'Intelligence Service, tandis que papa ferait ses choux gras avec la kommandantur !

Quand je pense que plus d'un demi-siècle, que dis-je, plus de soixante ans se sont écoulés, j'en ai froid dans le dos.

L'octogénaire que je suis devenue relit avec une nostalgie amusée les pages jaunies de ce vieux journal intime, catalogue détaillé de mes péchés de jeunesse ; quand même, on savait prendre son pied en ce temps, foin des mornes partouzes de l'époque actuelle, où l'on a perdu de vue l'essentiel : le goût du péché...

Hier, Marie-Camille, ma petite fille préférée est venue me voir ; son mari et elle sortaient d'un club échangiste.

« Si tu savais comme on s'est fait chier, mamie, qu'elle m'a dit, rien que des bande-mou, j'avais beau leur montrer ma pastille et prendre les poses plastiques que tu m'as apprises, aucun n'a réussi à mettre sa lettre à la poste ! Autant se branler sur Internet ! »

Table of Contents

Le Goût du péché

DU MÊME AUTEUR:

AVERTISSEMENT

PREMIÈRE PARTIE

1 QU'EST-CE QU'ON S'EMMERDE !

2 LES AMOUREUX DE MAMAN

3 DEUX DOIGTS DE PORTO

4 NELLIE DONNE SON FRUIT FENDU... À L'AMATEUR DE FRUITS DÉFENDUS !

5 BLOODY SUNDAY

6 MAMAN ET LE VIEUX MARCHEUR

7 MAMAN SE BRANLE ET NELLIE TIRE LA LANGUE

8 NELLIE DONNE SON FRUIT FENDU À CAMOMILLE ET MAMAN FAIT LA CHIENNE...

9 ARCHIBALD MONTRE DES PHOTOS COCHONNES À NELLIE... ET MAMAN SE BRANLE

10 MAMAN PASSE À LA CASSEROLE !

11 NELLIE ET LES GROOMS JOUENT AUX JEUX DÉFENDUS

12 MAMAN MONTRE SA RIDICULE PETITE BITE À HARRIS ET REÇOIT LA FESSÉE !

13 NELLIE ET MARIE-VICTOIRE SE MANGENT LA MOULE DANS LA CHAMBRE DE CAMOMILLE

14 HARRIS PRÊTE LE CUL DE MAMAN À PESCARINI

DEUXIÈME PARTIE

15 POURQUOI LES GARÇONS AIMENT-ILS TANT LA FENTE DES FILLES

16 OÙ IL EST QUESTION QUE MAMAN RASE SON FRUIT FENDU POUR FAIRE LA STATUE TOUTE NUE CHEZ LE MARQUIS DE CARABAS...

17 OÙ L'ON VOIT HARRIS ET PESCARINI S'AMUSER AVEC LE CUL DE MAMAN DEVANT LE MAÎTRE D'HÔTEL...

18 OÙ L'ON VOIT NELLIE FAIRE PIPI DEVANT JEANNOT ET MAMAN PROPOSER SES FESSES AU VIEUX NOTAIRE LIBIDINEUX...

18 OÙ L'ON VOIT MAMAN EXHIBER SA « MOTTE POILUE » ET SA « FENTE ROSE » DEVANT UN FEU DE CHEMINÉE

19 OÙ L'ON VOIT NELLIE SE FAIRE ENCULER EN REGARDANT DES PHOTOS COCHONNES ET EN BUVANT DU PORTO!

20 QUERELLE D'AMOUREUX ENTRE UN INGÉNU ET UNE MARIE-SALOPE

21 OÙ L'ON VOIT MAMAN DONNER SON CUL SUR UN
TABOURET DE BAR

22 OÙ L'ON VOIT NELLIE DONNER LE SIEN EN DANSANT
LE CHARLESTON

23 MAMAN S'EST FAIT RASER LA MOULE ! DEVINEZ
POURQUOI ?

24 VENDUE AU MAÎTRE D'HÔTEL !

25 OÙ L'ON VOIT MAMAN PRENDRE DES POSES
PLASTIQUES DANS LA SUITE ROYALE

26 PROJETS D'AVENIR

EPILOGUE